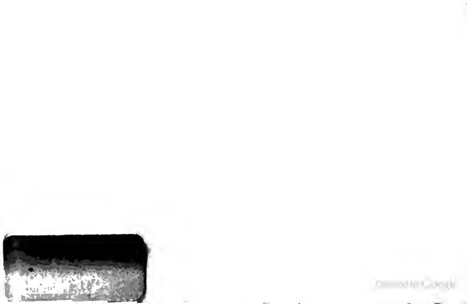




ÉTUDE

SUR

MALEBRANCHE

D'APRÈS DES DOCUMENTS MANUSCRITS

SUIVIE D'UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

PAR

L'abbé E.-A. BLAMPIGNON

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET DOCTEUR ÈS LETTRES
ANCIEN MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE DES CARMES, ANCIEN PROFESSEUR DE LOGIQUE
AU GRAND SÉMINAIRE DE TROYES ET AU LYCÉE D'ANGOULÊME

PARIS

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE

7, rue des Grès

1862

ÉTUDE

SUR

MALEBRANCHE

Du même auteur et chez le même éditeur.

Histoire de sainte Germaine, vierge et martyre, d'après les documents, la plupart inédits, de la Bibliothèque Impériale et des Archives de l'Aube, suivie d'un grand nombre de Chartes, avec la collaboration de M. d'Arbois de Jubainville, archiviste de l'Aube.

De l'esprit des sermons de saint Bernard, suivi de sermons inédits, extraits du manuscrit des *Feuillants*, revus par M. Léopold Delisle, de l'Institut.

De sancto Cypriano et de Ecclesia Carthaginiensi disquisitio historica et moralis, cui subest Simeonis Metaphrasti *legenda* quædam etiam num *inedita*.

Imprimerie de W. Remquet, Goupy et Cie, rue Garancière, n. 5

ÉTUDE

SUR

MALEBRANCHE

D'APRÈS DES DOCUMENTS MANUSCRITS

SUIVIE D'UNE CORRESPONDANCE INÉDITE

PAR

L'abbé E.-A. BLAMPIGNON

DOCTEUR EN THÉOLOGIE ET DOCTEUR ÈS LETTRES
ANCIEN MAITRE DE CONFÉRENCES A L'ÉCOLE DES CARMES, ANCIEN PROFESSEUR DE LOGIQUE
AU GRAND SÉMINAIRE DE TROYES ET AU LYCÉE D'ANGOULÊME



PARIS

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE

7, rue des Grès

—

1862

A MGR CRUICE

Évêque de Marseille

HOMMAGE DE RESPECT ET DE RECONNAISSANCE

E.-A. B.

AVERTISSEMENT.

S'occuper de Malebranche après les nombreux travaux dont il a été l'objet dans les derniers temps serait une œuvre justement suspecte, si l'on ne donnait pour motif d'avoir à présenter quelques documents inédits.

Ces documents sont de deux sortes : une correspondance conservée par le P. Adry, dernier bibliothécaire de l'Oratoire [1], et deux travaux biographiques. Nous publions en entier les lettres, heureux de venir à notre tour ajouter quelques lignes de plus à ce que l'on possède de Malebranche. Des deux recueils biographiques, nous avons composé une étude sur la vie du philosophe; mais les amis

[1] N° 631. A. 1.

des lettres du XVII[e] siècle recourront avec plaisir aux manuscrits mêmes. L'un, déposé aux Archives [1], sorti de la plume consciencieuse du P. Adry et rédigé, à la veille de la Révolution, sur les mémoires du marquis d'Allemans, du conseiller Chauvin et du P. Lelong, tous trois amis particuliers de Malebranche, donne d'intéressants détails de vie intime et s'étend sur les vertus privées. L'autre, qui appartient à la bibliothèque publique de Troyes, d'une écriture qui remonte au commencement du dernier siècle, appuie surtout sur les faits publics et sur les luttes qui remplirent la vie de l'oratorien. Quel prix ne mettra-t-on point à cette œuvre, lorsqu'on y pourra deviner la main du célèbre P. André? Ce recueil répond en effet exactement à tous les renseignements récemment donnés par MM. Cousin et Charma; le début est littéralement le même que celui du manuscrit perdu de l'avocat de Quens [2]; on y trouve le portrait d'Arnauld avec les traits annoncés par André lui-même dans une de ses lettres, et, malheureusement aussi, on y rencontre les lacu-

[1] N° 630.

[2] Depuis qu'il y a des hommes on a toujours philosophé, c'est-à-dire toujours raisonné sur la nature des choses dont nous trouvons dans nous-même quelque notion claire ou ébauchée

nes dont ont parlé tous les biographes d'André. Mais par-dessus tout, il est facile d'y sentir l'excellente main et l'âme enthousiaste du Jésuite ; nous avons choisi les meilleures pages et les expressions les plus caractéristiques de l'œuvre, afin de les présenter au lecteur ; il pourra demeurer ainsi juge de la question.

Il nous reste un mot à dire sur ce qui, dans notre publication, est plus particulièrement de nous. Il a fallu donner quelques appréciations philosophiques et littéraires ; nous avons essayé, en admirant la belle et pure parole de l'écrivain, les généreuses et grandes pensées du métaphysicien, de conserver tout le désintéressement qui est maintenant imposé au critique. Malebranche nous a, du moins en cela, appris à être cartésien. Quelque petit et humble que l'on soit, on doit, vis-à-vis même d'un esprit éminent, consulter les lumières de la raison, et avant d'exprimer son sentiment, se dégager de toute idée préconçue pour écouter attentivement, comme le demande Malebranche, la réponse du maître intérieur [1].

[1] On serait bien fâché que les autres se contentassent de retenir et de croire nos sentiments. — Préface de la *Recherche de la vérité*.

Nous donnons la *Correspondance* de Malebranche telle qu'on la trouve dans le second volume du travail d'Adry ; on y pourra remarquer un peu de désordre dans le classement des premières lettres et rencontrer quelques phrases évidemment altérées. Aux lettres recueillies par le P. Adry, nous avons ajouté quelques fragments de correspondance conservés par le P. André.

TABLE DES MATIÈRES.

III. ÉTUDE LITTÉRAIRE.

CORRESPONDANCE INÉDITE.

Le lecteur voudra bien remarquer que par suite d'une regrettable erreur typographique, la pagination de la *Correspondance inédite* est la même que celle de l'*Étude*.

ERRATA ET NOTES.

Correspondance.
P. 9, l. 3, renferme, lisez *renverse*.
P. 12, l. 4, *pour les anges*, au lieu de par les anges.
P. 20, **la promotion deux fois mise, pour la *prémotion* physique.**
P. 4 de la Correspondance. — Pour le P. le Porc dont il y est parlé, voir une notice de M. Sainte-Beuve, — Port-Royal, t. V, p. 177. — Ce père était de Boulogne-sur-Mer ou des environs.

Le *Roucy*, dont il est si souvent parlé dans la Correspondance inédite, est un château entre Reims et Laon. Des mains des la Rochefoucauld et des Béthune-Charost il est passé à M. le comte d'Imécourt, ancien pair de France, qui y conserve d'intéressants documents sur le XVIIe et le XVIIIe siècle.

ÉTUDE

SUR

MALEBRANCHE

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE BIOGRAPHIQUE

CHAPITRE PREMIER

Vie privée de Malebranche.

FAMILLE DE MALEBRANCHE. — SON PORTRAIT. — SES PREMIÈRES ANNÉES. — SON ENTRÉE A L'ORATOIRE. — SES DIVERSES ÉTUDES. — SES AMIS. — SES CONTINUELLES SOUFFRANCES. — DÉTAILS SUR LES HABITUDES DE MALEBRANCHE. — SA MORT.

Le 6 août 1638, naquit Nicolas Malebranche; son père, honoré de charges importantes, appartenait à une famille connue dans la haute magistrature, et sa mère, Catherine de Lauzon, parente de la sœur Acarie, était d'une race qui comptait aussi des membres nombreux au parlement.

De bonne heure, grâce aux relations des siens, Malebranche put se mêler au monde poli et en prendre le ton. D'ailleurs, sa mère, femme d'un sens délicat et d'un goût sûr, lui enseignait elle-même la belle langue du XVII[e] siècle; le manuscrit de Troyes, appuyant sur ce point avec une sorte de complaisance, remarque que c'est principalement à elle que Malebranche dut ce naturel exquis et cette grâce charmante qui brillent dans tous ses écrits. Mais il lui était redevable de ce qui vaut mieux encore : cette religieuse femme aimait à porter un enfant maladif, souvent laissé à ses soins, vers la méditation des choses divines, développant ainsi, dès les plus jeunes années, le germe du génie que son fils tenait du Ciel. Elle l'entourait d'une sollicitude assidue et prévenante. Une âme sensible et délicate, des souffrances précoces, un corps imparfaitement conformé, demandaient d'ailleurs une affection plus attentive et une vigilance plus persévérante.

Cette faible et défectueuse complexion de Malebranche, cette santé qui paraissait si faible, étaient heureusement rachetées par une noble et grande figure et par des traits d'une distinction infinie. On conserve au collége de Juilly un portrait de Malebranche, peint par une excellente main du XVII[e] siècle : un front élevé, des yeux bleus et sereins, mais perçants, annoncent le méditatif, tandis que des lèvres fines, malignement serrées et prêtes à sourire, semblent indiquer un moraliste et un observateur impitoyable à l'égard de l'humaine nature. Il paraît maigre, mais sans cette extrême

exagération dont on a parlé; on remarque même sur tous ses traits une vivacité de couleur qui montre au dehors, en quelque sorte, ce feu intérieur qui le consumait. C'est bien ainsi que je m'imagine Malebranche : à ce grand air, à ce regard qui veut dépasser l'horizon, à cette bouche spirituellement dédaigneuse, je reconnais sans hésiter celui qui méprisa si complétement les choses de ce monde, pour n'estimer que les biens d'en haut.

Un ami même du philosophe, le P. Lelong, le savant oratorien, dans une lettre inédite que je transcris ici, a fait ainsi la peinture de Malebranche :

« Il avait la tête grosse, le visage long et étroit, à la parisienne, le front fort découvert, le nez long, les yeux assez petits et un peu enfoncés, de couleur bleue tirant sur le gris, fort vifs ; c'était la partie de son visage qui marquait le plus d'esprit. Il avait la bouche grande et fort fendue, le menton un peu pointu, le col haut et long ; la couleur du visage avait été d'un blanc pâle dans sa jeunesse, mais il était devenu fort rouge ; il avait la voix grêle, les poumons faibles ; c'est ce qui l'obligeait d'élever la voix dans la dispute, surtout lorsqu'il avait affaire à des personnes qui avaient de bons poumons. Il avait la démarche grande, mais elle n'était pas majestueuse, à cause qu'il paraissait tout d'une venue, tant il était maigre [1]. »

Malebranche dut à la faiblesse même de sa complexion de commencer ses études à la maison pater-

[1] Ms. d'Adry, IIe partie.

nelle, située près de Notre-Dame, sous la direction d'un précepteur particulier, tandis que ses frères étaient chaque jour obligés de traverser la rivière pour se rendre au collége. Cependant ses progrès furent rapides, et ils donnaient même quelque jalousie à ses aînés. Mais, triomphant par sa douceur et par son travail de tous les obstacles, il put, dès l'âge de seize ans, entrer en philosophie à la Marche; il y eut pour répétiteur un péripatéticien décidé, M. Rouillant, qui devint plus tard recteur de l'Université. Dès lors, il goûtait peu l'enseignement de l'École; et, comme il aimait dans la suite à le répéter avec malice, il ne trouva jamais rien à recueillir des leçons des disciples d'Aristote.

Au sortir de la Marche, Malebranche, embrassant la carrière ecclésiastique, où, selon le mot ingénieux de Fontenelle, l'appelaient également la nature et la grâce, alla suivre à la Sorbonne les cours de théologie. Ce fut vers ce temps qu'il eut la douleur d'être privé d'une mère qui lui prodiguait son amour et ses soins : elle mourut le 18 août 1658; le 5 mai de l'année qui suivit, il perdit son père.

Mais, pour cela, Malebranche ne fut pas délaissé des nombreux et puissants amis de sa famille. Ils lui obtinrent un des canonicats de Notre-Dame, alors fort recherchés. Nicolas le refusa, se sentant une vocation décidée pour une vie pleinement consacrée à la retraite, à la prière et au travail. Et bientôt, sur l'avis de son parent, M. de Lauzon, il entra dans la société fondée par ce pieux et grand cardinal de Bérulle, dont

Bossuet a si magnifiquement parlé, et alors dirigée par le vénérable P. Bourgoing.

Bérulle était de cette forte race sacerdotale des Olier, des Vincent de Paul, des Condren, qui, au temps de Richelieu, jeta le plus pur éclat sur l'Église de France. Saint François de Sales disait de lui : « Je n'ai jamais vu d'esprit qui me revienne comme celui-là. » C'est qu'aux plus fermes convictions, aux solides qualités qui semblent de sa génération, il joignait une extrême bienveillance et une inaltérable modestie : on sent en lui une nature pleine d'équité, d'indulgence et de modération. Ces qualités se peignent dans ses œuvres comme sur ses traits, admirablement reproduits par les beaux marbres de Juilly et des Carmélites[1]. La compagnie qu'il réunit, pénétrée de ses leçons et formée par ses exemples, charme et attire ainsi que son fondateur. Appliqué aux purs travaux de l'esprit, dévoué à la religion et au Saint-Siége, recherchant l'étude pour les délicates jouissances dont elle est la source, et non pour les avantages extérieurs qu'on en pouvait alors retirer, n'ayant « d'autre esprit que l'esprit de l'Église, d'autre règle que les canons, » l'Oratoire, dans ses commencements, présente je ne sais quoi de juste, de modeste et de mesuré, qui convient parfaitement à l'idée qu'on aime à se faire chez nous d'une compagnie dont l'enseignement est le but principal.

[1] Le buste qui appartenait aux carmélites est maintenant à l'Oratoire de la rue du Regard. C'est bien là sa vraie place.

L'amour éclairé de l'antiquité, le goût du travail et de la solitude, le culte d'une philosophie élevée, lui donnaient les Thomassin, les André Martin, les Sénault, et la rendaient digne de posséder un jour les Malebranche et les Massillon. Qui eût alors pu révéler au cardinal de Bérulle, esprit large et étendu, que le dévouement à l'Église primitive, et spécialement à la doctrine de saint Augustin, devait finir par conduire sa société vers des croyances exclusives, et par en faire une sorte de parti ?

Ce fut lorsque la compagnie était encore à ses meilleurs jours, que Malebranche s'y présenta; il fut reçu au noviciat le 21 janvier 1660. Quelques mois après, Charles Malebranche, un de ses frères, suivit son exemple; mais son inconstance lui fit plusieurs fois quitter et reprendre l'habit de l'Oratoire. Nicolas, qu'on appelait en ce temps le P. *Malebranche-Despériers,* sans doute pour le distinguer de son frère, fut ordonné prêtre, le 20 septembre 1664, par l'évêque de Dax.

Au sortir du noviciat, Malebranche quitta Saint-Magloire pour habiter la maison professe de la rue Saint-Honoré. Ce fut là, comme l'assure le P. Adry, le lieu de sa résidence ordinaire jusqu'à ses derniers jours[1]. Cependant, il aimait à passer les mois de la belle saison

[1] Ce n'est donc point à Juilly qu'il faut, comme le veut M. Sainte-Beuve, chercher les traces, du moins habituelles, de Malebranche. Cependant, on voit à Juilly un magnifique marronnier qui, dit-on, a été planté par le grand philosophe.

dans quelque charmante campagne, à Raray près de Senlis, au château de Roucy, à Perseigne, abbaye cistercienne du diocèse du Mans, ou encore dans les terres du marquis d'Allemans, son plus intime ami. Ce fut même dans ces retraites, ainsi que le prouve sa correspondance, qu'il composa ses meilleurs écrits, qu'il traça les pages où l'on sent le plus de fraîcheur, de vie et de mouvement. Ainsi le calme des champs et le spectacle de la nature agissaient sur l'esprit qui s'éleva le plus vivement contre le pouvoir des choses extérieures.

A la maison de la rue Saint-Honoré Malebranche rencontra des érudits modestes et consciencieux : les uns, comme Lecointe, étudiaient l'histoire de l'Église dans les documents originaux ; d'autres, guidés par Richard Simon, s'appliquaient aux langues sémitiques. Le jeune oratorien se mit à leur école : sous la direction du P. Lecointe il lut Eusèbe, Socrate, Sozomène et Théodoret ; et avec Simon il apprit l'hébreu et le syriaque. Mais il oubliait les dates, brouillait les faits, confondait les mots. Aussi, se lassa-t-il bientôt de ces sortes de travaux si peu faits pour un esprit ami des pures abstractions; et, au grand scandale des philologues et des historiens, il déclara nettement qu'il se trouvait mal à l'aise au milieu des bibliothèques. On cite même de lui des mots fort légers à l'égard de l'érudition; ce qu'il y a d'assuré, c'est que plus d'une fois dans ses écrits il s'élève avec autant d'esprit que d'injustice contre les savants. Cependant, quoi qu'il dise, il avait retiré quelque fruit de ces

sortes d'études; le P. Poisson écrivait à ce sujet au P. Daniel, récollet, une lettre dont le manuscrit d'Adry nous a conservé un extrait :

« Pour ce qui regarde le R. P. Malebranche, vous ne sauriez trouver un homme dont l'humeur vous revienne davantage ; car, sans parler de sa condition, il est très-entendu dans l'hébreu, le syriaque, etc. Il possède M. Descartes aussi bien qu'on puisse faire, *et méprise tellement les autres livres, qu'il les condamne tous au feu* dès qu'ils s'éloignent de son sentiment. »

Les sciences proprement dites furent toutefois exemptes de l'anathème porté par cet esprit absolu contre les travaux historiques et les études de linguistique. Il se livra toujours avec un goût infini aux mathématiques, à la physique, à l'astronomie, à la botanique; et, comme Bossuet et Descartes, il étudia l'anatomie. « Fort adroit, disent ses amis, dans les ouvrages manuels, il se construisait lui-même de bons petits instruments d'observation[1], et il se fit un volumineux herbier. » Il aimait par-dessus tout l'étude des insectes, et plus d'une fois, dans ses livres et dans sa correspondance, il en parle d'une manière délicate et charmante. On trouva dans sa bibliothèque, lorsqu'il mourut, les meilleurs ouvrages parus sur les recherches entomologiques; et le savant Daniel nous le montre en 1670 attentivement livré à des expériences d'histoire naturelle dignes d'un Réaumur ou d'un Bonnet.

[1] Comme Spinosa, il se plaisait aussi à polir des verres.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DU P. DANIEL, RÉCOLLET, AU P. POIS ON, SUPÉRIEUR DE VENDOME.

Orléans, 10 avril 1670.

« Monsieur et révérend Père, le R. P. *de* Malebranche[1] m'a fait l'honneur de m'écrire qu'il a présentement un fourneau où il met couver des œufs, et qu'il en a déjà ouvert dans lesquels il a vu le cœur formé et battant, avec quelques artères[2]. »

Mais ce que Malebranche préféra toujours, métaphysique à part, bien entendu, ce fut la géométrie et l'algèbre dont il jugeait la connaissance indispensable au philosophe. Dans l'âge mûr, il regrettait vivement de n'avoir pu, en ses jeunes années, profiter des travaux que, depuis, le progrès de la science avait enfantés. Il excita le P. Prestet et le marquis de l'Hôpital à se plonger dans ces études; il édita même l'*Analyse des infiniment petits* de ce dernier, et en traça les figures de sa main. La Bibliothèque conserve un exemplaire de cet ouvrage, annoté par la main de Malebranche; c'était là s'appliquer au plus fin de la géométrie[3].

Du reste, l'oratorien peut compter parmi les plus

[1] Plusieurs fois on trouve dans les documents contemporains le nom de l'oratorien précédé de la particule. Du reste, plusieurs membres de sa famille signalent *de* Malebranche; ils portaient de gueules *à une patte de lion d'argent, descendante du flanc sénestre.* (Liste des parlementaires.)

[2] Ms. du P. Adry, IIe partie.

[3] *Voir* la lettre du 18 février 1696, p. 19.

variés de la société, les amis les plus sincères et les plus véritablement dévoués. Dans l'espoir de donner à la vérité des admirateurs plus ardents, et aussi par une sorte de tendresse innée, le méditatif aimait à s'épancher au sein de cœurs amis, choisis et désintéressés. Ce n'était ni la naissance ni la fortune dont il était touché; le seul goût des mêmes recherches l'attirait; et il s'ouvrait aussi bien au pauvre Prestet qu'à l'opulent marquis d'Allemans.

M. d'Allemans doit, en effet, être compté dans les premiers rangs; la mort put seule rompre les liens qui l'unissaient à Malebranche. On sait par le duc de Saint-Simon que le marquis d'Allemans était un homme sincèrement vertueux, fort spirituel d'ailleurs, très-savant et du plus grand monde. Sa correspondance avec Malebranche nous apprend en outre qu'il faut le ranger au nombre des esprits les plus dévoués à la philosophie et aux lettres. Lié avec les principaux écrivains de son siècle, et spécialement avec Bossuet et Fénelon, ce grand seigneur voyait dans l'étude la seule cause de la véritable élévation. Souvent il venait visiter Malebranche dans son humble cellule de la rue Saint-Honoré, il passait de longues heures à s'entretenir avec lui des matières les plus abstraites; et, une fois même, quittant ses chères habitudes, l'oratorien alla, en compagnie du P. Salmon, voir le marquis dans ses terres du Périgord. M. d'Allemans, qui fit de ce voyage une relation en partie conservée par le P. Adry, nous apprend qu'une foule d'ingénieurs et

d'officiers de marine voulurent conférer avec son hôte illustre, non-seulement de questions de mécanique, mais encore de sujets de pure philosophie. On aime à recueillir ce trait, et à se représenter ces marins et ces ingénieurs assez inspirés par le goût des choses de l'esprit pour rechercher la conversation de Malebranche, et d'une raison assez élevée pour ne pas s'appliquer exclusivement à la géométrie.

Il semble naturel de rapprocher du marquis d'Allemans le savant l'Hôpital. Remarquant ses heureuses dispositions, Malebranche l'avait lui-même dirigé vers les plus hautes parties de la géométrie. Le philosophe aimait ainsi à pousser les esprits et à les enflammer de l'amour des études sérieuses : le duc de Saint-Simon, d'Aguesseau, ainsi que le marquis de l'Hôpital, et, dans une classe bien humble, un domestique, Prestet, avaient reçu ses soins. Saint-Simon confirme par son témoignage ce que nous apprend sur ce point le P. Adry; annonçant la mort de l'Hôpital, il ajoute : « Je le remarque par la grande réputation qu'il s'était acquise parmi tous les savants de l'Europe, grand géomètre, profond en algèbre, dans toutes les parties des mathématiques, ami intime et d'abord disciple du P. Malebranche, et si connu lui-même par son livre des infiniment petits. » Et ailleurs, nous donnant de plus précieux détails, le duc écrit qu'il avait connu M. d'Allemans « chez le célèbre P. Malebranche de l'Oratoire, dont la science et les ouvrages ont fait tant de bruit, et la modestie, la rare simplicité, la piété solide ont tant

édifié, et dont la mort, dans un âge avancé, a été si sainte, la même année de la mort du roi. D'autres circonstances l'avaient fait connaître à mon père et à ma mère. *Il avait bien voulu quelquefois se mêler de mes études;* enfin, il m'avait pris en amitié, et moi, lui, qui a duré autant que sa vie. Le goût des mêmes sciences l'avait fait ami intime de MM. d'Allemans, père et fils; et c'était chez lui que j'étais devenu le leur[1]. » De son côté, l'illustre chancelier d'Aguesseau, dans la seconde instruction à son fils, parle des entretiens fréquents qu'il avait eus avec Malebranche sur des sujets de métaphysique; et, dans l'instruction quatrième, il loue particulièrement en lui ce qui touche à l'observation morale. Le duc de la Force et le duc de Chevreuse étaient aussi des amis de l'oratorien; nous donnons le fragment d'une lettre de M. de Chevreuse au philosophe.

Malebranche se vit recherché dans des rangs plus élevés encore; en 1683, le grand Condé, lisant la *Recherche de la vérité* et le *Traité de la nature et de la grâce*, fut ravi de la doctrine et du style de l'auteur; et, désirant vivement le voir, le fit prier de venir à Chantilly.

Se rendant aux aimables instances du prince, le philosophe alla passer trois jours près de lui. Le marquis d'Allemans, dit le P. Adry, rapportait que son illustre ami retourna plusieurs fois à Chantilly, et que Condé fut si satisfait de ses entretiens, qu'il le mettait, comme

[1] *Mémoires* du duc de Saint-Simon. — Édition de M. Chéruel, in 12, t. XI, p. 118.

métaphysicien, au-dessus même d'Arnauld ; ce qu. était de la part du prince le comble de l'admiration ; mais en retour, pour la dialectique, le grand Condé préférait Arnauld. Il paraît même que Malebranche eut quelque part à l'œuvre de Bossuet et de Bourdaloue, et qu'il contribua par ses entretiens à la conversion de M. le Prince. Ce qui est certain, c'est que, parlant de la visite faite par Malebranche à Chantilly, Condé disait qu'il lui avait plus parlé de Dieu en quelques heures que son directeur n'avait fait pendant sa vie entière.

Le goût de Condé pour la conversation de l'oratorien peut servir à montrer quel charme y trouvaient les gens du monde. Mais ce fut naturellement au sein de l'ordre savant auquel il s'était consacré, que Malebranche dut rencontrer les plus habituels témoins de sa vie et ses plus intimes amis. Après le P. Salmon, qu'il perdit durant ce voyage en Périgord dont nous avons dit un mot, il faut citer le P. Lelong, un des hommes les plus érudits de sa compagnie, et à qui nous sommes redevables de précieux détails sur Malebranche ; le célèbre Poisson ; le géomètre Gouge ; le P. Reyneau, auteur de l'*Analyse démontrée,* mathématicien de mérite et prêtre vertueux. Le marquis de l'Hôpital lui écrivait en ces termes : « J'ai montré au R. P. Malebranche votre lettre ; et il convient que la route que vous avez suivie dans l'*Analyse démontrée* est la plus naturelle de toutes[1]. » Et, le 11 juillet 1699,

[1] Ms. du P. Adry, IIe partie.

Lelong écrivait au même P. Reyneau : « Je vous aurais souhaité dans la chambre du P. Malebranche ; il était avec le marquis de l'Hôpital, M. Varignon et M. Fatio de Duillier, qui est aussi un savant mathématicien[1]. » C'était assurément un excellent vœu à former en faveur d'un homme de mérite, que de souhaiter qu'il assistât à de semblables entretiens. Si l'on voulait rappeler ici tous les noms des amis que Malebranche comptait à l'Oratoire, il faudrait citer le P. Ameline, auteur de deux traités moraux ; le P. Guigne, qui écrivit pour défendre le premier ouvrage du philosophe ; le savant mathématicien Jacquemet ; le P. Byzance, célèbre par ses aventures et sa conversion ; le P. Bernard Lamy, auteur de l'*Art de parler*[2], qui eut l'honneur d'être persécuté par ses supérieurs à cause de son inaltérable dévouement aux intérêts de Malebranche, et surtout, un orateur alors très-célèbre, le P. Mascaron. Mascaron écrivait au P. Bernard Lamy une lettre fort honorable à ce dernier, où, après plusieurs compliments, il lui disait : « J'ai toujours cru que vous feriez un progrès si considérable dans toutes les sciences auxquelles vous vous appliqueriez, que vous vous trouveriez aisément en état de vous mettre à la tête de ceux que vous auriez suivis quelque temps. Ce temps est venu aussi vite que je le souhaitais, et, par ce que le P. Malebranche m'a fait voir de votre part, je suis convaincu

[1] Ms. du P. Adry, IIe partie.
[2] *Voir* sur B. Lamy le *Journal des savants*, du lundi 18 mars 1715.

que vous êtes arrivé où les autres ne se trouvent à l'ordinaire qu'à la fin de leur vie[1]. » Un nom qui doit tout particulièrement attirer notre attention, parce qu'il est lié avec l'acte d'une bienveillance touchante, est celui de Prestet. Prestet était au service de Malebranche. Voyant en lui un esprit vif, curieux, pénétrant, l'oratorien lui donna de fréquentes leçons et l'initia à la science; puis, lorsque l'intelligence du pauvre domestique fut un peu cultivée, il obtint qu'on le reçût parmi les novices. Prestet fit honneur à son maître, et devint mathématicien distingué. Entre les disciples immédiats du philosophe, il faut encore remarquer deux oratoriens, Levasseur et Privat de Molière ; mais tous deux, à l'extrême chagrin de Malebranche, quittèrent la compagnie, Michel Levasseur pour se retirer en Angleterre et embrasser la réforme, l'abbé de Molière pour continuer heureusement à cultiver les sciences. Mairan, dans l'éloge de ce dernier, parle en ces termes des rapports qui existèrent entre Malebranche et l'ancien oratorien : « Un seul homme, mais un homme rare, était tout ce qui l'attirait (à Paris), et qui le faisait marcher vers cette capitale avec plus d'ardeur que les plaisirs et les curiosités dont elle abonde n'en inspirent, même à ceux qui ne cherchent que leur amusement. Il avait lu les ouvrages du P. Malebranche : c'est lui qu'il venait chercher, consulter et entendre. Ce philosophe jouissait alors de la

[1] *Nouvelles littéraires*, 1716, t. IV, p. 183.

réputation la plus brillante. Disciple zélé de Descartes, commentateur original, chef de secte lui-même par les idées neuves et sublimes qu'il prêtait à la philosophie cartésienne, il pouvait être mal entendu, critiqué, contredit; mais on ne pouvait s'empêcher d'admirer la beauté et l'étendue de son génie dans l'enchaînement de ces dogmes mêmes auxquels on refusait de souscrire. C'est à ce grand maître dans l'art de penser et d'amener les autres à sa pensée, que M. l'abbé de Molière s'attacha étroitement et dont il a toujours fait gloire de publier qu'il tenait toutes ses connaissances. »

Tels furent les principaux oratoriens qui vécurent dans l'intimité du philosophe. Dans une société rivale, Malebranche rencontra deux disciples décidés, La Pillonière et André.

La Pillonière entra de bonne heure chez les Jésuites; esprit ardent, mobile, un peu bizarre, il se lia très-étroitement avec le trop fameux P. Hardouin, et adopta ses plus paradoxales opinions. Afin de le punir, on l'*exila*[1] de Paris à la Flèche; La Pillonière y trouva un autre banni, le P. André, qui lui communiqua son goût pour Descartes et pour Malebranche. Il paraît que La Pillonière fut sévèrement blâmé par ses supérieurs, et de ses intimes rapports avec le P. André, et de son attachement à la nouvelle philosophie; ce qui paraît certain, c'est qu'il quitta, sans prendre conseil, la compagnie de Jésus, et s'enfuit secrètement à Ge-

[1] On parlait ainsi alors.

nève, où il se fit calviniste. On s'imagine facilement combien vive fut la douleur de Malebranche à cette nouvelle, et de quels fâcheux reproches il fut accablé. Vers ce temps, il écrivait au P. André, dans une lettre conservée à Caen et publiée par M. Charma : « Voilà où conduit l'esprit, quand on ne bâtit pas sur les dogmes, et qu'on raisonne sur des sujets qui nous passent et dont nous n'avons pas des idées claires ! » De Genève, l'ancien Jésuite se rendit à Londres ; il y fut chargé de l'éducation du fils d'un évêque anglican, dont cette raison changeante embrassa la foi. Ce fut alors qu'il publia pour sa défense un écrit intitulé : *An Answer to the Rev. doctor Snap's accusation by Francis La Pillonière, formerly a Jesuit.* On trouve dans les œuvres de Fontenelle une lettre adressée au spirituel secrétaire de l'Académie des sciences par La Pillonière ; elle ne fait honneur ni à son caractère, ni à son goût.

Par l'élévation de son esprit, par sa vie désintéressée, par son amour pur et sincère de la philosophie, le P. André doit compter parmi les disciples et les amis de Malebranche qui lui attirèrent le plus de gloire. On connaît par M. Charma et par M. Cousin les infortunes d'André : l'illustre académicien, dans son noble langage, et avec cette sorte de passion qu'il porte dans ses affections, a longuement raconté la simple et triste histoire du P. André ; et M. Charma nous a donné des lettres et quelques opuscules de cette plume correcte et charmante. Nous aurions pu grossir un peu ce recueil ; mais ici nous devons nous borner à notre sujet. Seu-

lement, on lira sans doute avec quelque curiosité une page du manuscrit de Troyes, où le P. André lui-même raconte comment son goût décidé pour la métaphysique de Malebranche et son constant dévoûment à sa personne lui furent, durant sa vie entière, une source de chagrins et une cause de douleurs. Les esprits justes adouciront les teintes et feront de légitimes réserves, en se rappelant que c'est celui qui se plaint dont on lit la version :

« Un certain P. André, qui, en 1704, faisait la théologie dans le collége des Jésuites de Paris, prit en diverses rencontres la liberté de dire aux Pères qu'il était fort étonnant que des hommes, que des chrétiens, que des religieux parlassent mal d'un auteur dont tous les livres ne respiraient que la piété, d'un auteur notoirement catholique, d'un auteur enfin qu'ils savaient très-bien que la plupart de ceux qui le maltraitaient si fort ne l'avaient pas lu, ou ne l'avaient lu qu'avec une prévention fort capable de les empêcher de l'entendre. Les remontrances du P. André furent mal reçues ; on lui en fit un crime. Il ne laissa point de les continuer, d'autant plus qu'ayant fait, en 1705, connaissance avec le P. Malebranche, il l'avait trouvé tel que ses livres le dépeignaient, plein de foi et de raison, de christianisme, et qu'ayant souvent assisté aux conférences de M. l'abbé de Cordemoy, où l'on examinait ses principes, il n'y avait rien vu, ni rien entendu qui ne l'eût édifié. Mais quel fut le fruit de ces charitables remontrances ? On le dénonça à ses supérieurs ;

on le condamna sans vouloir l'entendre; on l'exila de Paris, ce qui mortifia beaucoup le P. Malebranche.

Aux amis de Malebranche qui furent membres d'ordres religieux, il faut joindre ici le bénédictin Lamy, qui, malgré quelques dissidences sur l'abstraite question de l'amour pur, resta fermement attaché aux principes fondamentaux de la philosophie de l'oratorien; le P. Daniel, auteur du *Voyage du monde de Descartes;* le P. Granet, et enfin l'illustre et saint abbé de Rancé, dont l'estime particulière était assurée aux humbles et sincères vertus de Malebranche.

Dans les rangs du clergé séculier, celui qui contracta les liens les plus étroits et les plus durables avec le philosophe fut le vénérable abbé Barrand[1]; pendant plus de cinquante années ils furent dans les plus intimes relations; l'abbé Bignon, homme savant, spirituel, aimable et fort mondain, au jugement de Saint-Simon, de cette illustre famille chantée par Santeuil, estimait particulièrement Malebranche, et, en 1684, au renouvellement de l'Académie des sciences, il y fit entrer son ami[2]; le spirituel Catelan, que voyaient souvent Bossuet et l'abbé de Cordemoy, tous deux cartésiens décidés; Genest, célèbre en son temps par quelques tragédies, et dont Bossuet appréciait fort la

[1] Le P. André parle des lettres de Malebranche à l'abbé Barrand. Sans doute, ce sont celles dont nous publions, au commencement même de la Correspondance inédite, de curieux fragments conservés par Adry.

[2] *Voir* Fontenelle : *Histoire du renouvellement de l'Académie des sciences.*

Pénélope; l'abbé de Marbeuf, fréquemment consulté par le P. André pour sa *Vie de Malebranche*, et l'abbé de Guigne, de Lyon, avaient le droit de visiter l'oratorien, et jouissaient, à des degrés divers, de sa confiance et de son amitié. Pour être complet, nommons enfin l'abbé de Bragelogne, qui, dans ses jeunes années, allait passer ses heures de congé dans la cellule du religieux, et Lannion, auteur des *Méditations métaphysiques,* insérées par Bayle dans son *Recueil de Pièces curieuses,* et récemment données par M. Feuillet de Conches, qui les croyait inédites et de la main de Malebranche.

Deux cardinaux français, dont il est juste de prononcer ici les noms, Bouillon [1] et Polignac, se déclarèrent hautement en faveur de Malebranche, et lui montrèrent le plus touchant dévoûment, lorsque le philosophe semblait en disgrâce à Rome et à Paris. Le cardinal de Polignac voulut même le consulter pour son poëme, et profita sincèrement de ses avis [2]. On sent d'ailleurs, comme l'a justement remarqué M. Bouillier, que l'auteur appartient vraiment à cette sorte d'esprits éclairés et généreux qui appellent de leurs vœux les plus ardents cette suprême et universelle Raison, cette

[1] *Voir* la lettre du 12 août 1698, p. 79.

[2] De iis quæ chartis mandaverat cum Malebranchio, metaphysicorum principe, communicavit. Is, et propositum operis et magis opus ipsum admiratus, quædam tamen reprehendit; id enim impune licebat apud eum qui moneri se quam laudari mavult; et ex perspicacissimi philosophi monitis nonnulla auctor ipse emendavit.

(Lebeau. *Préf. de l'Anti-Lucrèce.*)

éternelle vérité, lumière des âmes et guide des volontés, dont Malebranche était si vivement épris :

Te, causa et regula mundi,
Omnipotens, æterna Dei sapientia, virtus,
Et mens et ratio, vitæ dux optima nostræ,
Ipsaque lux mundi, te solam in vota vocabo,
Incute vim dictis propriamque ulciscere causam.

Malebranche dut naturellement être en rapport avec la plupart des savants qui appartenaient à l'Académie dont il était membre. Le philosophe se plaisait à ces réunions où des esprits éclairés discutent de questions spéciales ; le P. Adry nous apprend qu'il était très-exact aux séances. Cependant, il y avait des académiciens qu'il voyait plus souvent et dans une grande intimité : c'étaient d'abord Fontenelle, *lequel*, dit avec malice le bon Adry, *aimait Malebranche autant qu'il était capable d'aimer;* puis le géomètre Saurin, un des réformés convertis par Bossuet ; Renau d'Élizagaray, esprit désintéressé, noble cœur, fervent chrétien ; l'un des Bernouilli ; Tschirnaus, à qui une illustre naissance, un caractère élevé et une science vaste et sûre donnèrent une grande influence sur son temps ; le chevalier de Louville, aussi célèbre par ses bizarreries que par ses recherches astronomiques ; Mairan, dont M. Cousin a si bien expliqué les rapports avec l'oratorien ; Leibnitz, qui se faisait un honneur de compter parmi les académiciens français, et enfin Carré, digne de figurer après de si glorieux noms.

M. Cousin a parlé des relations de Leibnitz et de

Malebranche, et a publié quelques lettres qu'ils échangèrent[1]; je n'appuierai donc un peu que sur Carré.

Fils d'un simple laboureur, doué d'une heureuse facilité, Carré s'était livré d'abord aux études théologiques, et plus tard, faute de vocation pour la carrière ecclésiastique, il renonça à ses premiers travaux et se trouva sans aucune ressource. C'est alors qu'il devint secrétaire de Malebranche. Le philosophe remarqua rapidement la vivacité de son esprit et son goût sincère pour les sciences; et il l'instruisit lui-même, comme il avait fait son domestique Prestet. Devenu, grâce à de tels soins, en mesure de pourvoir aux besoins de l'existence, Carré quitta l'Oratoire, et donna des leçons en ville durant le jour, réservant la nuit à ses travaux particuliers. Plus heureux que beaucoup, il put enfin cesser une occupation rude et ingrate, qui, suivant une juste remarque de Fontenelle, n'est guère moins

[1] Voici un fragment d'une lettre de Leinitz à Malebranche, conservé par le manuscrit de Troyes; il se trouve, avec d'importantes variantes, dans la Correspondance mise au jour par M. Cousin :

« Au reste, mon révérend Père, j'ai toujours estimé et admiré ce que vous nous donnez sur la métaphysique dans les endroits même où je ne suis pas entièrement d'accord avec vous.

« Vous avez trouvé le secret de rendre les choses les plus abstraites non-seulement sensibles, mais agréables; vous en avez fort bien montré l'influence dans la morale qui effectivement doit être toute fondée sur la véritable métaphysique. Je souhaiterais bien, mon révérend Père, que vous voulussiez prendre la peine de nous proposer un jour vos belles et importantes pensées en *forme de démonstrations*, sauf à vous donner un plus libre essor dans vos scholies, c'est-à-dire dans vos réflexions où vous pourriez encore dire mille belles choses. » Il me semble que dans cette demande Leibnitz laisse voir clairement tout un côté de son esprit.

opposée à l'étude que les dissipations des plaisirs. En rencontrant les noms de ces hommes si modestes, si laborieux, si sincèrement dévoués à la science, qui, comme Prestet ou Carré, durent à la bienveillance de Malebranche l'entrée dans une carrière où ils devinrent à leur tour des guides autorisés, ne se sent-on pas pressé de bénir la touchante bonté d'un homme qui s'arrachait aux méditations dont il était épris, pour accomplir les humbles fonctions de précepteur? Terminons enfin cette liste presque inépuisable par le nom d'un disciple qui put tromper les vœux les plus ardents du maître, mais qui, du moins, a l'excellent mérite de s'être montré vivement reconnaissant; Deslandes, en effet, a pleuré Malebranche, et voici des vers qu'il composa sur sa mort, qu'on lira peut-être avec quelque intérêt :

Nutrix sophorum, blanda virtutis soror,
Præsesque recti, Urania, quæ missis procul
Lepore vano mollibusque argutiis,
Veri latentes docta rimaris vias,
Eheu! cupresso cinge funerea comam,
Fletuque mœrens ora debito irriga.

Tuus ille alumnus, naris emunctæ senex,
Frequens Deorum cultor ac vitæ integer,
Natura cauto verba cui nunquam dedit,
Mihi ille carus et mei arbiter ingenî,
Ah! luctuosa morte consumptus jacet.
Quam grata pietas! Quæ virum solertia,
Quis diligentem candor, et quæ comitas,
Quæ fraudis et doli inscium ornabat fides!
Huic sæcla nullum postera invenient parem.

Senex colende, juge sapientûm decus,
Livoris atros temne morsus invidi;
Te certa clarum fama per populos manet,
Tuumque fastis nomen addet gallicis.

Ergo superbam pone mentem, Græcia,
Et somniantûm parce mirari strophas,
Jocos aniles atque inepta jurgia,
Fastidiosis quæ bibuntur auribus.
Vale, Cleanthes, Cyniceque et loquax Plato,
Tuque, o Stagyræ fabulator credule;
Valete cuncti, quos Lycæum aut Porticus
Fovêre quondam venditantes næmias.
Potiora noster dogmata excudit sophus,
Miraque verum nudat elegantia.
Euclidis ille fretus arte nobilis,
Recti tenacem consulens Cartesium,
Sophism indecora solvit arctam compede.
Audax, vetusta riserat mendacia,
Nihilque famæ aut nomini auctorum dabat;
Opinione alterius et nunquam sua
Prudens solebat ponderare dogmata.
Sed veritatis candidæ studio inclytus,
Feliciter nobis sibique profuit.
Quid plura dicam? Vixit optime, sibi
Quicumque vixit patriæque aptus suæ [1].

Je ne veux point donner ces vers comme l'œuvre d'un goût délicat et sûr; certes, pour célébrer un ami de l'austère et pure vérité, il est de mauvais ton d'immoler l'art et la science des Grecs, le génie de Platon et la raison d'Aristote, et il est puéril, à propos d'un chrétien si rigoureux à l'égard des lettres profanes, d'invoquer la muse de la Fable.

[1] *Poetæ rusticantis litteratum otium. Londini.*

C'est déjà connaître un homme que de savoir quelles relations il entretint, quels amis il eut, quels disciples il forma ; mais ici nous pouvons pénétrer dans sa vie même, voir le détail de son existence, car les documents contemporains nous apprennent quelles étaient les habitudes et quel fut, pour ainsi dire, le règlement de Malebranche.

Tous les témoignages sont d'accord pour le représenter comme un prêtre pieux et un fervent religieux : il se plaisait au pied des autels; il s'y tenait dans l'attitude la plus recueillie et la plus respectueuse, adorant le sacrement pour lequel il avait un si tendre amour[1]. Ses traits respiraient alors la foi la plus vive, la plus ardente confiance; et des gens du monde, des étrangers, en voyant cette douce religion qui se reflétait au dehors, s'arrêtaient pénétrés d'une pure émotion.

Chaque jour, il lisait à genoux quelques pages des saintes Écritures; il assista toute sa vie très-régulièrement aux offices de l'Oratoire, constamment debout, même lorsque ses jambes chancelaient et que ses forces étaient épuisées. Longtemps il fut maître des cérémonies, et il accomplissait ces humbles et assujettissantes fonctions, si essentiellement contraires à ses goûts, avec un zèle infatigable, un exemplaire dévoûment et une touchante abnégation. Jusqu'à sa dernière maladie, il célébrait, autant que possible, le saint sacrifice presque tous les jours; c'était cependant pour

[1] Cfr. xviie *Médit. chrétienne.*

lui, vers la fin de sa vie, une extrême fatigue, et à peine rentré dans la sacristie, avant même de déposer les ornements sacerdotaux, il se sentait forcé de se jeter sur un fauteuil pour se remettre un peu de son accablement. Mais ces exercices ordinaires, ces prières habituelles, ne suffisaient pas à sa piété; cherchant une solitude parfaite, il allait assez souvent se retirer dans une retraite absolue au monastère de la Trappe, dont le saint abbé l'aimait et l'estimait particulièrement.

On trouve dans le recueil manuscrit des *Vies de quelques prêtres de l'Oratoire*[1] une courte notice sur Malebranche. J'en extrais les lignes suivantes, qui trouvent ici naturellement leur place : « Le P. Malebranche était un exemple vivant de toutes les vertus chrétiennes. Vivement pénétré de la religion, on le voyait à la prière, à la célébration du saint sacrifice et aux autres fonctions saintes dans un recueillement et une application à Dieu qui édifiaient tous ceux qui en étaient témoins. Toutes ses grandes connaissances ne servaient qu'à le rendre plus humble; car on aurait peine à trouver un homme qui eût de plus bas sentiments de lui-même qu'il en avait, si l'on en juge par la manière dont il se comportait envers tout le monde. Il a reçu en sa vie plusieurs visites de personnes savantes et d'esprit des pays étrangers, et ce qui aurait donné à tout autre d'étranges mouvements d'orgueil et de

[1] 1724, *Archives impériales*, t. III, folio 669, manuscrit n° 636.

vanité ou de complaisance, ne faisait pas la moindre impression sur lui. »

La vertu la plus louée, en effet, dans le P. Malebranche, était son exquise modestie, sa douce simplicité, son abnégation vraiment chrétienne. Tous les mémoires, toutes les lettres, le P. Adry, le P. Lelong, M. d'Allemans, André, s'accordent pour nous peindre ce grand écrivain, cet illustre philosophe accueillant avec une cordiale affabilité les pauvres et les plus petits, leur parlant comme à ses égaux, jouant avec les enfants[1] et leur souriant agréablement, faisant même aux frères de l'Oratoire de jolis contes pour les égayer.

Cette délicatesse d'une âme humble se révéla quand ses amis voulurent avoir son portrait. Il résista longtemps aux plus vives instances ; ce ne fut qu'en 1695 et par une véritable ruse qu'on put reproduire ses traits. Un des plus intimes amis du philosophe lui demanda quelques heures de conférence sur des problèmes de hautes mathématiques en faveur d'un savant de sa connaissance. Malebranche, avec son ordinaire facilité, accueillit cette prière et fixa le jour ; ce prétendu savant était un peintre qui joua convenablement son rôle, mais, pendant l'entretien, il s'appliqua si fortement à saisir la physionomie du philosophe, qu'il s'évanouit. L'oratorien conçut quelques soupçons, et dit, au sortir

[1] L'entretien des enfants, disait-il, ne laisse rien dans l'esprit qui le trouble. — Adry.

de la conférence, que jusque-là personne ne l'avait encore examiné avec l'air de ce mathématicien. Il fallut tout avouer; et, touché d'un désir aussi sincère, Malebranche voulut bien accorder au peintre deux nouvelles séances, mais simplement sous forme d'entretien. Enfin, en 1713, l'habile Santerre, à la prière des amis de Malebranche qui le voyaient s'avancer rapidement vers la tombe, put en toute liberté faire le beau portrait dont j'ai déjà parlé. Cette œuvre excellente passa aux mains du conseiller Chauvin qui, par testament, la légua pieusement à l'Oratoire; elle est maintenant au collége de Juilly; mais le musée de Versailles en possède une bonne copie; tout le monde, dit Adry, convenait que ce portrait était vraiment vivant. L'admirable burin d'Édelinck le multiplia par la gravure; et François l'imita pour l'*Histoire des philosophes modernes* de Savérien.

Cette modestie, dont Malebranche donna la preuve à l'occasion de son portrait, se manifesta sous une forme bien regrettable pour nous. Le P. Lelong, désirant compléter les mémoires qu'il rédigeait secrètement sur la vie de son illustre ami, l'interrogeait adroitement sur ses premières années; mais il n'en put obtenir que des réponses vagues et des renseignements insuffisants. Le religieux avait deviné le dessein de Lelong, et, alarmé de l'idée qu'on songeait à écrire quelque chose sur son existence privée, il se tint dans une réserve absolue dont on ne put le faire sortir. Le marquis d'Allemans dut l'éprouver à son tour; demandant parfois à son vieil ami

la simple confirmation d'un fait qu'il connaissait, il n'obtenait, même en ce cas, de réponse directe qu'après de longues instances, et encore, dit M. d'Allemans d'après le P. Adry, « avec quelle modestie, quelle discrétion et quelle peine! » A ces détails sur les sincères vertus de l'illustre oratorien, ajoutons qu'au milieu de souffrances infinies et d'infirmités de toute sorte, sa patience fut inaltérable et sa force d'âme vraiment invincible. Un mauvais estomac, un corps débile et imparfaitement conformé, la pierre dans ses jeunes années, des vomissements opiniâtres durant l'âge mûr, plusieurs graves maladies, enfin, éprouvèrent sa vertu, mais sans la lasser. Le manuscrit de Troyes entre dans d'intéressants détails sur une des plus douloureuses maladies de Malebranche; ce fut à la suite des soins assidus qu'il voulut donner à l'édition de l'*Analyse des infiniment petits* du marquis de l'Hôpital qu'il se sentit brusquement attaqué. L'excellente plume du P. André va se faire reconnaître, et l'on retrouvera aussi l'âme de Malebranche. « Cette maladie fut longue, violente et accompagnée de tous les symptômes de la mort. Dès les premiers jours, les médecins l'abandonnèrent; et sans doute qu'il se fût condamné lui-même, si un délire continuel ne l'eût mis hors d'état d'y faire attention. C'est dans ces moments d'abandon à l'instinct qu'on a coutume de voir ce qu'un homme a dans le cœur, ses inclinations, ses vertus, ses défauts, ses dispositions naturelles ou acquises, bonnes ou mauvaises. Comme on est alors incapable de réflexion et par conséquent

d'hypocrisie, la nature parle toute seule et trahit tous les secrets de l'âme. Le P. Malebranche ne s'entretenait dans ses transports que de ce qui l'avait occupé toute sa vie, de Dieu et de ses ouvrages. Dans les égarements de son esprit aliéné, il revenait sans cesse à ses pieuses méditations, toujours un peu philosophiques, mais à leur ordinaire toujours édifiantes. Le sentiment de ses vives douleurs, au lieu d'exciter des plaintes, ne faisait le plus souvent que lui rappeler les idées qui lui étaient si familières de la structure du corps humain. Tantôt il en comptait tous les ressorts, il en expliquait l'ordre, il en marquait l'usage, en montrant la sagesse infinie de Celui qui les avait si bien ordonnés. Tantôt il cherchait la cause de son mal par des raisonnements physiques dont il n'interrompait la suite et le cours que pour y faire entrer quelque chose du Créateur. Mais la pensée qui l'occupait le plus dans ses délires, était celle de la mort et de l'éternité : ces deux grands objets qu'il avait tant médités pendant sa vie se présentaient continuellement devant ses yeux, avec tout ce qu'une bonne conscience y peut trouver de charmant. Il voyait dans la mort la fin de nos misères, surtout de nos péchés qui sont les plus grandes de toutes, et dans l'éternité le centre fixe de notre vraie béatitude. Là, il s'arrêtait quelquefois dans un silence profond d'où il ne sortait que pour revenir par mille détours au même point que sa maladie avait dérobé à son inclination. Cette multitude de pensées qui lui agitaient l'esprit, lui abattait extrêmement le corps par

contre-coup, de sorte que les convulsions et les défaillances se succédant tour à tour avec les plus tristes pronostics, il n'y avait plus rien à espérer. Un autre sujet de tout craindre, c'était ou qu'il ne prenait rien ou que son mal ne faisait que s'irriter par les remèdes. Son médecin n'avait cessé jusque-là de l'observer attentivement pour voir si, dans ces alternatives, il ne trouverait point quelque jour à son art; mais, n'en voyant plus, il dit enfin que c'en était fait et qu'on n'avait qu'à lui donner tout ce qu'il demanderait. » Ainsi délaissé des médecins, et se sentant dévoré par une fièvre ardente, le malade demanda de l'eau pure, en but abondamment et se trouva mieux. Peu à peu, grâce à ce seul remède, ou plutôt grâce à la nature qui put agir librement, il revint à la vie, sinon à la santé.

Si l'eau fut son remède, le café lui servait d'excitant, lorsque la maladie ne le couchait pas sur son lit. Le P. Adry prétend même que Malebranche fut l'un des premiers à Paris qui l'employa soit pur, soit mêlé au lait. Il ne travaillait guère sans en avoir pris; aussi, pendant le carême où il s'en privait, il se sentait lourd, accablé, et ne se mettait à l'étude qu'avec une peine infinie[1].

Comme ce seul fait peut déjà l'indiquer, Malebranche était très-mortifié dans sa vie; et, malgré de cruelles infirmités, il s'imposait en surcroît des douleurs

[1] Voici une autre habitude de Malebranche que je cache au bas de la page : « Il se servait, dit le bon P. Adry, de tabac en mastication ; ce qui n'a pas peu contribué à le rendre aussi sec qu'il était. »

volontaires. D'ailleurs, il vivait de peu, ne tenait guère aux choses de ce monde, et montra dans plusieurs circonstances un rare désintéressement. En 1673, il donna à l'Hôtel-Dieu une maison de la rue Saint-Honoré dont il était propriétaire; et en 1703, il renonça à la succession d'un de ses frères, conseiller au parlement, mort sans enfants, et qui lui avait légué tous ses biens; enfin, il ne voulut conserver qu'une modique pension de 1,600 livres, et encore fut-elle ébréchée par quelques pertes. Il se trouvait, disait-il admirablement, assez de viatique pour achever sa route [1].

Cependant, épuisé par le travail et les infirmités, mais toujours patient et résigné, cet infatigable ouvrier s'avançait vers l'inévitable terme, sans jamais interrompre sa tâche. Depuis longtemps, d'ailleurs, ses amis le remarquaient : le vénérable et sincère serviteur de Dieu attendait doucement la mort, et saluait avec une secrète joie l'heure prochaine de la délivrance. Ce fut le samedi 17 juin 1715 qu'il ressentit les atteintes de sa dernière maladie [2]. Il était à la campagne chez un ami de sa famille, le président de Metz, qui avait un château à la porte même de Paris, dans les environs de Villeneuve-Saint-Georges. On se hâta de le transporter à l'Oratoire de la rue Saint-Honoré; il voulut qu'on le mît à l'infirmerie commune, parce qu'il y avait un autel. Ses douleurs étaient extrêmes;

[1] *Corresp. inédite*, p. 23.
[2] Ms. du P. Adry, 1re partie.

il souffrait principalement des entrailles; comme il essayait quelques remèdes [1], le P. Lelong lui dit de ne plus songer désormais qu'aux choses éternelles. Le regardant doucement, le malade répondit avec son exquise modestie que, s'il écoutait la voix de la nature, il demanderait la mort qui seule devait le délivrer de ses maux; mais qu'il voulait essayer de conserver le corps dont il avait reçu le dépôt de Dieu pour lui en faire le sacrifice continuel.

Le spectacle des derniers jours de cet homme de bien, de ce grand philosophe, de ce prêtre vertueux, fut édifiant pour tous, et ne fut troublé, dans quelques esprits, que par la pensée d'un attachement trop opiniâtre à des idées particulières. C'était vraiment l'auteur des *Entretiens sur la mort* qui se disposait à voir enfin cette suprême vérité, cette adorable splendeur vers laquelle il avait soupiré toute sa vie, et qui se consolait de ses cruelles souffrances par l'espérance des biens infinis dont chaque heure le rapprochait : « Ma vie, la vie d'un esprit, car mon corps n'est pas moi, c'est la lumière qui m'éclaire et qui me réjouit; c'est la possession, c'est la jouissance paisible de celui qui seul peut remplir la vaste capacité de ce cœur qu'il a formé. Rien ne peut désaltérer cette soif ardente que Dieu met en nous pour la félicité, que le torrent de volupté qu'il nous a promis. Tous ces divertissements de la vie présente ne nous plaisent et ne nous occupent

[1] Lettre inédite du P. Lelong au P. André. *Ibid.* IIe partie.

que parce qu'ils nous trompent; car tout ce qui nous environne n'est que de la matière inefficace, et tout ce qu'on y trouve de douceur et d'agrément vient uniquement de la source féconde de tous les plaisirs: *Apud te est fons vitæ.* Heureux celui qui est convaincu de cette philosophie! Il sacrifie sans cesse en l'honneur du vrai bien les plaisirs de la vie présente; et, ferme dans l'attente des promesses confirmées par le serment du Père et scellées par le sang du Fils, il regarde le moment de la mort comme le commencement de la vie. Il sait bien, Ariste, que ce qu'il quitte n'est rien; et il croit fermement qu'avec Dieu il aura tout[1]. »
A l'approche de l'instant suprême, les souffrances de ce corps épuisé s'adoucirent; la faiblesse et l'affaissement physique succédèrent aux douleurs aiguës. Mais la raison demeurait forte, et l'âme était toujours vivante. La consolation de Malebranche mourant fut de contempler de ses yeux qui s'éteignaient l'image de Jésus-Christ sur la croix, de la toucher fréquemment de ses lèvres défaillantes. Enfin, pendant la nuit du 13 octobre il parut s'endormir; le frère qui le soignait s'assoupit, et lorsque ce gardien s'éveilla, vers quatre heures du matin, ce grand serviteur de Dieu avait quitté ce monde.

Voici comment le P. Lelong raconte au P. André les détails de cette mort dont il avait été témoin[2] : « Le P. Malebranche tomba malade, lorsqu'il était à Ville-

[1] *Entretiens sur la mort*, IIe Entretien.
[2] Ms. du P. Adry, IIe partie.

neuve-Saint-Georges, chez M. de Metz, président de la cour des comptes. Pendant sa maladie, il reçut peu de visites, parce qu'il témoignait ne vouloir pas voir beaucoup de monde pendant ce temps-là; mais il venait tous les jours à la porte un grand nombre de personnes pour savoir de ses nouvelles, soit de la part de ses amis, soit de celle de Messieurs de l'Académie dont il était fort considéré. » — Voici maintenant la lettre qu'à son tour le P. André écrivit au P. Lelong[1]. C'est un juste et pieux devoir, un touchant hommage rendu par une âme amie à une grande raison et à un noble cœur.

« Monsieur, la mort du R. P. Malebranche m'a plongé dans la dernière affliction; et, si lui-même, avant de nous quitter, ne m'eût procuré l'honneur de votre connaissance, je vous avoue que je serais tout à fait inconsolable. Mais si je suis extrêmement touché de la perte que j'y fais, je ne le suis pas moins de celle du public qui nous doit être particulière par le zèle que nous devons tous avoir pour l'intérêt commun.

« En effet, Monsieur, pourvu que l'on soit homme, peut-on sans la plus vive douleur se voir enlever un mérite si rare et si généralement utile? Pour moi, de quelque côté que je le regarde, je n'y aperçois que matière de regret. Dans ses écrits, quelle aimable simplicité, jointe à la profondeur et à la sublimité la plus étonnante! Soit qu'il entreprenne de confondre l'er-

[1] Ms. d'Adry, II° partie.

reur ou d'établir la vérité, quelle force dans ses raisonnements! quelle politesse dans ses tours! quelle pureté, quelle noblesse dans son langage! quelle pénétration dans ses découvertes! quelle netteté dans ses expositions! partout quelle droiture de sens, quelle étendue d'esprit, quelle suite, quelle méthode, quelle unité de principes! Si peu qu'on ait d'ouverture pour les matières qu'il traite, n'en est-on pas charmé? Quelle justesse de goût dans le discernement du vrai et du faux, dans les jugements qu'il porte des sciences frivoles et des solides, dans les différences qu'il apprend à mettre entre les bons et les mauvais auteurs, et enfin dans le choix qu'il fait lui-même des termes les plus propres pour répandre la lumière dans tous les esprits attentifs!

« Oui, Monsieur, je le demande à toute la terre, fut-il jamais un écrivain qui sut si parfaitement que le P. Malebranche l'art de rendre sensibles les vérités les plus élevées au dessus des sens, de mettre les matières les plus abstraites à la portée des génies les plus communs, de répandre des couleurs agréables sur les objets les plus rebutants à l'homme corrompu, et d'intéresser le cœur même aux choses qui lui sont les plus naturellement indifférentes? Tout semble changer de nature en passant par ses mains. L'intelligible devient presque visible : les vérités les plus anciennes y acquièrent une grâce nouvelle, et les plus communes un agrément tout singulier; si j'en dis trop, je veux bien que l'on me contredise. Mais une des choses que j'admire le plus dans ses livres, c'est le talent qu'il a

de former l'esprit et de l'étendre, d'élever l'âme de ses lecteurs et de la tourner vers Dieu; en un mot, de communiquer aux autres une partie des grandes qualités qui le font si généralement estimer des connaisseurs. Car, Monsieur, permettez-moi de me consoler avec vous de notre perte, en lui rendant une justice que tout le monde ne lui rend pas.

« Peut-on lire sa *Recherche* sans se sentir éclairé des plus pures lumières de la raison? ses *Entretiens* et ses *Conversations*, sans y apprendre sensiblement que le bon sens et la politesse ne sont incompatibles qu'avec une certaine philosophie? ses *Traités* et ses *Méditations* mêmes, quoi que nous en veuillent dire quelques fades railleurs, sans y prendre le véritable goût de la piété chrétienne? Voilà, Monsieur, je vous l'avoue, ce qui me charme le plus dans les ouvrages de ce grand homme: c'est qu'à l'exemple de saint Augustin, son héros et celui de tous les bons philosophes, il a, si j'ose m'exprimer ainsi, christianisé la philosophie; c'est que dans ses écrits tout mène à Dieu comme à sa fin unique; c'est que la force extraordinaire de son esprit ne lui sert que pour abattre le cœur humain aux pieds de son Créateur. Quelque éloigné qu'il paraisse en certains endroits de ce terme essentiel de toutes choses, c'est là néanmoins qu'il aboutit toujours; quelque sujet qu'il traite, c'est toujours par là ou qu'il y entre ou qu'il en sort.

« Cependant, Monsieur, vous le savez, vous l'avez connu particulièrement, ce n'était là que la moindre

partie du P. Malebranche. Tous ceux qui ont eu le bonheur de le voir de plus près, grands seigneurs et autres, le pourront dire, sa qualité d'auteur excellent, et peut-être inimitable, n'était pas sa plus belle qualité. Son bel endroit, c'est qu'il était en sa personne tel qu'il paraît dans ses ouvrages : même douceur, même politesse, même vertu, même religion. Nous avons beau nous déguiser dans le monde, il y a deux choses qui nous manifestent infailliblement : la vie privée et la persécution. Dans l'une et dans l'autre, quel a été le P. Malebranche? C'est à toutes les personnes qui l'ont pratiqué autant que vous, Monsieur, à le faire connaître au public, qui en sera sans doute édifié. Vit-on jamais dans le commerce de la vie un homme plus accommodant, plus raisonnable, moins critique et moins jaloux? qualités si rares dans les savants de nos jours. Cet homme, si profond et si élevé dans ses écrits, était dans la conversation d'une simplicité d'enfant, ouvert, ingénu, modeste, humble, familier, ne s'apercevant ni de son mérite, ni de sa réputation, regardant l'estime qu'on lui témoignait comme une pure faveur, supportant avec bonté les défauts de ses amis, écoutant leurs moindres difficultés avec patience, et sans leur faire sentir le faible autrement que par la raison.

« Je ne dis rien, au reste, que je n'aie souvent éprouvé. La plupart des auteurs ne sont de grands hommes que dans leurs livres. Ils se déguisent pour le théâtre, et pour l'ordinaire ils n'empruntent leur grandeur que de l'art et de la décoration qu'ils se donnent.

Mais j'oserais bien défier tous ceux qui ont le plus approfondi le P. Malebranche, d'avoir de lui la même pensée. Non, ce grand homme n'avait pas besoin de cothurne pour s'élever ; il était grand dans son naturel, et on le voyait dans sa chambre, à Saint-Honoré, aussi bel esprit[1], aussi bon cœur, aussi chrétien, aussi saint que sur le théâtre et aux yeux du public.

« C'est un caractère uniforme, qu'il a soutenu dans l'orage comme dans le calme. Ayant un mérite si rare et si éblouissant, il était bien difficile qu'il n'eût des jaloux, et, par conséquent, des adversaires, dans la république des lettres ; car c'est, dit-on, l'empire de la jalousie. Mais surtout, ayant attaqué d'un seul coup tous les préjugés humains, particulièrement ceux de l'École, si vénérables par leur antiquité, il était impossible qu'il ne s'attirât les clameurs des scolastiques, gens de feu et de salpêtre, qui n'entendent point qu'on les vienne inquiéter dans la possession où ils sont de vivre aux dépens du sens commun. Cela ne manqua point d'arriver. L'envie joua son jeu, le feu prit à la poudre du collége[2] ; chacun s'arma pour ses préjugés comme pour sa foi et sa religion. Dieu sait quel fracas, quelle rumeur dans les esprits faibles ! Vous êtes à Paris, vous ne pouvez l'ignorer ; aussi, Monsieur, ne vous en parlé-je pas pour vous l'apprendre, mais pour me rappeler moi-même l'agréable souvenir de la vertu

[1] Ce titre n'avait pas la même acception qu'il a aujourd'hui. P. Adry.
[2] Il y a là quelques expressions qui ne sont pas assez nobles. P. Adry.

de notre illustre Père. Pendant que tous ses amis, disons mieux, tous les honnêtes gens étaient indignés pour lui du procédé atroce d'un Louis de La Ville, le P. Malebranche regardait l'orage d'un œil tranquille, et laissait la calomnie tomber d'elle-même. On sait aussi avec quelle peine il prenait la plume pour se défendre. Il appréhendait toujours de blesser la charité en combattant pour la vérité; et si l'on voulait bien y faire attention en lisant ses défenses, chacun sentirait dans son cœur le contre-coup de la peine qu'il a lui-même de se voir dans la triste nécessité de montrer à ses adversaires qu'ils n'ont pas raison.

« Accusez-moi, Monsieur, tant qu'il vous plaira, de passer les bornes d'une lettre; mais je ne puis m'empêcher de vous dire que cette modération et cette manière si admirable de se défendre en honnête homme, est une des plus belles choses que notre siècle ait vues. Pour en être bien persuadé, il faudrait connaître à fond la sensibilité de notre amour-propre, la délicatesse naturelle du P. Malebranche, les emportements du sieur de La Ville et la vivacité du grand Arnauld (on me permettra de le dire), qui sans doute eût été plus grand s'il eût été plus maître de son humeur un peu extrême.

« Certainement, c'est une grande louange de conserver tout son sang-froid contre de pareils attaquants, et si le P. Malebranche eut besoin d'un courage héroïque pour entreprendre de combattre à la fois tous les préjugés des hommes, il est visible qu'il lui en fal-

lut bien davantage pour se défendre lui-même contre ces deux redoutables ennemis; oui, Monsieur, redoutables, je ne dis pas par leurs raisons, mais l'un par l'autorité d'un corps célèbre qui n'avait alors qu'à crier bien haut pour se faire écouter, et l'autre par le crédit d'un parti aussi fameux que ce corps était puissant.

« Le P. Malebranche ne les craignait pourtant pas. Il répondit, mais de quel air et de quel ton! Tout le public en est encore témoin, il ne parla jamais que le langage de la raison; il combat ses ennemis sans les insulter. Ce n'est pas lui qui triomphe, c'est la vérité et la charité : la vérité de ses adversaires, et la charité de ses plus justes ressentiments.

« C'est l'impression générale qui m'est restée de la lecture des ouvrages du P. Malebranche et du commerce que j'ai eu l'honneur d'avoir avec sa personne : *Veritatem dico in Christo : non mentior.* Je n'y aperçus jamais qu'amour de la vérité, que tendresse de piété, qu'attachement inviolable à la religion, et que charité inaltérable pour les personnes même qui s'étaient rendues les plus indignes de son amitié. Enfin, pour se former du P. Malebranche une juste idée, il faut concevoir un bel esprit chrétien et un philosophe bon cœur. Voilà, Monsieur, ce que nous avons perdu, du moins pour quelque temps, et ce que vous avez à me remplacer. Souvenez-vous, je vous prie, que vous êtes le dernier présent, comme le plus agréable qu'il m'ait jamais fait. Vous lui avez succédé dans mon estime;

que j'aie le bonheur de lui succéder dans votre amitié! Je suis avec respect et de tout mon cœur, comme je l'aimais, en Notre-Seigneur Jésus-Christ, *in veritate*, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

« ANDRÉ, Jésuite. »

Par son testament, Malebranche avait laissé à l'Oratoire sa bibliothèque, composée de douze cents volumes. Il ne s'y trouva, comme on devait s'y attendre, ni poëtes, ni orateurs, ni historiens. Un petit nombre de philosophes, beaucoup d'ouvrages sur les sciences, et particulièrement sur les insectes.

Comme secrétaire perpétuel de la compagnie dont Malebranche faisait partie, Fontenelle dut prononcer son éloge. La curiosité du public, singulièrement piquée de voir le plus grave et le plus convaincu des métaphysiciens célébré par un esprit si railleur et si sceptique, conduisit à l'Académie une foule immense. On devine aisément quel fin et délicat sourire amena sur les lèvres la parole ingénieuse, raffinée, spirituellement dédaigneuse et maligne de l'auteur des *Mondes*. Il paraît cependant que nous n'avons pas l'éloge tel qu'il fut lu; d'après Adry, Fontenelle adoucit à l'impression la pointe trop aiguisée de ses traits, qui avait blessé jusqu'au vif d'importants personnages.

Le *Journal des savants* donna sur Malebranche une courte notice nécrologique; j'en ai extrait quelques lignes, qui semblent sortir d'une plume sincère et convaincue : « Le P. Malebranche n'était pas de ces

auteurs qui ne paraissent grands que dans leurs livres; on le voyait à Saint-Honoré, où il a toujours demeuré, tel qu'il paraît dans ses écrits : même vertu, même religion. Il n'y eut jamais dans le commerce du monde un homme plus accommodant, plus raisonnable, moins critique et moins jaloux. Cet auteur, si profond et si élevé, était dans la conversation d'une simplicité charmante, agréable, ouvert, ingénu, familier, modeste, ne s'apercevant ni de son mérite, ni de sa réputation, regardant l'estime qu'on lui témoignait comme une pure faveur, supportant les défauts de ses amis, écoutant leurs moindres difficultés, sans leur en faire sentir le faible autrement que par la raison[1]. »

[1] *Journal des savants*, 9 décembre 1715. Cfr. *Acta eruditorum*. Maii 1715.

CHAPITRE II

Vie publique de Malebranche.

CIRCONSTANCES QUI ACCOMPAGNÈRENT LA PUBLICATION DES PRINCIPAUX ÉCRITS DE MALEBRANCHE. — CONTROVERSES AVEC ARNAULD. — CONVERSATION CHEZ CONDÉ. — RAPPORTS DE BOSSUET ET DE MALEBRANCHE. — LUTTES PUBLIQUES. — ESTIME GÉNÉRALE. — FEMMES MALEBRANCHISTES.

Fontenelle a ingénieusement raconté comment un petit traité posthume de Descartes, que Malebranche lut par hasard au milieu de ses travaux sur la géométrie, fit connaître à cet esprit encore indécis quels étaient son véritable génie et comme sa vocation. Enthousiasmé, dès ce jour, pour le cartésianisme, il resta toute sa vie constamment appliqué à méditer sur les principes exposés par le père de la science moderne, et sentit que là se trouve contenue une méthode sûre et parfaite.

Aussi son premier ouvrage[1] fut-il, à proprement parler, une pure défense du cartésianisme, un spirituel et éloquent plaidoyer en sa faveur; et par là il faut seulement entendre le petit volume paru le 2 mai 1674, et

[1] Commencé dès 1668.

non point l'ouvrage entier de la *Recherche de la vérité*. C'est à Raray que Malebranche avait composé cet écrit[1]; à son retour de la campagne, il le fit remettre par un de ses amis à l'examinateur désigné, le docteur Pirot. Péripatéticien déclaré, Pirot refusa de donner l'approbation nécessaire. Mais, par un singulier bonheur, un prêtre éclairé, le pieux abbé de Saint-Jacques, qui tenait par *interim* les sceaux pour son père, le marquis d'Aligre, eut occasion de le lire, en fut charmé, et fit délivrer par l'historien Mézeray le privilége réclamé, en le donnant comme un traité de mathématique.

Le succès fut grand : le petit volume reçut les plus vifs éloges des gens d'esprit; Arnauld particulièrement s'en montrait ravi; et l'assemblée même de l'Oratoire, réunie l'année de la publication et présidée par Abel de Sainte-Marthe, lui vota de publics remerciements[2].

Le second volume parut en 1675, et le tome troi-

[1] *Bibliothèque des écrivains de l'Oratoire*, 1790. Archives imp., ms. 640. C'est encore un savant et précieux travail du P. Adry, auquel nous avons eu plus d'une fois recours.

[2] On y admira, entre autres choses, la beauté du dessein, l'ordre des matières, la clarté de la méthode, la majesté du style, la naïveté des traits, la pureté du langage, la finesse des railleries, la pénétration de l'auteur, la profondeur de ses réflexions, la sublimité de ses principes, la justesse de ses conséquences, une éloquence naturelle, brillante, une érudition bien placée, des écarts bien ménagés pour égayer la métaphysique, une intelligence rare des choses de Dieu, une connaissance de l'homme sans exemple, le fond de la nature découvert, nos facultés approfondies, les choses les plus abstraites revêtues de couleurs sensibles; raison, esprit, beaux sentiments, belles images, agréments partout, et, ce qui est infiniment plus estimable que tout le reste, un certain goût de christianisme qui attendrit tous les cœurs pour celui qui les a formés. — Ms. de Troyes.

sième suivit de près. Recueil d'éclaircissements et de réponses, cette dernière partie semble inférieure aux autres. Forcé dans ses derniers retranchements, contraint à s'expliquer, l'auteur y pousse à l'excès les conséquences de ses principes, et livre au grand jour ce qui avait besoin d'un peu d'obscurité pour charmer les yeux. Un esprit brillant et vif, un style rempli de grâce, une heureuse et pure imagination, des idées neuves, originales, surprenantes, d'éblouissants paradoxes, donnèrent à ce livre un immense retentissement; du premier coup Malebranche s'était rangé parmi les maîtres. Aussi on se hâta de traduire son œuvre dans les principales langues du monde poli, en italien, en espagnol, en anglais, en hollandais et en latin[1].

Un ouvrage aussi décidé devait naturellement avoir ses défenseurs et ses adversaires. Le chanoine Foucher, au nom des philosophes académiciens, ouvrit ingénieusement la lutte[2]. Malebranche lui répondit dans la préface même de son second volume; et il fut appuyé contre l'abbé Foucher par un bénédictin, Dom Robert Desgabets[3]. Dom Desgabets était un philosophe et un savant lié avec les principaux cartésiens, et particulièrement avec le P. Poisson. Quoique son ouvrage en faveur de la *Recherche de la vérité* ait seul vu la lumière, il a beaucoup écrit, et ses manuscrits sont déposés à la

[1] *Voir* p. 42 la lettre de Malebranche à Lenfant; cette lettre a été donnée par du Sauzel. *Nouvelles littéraires*, année 1716, t. III, p. 100.
[2] *Critique de la Recherche de la vérité*. Paris, 1675.
[3] *Critique de la Critique de la Recherche de la vérité*. 1675.

bibliothèque d'Épinal. M. Cousin en a donné la liste dans ses *Fragments de philosophie cartésienne*. Desgabets, après avoir passé quelque temps à Paris, et rempli plusieurs emplois distingués de son Ordre, finit sa vie à Commercy, dans le monastère de Breuil, dont il était prieur. C'est de là que, le 9 mars 1677, il écrivit à Poisson une lettre que nous publions ici, parce qu'il y est question du livre du bénédictin en faveur de Malebranche[1].

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE DOM ROBERT DESGABETS, RELIGIEUX BÉNÉDICTIN DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-VANNES, PRIEUR DU BREUIL-LÈS-COMMERCY, AU R. P. POISSON DE L'ORATOIRE, SUPÉRIEUR DE VENDÔME.

« Il y a peu de jours que je retournai de la belle ville de Metz où, nonobstant les bruits de guerre, on ne laisse pas de philosopher comme en pleine paix; j'y étais allé par ordre de l'intendant de la province pour donner commencement à une espèce d'académie. J'ai donné autant de réputation que j'ai pu au beau livre du R. P. Malebranche de la *Recherche de la vérité*.

« Il y a deux ans que, me trouvant de loisir, pendant que j'étais au chapitre général, je fis la critique de la critique de ce livre; et, en ayant donné des copies à diverses personnes, quelqu'un s'avisa de la faire imprimer à Paris, sans que je m'en sois mêlé. J'ai aussi trouvé dans ce beau livre des choses qui m'ont paru

[1] Ms. d'Adry, IIe partie.

éloignées de la vérité, qui m'ont donné occasion d'en faire un long examen. Je n'ai pas oublié de réfuter amplement la doctrine du dernier chapitre du second tome, où les règles de M. Descartes pour la communication du mouvement sont combattues avec peu de solidité, si je ne me trompe, quoique avec une extrême confiance. »

Cependant Foucher ne s'avouait point vaincu. Il répondit[1] à Malebranche et à Dom Robert Desgabets; l'oratorien répliqua, dans sa seconde édition, par un avertissement de quelques pages. Le chanoine finit pourtant par se rendre, et Malebranche supprima, dans les éditions postérieures, ce qui se trouvait à l'adresse de Foucher.

Mais Foucher n'était pas réduit au silence que l'attaque recommençait sur un autre point. Le P. de Valois[2], caché sous le pseudonyme de Louis de la Ville, dans un petit écrit ayant pour titre : *Des sentiments de Descartes touchant l'essence et les propriétés des corps, opposés à la doctrine de l'Église et conformes aux erreurs de Calvin sur le sujet de l'Eucharistie*, s'élevait fortement contre Malebranche, dont la doctrine, semblable à celle de Descartes, était que l'essence de la matière consiste en l'étendue. Le P. de Valois, dit Bayle, « dédia son livre au clergé de France et exhorta MM. les prélats de remédier promptement

[1] *Réponse à la Critique de la Critique de la Recherche de la vérité sur la philosophie des académiciens.*

[2] *Voir* la lettre de Malebranche, p. 8 *de la Corresp. inédite.*

au grand mal dont l'Église était menacée par les cartésiens. Il les conjure, au nom de toute la France, de prononcer sentence de condamnation contre le cartésianisme. » — « Messeigneurs, disait en effet le P. de Valois, je cite devant vous M. Descartes et ses plus fameux sectateurs; je les accuse d'être d'accord avec Calvin et les calvinistes sur des principes de philosophie contraires à la doctrine de l'Église. » L'accusation était grave; Malebranche y répondit en 1682. On trouve aussi, dit à ce sujet le P. Adry, « une lettre à laquelle il n'a point mis son nom; il y réfute encore l'épître dédicatoire et la préface de Louis de la Ville, et il y joint un mémoire où il explique la possibilité de la transsubstantiation. » Bayle, en insérant ces pièces dans son *Recueil de pièces curieuses concernant la philosophie de Descartes*, les regarde comme vraiment dignes de la plume spirituelle et pure qui écrivit la *Recherche de la vérité*.

Dans le temps de ces bruits et de ces agitations autour du premier ouvrage de l'oratorien, le duc de Chevreuse, si honorablement connu par sa religion austère, par son goût éclairé pour les choses de l'esprit et par ses relations étroites avec les plus illustres écrivains de son siècle, après avoir lu avec ravissement la *Recherche de la vérité*, désirait vivement en voir les doctrines se répandre dans le monde, et il pria l'auteur d'en faire une sorte d'abrégé sous forme de dialogue.

Malebranche, retiré à Marines, maison de l'Oratoire, près de Pontoise, satisfit en quelques mois à la prière de son noble ami par un écrit charmant, quoique aus-

tère, qui parut sous le nom de *Conversations chrétiennes*. Trois personnes prennent part aux entretiens : Théodore, homme d'une profonde religion et d'un cartésianisme déclaré, esprit net et très-arrêté ; Aristarque, grand docteur, grand voyageur, doué d'une étonnante mémoire, mais rempli de préjugés et soumis à l'opinion ; et Éraste, leur commun ami, d'une raison aimable, et dont le principal rôle est de répondre aux interrogations de Théodore. Le dénoûment, comme cela se devait, est la pleine conversion d'Aristarque aux idées de l'auteur ; et, de plus, Éraste entre dans un monastère.

Achevées en 1676, les *Conversations chrétiennes* furent la même année imprimées à Paris, sous la fausse indication de Mons. Le nom de l'auteur ne se lisait point dans cette première édition. Cette prudence et cette humilité servirent à la vanité d'un autre : on fit à Lyon une édition de ce livre sous le nom de Vaugelade. Mais les gens d'esprit avaient aisément deviné l'écrivain au style et aux idées ; d'ailleurs, un libraire de Bruxelles, qui donna une troisième édition, ajouta au titre de l'ouvrage : « par l'auteur de la *Recherche de la vérité ;* » c'est ainsi que, pendant longtemps, on désigna les écrits sortis de la plume de Malebranche. Et jusqu'en 1685 son libraire Leers lui pouvait dire : « Au lieu de « par l'auteur de « la *Recherche de la vérité,* » je trouve votre nom sur le titre du manuscrit. Je vous prie de me dire au plus tôt lequel des deux vous souhaitez. »

Un an après avoir achevé les *Conversations*, l'infatigable écrivain composa quelques *Petites méditations* sur l'humilité et la pénitence, ordinairement imprimées à la suite de cet ouvrage. D'après le P. André, le succès de ce nouveau livre fut grand dans le monde ; les éditions se multiplièrent. Madame de Sévigné le lisait en 1680[1] ; et, parmi de spirituelles et fines objections, la plupart sans doute proposées par Corbinelli, elle écrivait le 3 juillet à madame de Grignan qu'elle y trouvait bien de l'esprit. Assurément, sorti d'une si judicieuse plume, un tel éloge, malgré son intention maligne, doit être compté à Malebranche.

Malheureusement le livre ne plut point au grand Arnauld : le défenseur de la grâce, l'ennemi de la nature humaine trouvait que l'auteur avait trop d'égards pour la pure raison. Déjà, depuis quelques années, Port-Royal se trouvait vivement blessé de la conduite de l'oratorien; plus d'une fois dans ses entretiens publics, Malebranche s'était plaint de l'obscurité des écrits de Port-Royal sur les matières de la grâce, et avait déclaré nettement que le véritable Augustin différait de l'Augustin d'Ypres. Ce n'est pas tout encore; il avait détaché du parti d'Arnauld quelques théologiens, et spécialement Levasseur, alors professeur à Saint-Magloire[2].

[1] *Voir* les lettres des 3, 7 et 28 juillet et du 4 août 1680, toutes à madame de Grignan, t. VII de l'édition Monmerqué.

[2] Le P. Levasseur, au grand scandale de Port-Royal, avait dit dans ses conférences de Saint-Magloire que *Jansénius, en lisant saint Augustin, s'était servi des lunettes de Calvin.* (Ms. de Troyes.)

Il n'en fallait pas tant pour mécontenter l'esprit absolu d'Arnauld; et il manifesta par de graves paroles combien les manières de Malebranche l'avaient vivement piqué. Cependant, comme, dans des circonstances antérieures, l'oratorien s'était toujours servi à l'égard d'Arnauld des termes les plus respectueux, les plus sincèrement approbatifs, les amis de Port-Royal et de Saint-Honoré s'efforcèrent de rapprocher ces deux caractères d'une inflexibilité égale. Les tentatives devaient être vaincs. Le P. Levasseur imagina de les mettre en rapport dans une entrevue habilement ménagée. La conférence eut lieu réellement chez un ami commun ; mais les efforts réunis et la petite diplomatie de ceux qui voulaient un traité de paix échouèrent en face de l'obstination des deux partis. M. de Saint-Preuil, marquis de Roucy, fils de ce Saint-Preuil qui fut décapité le 9 décembre 1641 par ordre du cardinal de Richelieu, put donc inviter à dîner Malebranche et Arnauld avec lesquels il se trouvait lié. Arnauld se rendit à la maison du marquis de Roucy accompagné de Tréville et du P. Quesnel. Tréville est célèbre par ses relations avec Port-Royal et avec Boileau, et par sa brusque retraite à la mort d'Henriette d'Angleterre dont il avait été remarqué. « Tréville, écrivait la Fare, que je ramenais ce jour-là de Saint-Cloud (le 29 juin 1670, jour de la mort tragique d'Henriette), et que je retins coucher avec moi pour ne pas le laisser en proie à sa douleur, en quitta le monde, et prit le parti de la dévotion, qu'il a toujours soutenu depuis. »

Le P. Malebranche vint à la conférence avec Levasseur. On a connu quelques détails sur cette curieuse entrevue par M. d'Allemans, qui les tenait directement du marquis de Roucy. Le P. Adry et le P. André les donnent également ; je cite le manuscrit de Troyes.

« Le comte de Troisville[1], qui ouvrit la scène, avait de l'esprit, de la science, et surtout une estime infinie pour saint Augustin. Il fit d'abord un long discours qui était fort étudié, pour montrer ce que nul bon catholique ne peut contester, que, sur les matières de la grâce et de la prédestination, ce grand docteur est l'oracle qu'il faut interroger, et que l'Église dans tous les temps lui a fait cet honneur. Le P. Malebranche, aussi admirateur de saint Augustin que M. Arnauld, n'eut point de peine à convenir de ce principe ; il ajouta seulement qu'il fallait bien entendre ce Père, c'est-à-dire selon les règles d'une bonne critique et selon l'analogie de la foi que le saint a défendue contre les hérétiques.

« Après être convenu de cette vérité qui est fondamentale dans les matières de la grâce, quoi qu'en disent quelques théologiens, le P. Malebranche voulut commencer à exposer ses sentiments sur cette matière ; mais à peine avait-il ouvert la bouche pour dire une parole, que la vivacité de M. Arnauld ne lui permit pas de passer outre. Le principe de son sentiment était que Dieu agissait presque toujours, dans l'ordre de la

[1] On prononçait Tréville.

grâce aussi bien que dans l'ordre de la nature, par des lois générales. Le docteur l'interrompit là. Il essayait en vain de prouver et d'expliquer ce beau principe qui est évident pour quiconque est capable de réflexion : M. Arnauld ne voulut entendre ni preuves, ni explications. Il avait toujours à y opposer tantôt une question importante, tantôt une fâcheuse conséquence, tantôt un passage de saint Augustin, et, par-dessus tout, une prévention de cinquante années pour le sentiment de Jansénius où il avait été élevé presque dès son enfance, de sorte que le P. Malebranche qui n'avait ni les forces, ni la volubilité de langue de son adversaire, fut obligé de n'être que simple auditeur dans une conférence qui avait été résolue pour le faire parler.

« Las d'une dispute où l'on n'avançait point, il dit que puisqu'on ne lui permettait pas de s'expliquer de vive voix, il s'engageait de mettre par écrit ses sentiments et de les communiquer à M. Arnauld, à condition qu'il les examinerait avec une attention sérieuse, et qu'il lui proposerait aussi par écrit ses difficultés. Ce parti fut approuvé par la compagnie : et l'on se retira aussi bons amis qu'on le pouvait être au sortir d'une conversation assez échauffée. Ainsi finit la conférence du P. Malebranche avec M. Arnauld. Elle se tint au mois de mai 1679. »

Décider ainsi qu'on exposerait par écrit sa manière d'apprécier les difficiles questions de la grâce, c'était en réalité, comme l'a dit Fontenelle, se promettre la guerre; et, quoique le bon Adry se révolte contre

cette spirituelle et irrévérencieuse réflexion du secrétaire perpétuel, d'une controverse entre ces esprits absolus devait inévitablement sortir une lutte à outrance.

Trop fidèle à sa promesse, Malebranche se hâta donc de composer un *Traité sur la nature et la grâce*. Aidé de notes antérieurement réunies, se servant d'un cahier qu'il avait rédigé pour servir de texte aux leçons de Saint-Magloire[1], et poussé par une ardeur passionnée, il acheva en deux mois ce livre qui devait devenir pour lui une source intarissable de chagrins. Cette extrême rapidité fit malignement dire au premier rédacteur de la *République des lettres* : « Quand même on ne conviendrait pas de l'hypothèse du P. Malebranche, on serait contraint d'avouer que jamais peut-être on n'a, en si peu de temps, formé un système si bien lié sur aucun point de théologie de la profondeur du mystère de la grâce[2]. »

Aussitôt que l'ouvrage fut terminé, l'auteur s'empressa de l'envoyer à Arnauld; mais inquiété pour ses principes jansénistes, craignant même de perdre sa liberté, Arnauld venait de quitter la France et de se réfugier dans la terre classique de l'indépendance. N'ayant point d'abord en Hollande de demeure fixe, il ne reçut pas le manuscrit, que d'ailleurs, sans doute, il n'atten-

[1] Voir *le P. André*, par M. Cousin, p. 25.

[2] Pour celui *De la nature et de la grâce*, de l'auteur de la *Recherche de la vérité*, je n'ai pas été aussi satisfait, et je crois que l'auteur le réformera; car il est modeste, et ses intentions sont très-pures. — Bossuet, Lettre XXX à l'abbé Nicaise, éd. de Paris, p. 661.

dait pas aussi tôt. Surpris d'un silence dont il ignorait la cause, emporté par son impatience naturelle, pressé par ses amis, Malebranche confia son ouvrage à l'abbé de Catelan, qui le fit imprimer par Élzevier. Par un hasard singulier, Arnauld vint, en ce temps même, à Amsterdam, pour s'occuper de la publication de la seconde partie de sa Réponse aux Remarques de Mallet sur le Nouveau-Testament de Mons. Là, on lui parla de l'écrit de Malebranche qu'on se disposait à mettre sous presse; ce qui, lui dit-on, reculerait de quelques semaines la *Réponse*. Apprendre ainsi la prochaine publication du travail d'un adversaire, voir par elle retarder l'impression de ses propres ouvrages, c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour jeter dans un extrême mécontentement un caractère aussi impatient de la contradiction. Avant tout, Arnauld pria Daniel Elzevier de lui accorder un sursis jusqu'à ce qu'on reçût de nouvelles instructions de l'Oratoire. Le libraire céda facilement; et aussitôt Arnauld écrivit une lettre pleine de marques de son irritation au P. Quesnel, qui demeurait, comme Malebranche, dans la maison de la rue Saint-Honoré, afin qu'il engageât l'auteur à supprimer son livre. Mais il arriva quelques incidents de nature à blesser la susceptibilité de Malebranche : il paraît que des amis de Quesnel avaient dit dans Paris que le traité de l'oratorien renversait le dogme de la grâce. Malebranche singulièrement froissé fit mettre au jour le livre ainsi attaqué. Il est curieux d'entendre ici le langage assez sceptique

du P. André : « On lut ce traité avec tant d'avidité, qu'il en fallut faire quatre éditions en moins de quatre ans : mais aussi avec tant de prévention, qu'il eut dans les commencements presque autant de critiques que de lecteurs. La plupart, n'étant point instruits des principes d'une solide métaphysique, n'y entendaient rien et le condamnaient par cette seule raison. D'autres, ne se mettant point à la place de ceux pour qui principalement on l'avait composé, je veux dire les philosophes qui ne se payent que de raisonnements profonds, trouvaient mauvais que, dans un traité de théologie, on n'eût point cité les saints Pères. Les uns demandaient : qu'est-ce que c'est que ces volontés générales par lesquelles Dieu fait tout, et le moyen de les reconnaître? les autres, plus ignorants ou de plus mauvaise foi, disaient que le système de ces volontés générales détruisait les miracles. Il y en eut même qui trouvèrent à redire que le P. Malebranche eût avancé que le principal des desseins de Dieu dans la création du monde était l'incarnation de son Fils unique, comme si elle était nécessaire, disaient-ils, pour sanctifier son ouvrage et pour le rendre digne de son action; ceux-ci, qu'on eût établi dans la sagesse de Dieu le principal de la prédestination et de la distribution de la grâce; ceux-là, qu'on n'eût point donné à Jésus-Christ, en tant qu'homme, une connaissance actuelle et infinie. Enfin plusieurs qui aimaient les ténèbres ne pouvaient souffrir qu'on eût entrepris d'éclaircir les mystères par la raison.

« Point de grâce efficace par elle-même, disaient les jansénistes ; point d'indifférence active, disaient les molinistes ; point de grâce irrésistible, disaient les calvinistes ; les thomistes voyaient avec indignation leur prémotion physique renversée. Les molinistes devaient être assez contents de l'auteur, s'ils l'eussent bien entendu ; ils ne le furent pourtant pas, parce qu'il semblait que le P. Malebranche détruisait leur grâce universelle, avec quelques autres de leurs dogmes favoris. Mais les jansénistes ou ceux qu'on appelle ainsi étaient les plus scandalisés de tous. Ce qui les fâcha davantage fut que le traité du P. Malebranche leur enleva plusieurs bons esprits sur lesquels ils comptaient, et les empêcha d'en gagner plusieurs qui avaient de l'inclination pour leurs sentiments, parce qu'en effet, à quelque chose près, ces théologiens raisonnent plus conséquemment que ni les thomistes ni les molinistes [1]. »

Quel que fut le mécontement d'Arnauld à la publication du *Traité de la nature et de la grâce*, il conservait encore de bons sentiments et un reste d'espérance à l'égard de son adversaire. Aussi écrivait-il vers ce temps au marquis de Roucy : « Je vous prie d'assurer le P. Malebranche que ce que je ne puis approuver dans son ouvrage ne diminue en aucune sorte l'affection que j'ai et que j'aurai toujours pour lui. » Les choses changèrent rapidement. Mais peut-être serait-ce

[1] Ms. de Troyes.

ici le lieu de donner le portrait d'Arnauld par le P. André, portrait, disait André lui-même dans une lettre à M. Larchevêque[1], « dont les premiers traits plairont beaucoup aux jansénistes, et les derniers aux jésuites. » J'ai été heureux de le retrouver.

« Antoine Arnauld, docteur de Sorbonne, d'une famille illustre dans la robe et dans l'épée, avait hérité de ses ancêtres un grand esprit et un grand cœur. Né avec un génie vif, étendu, pénétrant, soutenu d'une vaste mémoire et d'une imagination forte, il apprit toutes les sciences avec une rapidité inconcevable; mais il s'appliqua particulièrement à celles qui convenaient à l'état ecclésiastique qu'il avait embrassé dès sa première jeunesse; dès lors il étudia à fond l'Écriture sainte, l'histoire ecclésiastique, les conciles et les Pères, surtout saint Augustin : se trouvant du talent pour écrire, il consacra sa plume aux matières de religion. Il se proposa deux grands objets, la destruction de l'hérésie de Calvin, qui désolait en ce temps-là une partie de la France, et la ruine du relâchement affreux que les nouveaux casuistes avaient introduit dans la morale chrétienne et dans la discipline de l'Église. On sait avec quel succès il y travailla. Il réduisit les calvinistes à ne pouvoir lui répondre que des injures. Il réveilla le zèle des catholiques contre les doctrines de la morale relâchée. Il engagea par ses écrits les évêques et les papes même à prendre pour les exterminer

[1] Publiée par M. Cousin. — *OEuvres philosophiques* du P. André, Introduction, p. XXIII.

des résolutions assez vigoureuses. En un mot on ne peut nier sans injustice qu'il n'ait rendu à l'Église des services très importants : heureux s'il n'en eût point diminué le prix par les troubles dangereux qu'il y a excités au sujet de la doctrine de Jansénius, ce qui fut pour lui un sujet de fautes et de chagrins qu'il aurait pu s'épargner. Mais il lui fallut suivre son naturel bouillant et impétueux, amateur de la dispute, ennemi de son propre repos et souvent perturbateur de celui des autres.

« Il est pourtant à croire que ce fut toujours avec de bonnes intentions, car on ne se fait pas juge de son cœur ; d'ailleurs, il est certain qu'il avait beaucoup de piété. Mais toutes ses bonnes intentions n'empêchaient pas que sa vivacité ne dégénérât quelquefois en emportements, qu'elle ne lui fît souvent mal prendre le sens des auteurs qu'il combattait, ou qu'elle ne le rendît trop prompt à mal juger de ses ennemis, trop facile à croire le mal qu'on lui en disait, trop précipité à donner ses sentiments pour articles de foi au public, lorsqu'il s'était mis dans l'esprit que Dieu demandait de lui qu'il se défendît aux dépens de ses persécuteurs, qui, en effet, lui en donnaient bien l'exemple par les calomnies perpétuelles qu'ils avançaient contre lui ; trop entêté à soutenir ce qu'il avait une fois avancé, à moins que la démonstration ne le forçât à se rendre. Enfin on n'en peut disconvenir : M. Arnauld était un grand homme ; mais il eût été encore plus grand s'il eût été modéré. »

Avec une prudence dont il fit rarement preuve dans sa vie, Arnauld, au lieu d'attaquer son adversaire directement et en face, transporta la lutte sur le terrain de la pure métaphysique. En 1683 parut donc le traité *Des vraies et des fausses idées*[1]. La manœuvre était singulièrement habile. Malebranche s'attendait à un combat sur la grâce et se préparait de ce côté. Une œuvre où ses plus chères théories en des matières livrées aux libres disputes étaient ingénieusement raillées, le surprit et l'abattit un moment. Ce n'est point qu'Arnauld eût raison dans le fond : sans doute, en relevant l'autorité des sens malheureusement ruinée par Malebranche, il satisfaisait l'opinion publique; mais il frappait mal et dépassait le but, lorsqu'il combattait dans l'oratorien l'enseignement même de saint Augustin sur les idées absolues.

Quoique vivement étonné, Malebranche, sans reculer, se hâta de parer aux coups qu'on lui portait. Sa *Réponse* parut dans des circonstances particulièrement tristes pour Arnauld : la mère Angélique de Saint-Jean, sa nièce, si connue par son esprit, sa vertu et son ex-

[1] *Voir* Bossuet, *Lettres à l'évêque de Castorie* (Neercastel, CV et CVI, éd. de Paris) : « Accepi a vestris, ut credo, regionibus, quum alios multos viri omni eruditione præstantis libros, tum etiam eum cui est titulus, *De veris ac falsis ideis* : quo libro gaudeo vehementissime confutatum auctorem eum qui *Tractatum de natura et gratia* gallico idiomate, me quidem maxime reclamante, publicare non cessat. Hujus ergo auctoris detectos paralogismos de ideis, aliisque rebus huic argumento conjunctis, eo magis lætor quod ea viam parent ad evertendum omni falsitate repletum libellum *De natura et gratia*, t. X, p. 678.

trême opiniâtreté, venait de mourir; Isaac de Sacy et de Lusancy, ses amis les plus dévoués, étaient expirants, et Nicole semblait l'avoir abandonné pour toujours. Mais ce n'était pas un caractère à se laisser accabler par l'adversité. Il reprit la plume avec une nouvelle passion, et écrivit sa *Défense*; le philosophe naturellement répliqua, et de part et d'autre il y eut une foule de lettres échangées inutilement. Sans cesse, à cette occasion, le P. André remarque que c'est malgré lui que Malebranche se défend; je ne suis pas entièrement convaincu sur ce point, et je crois que l'oratorien avait des idées trop arrêtées et un caractère trop absolu pour rester calme et serein en face des critiques d'un adversaire. Le malheur est que, dans ces débats littéraires, les expressions d'estime firent peu à peu place à des termes indignes d'âmes élevées; et on eut le regret de voir, selon le mot piquant de Bayle, *deux grands philosophes se quereller à la façon des petits auteurs*. Tandis que Malebranche traitait Arnauld d'hérétique, Arnauld, avec son cortége ordinaire, l'Écriture, la tradition, les Pères, et principalement saint Augustin, menait en triomphe le fantôme d'un P. Malebranche qu'il exposait à la risée du peuple [1].

Tel fut le premier acte du combat. Les ennemis firent paraître du courage, de l'adresse, de la persévérance; mais ils oublièrent les vieilles lois de la courtoisie fran-

[1] André, ms. de Troyes.

çaise[1]. Nous verrons, du reste, que ce n'était qu'une brillante annonce d'une lutte plus passionnée, plus implacable, où l'un des champions devait succomber sur le champ de bataille.

Cependant, le plus autorisé, le plus grave et le plus redoutable des adversaires allait s'élever contre le *Traité de la nature et de la grâce*. En renvoyant l'ouvrage à son auteur, Bossuet avait écrit ces mots significatifs : *Pulchra, nova, falsa*. Toutefois, convaincu des pures intentions, du solide mérite et de la vertu sincère de Malebranche, le grand évêque désirait s'entretenir avec lui, et il espérait le ramener aisément aux voies droites et communes. Chose étrange ! Malebranche se refusa longtemps, et avec une obstination désespérante, aux pressantes sollicitations du prélat ; ce ne fut que par des prières réitérées, des démarches sans nombre que le duc de Chevreuse obtint pour Bossuet une seule audience. Certes, ceux qui aiment le beau caractère de Bossuet doivent voir là un motif de plus d'admiration. Écoutons maintenant les détails

[1] On trouve sur cette guerre de curieuses observations dans le *Voyage du monde de Descartes*. Le P. Daniel dit que Malebranche eut fort à souffrir de sa rupture avec Arnauld. Avant ce malheur, remarque avec malignité le spirituel jésuite, « c'était un esprit sublime et infiniment pénétrant ; et maintenant c'est un homme qui ne dit que des brouilleries et des contradictions, qu'on ne peut comprendre ni suivre sans péril d'erreur, tant il est vrai que l'amitié de M. A. est encore aujourd'hui, comme elle a été de tout temps, un grand fond de mérite pour ceux qui la possèdent; et que les particuliers, *non plus que les sociétés*, qui n'ont pas cet avantage, ne s'en trouveront jamais bien pour la réputation. » (Ed. d'Utrecht, p. 209.)

qu'on nous donne sur l'entrevue de ces deux grands hommes, mais n'oublions pas que c'est le panégyriste de Malebranche qui a la parole[1].

« M. de Meaux commença par faire entendre au P. Malebranche que, pour être catholique sur la grâce, il devait embrasser la doctrine de saint Thomas, et que c'était pour l'y amener qu'il voulait avoir avec lui une conférence sur le système qu'il avait donné sur cette matière. Le P. Malebranche était trop avisé pour accepter la proposition de M. de Meaux : il savait que le prélat était trop vif dans la dispute, et il craignait, en l'imitant, de manquer de respect; il parlait avec autorité, et on ne pouvait lui répondre sur le même ton. D'ailleurs, son crédit à la cour et dans l'Église de France donnait lieu de craindre que, s'il ne prenait mal les choses, il ne décriât le système aux dépens de l'auteur.

« Le P. Malebranche se contenta de lui dire en général que tous les thomistes ne sont pas disciples de saint Thomas, que la matière de la prédestination et de la grâce était trop difficile à débrouiller dans une conversation ; en un mot, qu'il ne dirait rien que par écrit et après y avoir bien pensé. « C'est-à-dire, répliqua M. de Meaux, que vous voulez que j'écrive contre vous; il sera aisé de vous satisfaire. — Vous me ferez beaucoup d'honneur, » lui répondit le P. Malebranche. Après quoi l'on se sépara. »

[1] Ms. de Troyes. — M. Cousin, *P. André*, p. 26, sur un mot à ce sujet d'une lettre d'André à Marbeuf, déclare que c'est la seule trace à lui connue des conférences tenues entre Bossuet et Malebranche.

Assez justement mécontent d'une telle réception, Bossuet songeait en effet à rendre publique son opinion à l'égard du système de Malebranche, lorsqu'un ami commun, le marquis d'Allemans, intervint heureusement et détourna le coup prêt à frapper, par ses explications et ses instantes prières[1]. Mais Bossuet n'en demeura pas moins, dans le fond, entièrement opposé au sentiment de Malebranche sur les matières de la grâce ; et quelques lettres singulièrement sévères à son égard en peuvent fournir la preuve[2]. Il obtint même l'ordre de faire saisir le *Traité de la nature et de la grâce*. Et toutefois, Bossuet eût désiré une nouvelle conférence avec l'oratorien ; il espérait que ses fermes paroles le ramèneraient au commun enseignement des théologiens catholiques. Mais cette fois Malebranche se montra décidément inflexible, et refusa d'une manière nette et sèche, dans une lettre que nous publions, l'entrevue si vivement désirée par Bossuet. Surpris et peiné d'un refus si opiniâtre, l'évêque de Meaux ne dissimula plus son mécontentement et se déclara hautement contre un système dont les principes lui paraissaient contraires à ceux de l'antiquité chrétienne. Averti de ces dispositions de Bossuet, Malebranche se plaignit dans une lettre au duc de Chevreuse dont seuls les premiers mots nous ont été conservés : « Monseigneur,

[1] *Voir* à la fin du volume les lettres de M. d'Allemans.

[2] *Voir* particulièrement la lettre à un disciple de Malebranche. Ed. de Versailles. Je pense que ce disciple n'est autre que M. d'Allemans. Cfr. la lettre de M. d'Allemans, p. 89, *Corresp. inéd.*

j'ai un chagrin extrême de ce que je viens d'apprendre de M. de Meaux ; et je ne puis m'empêcher de vous le témoigner comme à son ami [1]. »

Une nouvelle et plus vive douleur était réservée à Malebranche. Ne se contentant plus de manifester sa pensée dans des lettres et des conversations, et voulant exposer sa foi au plus grand jour, Bossuet profita d'une circonstance solennelle pour déclarer la doctrine catholique. N'allons pas chercher en un esprit si large, en un cœur si généreux de misérables vanités et de petites passions. Élevons-nous plus haut que Adry et que André, qui ont trop pris parti pour leur ami : si le grand évêque attaque un système, ce n'est point par quelque ressentiment personnel, c'est parce qu'il y voit un enseignement contraire à la tradition de l'Église, un péril pour la foi, un danger pour la liberté humaine. Dans l'oraison funèbre de la reine, l'éloquent orateur s'écria, avec ce ton de suprême autorité qui convient seulement à quiconque parle au nom de Dieu : « Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les desseins de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que *d'un certain ordre général* d'où le reste se développe comme il peut ; comme s'il avait à notre manière des vues générales et confuses ; et comme si la souveraine Intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières qui seules subsistent véritablement ! » (*Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, Ire partie.)

[1] Ms. de Troyes

L'attaque était directe; de telles paroles ne pouvaient laisser place à l'hésitation. D'ailleurs Bossuet fit adresser l'oraison funèbre à Malebranche, qui se trouvait alors à la campagne[1]. On devine aisément combien vive dut être sa douleur à une si nette condamnation de son système; et du reste, quelques adversaires de Bossuet, dont il était malheureusement entouré, se plaisaient à toucher la plaie et à l'aigrir. En s'égarant ainsi dans la controverse, en épuisant ses forces à guerroyer contre Bossuet et contre Arnauld, le génie de Malebranche semble faiblir. Ce n'était aucunement vers les discussions que son génie le portait; et cette âme, si pure dans la tranquille méditation, paraît toujours se troubler au milieu des agitations de la dispute. Et d'ailleurs, en face d'un homme comme Bossuet, dont rien ne pouvait faire vaciller la raison et dont le coup d'œil restait toujours ferme et sûr, un esprit né pour la solitude et la sereine contemplation des choses divines était nécessairement impuissant et devait échouer. Mais, d'une nature indomptable, contre son génie et ses aptitudes il aimait mieux résister et lutter que de s'avouer vaincu. Cependant, sollicité par des tendances opposées, craignant une dangereuse révolte et ne voulant pas se soumettre, pénétré d'ailleurs d'un respect sincère à l'égard du caractère et des vertus de Bossuet, Malebranche se laissa cette fois guider par

[1] Ms de Troyes. Cfr. Correspondance, p. 82 et suiv. : Lettre de M. d'Allemans, du 6 mai 1684.

sa bonne et simple nature. Il alla remercier Bossuet de l'honneur qu'il lui avait fait en s'occupant publiquement de lui. Par cette démarche remplie de la plus exquise modestie, le théologien ne prétendait d'ailleurs nullement se rétracter. Nous allons en voir les preuves certaines.

Bossuet, juste appréciateur des vertus et du talent de Malebranche, touché d'ailleurs de sa visite, désirait plus vivement que jamais s'entretenir avec lui sur les matières de la grâce. Malebranche se montra toujours obstiné à refuser; il prétextait de l'inutilité d'une conférence de cette sorte et de la crainte qu'il avait de manquer aux convenances dans l'ardeur de la discussion. Pressé de nouveau, il n'allégua plus de motifs, et déclara sèchement qu'il persévérait à cet égard dans ses sentiments antérieurs. Plus Bossuet, avec une constance qui l'honore, cherchait à se rapprocher de Malebrancher afin de l'amener à l'enseignement commun de l'Église, plus l'oratorien se montrait rebelle à ses instances et à ses vœux.

Bossuet finit par se lasser d'une si singulière façon d'agir; il parla de soumettre à un examen les écrits de Malebranche sur la grâce; mais un entretien qui eut lieu à Versailles entre Condé, Chevreuse et d'Allemans, en donnant lieu à Bossuet de parler de son estime à l'égard de l'oratorien, sembla pour un moment devoir faire fléchir ce dernier. M. d'Allemans nous a conservé les détails de cette conversation dont nous avons déjà dit un mot d'après André [1].

[1] Ms. de Troyes.

« Ayant suivi M. le duc de Chevreuse qui allait chez M. le Prince, on ne fut pas longtemps sans tomber sur le chapitre à la mode de la guerre de M. Arnauld et du P. Malebranche. On se partagea, comme il arrive ordinairement, selon ses lumières ou ses inclinations. M. le Prince, qui avait tout lu de part et d'autre, ce qui, joint à la pénétration extraordinaire de son génie supérieur, le mettait en état de raisonner en maître sur le sujet de la dispute, mais en même temps avec une modestie qui lui convenait d'autant mieux qu'il était plus élevé au-dessus des personnes à qui il parlait et qu'on ne se lassait point de l'entendre, dit en propres termes qu'il fallait avouer que M. Arnauld et le P. Malebranche avaient tous deux de l'esprit infiniment; qu'il n'y avait que M. Arnauld qui pût écrire contre le P. Malebranche, et que le P. Malebranche qui pût répondre à M. Arnauld; qu'à la vérité M. Arnauld avait cet avantage sur le P. Malebranche qu'il l'avait fait expliquer, quoique bien glorieusement pour ce Père et bien utilement pour tout le monde; qu'enfin le P. Malebranche était le plus grand métaphysicien qui fût sur la terre, et qu'il ne connaissait point de meilleur logicien que M. Arnauld, ajoutant néanmoins toujours qu'il n'était pas assez habile pour être juge de leurs démêlés théologiques. »

Ce sage jugement, cette fine et douce critique de Condé, rapportés à Bossuet, lui plut singulièrement; et il appuya sincèrement sur les légitimes éloges donnés à Malebranche. Les paroles de l'évêque de Meaux par-

vinrent aux oreilles de l'oratorien ; flatté de se voir véritablement estimé par celui qu'il regardait comme un adversaire déclaré, il se décida enfin à voir Bossuet. Il se rendit donc chez lui; et, après de grands compliments et quelques petits reproches, l'entretien se porta naturellement vers les matières de la grâce. Mais je ne veux rien faire perdre du récit qu'a laissé le P. André de la conversation qui eut lieu entre ces deux grands hommes.

« Le prélat réduisit à deux points toutes les difficultés sur le *Traité de la nature et de la grâce.*

« Le premier regardait la puissance qu'a Dieu de faire un autre ordre de choses. Le P. Malebranche y répondit par ses principes, de manière que M. de Meaux n'insista plus sur cet article. Il passa au second, qui regardait la prédilection de Dieu pour ses élus, laquelle ne lui paraissait pas compatible avec le système des volontés générales. Il faut convenir que M. de Meaux prenait là le traité par son faible le plus apparent. On se disputa là-dessus près d'une heure assez vivement de part et d'autre. Mais enfin, le P. Malebranche ayant développé ses principes, qui démontrent que dans son système Dieu a autant de prédilection pour ses élus que dans celui des congruistes, si bien reçu dans les écoles, M. de Meaux lui dit qu'il penserait à ses réponses, et que s'il y trouvait encore des difficultés, il les lui proposerait. On se quitta sans aller plus loin, assez content l'un de l'autre. »

Du reste, les meilleurs amis de Malebranche ne

manquaient pas de le servir de leur mieux près de Bossuet. Dans un voyage du prélat à Versailles, le marquis d'Allemans se rencontra chez lui avec le duc de Chevreuse[1]. Profitant de la circonstance, M. d'Allemans voulut démontrer à Bossuet la parfaite orthodoxie de Malebranche, et se mit à reproduire exactement le système de l'oratorien sur la nature et la grâce. Bossuet se contenta de reprendre le discours du marquis d'Allemans et de le répéter presque textuellement, sans discuter et sans juger; c'était, je pense, pour convaincre les amis de Malebranche qu'il avait su comprendre, car la plainte la plus ordinaire du philosophe était de dire qu'on ne saisissait pas ses principes. Émerveillé, croyant déjà Bossuet devenu malebranchiste, d'Allemans s'écria, dans son admirable naïveté : « Pour ce coup, Monseigneur, vous voilà bien près du royaume de Dieu! » Mais un entretien que d'Allemans eut le lendemain même avec Bossuet, le détrompa cruellement. A la grande surprise du marquis, qui croyait l'avoir pleinement convaincu, l'évêque de Meaux proposa les plus fortes objections contre la théorie de Malebranche. Le duc de Chevreuse, qui se trouvait encore présent, approuva les paroles de l'éloquent adversaire. Laissé seul, après quelque discussion, le marquis se mit à lire à ses adversaires le quatrième chapitre de la réponse

[1] M. d'Allemans avait fait une relation de ses deux entrevues avec Bossuet à Versailles. Le P. André les avait sous les yeux.

au livre *Des vraies et fausses idées*. Mais le pauvre d'Allemans fut loin d'obtenir le succès sur lequel il comptait : aux raisonnements de l'oratorien, Bossuet opposait les Pères, l'Écriture, l'autorité des théologiens. Il est curieux d'entendre ici l'auteur du manuscrit de Troyes : « On répliqua à M. de Meaux que si l'école avait fait tort à la vraie théologie, c'est qu'elle y avait introduit de faux principes; mais que ceux du P. Malebranche étaient très-certains, et presque tous de leur propre aveu, car le duc et le prélat se piquant de cartésianisme, il était évident qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté-là. M. de Chevreuse parut ébranlé par cette raison, d'autant plus qu'il venait de lire la première des quatre lettres[1] où le P. Malebranche, après avoir très-nettement exposé ses sentiments sur la grâce, en montre la conformité avec ceux de saint Augustin. Le duc la fit voir à M. de Meaux, qui la lut deux fois de suite et en fut charmé. Après quoi, il déclara expressément à l'ami du P. Malebranche que, si l'auteur ne voulait rien dire dans son traité que ce qu'il disait dans sa lettre, on n'avait rien à y reprendre sur l'article de la grâce, qu'il expliquait parfaitement saint Augustin, qu'il en avait pris tout juste le vrai sens, et que, dans ce petit ouvrage, il était un théologien véritablement positif, tel qu'il eût souhaité tous les docteurs catholiques. » D'Allemans ne s'en tint pas là; il voulut, arrivant au fondement même du

[1] Lettres du P. Malebranche en réponse à celles de M. Arnauld,

système, développer le principe des voies générales, si cher à ses amis; et, d'après son rapport, Bossuet aurait été sur ce point pleinement d'accord avec lui. Sans nul doute, dans son affection pour Malebranche, le marquis d'Allemans s'exagéra la portée des paroles de concession accordées par Bossuet. Ce qui paraît certain, c'est que Bossuet fut satisfait de ces explications et demeura convaincu de la parfaite loyauté de son adversaire.

Cependant, en abandonnant le projet qu'il avait d'abord conçu d'écrire contre le système de Malebranche sur la nature et la grâce, il le fit réfuter par Fénelon, et prit le soin d'annoter de sa main son travail, qui devait rester manuscrit[1].

Mieux que tant d'explications et de conférences, la part que prit Malebranche dans l'affaire du quiétisme le servit près de Bossuet. Dom Lamy, à l'appui de la doctrine de Fénelon sur le pur amour, avait cité dans son traité de la *Connaissance de soi-même* quelques passages de la *Recherche de la vérité*. Étonné de se voir ainsi nommé pour soutenir une opinion qu'il condamnait, Malebranche publia sur la matière du pur amour un petit écrit où il se montrait adversaire décidé du sentiment de madame Guyon. Pleinement satisfait de cette œuvre, convaincu par là de la sincérité, des

[1] Le savant éditeur de Versailles (1820) le donne justement comme inédit. Cependant les *Nouvelles littéraires* de 1717 en avaient annoncé la publication, et en citent quelques fragments.

vues pures et droites, de la bonne foi de Malebranche, Bossuet, avec une simplicité touchante, alla visiter l'humble religieux, et, en l'assurant de son estime, lui offrit son amitié. Ce fait, si honorable pour ces deux grands hommes, est rapporté par nos deux manuscrits; il se trouve d'ailleurs confirmé par le témoignage du cardinal de Bausset[1]. Une autre consolation aussi précieuse lui fut réservée : lorsque les agitations religieuses qui troublèrent le XVII[e] siècle s'apaisèrent, et que l'affaire du quiétisme, ou plutôt du pur amour[2], se fut si heureusement terminée par une admirable soumission, Fénelon, retiré à Cambrai, fit plus d'une fois exprimer à Malebranche combien vivement il l'honorait[3]. Ce fut sans doute par l'intermédiaire de deux amis communs, le duc de Chevreuse et le marquis d'Allemans, qu'eut lieu cette sorte de rapprochement entre deux esprits naturellement faits pour s'estimer et se goûter.

Mais ces marques de bienveillance, ces témoignages d'intérêt, qui vinrent le trouver ainsi dans sa cellule vers la fin de sa vie, ne pouvaient entièrement com-

[1] *Histoire de Bossuet*, revue par M. l'abbé Gosselin, t. I[er], p. 88. On peut voir sur ce fait les *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique* du XVIII[e] siècle, art. *Malebranche*. Malebranche en a parlé lui-même, quoique avec une délicate modestie, dans le tome III, p. 31, du *Recueil de ses réponses*, Paris, 1709.

[2] On peut consulter sur le quiétisme l'*Histoire littéraire* de Fénelon, II[e] partie, art. 2 et 3.

[3] Ms. du P. Adry. Mais Fénelon garda pourtant une constante opposition au système de Malebranche sur la grâce et la nature, comme on peut le voir par ses lettres au P. Lamy, et spécialement par celle du 8 mars 1709.

penser les épreuves dont il eut à souffrir dans l'intérieur de son institut. Dès 1669, il avait cruellement été inquiété; ses supérieurs, et particulièrement Abel de Sainte-Marthe, lui montraient un profond mécontentement, et, ce qui dut être vivement senti par un cœur généreux, ils soumettaient ses amis, et spécialement le P. Salmon, à d'humiliantes disgrâces. Mais de là faut-il conclure avec l'éditeur d'Arnauld, qui a cru devoir constamment épouser les querelles de son auteur, qu'au sujet des affaires de la grâce l'oratorien fut banni de Paris? Le P. Adry ne le pense pas; il cite bien un ordre d'exil extrait des registres du conseil général de la compagnie, et ainsi conçu : « Le P. Nicolas Malebranche-Despériers[1] ira aux Ardilliers de Saumur pour y résider. 2 mai 1669; » mais la date seule indique que cet ordre n'a nul rapport avec les controverses sur la grâce, qui se soulevèrent beaucoup plus tard; et de plus, le secrétaire même du conseil, au rapport du P. Adry, avait inscrit en note, à la suite de la décision, qu'il y a lieu de penser qu'elle n'avait pas été exécutée.

Cependant le combat reprit avec Arnauld après une bien courte trêve; et il finit moins vite qu'avec Bossuet ou plutôt il ne finit jamais. Les précédentes sorties, selon l'expression d'André, n'avaient abouti qu'à prendre les girouettes. Cette fois, dès le début, le

[1] Nous avons dit pourquoi Malebranche fut pendant quelque temps ainsi désigné.

feu fut porté au cœur de la place ; ce fut Arnauld qui, armé de ses *Réflexions philosophiques et théologiques sur le système de la nature et de la grâce*, frappa les premiers coups. Malebranche, serré de près, répondit vaillamment à l'attaque de l'ennemi. On peut voir dans le catalogue d'Adry la longue suite d'écrits qui furent lancés de part et d'autre; et, comme il arrive ordinairement en toute espèce de guerre, chaque manœuvre était vivement applaudie par le parti ami, et par lui proclamée le dernier pas vers un triomphe définitif. Tous les hommes d'esprit semblaient s'intéresser à cette lutte : les théologiens, les philosophes, les protestants mêmes. René Fedé, Lelevel, Bayle étaient du côté de Malebranche ; mais Port-Royal tout entier appuyait Arnauld. Un mot très-malin du bon Nicole contre les voies générales de Malebranche eut alors beaucoup de succès : « Le P. Malebranche, disait Nicole, veut que Dieu ait prévu par une science moyenne ce que chaque ange aurait fait s'il lui eût donné le peuple juif à gouverner, et qu'ayant reconnu par cet examen que saint Michel serait le plus ménagé en matière de miracle, il le choisit. C'est comme s'il disait que Dieu a donné le peuple juif à gouverner aux anges *au rabais des miracles*, et qu'ayant trouvé que saint Michel s'en acquittait à meilleur marché, il le préféra à tous les autres. » Il paraît que Malebranche avoua que, raillerie à part, le mot de Nicole rendait exactement son système sur les voies générales de la grâce. Ces traits spirituels reposent un peu l'esprit des longues, abs-

taites et obscures discussions des deux adversaires. Car réellement c'est quelque chose de fatigant qu'une trop longue lutte en de telles matières. Il semble qu'on assiste à une revue de troupes où les bataillons, défilant en cercle, repasseraient sans cesse sous les yeux ; on voit éternellement revenir à leur place les mêmes idées, les mêmes arguments, les mêmes textes. Malebranche fait manœuvrer ses raisonnements, et Arnauld ses citations. Du reste, à force de discuter, on subtilise ; l'argument devient si fin qu'il échappe à l'œil ; et, comme dit Saint-Simon, on coupe le fil en quatre.

Mais malheureusement pour Malebranche, Port-Royal ne se contenta pas toujours de raisonner et se lassa de citer saint Augustin. Moins patient que Bossuet à l'égard de l'oratorien, Arnauld usa de tout le crédit dont alors il pouvait jouir pour faire condamner son adversaire par la cour de Rome. Ce fut une longue et grave affaire, sur laquelle nos documents jettent de précieuses lumières.

Dès l'année 1687, Arnauld dénonça Malebranche aux théologiens romains, reconnaissant ainsi, lorsqu'il en eut besoin contre un ancien ami, l'autorité d'un tribunal dont plus tard il attaqua si vivement le pouvoir. L'affaire se traitait d'abord avec cette sage lenteur qui caractérise la cour romaine ; mais Arnauld s'impatiente, se remue, presse les examinateurs, fait agir ses amis Ledrou [1] et Dirois [2].

[1] Augustin, flamand, docteur de Louvain.
[2] De la maison de Sorbonne.

Ayant su qu'il était en cause à Rome, Malebranche écrivit au P. Leblanc et se recommanda au cardinal d'Estrées. Le cardinal de Bouillon s'intéressa vivement aussi à la cause de l'oratorien, et réussit même, durant quelque temps, à faire suspendre les séances du Saint-Office contre le *Traité de la nature et de la grâce*. Le P. Leblanc, de son côté, obtint de la congrégation quelques explications sur les principales erreurs dont on accusait Malebranche; le consulteur même, chargé du rapport de cette affaire, laissa prendre copie de son mémoire. Malheureusement cette pièce curieuse, que le P. André avait sous les yeux, ne nous a pas été conservée. Malgré les efforts des amis de Malebranche, le *Traité de la nature et de la grâce* fut irrévocablement condamné, en l'année 1690, mais par une simple mise à l'index. On trouvera dans la correspondance que nous publions une lettre de son auteur à cette occasion; voici d'autres détails transmis par le manuscrit de Troyes; après nous avoir affirmé que Malebranche reçut avec respect la décision du Saint-Office, le P. André continue ainsi : « Outre que je puis en attester toutes les personnes qui ont eu le bonheur de le connaître, j'en ai une preuve authentique dans une de ses lettres à un de ses amis qui lui avait marqué son chagrin sur la nouvelle de sa condamnation à Rome. Il lui parle en ces termes :

« Je vous assure, Monsieur, que la seule peine que j'aie de cette nouvelle, c'est qu'il y aura peut-être quelques personnes à qui mes livres pourraient être utiles

qui ne les liront pas, quoique la défense qu'on en a faite à Rome soit une raison pour bien des gens, même en Italie, pour les rechercher. Ce n'est pas au reste que j'approuve cette conduite. Si j'étais en Italie où ces sortes de condamnations ont lieu, je ne voudrais pas lire un livre condamné par l'inquisition, car il faut obéir à une autorité reçue; mais, ce tribunal n'en ayant point en France, on y lira le traité. Cela sera même cause qu'on l'examinera avec plus de soin; et, si j'ai raison comme je le crois, la vérité s'établira plus promptement. Aimons toujours, Monsieur, cette vérité et tâchons de la faire connaître *per infamiam et bonam famam*, de toutes nos forces. »

Fénelon eût écrit avec plus de modestie et de respect; et le P. André a tort pour disculper son ami de citer une telle lettre. Au reste, le *Traité de la nature et de la grâce* n'attira pas seul les censures de la cour pontificale [1]. Le 4 mars 1709 on mit également à l'index la traduction latine de la *Recherche de la vérité*, imprimée à Gênes; et le 15 janvier 1714 on y ajouta le *Traité de morale*, Ire partie, et les *Entretiens sur la métaphysique*.

Cependant, faut-il conclure que Malebranche fut décidément janséniste? Le cardinal de Bausset reconnaît la pureté de ses intentions [2], et le savant abbé Gosselin,

[1] Avec le *Traité* avaient été censurés les ouvrages de Malebranche, composés à l'appui de son livre contre Arnauld, et le petit écrit contre l'accusation du P. de Valois.

[2] Ses intentions étaient aussi pures que ses conceptions étaient nobles et élevées; il eut constamment pour but, dans ses systèmes, de lier la religion à la philosophie. *Hist. de Fénelon*, Ire part., p. 39.

continuateur de ses œuvres, appuie sur la sincérité de la foi de Malebranche. D'abord, il avait signé avec sa maison de Saint-Honoré le formulaire dressé par l'assemblée du clergé, puis celui d'Alexandre VII. Mais, le 15 juillet 1673, il rétracta sa signature par un acte publié après sa mort dans un recueil historique, et reproduit, en 1755, par Dom Clémencet (*Port-Royal*, t. VI, p. 452). Cet acte a été aussi donné par M. Cousin, et Tabaraud s'en était servi pour suspecter la soumission de Malebranche aux décisions du Saint-Siége[1].

L'opinion de Malebranche se modifia sur Jansénius par la réflexion et avec le temps ; sans doute il conserva quelques tendances de son ordre ; mais son dernier écrit prouve nettement qu'il n'était plus du parti auquel il se rangeait en 1673.

Au milieu de ces querelles sur la grâce, un adversaire nouveau de Malebranche vint l'attaquer sur un tout autre point. Ce fut le cartésien Régis, disciple du célèbre Rohault et auteur d'un cours complet de philosophie, où, selon les habitudes de ces temps, se trouvaient traitées les sciences physiques. Régis s'élevait très-fortement contre les explications données par Malebranche au sujet de la plus grande dimension apparente de la lune à l'horizon. Les écrits se multiplièrent des deux côtés; mais plusieurs académiciens dont les noms faisaient autorité se rangèrent, dans une attestation publique, à l'opinion de Malebranche. Là toute-

[1] *Voir* M. Gosselin. *Histoire de Fénelon*, 1850, p. 94.

fois ne s'arrêta pas la discussion; entre deux philosophes la guerre se transporte facilement du terrain de l'astronomie au domaine de la pure métaphysique.

Malebranche rencontrait ainsi de tous côtés des adversaires, et il en trouva même parmi ses meilleurs amis[1]. Dom Lamy, ayant publié un traité philosophique[2], avait cru pouvoir invoquer le nom et l'autorité de l'oratorien; mais trois lettres vigoureuses et le petit ouvrage sur l'amour de Dieu lui apprirent que Malebranche ne voulait aucunement être mis au rang des partisans du quiétisme[3].

Ces lettres et ce petit traité furent très-favorablement accueillis à Paris et à Rome même. « Ce qu'on mande de Rome, dit le P. André[4], mérite d'être rapporté. On y disait que le P. Malebranche était un auteur incomparable, qui traitait les sujets de métaphysique comme Archimède faisait ceux de mathématique; que, semblable à ce grand géomètre, il avait trouvé l'art de renfermer une infinité de belles choses dans un petit volume; *parva mole, sed non pondere* (c'étaient les termes de la lettre); qu'il ferait un jour comme lui l'admiration des siècles futurs, quoique

[1] *Voy. Histoire de Fénelon*, par le cardinal de Baussel, IV, 37, et *Histoire littéraire de Fénelon*, par M. l'abbé Gosselin qui explique la nature de la controverse entre Malebranche et Lamy, t. II, ch. v et suiv.

[2] *De la connaissance de soi-même*, t. III, 4e partie, sect. 2, chap. IX, Paris, 1697; et tome VI, — Eclaircissements en réponse au P. Malebranche. Voir *Histoire littéraire* de Fénelon, livre III, art. 3, n° 124 et suiv.

[3] Cfr. p. 16, 17 et 18 de la *Correspondance*.

[4] Ms. de Troyes.

maintenant, de même qu'il y en a peu qui sachent admirer Archimède, il y en ait aussi fort peu qui aient assez de lumière pour admirer le P. Malebranche, autant qu'il le mérite; qu'à l'égard de la question qui agitait l'Église, il avait pris le point décisif, en attaquant dans ses principes l'amour pur ou indépendant de la béatitude qui est, disait-on, une belle chimère, mais qui ne subsiste que dans l'imagination mélancolique des mystiques nouveaux, ou de quelques vieux scolastiques aristotéliciens, et qui est néanmoins comme la pierre angulaire de toutes les erreurs du quiétisme, *amor puro chi è una bella chimera e la pietra angulare di tuti gli errori del quietismo;* qu'il n'en était pas ainsi du P. Lamy; que la métaphysique traitée géométriquement n'était point du tout son fait; qu'il n'entendait point le principe; qu'il confondait les motifs intérieurs qui remuent la volonté avec les motifs extérieurs, c'est-à-dire avec la fin qu'elle se propose. »

Mais de D. Lamy et de Régis revenons au plus implacable adversaire de Malebranche.

La position d'Arnauld n'était pas restée toujours également forte ; après la condamnation de son adversaire, il paraissait pleinement triompher, mais sa joie dura peu. A son tour il devint suspect. Sans doute il avait de puissants appuis ; mais de divers côtés on agissait et on écrivait contre lui. Profitant ou plutôt abusant de la fâcheuse position d'un adversaire qui ne pouvait plus faire face à toutes les attaques, Male-

branche écrivait au marquis de Roucy : « Savez-vous, Monsieur, que l'on commence à dire que la politique de M. Arnauld, c'est de laisser sans réponse les livres qui l'embarrassent? Cela est fâcheux pour lui, et ne me fait guère d'honneur à moi; car on conclut de là que, puisqu'il ne daigne pas me répondre, c'est qu'il est, ou du moins qu'il se croit le plus fort; c'est, dit-on, que mes livres sont faibles et qu'il est dans l'impuissance de répondre aux autres. »

On voit que Malebranche, qui parle si souvent de paix et de tranquillité, pousse vivement ses adversaires, et les force à l'attaquer. Au reste, ces querelles intéressaient d'abord vivement les lecteurs français, et les esprits les plus distingués descendaient dans l'arène. Mais la longueur du combat, la nécessité où étaient les deux jouteurs de se livrer trop souvent aux mêmes manœuvres, émoussèrent la première curiosité des spectateurs et lassèrent enfin l'attention d'un public, si avide pourtant de tels tournois. D'ailleurs, en vieillissant, Arnauld paraissait moins disposé à ces controverses inutiles, tandis qu'il était accablé de soins plus pressants.

Enfin, ce rude et austère lutteur, toujours indomptable malgré son âge avancé, mourut dans l'exil et la tristesse. Homme vraiment admirable par ses mœurs, sa vie sévère, sa vaste science, ses immenses travaux, Arnauld eût l'incomparable malheur de s'élever contre l'Église même dont il était le défenseur. Étrange et douloureuse condition! D'une main il combattait vi–

goureusement l'ennemi du catholicisme, et de l'autre il en ébranlait les fondements mêmes. Ainsi cette forte et grande nature faisait défaut à son devoir et détruisait la gloire qu'elle s'était acquise.

La mort, pas plus que l'exil, ne mit fin à ses longues querelles. En éditant le *Testament spirituel* de son maître, le P. Quesnel y joignit deux lettres posthumes contre l'oratorien. Malebranche n'eut pas la sagesse, la modération, la simplicité qui lui eussent si admirablement convenu; au lieu de rester un calme spectateur des suprêmes efforts d'un ennemi expirant, il répondit avec une amertume vraiment regrettable. En voyant des philosophes et des chrétiens oublier ainsi le soin de leur propre dignité, se laisser aller à des expressions violentes et dures, on souffre d'apprendre quelles misères entrent même dans les plus beaux esprits et dans les plus nobles cœurs. Les âmes désintéressées déplorent une telle façon d'agir et savent la blâmer sans détour, même chez ceux qu'elles estiment et qu'elles aiment le mieux.

C'est durant toute la vie de Malebranche que se révèle cet esprit absolu, ce caractère impatient de contradiction, facile à s'aigrir et à s'irriter. Il est vrai pourtant que cet air hautain, dominateur, n'est pas sans dignité. Commandant en roi dans ses domaines, Malebranche veut que tout plie devant sa parole et que tout respecte ses lois.

Cependant, malgré l'élévation et la noblesse de ce ton souverain, on aime mieux observer le philosophe

livré au sein de la retraite aux pures jouissances de la contemplation, que de le voir ainsi s'agiter au milieu de préoccupations trop humaines. A la campagne, dans quelque heureuse solitude, oubliant les troubles de la controverse, ce grand esprit revenait naturellement à ses chères méditations. Aussi ce fut au milieu des champs qu'il composa ses pages les plus calmes, les plus dignes et les plus vraiment élevées. A Perseigne, à Raray, à Marines, laissant pour un temps les difficiles et périlleuses matières de la grâce, négligeant Arnauld et Quesnel, Lamy et Régis, il traçait d'une main ferme et d'une raison sereine ses *Méditations chrétiennes*, ses *Entretiens sur la métaphysique* et son admirable *Traité de morale*.

Commencées à Perseigne, les *Méditations* furent achevées à Raray; ce fut là aussi qu'à la prière de la savante princesse Élisabeth, il écrivit sa *Morale*; et à Raray furent enfin rédigés les *Entretiens sur la métaphysique*[1]. On sent dans ces trois ouvrages, plus que partout ailleurs, une âme pure et touchée d'un rayon d'en haut; un air religieux et recueilli les anime doucement, sans pourtant qu'il empêche d'y laisser çà et là pénétrer les parfums des champs et le souffle de la nature. C'est bien entouré de l'ombre des bois, en présence des scènes variées de la vie rustique qu'il écrivait ces lignes délicates, en considérant « le créateur sorti de son sanctuaire éternel » pour produire et gou-

[1] *Voy. Corresp.*, p. 3.

verner le monde : « L'autre jour que j'étais couché à l'ombre, je m'avisai de remarquer la variété des herbes et des petits animaux que je trouvai sous mes yeux. Je comptai, sans changer de place, plus de vingt sortes d'insectes dans un fort petit espace, et au moins autant de plantes. Je pris un de ces insectes...; je le considérai attentivement et je ne crains point de vous dire de lui ce que Jésus-Christ assure des lis champêtres, que Salomon dans toute sa gloire n'avait point de si magnifiques ornements[1]. »

Approuvées par l'évêque d'Ascalon, Walther de Strevesdorf, qui, sous un nom allemand, avait un esprit tout français, les *Méditations* s'imprimèrent en Flandre, d'où on les envoya directement à Paris et à Rouen. Elles furent saisies[2]. C'est que depuis ses affaires sur la grâce, Malebranche ne pouvait plus librement publier ses écrits. Il dut en partie à Carré son élève et son ami, de voir lever la défense rigoureuse portée contre lui, et il obtint par ses soins le privilége pour les *Entretiens sur la métaphysique*[3]. Dans l'édition de ce dernier ouvrage parue en 1696, le philosophe ajouta quelques entretiens sur la mort; il les avait composés à la suite de la grave maladie dont nous

[1] *Entretiens sur la métaphysique*, X, 11.

[2] *Voir* p. 11 la lettre du 27 février 1684.

[3] Bossuet lut les *Entretiens* dans une copie manuscrite envoyée par Mabranche même à Dom Lamy dont le journal de Le Dieu nous fait connaître les relations avec le grand évêque. Le P. Lamy écrivit à ce sujet au marquis d'Allemans, que Bossuet eût été pleinement satisfait du livre du P. Malebranche, sans quelques idées particulières sur la grâce.

avons précédemment parlé. L'auteur, dans sa préface, se plaint, avec un sentiment contenu de dégoût et d'indignation, des calomnieuses attaques auxquelles, malgré sa vertu, il se trouvait sans cesse exposé. On conçoit le ton sévère et triste de Malebranche, lorsqu'on sait que Faydit s'était élevé contre lui avec toute l'impudente violence dont Bossuet et Fénelon n'avaient point été préservés. Sorti des cachots de Saint-Lazare[1], le méprisable pamphlétaire en avait conservé le langage insolent et grossier; il ose traiter le pieux prêtre et le grand philosophe de fou et d'athée : c'était se mettre d'accord avec le maniaque des *Athei detecti* et se montrer le triste auteur d'un mauvais vers[2]. Faydit, dans sa mauvaise foi, met en lettres italiques et cite comme étant de Malebranche des paroles qui ne lui appartenaient nullement[3]. Il ose même dire que Malebranche n'eût jamais dû s'appliquer à la métaphysique, mais se contenter de la géométrie, à laquelle son génie le condamnait. De tels outrages, une telle déloyauté, auraient lassé l'esprit le plus patient et le plus calme.

Vers la fin du siècle, un vénérable missionnaire vint

[1] Faydit, dans la préface (p. 2) de son *Apologie du système des saints sur la Trinité* (Nancy, 1702) ne rougit pas d'écrire ces étranges paroles : « Le roi par sa bonté m'ayant fait sortir du lieu où sa justice m'avait fait enfermer..... »

[2] On a la douleur de voir ce méchant vers cité avec éloge dans une revue consacrée aux sciences chrétiennes. L'honorable directeur des *Annales de la philosophie chrétienne* (t. XII, p. 37), laissant trahir sa pensée par sa plume, emploie ce moyen pour réfuter un sincère ami de Malebranche.

[3] Cfr. *Correspondance*, p. 17 et 19.

le consoler de ces misérables calomnies, en lui parlant du bien que ses écrits opéraient dans un pays auquel ne songeait guère le P. Malebranche. M. de Lionne[1], évêque en Chine, après vingt ans d'apostolat, revit Paris, et, faisant visite à l'oratorien, il lui dit que ses principes, fort goûtés par les missionnaires du Céleste-Empire, leur servaient à réfuter les objections des lettrés. Malebranche fut charmé d'un succès aussi inattendu, et, en 1707, ayant été passer quelques mois dans les terres de M. de Montmort, il y composa un *Entretien entre un philosophe chrétien et un philosophe chinois sur l'existence de Dieu*. Ce petit travail, fait d'après les conseils de M. de Lionne, était uniquement destiné à aider les missionnaires ; il ne fut pourtant publié qu'à la suite de longues et graves difficultés.

C'est ainsi que Malebranche employait ses moments de repos, regardant ses luttes au sujet de la grâce comme sa grande œuvre. Mais enfin, après une vie de combats, après de cruels chagrins, qu'il s'attira sans doute par son inflexibilité, mais dont il souffrit longtemps, il jouit de quelque calme et goûta l'estime publique. Le P. André décrit, dans quelques lignes touchantes et délicates, la tranquillité que trouva Malebranche en ses dernières années, et l'honneur mérité dont on entoura son nom. « Le commencement du siècle, dit-il, en fut l'heureuse époque. Alors, ne voyant plus d'ennemis en campagne, ni même qui fis-

[1] Fils du ministre de ce nom.

sent mine de vouloir paraître, il goûta pleinement les charmes d'un saint repos dans la méditation paisible de la vérité. En effet, il semble que la Providence ait marqué ce temps-là plus que tout le reste de sa vie pour lui donner, dès ce moment, la récompense promise aux âmes débonnaires et pacifiques; car on peut dire que ce fut au commencement de ce siècle que le P. Malebranche *posséda la terre*. Sa réputation et sa doctrine se répandirent partout plus que jamais. Il fut plus considéré dans sa congrégation, où il n'avait pas toujours reçu toute la justice qu'il méritait. Sa modestie et sa patience lui gagnèrent enfin, sinon l'esprit, du moins le cœur de la plupart de ses confrères[1]. Le R. P. de la Tour, son dernier général, si connu par son mérite rare, lui donna toutes les marques d'une véritable estime. Ses livres devinrent à Paris les délices des génies profonds; ils étaient même si communément recherchés qu'on lui demandait presque tous les ans la réimpression de quelques-uns de ses ouvrages. Il n'y avait pas jusqu'aux dames qui ne voulussent les lire, et il s'en trouva quelques-unes assez pénétrantes pour les entendre sans maître : ce qui me paraîtrait un paradoxe, si je n'en avais vu des exemples, même en province; mais il y en eut bien davantage qui apprirent

[1] Que ce mot d'André est admirablement juste ! Si la raison n'est pas toujours entraînée par la doctrine de Malebranche, si l'esprit lui résiste parfois, le cœur cède sûrement à sa parole, reflet d'une âme si pure et si noble.

sa philosophie de M. Carré. On faisait des conférences en divers endroits de Paris, où se rendaient des philosophes de toute sorte, cartésiens, gassendistes, péripatéticiens, etc. On y lisait les livres du P. Malebranche; on examinait en rigueur ses principes, on les attaquait, on les défendait, et je puis dire, comme témoin, qu'ils demeuraient ordinairement victorieux des principes contraires[1]. »

C'était alors un heureux temps pour la philosophie: les questions les plus graves, les choses les plus abstraites, les matières dédaignées aujourd'hui par la plupart des esprits, faisaient le fond des entretiens, le sujet principal des lectures et des études. Prestet et Carré enseignaient à leurs élèves les principes de la métaphysique de leur maître; et, chose qui semble étrange à nos habitudes, leurs leçons étaient enviées par les hommes du meilleur monde, par les femmes les plus distinguées. Non-seulement Paris, mais les villes de province, Toulouse, Rouen, Brest, la Rochelle, Bordeaux, comptaient des esprits sincèrement épris des écrits de Malebranche. Les pays étrangers eux-mêmes ne restèrent pas en dehors de ce mouvement intellectuel, et particulièrement l'Espagne, ouverte à nos coutumes et à notre langue par la succession de 1700, goûta cette fière doctrine et ces pieuses méditations. Mais, remarque le P. André, « ce qui dut

[1] Ms. de Troyes.

encore faire le plus de plaisir au P. Malebranche, dans la paix que Dieu lui accordait après tant de guerres, c'est que la lecture de ses ouvrages inspirait ordinairement de l'amitié pour l'auteur. Il en reçut des preuves sensibles d'une infinité de personnes, dont les unes le vinrent voir exprès (comme Jacques II), et les autres lui écrivirent pour lui déclarer les sentiments que sa manière d'écrire, aimable et chrétienne, avait fait naître dans leurs cœurs. Malgré les soins qu'il eut de brûler ses lettres, j'en ai quelques-unes échappées à sa modestie ; il y en a de Rome, de Madrid, de Lille, de Grenoble, de Toulouse, de Brest, etc. Elles font toutes voir que l'amour que le P. Malebranche inspirait pour la vérité revenait toujours un peu à sa personne, tant il est vrai que Dieu ne manque jamais, dès ce monde, de récompenser en quelque sorte ceux qui travaillent à sa gloire[1]. »

Ce n'est pas qu'au sein de cette paix, qu'au milieu de cette estime et de ce respect succédant à tant d'orages, Malebranche se contentât de goûter un repos si chèrement acquis, l'infatigable vieillard, en cela semblable à son plus violent antagoniste, n'imaginait pas qu'on pût songer ici-bas à autre chose qu'au travail ; et il ne voyait qu'au ciel le terme de la vie agissante et laborieuse. Tantôt il préparait une édition de quelqu'une de ses œuvres ; tantôt il se livrait à un travail nouveau.

[1] Ms. de Troyes.

En 1712, il fit réimprimer la *Recherche de la vérité ;* et cette édition, consciencieusement soignée, eut un immense succès qui sembla l'écho des applaudissements dont, trente-neuf ans auparavant, fut saluée la première apparition.

Il était septuagénaire, vivant plus que jamais à l'écart du monde, lorsque sa retraite fut violemment troublée par une lettre du P. de Tournemine. Ce religieux, chargé de la préface d'une seconde édition de l'admirable *Traité de l'existence et des attributs de Dieu* par Fénelon, s'élevait énergiquement contre quelques principes de Malebranche. Vivement affecté de ces impétueuses attaques, le philosophe, avec sa rapidité ordinaire, écrivit pour se défendre une lettre à l'archevêque de Cambrai; mais, avant de la livrer à l'imprimeur, il la lut à un ami du cardinal de Polignac. Fénelon fut averti par le prélat: et, avec une modestie touchante, une parfaite loyauté, l'auteur de *l'Existence de Dieu* déclara « qu'il désapprouvait la préface; qu'il ne l'avait point vue avant l'impression; *que les preuves de l'existence de Dieu qu'il avait puisées dans* la Recherche de la Vérité *lui paraissaient solides, et qu'il ne s'en était servi que parce qu'il les croyait telles.* »

Cette belle simplicité, si habituelle à Fénelon, ravit le cardinal de Polignac, qui se hâta d'aller trouver le P. le Tellier et de lui lire la lettre de l'archevêque de Cambrai. Le Tellier, justement mécontent, blâma dans les termes les plus sévères et les plus énergiques la conduite peu délicate du P. de Tournemine, et exigea

de lui qu'il satisfît aux plaintes de Malebranche par une déclaration publique. Cet acte parut dans le *Journal de Trévoux* du mois de novembre 1713. Cette affaire fut infiniment glorieuse pour Malebranche, qui vit ainsi Fénelon se montrer de la façon la plus ouverte l'admirateur, le partisan des grands principes de la *Recherche de la vérité*. « M. de Cambrai, remarque très-justement le manuscrit de Troyes qui nous a conservé les détails de ce curieux démêlé, adoptait ouvertement les principes de la philosophie de Descartes et du P. Malebranche, et particulièrement ce principe fondamental du P. Malebranche, que la raison qui nous éclaire intérieurement, que les hommes consultent et qui leur répond en tout lieu, à la Chine comme en France, en un mot dans laquelle nous puisons la lumière, la vérité, la sagesse, est le Dieu même que nous adorons. »

Un livre de Boursier vint deux années plus tard troubler encore la retraite et les derniers jours du noble vieillard. L'auteur de l'*Action de Dieu sur les créatures* ébranlait le système des causes occasionnelles et la théorie de Malebranche sur la grâce[1]. Ce fut l'année même de sa mort que l'oratorien répondit à ce nouvel adversaire par ses *Réflexions sur la prémotion physique*. Mais, épuisé par l'âge, accablé par la souffrance, attaché de plus en plus à ses idées particulières, il

[1] Dans une lettre publiée par M. Feuillet de Conches, Malebranche écrivait à Mairan en juin 1714 : « J'ai soixante-seize ans ; je ne sais (si) je répondrai à l'*Action de Dieu* sur les créatures. »

ne fait, dans ce livre, que reproduire avec moins d'énergie et d'originalité les arguments qu'il avait plusieurs fois déjà présentés au public.

Rien en ce monde ne manqua donc à la gloire de Malebranche; rien non plus n'eût fait défaut à son bonheur, si son esprit inquiet, son caractère naturellement vif et tout d'une pièce n'eût pas faibli devant la contradiction dont nul n'est exempt ici-bas. Chose étrange! Un homme si recueilli, si vraiment pieux, si pleinement perdu dans la méditation, ne savait pas supporter la critique et l'opposition. Et cependant, en voyant sa doctrine admirée par les intelligences les plus élevées, goûtée, bien qu'avec réserve, par un Fénelon, un Bossuet, un Condé, un Rancé, le philosophe, l'écrivain eût dû se trouver dignement récompensé de ses efforts. Il n'en fut pas ainsi; tant il est vrai que rien ne saurait satisfaire complétement le cœur humain.

Le brillant éclat du nom de Malebranche, malgré les efforts du cardinal Gerdil, malgré le zèle de l'abbé de Lignac, semblait presque entièrement éclipsé à la fin du dernier siècle; mais c'était pour reparaître plus vif et plus pur que jamais. Non pas que Malebranche rencontre aujourd'hui des partisans passionnés, enthousiastes, tels que Gerdil et André; il a, ce qui vaut infiniment mieux, de sincères admirateurs de ce que sa métaphysique a de durable, d'incontestablement vrai, d'éternellement beau. Sous quelque drapeau qu'on se rallie, on respecte, on loue, on aime cette raison ferme et élevée, ce cœur loyal et pur, cette âme que la sou-

veraine vérité remplissait d'émotion et de tendresse, animait des plus vifs et des plus délicats sentiments. De nos jours où la philosophie a des amis d'autant plus ardents qu'ils sont plus désintéressés, il trouve au sein de cette petite société d'esprits dévoués les meilleurs et les plus sûrs appréciateurs de son génie. Élevé par ses écrits au-dessus des intérêts physiques, transporté dans des régions où il ne s'agit ni de commerce, ni d'affaires, ni d'industrie, on sent qu'en approchant de Malebranche on s'associe à un des plus dignes représentants de la vie intellectuelle et morale.

Les charmantes et aimables qualités de Malebranche, ses vives aspirations vers les choses d'en haut, et peut-être aussi ses ingénieux paradoxes, devaient attirer à lui ces nobles femmes du XVIIe siècle, si naturellement éprises de tout ce qui avait un air de grandeur, de grâce et de générosité. La marquise de l'Hôpital, louée par Leibnitz, les duchesses d'Épernon et de Rohan, mademoiselle de Verthamont, madame d'Aubeterre furent de véritables disciples de l'oratorien. La princesse palatine Élisabeth, celle-là même à qui Descartes dédia un de ses ouvrages, échangea avec lui un commerce de lettres. Aussi le philosophe avait-il l'habitude de dire que les femmes, plus dégagées de préjugés que les savants, savaient mieux lire ses livres. Cependant, suivant Ménage, madame de Lafayette n'entendait pas la *Recherche de la vérité*; et madame de Longueville fit obtenir un bénéfice au frère de ce docteur Dirois qui agit si vivement à Rome pour faire con-

damner le *Traité de la nature et de la grâce*. Mais sans doute c'était plus par amitié à l'égard d'Arnauld que par prévention contre l'oratorien que madame de Longueville prit part à la querelle d'une manière dont s'est plaint Malebranche. L'illustre amie de madame de Lafayette, madame de Sévigné, en regrettant comme elle des termes obscurs et des passages difficiles, admirait du moins l'esprit de l'adversaire de Port-Royal.

Enfin, une femme tenait des réunions malebranchistes. Mademoiselle de Wailly, parente du philosophe, ouvrait chaque samedi son hôtel aux admirateurs de Malebranche. On y venait disserter sur un sujet de métaphysique ou sur une question de géométrie. L'oratorien s'y rendait rarement; mais on y voyait habituellement Miron, un des rédacteurs du *Journal des savants*, le jésuite Aubert, qui savait par cœur presque tous les ouvrages de Malebranche, le mathématicien Saurin, le P. Germon, l'abbé de Cordemoy; le P. André put se rendre quelquefois à ces réunions : c'était Miron qui présidait ordinairement les séances[1].

Il est facile de s'imaginer quelle conversation fine, élevée, délicate, devait régner parmi ces philosophes, ces savants, ces littérateurs assemblés chez une femme d'esprit et de goût. La religion, la métaphysique, les sciences faisaient le fond de ces entretiens que le souffle de Malebranche animait. Qui n'aimerait à rencontrer

[1] *Voir* le *Recueil de pièces fugitives* de l'abbé Archimbauld, 1717, t. III, p. 95. On y trouve une lettre datée de Troyes, le 31 mars 1706, qui devait être lue chez mademoiselle de Vailly.

quelques vestiges de ces graves et charmantes conversations, plus dignes sans doute de passer à la postérité que les aimables, mais trop souvent futiles et frivoles causeries de la Place-Royale? Je me représente aisément Malebranche, déjà courbé sous l'âge et le travail, mais entouré de respect et d'admiration, venant assister à quelqu'une de ces réunions. Le simple et noble vieillard entretenait ses amis de ce divin pays des idées où il semblait toujours vivre; parfois aussi, descendant de ces hautes régions, il savait, comme dit le P. Lelong, récréer et réjouir les esprits en disant avec grâce un conte qu'il imaginait. Et chacun le quittait consolé, devenu meilleur, plus ferme, plus ardent au travail, plein de ce beau désintéressement qu'inspire la lecture de ses ouvrages.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE

CHAPITRE PREMIER

CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA PHILOSOPHIE DE MALEBRANCHE. — MÉTHODE DE DESCARTES ET MÉTAPHYSIQUE DE SAINT AUGUSTIN. — MYSTICISME ABSOLU DE MALEBRANCHE ET SA VISION EN DIEU.

Dès ses commencements, l'Oratoire se déclara contre l'ancienne école et son Aristote de convention, en se montrant généralement attaché à saint Augustin et à Descartes. Le cardinal de Bérulle lui-même avait appuyé de sa parole autorisée la réforme que projetait Descartes [1] ; et le P. de Condren, son successeur, répandit dans la compagnie le goût de la méthode nouvelle. Mais, même avant Descartes, l'Oratoire s'initiait par saint Augustin à une philosophie plus éclairée et plus généreuse que celle des scolastiques : Bérulle, épris de ce grand évêque, eût désiré n'avoir qu'à se nourrir de sa doctrine et de ses œuvres [2]. De saint Augustin vint naturellement à la société un vif attachement aux idées platoniciennes; cette affection pour

[1] Baillet, liv. II, ch. XIV.
[2] Caraccioli, *Vie de Bérulle*.

Platon, ce dévoûment à Descartes, en se développant peu à peu chez les oratoriens, leur inspirèrent plusieurs estimables écrits et même quelques ouvrages excellents; mais ce ne fut pas sans de sérieux dangers. Il fallut même céder un instant devant l'orage excité par les congrégations et les universités [1]. Cependant, si elle plia parfois sous l'effort de la tempête, la compagnie se releva toujours avec un attrait plus décidé pour l'enseignement idéaliste et une haine plus vigoureuse de la scolastique. Ainsi, et il importe de le remarquer avec M. Bouillier [2], avant Malebranche l'Oratoire était platonicien ; et au détriment de saint Thomas et d'Aristote, il aimait exclusivement saint Augustin. Une autre observation, sur laquelle il faudra insister, est que le mysticisme de sainte Thérèse a dû nécessairement avoir une grande action sur la société ; Bérulle, aidé de madame Acarie [3], avait ramené d'Espagne en France les filles spirituelles de Thérèse, et il

[1] Il est curieux de voir avec quelle joie le P. Daniel raconte ces défaites : « En 1678, l'assemblée générale de l'Oratoire fit un décret par lequel elle déclara qu'elle n'embrasse aucun parti, mais qu'elle a toujours été et veut demeurer en liberté de pouvoir professer toute bonne et saine doctrine ; et qu'elle ne défend d'enseigner que celles qui sont condamnées par l'Église, ou qui pourraient être suspectes des sentiments de Jansénius ou de Baïus pour la théologie, et des opinions de Descartes pour la philosophie. » — *Voyage du monde de Descartes*. Utrecht, p, 200. — Le P. Daniel oublie ici que quatre ans auparavant l'assemblée avait voté des remercîments à Malebranche pour son premier volume de la *Recherche de la vérité*, si évidemment cartésien.

[2] *Histoire de la philosophie cartésienne*, t. II, p. 13.

[3] M. Nourrisson a résumé dans son livre intitulé *Le cardinal de Bérulle*, l'histoire de la réforme des carmélites en France, p. 78 et suiv.

les dirigea durant sa vie entière; d'ailleurs le génie de sainte Thérèse devait aller au cœur du pieux cardinal : c'est le même silence imposé aux sens, le même sentiment de la présence divine, la même application à chercher en tout la main de Dieu. Sans l'expliquer aussi savamment, un Bérulle, un Condren croyaient comme Malebranche que nous voyons et que nous agissons en Dieu. Le mysticisme si sage, si pur, si contenu dans les premiers oratoriens, en passant par les Bourgoing et les de la Tour, tend à s'exagérer, et il finit par ruiner l'opération, la liberté et presque la personnalité de l'homme. On fit de saint Augustin et de sainte Thérèse ce que l'école dont on se moquait si vivement avait fait d'Aristote; et le mysticime des *Réflexions morales* remplaça celui des *Grandeurs de Jésus*.

Mais au moment où Malebranche fut admis à l'institution, l'Oratoire apparaissait avec ce bel éclat qui ravissait Bossuet. Sénault, André Martin, la Barde, Gibieuf enseignaient une philosophie vraiment idéaliste et appuyée sur le juste usage de la raison personnelle. Ce n'est pas abaisser le génie de Malebranche que de remarquer qu'il trouvait dans sa compagnie les matériaux du magnifique édifice qu'il construisit. Au fond, il est juste de le dire, sa doctrine ne diffère guère de celle de ses amis; ses principes sont ceux mêmes que André Martin exposait sous le nom de saint Augustin [1]. Ce qui fait donc, parmi les siens, l'éclatant privi-

[1] *Philosophia christiana seu sanctus Augustinus de philosophia universim*, 1671.

lége, le mérite incomparable, le caractère vraiment distinctif de Malebranche, c'est, plutôt que son système, un style ravissant, une parole toujours émue, même dans les plus austères sujets. Aussi sa place n'est pas précisément avec les génies essentiellement créateurs; il n'allume point le flambeau de la science; il le reçoit tout enflammé de la main de ses devanciers. Mais il en avive, il en excite le feu pour le transmettre plus brillant à ceux qui suivent. Esprit du reste très-puissant, raisonneur rigoureux, trop rigoureux peut-être, il a, lors même qu'il n'est que disciple, un air de commandement et un ton de maître qui le font aisément reconnaître entre tous. A une nature si énergique et si grande ne pouvait donc suffire la simple et vulgaire imitation; en écoutant les autres, ce cartésien décidé consulte avant tout sa raison, et ne se rend qu'à l'évidence. Ainsi, pour étudier la philosophie de Malebranche, s'il est indispensable de rechercher soigneusement les points qui le rattachent à ses maîtres, il faut en outre observer ce qui constitue le côté purement original de cette grande intelligence. Afin donc de reproduire la physionomie philosophique de l'oratorien, on peut d'abord signaler les traits de ressemblance et de parenté qu'il doit avoir avec ceux dont il tint la vie de l'esprit, et ensuite faire ressortir les lignes qui n'appartiennent qu'à lui, indiquer les caractères qui distinguent des imitateurs ordinaires cette fière figure et cette âme indépendante.

Malebranche ouvrit sa carrière littéraire en appuyant

et en adoptant la méthode de Descartes : le premier volume de la *Recherche de la vérité*, qui parut seul d'abord, fut en effet un véritable manifeste en faveur de la nouvelle philosophie. Quoique publié trente-sept ans après le *Discours de la méthode*, il trouvait encore forte et redoutable l'ancienne école. Des personnages en faveur, en charge, en crédit, une compagnie célèbre se faisaient, même en 1674, les champions de l'Aristote de la scolastique. Et, à côté de la Sorbonne, chez plusieurs hommes du monde et parmi quelques gens de lettres, florissait l'attrayant sensualisme de Gassendi, aussi contraire à Descartes qu'à l'Université. Voulant donc professer et exposer le cartésianisme, Malebranche devait prendre les armes contre ses divers ennemis ; et il n'eut garde de manquer en ce point à un usage si exactement suivi par les philosophes. D'ailleurs, tenir cette ligne de conduite, c'était obéir à Descartes lui-même qui veut qu'avant tout on se dégage des préjugés et on écarte les obstacles. Aussi, dans le but de prouver le mérite de la méthode nouvelle, Malebranche commence par tracer l'histoire des erreurs propres à l'esprit humain, sûr de pouvoir rencontrer à son aise ceux qu'il désire attaquer.

Aux yeux donc de l'oratorien, l'erreur découle du mauvais usage de la liberté ; c'est la source unique de laquelle il fait dériver toutes les autres causes, qu'il nomme causes occasionnelles[1]. Et, comme c'est à l'aide

[1] *Recherche de la vérité*, liv. Ier, ch. IV.

de trois puissances, de trois facultés, que l'intelligence aperçoit les objets des idées, soit les choses spirituelles, soit les choses matérielles, les sens, l'imagination et l'entendement pur, et comme, en outre de l'action de ces facultés, la nature, par les inclinations et les passions, a une immense influence sur nos idées, il rapporte à cinq toutes les causes occasionnelles de nos erreurs : erreurs des sens, erreurs de l'imagination, erreurs de l'entendement pur, erreurs produites par les inclinations, et enfin erreurs venant des passions. Triste et longue revue, dans laquelle Malebranche se complaît et triomphe, et à laquelle il consacrera les trois quarts de son ouvrage. Il expose en détail, il analyse d'une main impitoyable, il poursuit en leurs derniers dédales nos misères intellectuelles, et il apporte dans cette œuvre une impétuosité, un entrain, une gaîté que les années apaiseront, et qui dans la suite feront heureusement place à des qualités plus graves, plus dignes d'un philosophe, quoique moins séduisantes.

La campagne qu'ouvrit Malebranche, en 1674, fut dirigée contre les sens, et par eux contre les nombreux ennemis que comptait la philosophie de Descartes sous le drapeau d'Aristote et dans le camp d'Épicure. Après avoir relevé les égarements auxquels nos sens sont sujets, montré que les gens éclairés mêmes se laissent souvent entraîner dans leurs jugements par les impressions extérieures, l'oratorien enseigne qu'il faut sans cesse faire effort pour soumettre la chair et en appeler à l'esprit, pour chercher le vrai

par un principe supérieur au monde corporel. Allant ensuite plus loin que Descartes, sur lequel d'abord il s'appuyait, il ne se contente plus avec lui de se défier des sens, mais ce génie si absolu prétend conclure que les rapports des sens sont, aux yeux de la raison, à peu près nuls et non avenus, et que l'évidence ne saurait véritablement montrer l'existence du monde extérieur[1]. A l'aide de ces principes, parfois très-justes, souvent outrés et faux, il veut réfuter l'école, qui attribue aux sens et aux corps un trop grand pouvoir, et les gassendistes, qui ne s'appuient que sur eux. Ainsi, l'oratorien attaque les formes substantielles d'Aristote, « ces substances fécondes qui font tout ce que nous voyons de la nature, quoiqu'elles ne subsistent que dans l'imagination de notre philosophe[2]; » ainsi il réfute les partisans d'Épicure, qui mettent le souverain bien dans les plaisirs sensibles, « au lieu qu'ils devraient considérer que le plaisir que l'on sent dans les choses sensibles ne peut être dans ces choses comme dans leurs véritables causes ni d'une autre manière, et par conséquent que les biens sensibles ne peuvent être des biens à l'égard de notre âme[3]. »

Des sens passant à l'imagination, Malebranche presse encore plus impitoyablement les disciples de l'école, en faisant voir les travers auxquels, selon lui, ils cé-

[1] *Recherche de la vérité*, l. Ier, ch. v et suiv.
[2] *Ibid.*, liv. Ier, ch. xvi.
[3] *Ibid.*

daient presque infailliblement. D'abord leur imagination leur représente leur Aristote comme un être extraordinaire, tout divin : « Aussi un homme entêté d'Aristote ne peut goûter qu'Aristote; il veut juger de tout par rapport à Aristote; ce qui est contraire à ce philosophe lui paraîtra faux ; il aura toujours quelque passage d'Aristote à la bouche; il le citera en toutes sortes d'occasions et pour toutes sortes de sujets : pour prouver des choses obscures et que personne ne conçoit; pour prouver aussi des choses très-évidentes et desquelles les enfants mêmes ne pourraient pas douter, parce qu'Aristote lui est ce que la raison et l'évidence sont aux autres[1].» Tels sont donc les aristotéliciens; tels sont encore les gens d'étude qui s'appliquent à l'histoire et à mille autres vaines sciences. « Si, continue l'auteur, il y a dans un livre quelque chose de vrai et de bon, ils se jettent aussitôt dans l'excès : tout en est vrai, tout en est bon, tout en est admirable. Ils se plaisent même à admirer ce qu'ils n'entendent pas, et ils veulent que tout homme l'admire avec eux. » Mais ce n'est pas aux seuls savants de profession que l'imagination joue ses méchants tours; elle se glisse aussi chez les gens du monde pour les duper. La plupart donc, séduits par elle, ne voient que mollement, à travers un nuage; un rabat chiffonné les choque bien plus fortement qu'un mauvais raisonnement; et, ne cédant qu'à l'impression présente, ils laissent leur pensée

[1] *Recherche de la vérité*, liv. II, 2e partie, ch. VI.

aller au gré du caprice actuel, et ils discourent de tout à tort et à travers, sans aucune attention à leurs propres idées, ni à celles des autres. Comment pouvoir parler de philosophie à de tels esprits, et faire triompher chez eux les vrais principes, la pure raison?

Nous n'en avons pas encore fini avec les causes occasionnelles de l'erreur; il reste encore l'entendement, les inclinations et les passions. Mais le philosophe appuie moins sur ces points que sur l'imagination et sur les sens. L'entendement, étant borné, conduit souvent les métaphysiciens à l'erreur, parce qu'ils ont ordinairement la prétention d'embrasser trop de choses, de s'appliquer à des objets composés de trop de rapports, de travailler sans ordre et sans méthode, de vouloir pénétrer les vérités les plus cachées et les plus impénétrables. De là particulièrement vient qu'Aristote, ayant parfois entrepris de résoudre des questions si compliquées et si difficiles qu'elles demanderaient, pour être éclaircies, un nombre infini d'expériences, ayant, en d'autres cas, voulu découvrir la raison de choses qui évidemment surpassent l'intelligence de l'homme, est tombé dans les plus étranges raisonnements, les plus bizarres erreurs. « Par exemple, il a prétendu ne pas ignorer la cause de cette blancheur qui arrive aux cheveux des vieillards, et il en a donné plusieurs raisons en différents endroits de ses livres. Mais parce que c'est le génie de la nature, il n'en est pas demeuré là : il a pénétré bien plus avant. Il a encore découvert que la cause qui rendait blancs les

cheveux des vieillards, était celle-là même qui faisait que quelques personnes et quelques chevaux ont un œil bleu et l'autre d'une autre couleur[1]. Cela est assez surprenant, mais il n'y a rien de caché à ce grand homme, et il rend raison d'un si grand nombre de choses, dans presque tous ses ouvrages de physique que les plus éclairés de ce temps croient impénétrables, que c'est avec raison qu'on a dit de lui qu'il nous a été donné de Dieu, afin que nous n'ignorassions rien de ce qui peut être connu. Averroës devait même ajouter que la divine Providence nous avait donné Aristote pour nous apprendre ce qu'il n'est pas possible de savoir[2]. » Ainsi se trompent les hommes qui méconnaissent les bornes posées à l'entendement et les lois qui le gouvernent. Quant aux inclinations, le goût des dignités, l'amour des richesses et du plaisir, une estime exagérée du sentiment d'autrui, de l'opinion de quelque auteur, de trop vives affections, nous portant à juger avec précipitation et d'après le seul instinct, nous empêchent de chercher avec fruit la vérité. « Il ne faut donc pas que les hommes raisonnables se laissent persuader que M. Descartes est un homme dangereux, parce qu'ils l'ont lu dans quelque livre, ou parce qu'ils l'ont ouï dire à quelques personnes dont ils respectent la piété. »

Plus violentes que les inclinations, les passions demandent une plus ferme répression. Ce sont, aux yeux

[1] Ἑτερόγλαυκοι δὲ μάλιστα γίνονται καὶ οἱ ἄνθρωποι καὶ οἱ ἵπποι διὰ τὴν αὐτὴν αἰτίαν, ἥνπερ ὁ μὲν ἄνθρωπος πολιοῦται. *De gener. anim.*, lib. V, cap. 1.

[2] Ch. VII, liv. IV, *Recherche de la vérité*.

de l'oratorien, les plus terribles ennemies de la raison et de la philosophie; appliquant l'esprit aux choses sensibles, elles l'éloignent des pures recherches, des abstraites méditations. Même chez les hommes graves, chez les savants de profession, la passion obscurcit le jugement, couvre d'un voile les objets de leurs études. Pour eux, la plus perfide et la moins combattue, c'est une admiration irréfléchie. Ainsi, un philosophe épris d'Aristote, met toute sa gloire à défendre *à priori* les sentiments de son auteur. Il se fait un Aristote si grand, si divin, que rien ne saurait lui être comparé. Ne lui parlez pas d'un autre métaphysicien, ne nommez pas M. Descartes; il le connaît, dit-il, il l'a vu, et il n'a pas cet air surhumain qui lui échauffe l'imagination. « Qu'il serait à souhaiter que ces sortes de gens pussent voir Aristote autrement qu'en peinture, et avoir une heure de conversation avec lui, pourvu qu'il ne leur parlât point en grec, mais en français, et sans se faire connaître qu'après qu'ils en auraient porté leur jugement[1] ! »

Écarter ainsi dès le début les causes des erreurs, abattre le vieil édifice avant de commencer à bâtir, c'était déjà suivre la méthode de Descartes. Dans la seconde partie de la *Recherche de la vérité*, Malebranche y pénètre plus avant. Rejetant donc avec son maître le sable mouvant de l'opinion, mettant de côté toutes ces idées préconçues que Bacon nomme si bien des

[1] *Recherche de la vérité*, ch. VII, liv. V.

idoles, secouant l'autorité des noms, des écoles, des formules, il cherche plus profondément le roc où doit s'asseoir la première pierre de la science humaine. Descartes et son disciple creusent avec ce zèle infatigable, parce qu'ils sont assurés d'avance du succès de leur entreprise. Comme Christophe Colomb, ces autres voyageurs croient au monde des idées vers lequel ils naviguent. « Le jour, dit Ozanam[1], où Descartes allait en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, le pèlerin catholique avait la pensée bien arrêtée d'arriver à la preuve de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme. » On peut dire de même que le jour où Malebranche, acceptant le doute méthodique de Descartes, mit la main à la première page de la *Recherche de la vérité*, il conservait dans toute leur vive ardeur sa foi et son amour des choses divines.

C'est qu'il y a, pour parvenir aux vérités de l'ordre naturel, deux procédés qui, bien que distincts, ne s'excluent pas : l'autorité et la science. Celui qui a reçu d'autrui la parole de vie peut désirer voir par lui-même les divines clartés dont on l'entretient. Et, pour accomplir ce vœu, il doit fictivement se mettre dans la situation d'esprit où se trouve le sceptique ou l'ignorant. Saint Anselme et saint Thomas avaient présent aux yeux de la foi le Dieu dont leur raison essayait de montrer la réalité à travers le dédale de leurs syllogismes. Ce doute par esprit d'investigation, doute

[1] Ozanam, *OEuvres complètes*, t. Ier, p. 367.

purement hypothétique, honore la vérité qu'on cherche ainsi par la raison ; « il naît de la lumière, dit admirablement Malebranche, et il aide en quelque façon à la produire à son tour [1]. »

Sortir du doute scientifique à l'aide du principe d'évidence, est le second pas de la philosophie. Descartes a le singulier et incontestable honneur d'avoir fait d'un procédé avant lui plus pratiqué qu'analysé une méthode clairement et rigoureusement exposée. Mais comme Arnauld, le premier peut-être, le faisait remarquer [2], sa méthode a pour fondement « ce qu'avant lui saint Augustin, homme d'un très-grand esprit et d'une singulière doctrine, non-seulement en matière de théologie, mais encore en ce qui concerne l'humaine philosophie, avait pris pour la base et le soutien de la sienne [3]. » Ce fut directement de Descartes que Malebranche tint un procédé dont la racine est au cœur même de l'esprit humain ; et le seul titre de son premier ouvrage indiquait assez que c'était, guidé par l'évidence et la raison personnelle, que l'oratorien voulait entrer dans la carrière de la philosophie. Il admet donc les *préceptes de logique* de Descartes, mais en les modifiant selon la pente de son génie. Nous allons reproduire ici les règles de ces deux philosophes, afin de pouvoir ensuite remarquer ce qu'ajoute le disciple.

[1] *Recherche de la vérité*, liv. Ier, ch. XX.

[2] *OEuvres philosophiques* d'Arnauld. Éd. de M. Simon, p. 4.

[3] *Soliloq.*, II, 1, où, comme dit justement le Dr Ritter, la célèbre proposition de Descartes : *Cogito, ergo sum*, est exprimée avec toute la netteté possible.

Préceptes de Descartes

(Discours de la méthode, ch. III).

Le premier était de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment être telle; c'est-à-dire d'éviter soigneusement la précipitation et la prévention, et de ne comprendre rien de plus en mes jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à mon esprit que je n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.

Le second, de diviser chacune des difficultés que j'examinerais en autant de parcelles qu'il se pourrait et qu'il serait requis pour les mieux résoudre.

Le troisième, de conduire par ordre mes pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu, comme par degrés, jusqu'à la connaissance des plus composés, et supposant même de l'ordre entre les choses qui ne se précèdent pas naturellement les unes les autres.

Et le dernier, de faire partout des dénombrements si entiers et des revues si générales, que je fusse assuré de ne rien omettre.

Règles de Malebranche

(Recherche de la vérité, liv. I, ch. II, et livre VI, Ire p. ch. I)

Règles générales.

On ne doit jamais donner de consentement entier qu'aux propositions qui paraissent si évidemment

vraies, qu'on ne puisse le leur refuser, *sans sentir une peine intérieure et les reproches secrets de la raison.*

Il faut toujours conserver l'évidence dans ses raisonnements pour découvrir la vérité sans crainte de se tromper.

Nous ne devons raisonner que sur des choses dont nous avons des idées claires.

Nous devons toujours commencer par les choses les plus simples et les plus faciles, et nous y arrêter fort longtemps avant que d'entreprendre la recherche des plus composées et des plus difficiles.

Regles particulières.

(Recherche de la vérité, liv. VI, IIe p., ch. I.)

1° Il faut concevoir très-distinctement l'état de la question qu'on se propose de résoudre.

2° Lorsqu'on ne peut connaître les rapports par une comparaison immédiate, il faut découvrir par quelque effort d'esprit une ou plusieurs idées moyennes qui puissent servir comme de mesure commune pour reconnaître par leur moyen les rapports qui sont entre elles.

3° Lorsque les questions sont difficiles et de longue discussion, il faut retrancher avec soin, du sujet que l'on doit considérer, toutes les choses qu'il n'est point nécessaire d'examiner pour découvrir la vérité que l'on cherche.

4° Lorsque la question est ainsi réduite aux moindres termes, il faut diviser le sujet de sa méditation par

parties, et les considérer toutes les unes après les autres selon l'ordre naturel, en commençant par les plus simples, c'est-à-dire par celles qui renferment moins de rapports, et ne passer jamais aux plus composées avant que d'avoir reconnu distinctement les plus simples et se les être rendues familières.

5° On doit abréger les idées et les ranger ensuite dans son imagination, ou les écrire sur le papier, afin qu'elles ne remplissent plus la capacité de l'esprit.

Ce qui, au premier abord, dans ces règles, distingue particulièrement Malebranche de Descartes, c'est un plus grand usage de l'esprit géométrique[1]. Transportant ainsi dans les choses morales, dans l'observation psychologique, le pur procédé des mathématiciens, il risque d'arriver, par excès de cartésianisme, là même où l'abus du syllogisme conduisait l'ancienne école, à des formules étroites et rigoureuses. Aussi, quelque juste que soit par sa nature la méthode de Malebranche, si l'on outre son application, elle n'est pas sans péril. Dans les sciences de la philosophie, presser, comme en algèbre ou en géométrie, une proposition admise, une vérité sûrement reconnue, avancer avec une rigueur que l'observation et le bon sens ne calment pas, c'est s'exposer à sortir du vrai, à s'échapper du droit sentier. C'est ainsi que Malebranche, cherchant à mettre dans

[1] Il est rare que les vrais géomètres se trompent à cause de la clarté de leurs idées, et de la précision de leurs termes; les simples et ceux qui ne sont pas géomètres, prennent souvent pour certain ce qu'on leur dit être démontré. — *Réflexions sur la prémotion physique*, p. 122.

l'examen des principes de la certitude humaine ces austères et inflexibles procédés, est poussé à dédaigner l'histoire et à méconnaître la valeur du monde extérieur dont il prétend qu'on ne saurait avoir de *démonstration exacte*[1]. Il y a en philosophie comme en littérature une réserve, un goût, une vraie délicatesse qui tiennent compte des faits particuliers et qui, combinant tous nos moyens de connaître, dans de certaines matières font juger d'autant mieux qu'on est moins rigoureux. Lorsqu'on pétrit la neige entre les doigts, elle fond et s'écoule ; vouloir trop presser, trop resserrer les vérités morales, c'est s'exposer à faire échapper ce qui demande pour vivre le large espace et le grand air. Il ne faut donc pas, exagérant les principes de Descartes, abuser, comme plusieurs de ses disciples, des divisions, des analyses, de l'isolement des propositions. Mais, en remarquant ainsi le danger d'un usage excessif de l'esprit cartésien et d'une application mal entendue de la méthode géométrique, il est ensuite nécessaire de voir les fruits excellents qu'un juste et sage emploi en sait tirer.

Avant tout, Malebranche apprit de Descartes à se servir, dans la philosophie naturelle, de la lumière de la raison. Il regarde comme un devoir de consulter directement la vérité intérieure par la réflexion, l'effort, la méditation. C'est donc une obligation « de rentrer en

[1] *Recherche de la vérité*, 1712, l. Ier, p. 142, et *Réponse à M. Arnauld*, XXVI.

soi-même autant qu'on le peut, et d'écouter plus volontiers la raison que les hommes[1]. » Mêlant toujours heureusement ainsi la pratique à la spéculation, le cœur à l'esprit, la loi morale à la loi intellectuelle, le bien au vrai, il tire du premier précepte de Descartes un axiome qui regarde le devoir : « On ne doit jamais, dit-il, aimer absolument un bien, si l'on peut sans remords ne le point aimer. » Et cette règle s'allie d'une façon touchante à la règle de la logique dont il la fait immédiatement précéder, et où il nous avertit de ne donner un plein consentement qu'aux propositions si évidemment vraies qu'on ne puisse le leur refuser sans sentir une peine intérieure et des reproches secrets de la raison. Cette union que le philosophe établit ainsi entre la conscience et la raison et qu'il soutiendra toute sa vie[2], corrige jusqu'à une certaine mesure ce qu'il y a d'outré dans son procédé trop géométrique. Et, dans tous les cas, on ne peut nier qu'il n'y ait quelque chose de très-beau et de très-légitime à rapprocher aussi étroitement la logique et la morale, et à développer de cette manière le maître dont on adopte l'enseignement.

Ainsi appuyé sur le soutien que lui fournissait le ré-

[1] *Traité de morale*, 1697, t. II, p. 43, et *Recherche de la vérité*, liv. Ier, ch. II.

[2] *Traité de l'amour de Dieu*, p. 7, où on lit ces belles paroles : « La perfection de notre nature consiste à consulter la raison et à la suivre ; j'entends cette souveraine raison qui éclaire tous les hommes, cette lumière intérieure qui nous fait distinguer le vrai du faux, le juste de l'injuste. »

formateur de la science, affranchi par son aide de l'étroit despotisme d'un Aristote imaginaire, Malebranche put s'avancer librement au centre même de la philosophie. En pénétrant dans la métaphysique, il suivit les traces d'un maître qu'on a justement surnommé le Platon chrétien. L'esprit généreux et élevé, la nature ardente et inquiète de l'oratorien devaient être entraînés par un génie qui sut si admirablement allier la vivacité de la foi et l'éclat de la science. Son caractère enthousiaste, méditatif, où souvent on trouve les larmes à côté des transports de joie, est vraiment voisin de celui d'un Père que la décadence des sociétés antiques dégoûtait du monde et que le triomphe des vertus chrétiennes ravissait de joie. Si donc Malebranche ne saurait avoir pour Augustin plus de vénération que ses contemporains, il semble mieux l'aimer et parfois mieux le sentir. On n'en peut douter, malgré la distance qui sépare l'évêque africain d'une église naissante et le brillant écrivain français du XVIIe siècle, Malebranche a d'Augustin non-seulement la substance, mais comme le souffle et la flamme. La poésie brûlante et triste, la passion ardente qui éclate dans les *Confessions* et dans les *Soliloques*, se réfléchit en teintes adoucies, mais toujours sensibles, sur les *Entretiens sur la métaphysique* et sur les *Méditations chrétiennes*.

Et, pour emprunter le langage même des disciples d'Augustin, l'action du Père de l'Église sur le religieux de l'Oratoire est continuelle, immédiate, réellement efficace. Par là même, Malebranche put communi-

quer avec l'idéalisme antique; et, ainsi, tout en calomniant spirituellement Platon, il profitait de ses leçons par l'intermédiaire d'un évêque qui en goûtait l'esprit.

Ce fut particulièrement des idées d'Augustin sur la nature de la vérité que Malebranche s'inspira pour les mettre en œuvre avec une grâce et une richesse de développement dont l'honneur lui revient tout entier. Esquissé par le poétique pinceau de Platon, devenu plus net sous la plume chrétienne de saint Augustin, après s'être souvent voilé, durant le cours des âges, l'idéalisme reparaissait avec une vie nouvelle et un ravissant éclat au siècle des Descartes, des Bossuet, des Leibnitz, des Fénelon. Mais, en y consacrant son existence entière, en y vouant son beau talent, Malebranche mérita une place à part parmi les plus purs représentants de la doctrine spiritualiste.

Descartes, en remontant aux sources du vrai, fait dépendre les lois qui gouvernent le monde des esprits de la libre volonté de Dieu. Selon lui, il faut dire que Dieu a créé les essences comme il a créé les existences; qu'il a établi les principes et les relations des êtres, ainsi qu'un roi établit des lois dans son royaume, et que si deux fois deux font quatre, c'est parce que qu'il l'a réglé de cette manière. « Ainsi, dans l'univers, non-seulement les individus, mais les rapports possibles, leur ordre et leurs lois, tout est suspendu à un premier vouloir divin, vouloir absolument arbitraire, acte primitif dont il ne faut pas chercher la raison, car il n'a d'autre raison que

soi-même [1]. » La vérité serait donc une œuvre produite par Dieu, existant en dehors de lui, quoique relevant de sa puissance ; elle n'est point, dans un tel système, l'attribut ou plutôt la nature même de l'infini, considérée sous un aspect particulier ; mais c'est une créature que Dieu peut modifier, détruire, faire revivre à son gré, et que les hommes doivent chercher dans la nature et dans leur propre esprit. De semblables pensées sont directement contraires aux sentiments que Malebranche puisait dans saint Augustin et développait avec son style merveilleux et à l'aide de la méthode même qu'il tenait de Descartes. Pour l'évêque d'Hippone et pour son religieux disciple de l'Oratoire, les vérités absolues, les lois générales, les idées universelles, les principes que nous regardons invinciblement comme fixes et immuables, ne sont pas seulement nécessaires à nos yeux, mais au regard de Dieu lui-même parce qu'ils sont de son essence. D'après eux, Dieu ne peut faire, comme le prétend Descartes, que deux fois deux ne soient pas quatre, pas plus qu'il ne saurait confondre l'absurde et le vrai, le mal et le bien, le fini et l'infini; sa nature même est la vérité; et quiconque voit le vrai, ne voit pas un acte de Dieu, mais voit Dieu même. « Dieu, dit saint Augustin, est vérité, en lui et par lui est vrai tout ce qui est vrai [2]. » Et, reprend Malebranche, « Dieu est à lui-même sa propre lumière ; il décou-

[1] *Essai de philosophie religieuse*, par M. Émile Saisset, p. 16.

[2] Deus veritas, in quo et a quo et per quem vera sunt quæ vera sunt omnia. EDIT. BENEDIC., *Solil.* lib. I, XIII.

vre dans sa substance les essences de tous les êtres et toutes leurs modalités possibles[1]. » Puis ces deux métaphysiciens expliquent la voie par laquelle l'esprit humain communique à la vérité au moyen de deux images qui servent aussi à en déterminer la nature ; ils considèrent donc la vérité comme une lumière qui émane de Dieu sur nous, et comme une parole éternellement prononcée par la sagesse infinie et dont quelques sons parviennent aux oreilles créées. Il faut appuyer ici sur ces deux symboles, afin de pénétrer par eux au fond même de la métaphysique de saint Augustin et de Malebranche.

Il suffit de réfléchir un moment pour reconnaître qu'il y a des principes si solidement établis que l'esprit ne peut concevoir le plus léger doute à leur égard. Quiconque juge d'après la règle de Descartes, voyant très-clairement et très-distinctement les rapports nécessaires et immuables de certains termes, doit inévitablement conclure à la réalité des propositions qui en sont formées. Ainsi les axiomes des sciences mathématiques, les principes de la logique et de la morale, sont aux yeux de la raison à l'abri du changement. Ces vérités que par une invincible impulsion nous croyons sans aurore ni déclin, ces choses qui nous semblent éternellement vivantes,

> Οὐ γάρ τι νῦν κἀχθές, ἀλλ' ἀεί ποτε
> Ζῇ ταῦτα[2], —

[1] *Entretiens sur la métaphysique*, VIII[e] entretien, et *Réflexions sur la prémotion physique*, p. 194. « Dieu ne peut ni voir ni faire que deux fois deux ne fassent pas quatre. »

[2] Antigone, v 453.

cette lumière qui nous apparaît fixe à son midi et dont l'éclat ne saurait être circonscrit par aucune limite de temps ou de lieu, ne peut venir d'une intelligence variable, étroite et mobile, ni dépendre d'une raison essentiellement contingente. Nul homme n'oserait donc dire : « Ma vérité et votre vérité [1]. » Non, « vous voyez une vérité commune à tous les esprits, immuable, nécessaire, éternelle; et vous êtes si certain de l'immutabilité de vos idées que vous ne craignez point de les voir demain toutes changées. Comme vous savez qu'elles sont avant vous, aussi êtes-vous bien assuré qu'elles ne se dissiperont jamais [2]. »

Puisque la vérité est universelle, immuable, nécessaire, elle est donc quelque chose de Dieu ou plutôt elle est Dieu même en qui tout ce qui est est Dieu. « Si vos idées sont éternelles, il est évident qu'elles ne peuvent se trouver que dans la substance éternelle de la divinité [3]. » Ainsi l'homme n'est point à lui-même sa sagesse et sa lumière; et il y a une raison qui éclaire toutes les intelligences et que tous les esprits contemplent sans se nuire les uns aux autres [4]. Dieu par exemple voit que deux fois deux font quatre, et nous le voyons également. Mais supposons notre destruction, imaginons l'anéantissement de l'homme; nous

[1] Veritatem quam non possis dicere tuam vel meam cujusque hominis. Aug. de lib. arbitr., lib. II, ch. XII.

[2] *Entretiens sur la métaphysique*, VIII[e] entretien.

[3] *Entretiens sur la métaphysique*, VIII[e] entretien.

[4] *Traité de morale*, t. II, p. 36. (1697.)

le pouvons; Dieu n'en continuerait pas moins à connaître cet axiome. C'est qu'il le connaît en lui, comme il contemple en lui toute verité. Ainsi Dieu est non-seulement éclairé, mais il est la lumière qui l'éclaire, lui et toutes les intelligences; et c'est dans sa substance que vous voyez ce que je vois, et qu'il voit lui-même ce que nous nous voyons. Lorsque nous concevons un principe absolu, nous saisissons donc une vérité commune à tous les esprits, mais par une opération propre à chacun de nous [1]. C'est ce que saint Augustin exprimait si fortement en enseignant que l'âme humaine ne peut être illuminée que par la seule substance divine, que notre lumière ne vient point de nous, et que Dieu est l'essence intelligible en qui brille tout ce qui luit pour les esprits [2].

Pour Malebranche comme pour Augustin la science consiste donc à remonter du rayon de vérité que nous recevons en nous au foyer d'où il jaillit, à s'élever des principes qu'aperçoit notre raison à la source qui les produit. « Le propre de l'intelligence, disait déjà Platon, est de concevoir l'universel, c'est-à-dire ce qui dans la diversité des sensations peut être compris sous une unité rationnelle [3]. » Ce fut bien à se transporter du multiple au simple et du variable à l'absolu que Male-

[1] *Entretiens sur la métaphysique*, VIII[e] entretien.

[2] Animam humanam et mentem rationalem non illuminari nisi ab ipsa SUBSTANTIA DEI. *In Joannem*, 23. — Non a me mihi lumen existens. *De verbis Domini*, serm. 8. — Deus intelligibilis lux, in quo et a quo et per quem intelligibiliter lucent quæ intelligibiliter lucent omnia. — *I[er] Solil.*

[3] *OEuvres de Platon* traduites par M. Cousin, t. VII, p. 55.

branche et Augustin consacrèrent leur existence entière. Que l'un contemple les lignes harmonieuses de la mer d'Ostie, que l'autre regarde les charmants petits êtres qui se meuvent dans les herbes, tous deux ne voient au fond que l'immensité sans rivage et la beauté sans tache. Aussi Scheffer eût-il pu représenter Malebranche comme il a fait Augustin, n'ayant rien que de divin, avec un visage transfiguré et un regard qui dépasse l'étroit horizon du monde sensible, pour se diriger vers les espaces infinis où luit le pur soleil des esprits.

Ainsi l'intelligence humaine parvient directement au vrai; et elle le voit dans son foyer et dans sa substance. Cette image de la vérité assimilée à une clarté qu'aperçoit la raison, se complète par une comparaison analogue. Suivant l'évêque d'Hippone et son disciple, la vérité serait donc une parole nécessaire et éternelle; Dieu la prononcerait en lui-même, l'entendrait et la ferait entendre aux raisons particulières. Et pour mieux montrer qu'il ne s'agit ici que d'imparfaits emblêmes, saint Augustin établit une équation entre les deux aspects sous lesquels notre esprit envisage la vérité: la lumière, écrit-il, est la parole, *lux est verbum*, c'est-à-dire les deux idées par lesquelles nous imaginons la substance divine en tant que vraie et intelligible sont égales. Cependant cette nouvelle manière de considérer les rapports de la raison humaine et de la suprême raison mérite d'être étudiée attentivement, parce qu'elle caractérise de la façon la plus nette la métaphy-

sique d'Augustin et celle de Malebranche. C'est dans son traité *De magistro* que saint Augustin l'a méthodiquement exposée; et c'est là que Malebranche l'a cherchée pour la reproduire en tous ses écrits, et particulièrement dans les *Méditations chrétiennes*.

Le but, dit saint Augustin, qu'on se propose en se servant du langage est de transmettre sa pensée, de communiquer ses sentiments, de faire part à autrui de ses connaissances; ce peut être quelquefois aussi d'aider, au moyen de signes sensibles, à la faiblesse de l'attention ou à la paresse de la mémoire[1]. Mais, pour entendre le sens de la parole émise, l'auditeur a besoin de posséder l'idée qu'on veut éveiller en lui; autrement le mot serait un vain bruit, un son confus qui ne frapperait que les oreilles. En vain on essayerait d'expliquer à un aveugle-né les phénomènes de la lumière, et de faire comprendre la nature des parfums à celui qui n'aurait jamais joui de l'odorat. Je puis, il est vrai, à l'aide de signes dont mon interlocuteur connaît la portée, le conduire à des notions d'objets actuellement inconnus, pourvu qu'il y ait entre ses idées présentes et l'idée à laquelle je désire l'amener quelques relations ou quelques ressemblances. Ainsi, m'adressant à un enfant de nos campagnes, pour lui faire entendre ce qu'est le palmier je me sers de certains arbres de son pays qui s'en rapprochent, et par ce moyen je le pousse vers une conception du même ordre. En

[1] *De magistro*, I.

tout cela, les mots n'ont donc eu pour but que d'exciter son esprit à combiner quelques notions acquises et à se former une image dont l'ensemble lui paraît nouveau, bien qu'il en connaisse les détails. Mais, au fond, nul arrangement de syllabes, nulle émission de voix ne peut, contenant en soi une pensée, la porter à ceux qui ne l'ont pas; pour comprendre le sens d'un mot, il faut le connaître avant qu'il nous soit adressé. Et de là, dit saint Augustin, « vient que l'expression est au-dessous de la connaissance, que le signe est inférieur à l'idée avec qui il n'a qu'un rapport arbitraire; » et on peut appliquer ici l'axiome de l'École : *Omne quod propter aliud est, vilius esse quam id quod propter est*[1]. Ainsi toute manifestation de l'idée, toute espèce de langage est moins vive que l'action intérieure de l'âme. Même en créant des chefs-d'œuvre, la poésie, la peinture, l'éloquence ne sauraient traduire au dehors le pur et complet idéal d'un Corneille, d'un Raphaël et d'un Bossuet. Le pouvoir des signes extérieurs ne découlant que de cette faculté qu'ils ont de développer un germe engourdi, il n'agit donc que selon la nature même de ce germe. « L'homme, continue le Père de l'Église, a bien la faculté d'éveiller l'esprit endormi, de l'inviter à chercher la vérité, mais il ne saurait en aucun cas la communiquer directement à qui ne la possède point. »

Cependant il faut distinguer ici deux ordres distincts de choses : les objets intellectuels et les objets sensi-

[1] *De magistro*, XXVI.

bles[1]. A l'égard des objets matériels, le rôle de la parole est de fixer l'attention vers un corps présent, d'éveiller le souvenir d'objets antérieurement perçus, ou bien encore de conduire, comme nous l'avons vu, à l'aide de notions préexistantes, à une conception analogue; dans ces trois cas, l'esprit n'est pas proprement instruit par les mots, mais par les choses mêmes à l'aide des sens[2]. Tel est sur ce point l'enseignement d'Augustin, auquel ne se borne pas Malebranche; nous le verrons, exagérant le spiritualisme de l'évêque d'Hippone, nier, ou à peu près, l'action du monde visible sur nos idées et priver les sens de leur juste pouvoir; mais d'avance il a été condamné par Augustin qui, rendant hommage aux disciples de Platon, les félicite d'avoir gardé le droit chemin où l'on accorde aux sens tout ce qu'ils peuvent et rien que ce qu'ils peuvent[3].

Mais les objets matériels ne montrent rien de ce qui appartient au domaine de l'entendement pur. A l'aide de faits constatés par l'expérience, nous sommes capables, sans doute, de nous élever à la conception de phénomènes que nous n'avons pas été dans le cas d'observer, à cause de leurs points de contact et de leurs relations plus ou moins étroites. J'ai vu dans le monde sensible telle forme et tel accident; on s'en sert pour

[1] Omnia quæ percipimus aut sensu corporis aut mente percipimus; illa sensibilia, hæc intelligibilia.

[2] *De magistro*, XXXIX.

[3] *Nec sensibus adimentes quod possunt, nec eis dantes ultra quam possunt.* AUG., lib. VII, c. VII, De civitate Dei.

me transporter vers des idées analogues, et moi-même, au moyen de l'imagination, de l'analyse et de la synthèse, j'arrive facilement à m'étendre dans le champ de l'univers physique. Ici j'ai un point de départ : ma propre expérience. Mais entre les idées qui viennent de l'observation de la nature matérielle et celles qui appartiennent au monde de l'absolu, il n'y a pas de lien possible ni de degré imaginable. Et, puisque d'autre part on a posé en principe que le signe et la chose signifiée n'ont pas de rapports nécessaires, on doit conclure que la raison humaine entend directement les objets nommés purement intellectuels par saint Augustin. Si, il faut l'avouer, dans l'état présent, la société est une condition indispensable pour le développement de nos facultés, si la parole est un moyen puissant de fixer l'attention sur des conceptions abstraites, cependant ni la société, ni la parole ne portent la clarté dans nos intelligences et ne nous donnent la vue de la vérité. Nulle expression ne transmettrait donc l'idée de Dieu à qui ne l'aurait pas; nulle voix extérieure ne nous saurait donner les notions de cause éternelle et de substance infinie. Nous les avons présentes, avant tout langage, dans la lumière qui éclaire la raison [1]. Ce n'est point, pour les idées de l'ordre supérieur, « celui qui se fait entendre au dehors que nous consultons, mais la vérité même qui préside à notre esprit; nous pouvons être invités par les mots à recourir à elle ; mais,

[1] *De magistro*, XI.

au fond, celui qui nous instruit, c'est le maître intérieur, c'est-à-dire la vérité immuable et l'éternelle sagesse. Toute raison la consulte; cependant elle ne se communique que suivant les dispositions de chacun [1]. »

Ainsi, d'après le livre *De magistro*, les hommes ne sont que de simples *moniteurs* [2], ils ne sont point les véritables sources de la science, les vrais maîtres des esprits, les pasteurs et les docteurs des âmes; et pour recevoir les idées pures et absolues, nous avons nécessairement besoin de la réponse même de la sagesse éternelle.

Le travail du métaphysicien consistera donc, suivant les justes conclusions de Malebranche, à imposer silence aux bruits du monde et aux murmures des sens, pour interroger avec attention Celui qui nous répond et nous éclaire tout ensemble [3]; par conséquent, il ne faut pas s'attacher aux opinions changeantes des hommes; mais on doit, avant tout, chercher à rentrer au dedans de soi pour consulter la Raison universelle des intelligences [4]. « C'est donc vous-même,

[1] Non loquentem qui personat foris, sed intus ipsi menti præsidentem consulimus veritatem, verbis fortasse admoniti consulamus. Ille autem qui consulitur docet, qui in interiore homine habitare dictus est Christus, id est incommutabilis Dei virtus atque sempiterna sapientia ; quam quidem omnis rationalis anima consulit, sed tantum cuique panditur, quantum capere propter propriam sive bonam sive malam voluntatem potest. — *De magistro*, LVIII.

[2] Ego didici admonitione verborum tuorum nihil aliud verbis quam *admoneri* hominem ut discat.

[3] *Méditations chrétiennes*, II, 15.

[4] *Ibid.*, II, 15, 16.

s'écrie-t-il en s'adressant à cette divine raison, qui me parlez dans le plus secret de mon esprit, et c'est votre voix que j'entends. O mon unique maître, que les hommes sachent que vous les pénétrez de telle manière, que lorsqu'ils croient se répondre à eux-mêmes, et s'entretenir avec eux-mêmes, c'est vous qui leur parlez et qui les entretenez[1] ! » Déduire d'un semblable enseignement qu'il ne faut pas croire les hommes sur parole, ni jurer d'après un auteur, mais qu'il est nécessaire de confronter toute doctrine avec les oracles prononcés par la raison universelle, est une bonne et légitime déduction, et c'est celle même d'Augustin. On peut aussi ajouter justement que le méditatif doit aimer la retraite, afin d'y pouvoir sans trouble s'entretenir avec l'absolue vérité. Mais Malebranche va autrement loin, et il ne se contente plus de dire, avec l'évêque d'Hippone, que ce serait une ridicule curiosité que d'envoyer son fils au collége pour qu'il y apprît les sentiments du professeur, au lieu de la vérité[2]; il rejette loin de lui tout enseignement humain, ou du moins, sous prétexte que les maîtres ne sont que des moniteurs, il le réduit à peu de chose. C'est un spectacle intéressant que de voir cette impatiente nature, à peine en possession d'un principe, s'y précipiter avec une ardeur que rien ne calme, et comme s'y ensevelir entièrement. Ainsi, il semble presque oublier que, même en pure méta-

[1] *Méditations chrétiennes*, II, 15.

[2] Quis tam stulte curiosus est qui filium suum mittat in scholam, ut quid magister cogitet discat? *De magistro*, 45.

physique, l'esprit a besoin d'être éveillé, excité, attiré, pour s'appliquer aux réponses de l'immuable et abstraite vérité. Quoique les hommes ne soient réellement que des guides les uns aux autres, ils sont indispensables pour qui veut apprendre à se mettre en route. Le méditatif a donc eu tort de dédaigner, autant qu'il a fait, la plupart des œuvres du génie humain ; et ce fier et austère logicien eût pu trouver dans le livre même du *Maître* des citations de Virgile, de Térence et d'Aristote lui-même, qui suffisent pour montrer que saint Augustin, plus équitable que son inflexible disciple, en réduisant à un faible rôle la parole humaine, la plaçait cependant encore très-haut dans son estime et dans son affection. Du fond de son désert, malgré sa passion pour la solitude, saint Bernard lui-même traitait moins sévèrement l'enseignement des hommes que l'auteur de la *Recherche de la vérité*; et, quoique en déclarant que les forêts le servaient mieux que les livres[1], il savait reconnaître le mérite de la science et citer les anciens[2]. Aussi, le rigoureux pénitent du moyen âge n'aurait pas dit avec le brillant écrivain du siècle de Louis XIV, qu'il s'inquiéterait peu de voir condamner au feu « les poëtes et les philosophes païens, les rabbins, quelques historiens et un grand nombre d'auteurs qui font la gloire et l'érudition de plusieurs savants[3]. »

[1] Experto crede : aliquid amplius invenies in sylvis quam in libris. *Epistola* CVI, ad Henricum Murdach.

[2] *Voy.* serm. 36 in Cant., 3 et 4.

[3] *Recherche de la vérité*, liv. IV, ch. VI.

On voit qu'ici nous touchons à un des côtés de la physionomie de Malebranche très-intéressant, mais très-délicat à étudier. Si le mysticisme consiste particulièrement dans le vif et tendre sentiment de la présence divine, il est déjà bien évident que l'oratorien a été profondément mystique. Il a pu, il faut l'avouer, dépasser les justes bornes; mais c'est par un excès non pas semblable, quoique analogue à celui de Fénelon, et qui prouve une noble et fière raison. Sans doute, de telles natures portent en elles-mêmes le goût qu'elles trouvent aux pures contemplations; on doit toutefois reconnaître chez elles et essayer d'analyser l'action extérieure qui développe le germe et féconde le génie. Il semble facile de le faire pour Malebranche. Élevé, en effet, au sein de l'Oratoire, il dut nécessairement communiquer à son esprit et recevoir sa vie spirituelle. Or, le souffle qui animait la Compagnie lui venait de son fondateur, lequel était, dans la plus stricte acception du mot, ce qu'on nommait alors un homme intérieur. A son tour, le cardinal de Bérulle emprunta, en grande partie du moins, sa doctrine spirituelle à sainte Thérèse, dont, avons-nous dit, il ramena les religieuses à Paris. Il fut ensuite le directeur des carmélites de France, et, en cette qualité, entretint avec elles d'étroites et fréquentes relations. Seules, les nombreuses lettres adressées par lui aux pieuses filles de Thérèse montrent quel fut l'esprit de semblables rapports. Ayant donc à conduire les carmélites, conversant souvent avec elles, leur écrivant longuement,

Bérulle devait s'inspirer de l'enseignement de leur fondatrice et s'appliquer à lire ses écrits. Et d'ailleurs, il suffit d'ouvrir les œuvres du religieux cardinal pour découvrir où il faut chercher la source de la théologie mystique qui les remplit[1]. Après cela, il est tout naturel de penser que Malebranche, reçu dans la Compagnie lorsqu'elle était encore toute pleine du souvenir et des leçons de Bérulle, et que les anciens Pères, formés par les mains mêmes du fondateur, vivaient encore, ait reçu la doctrine du cardinal et de la sainte espagnole. Et, au reste, comment cet esprit, si vraiment né pour les méditations les plus élevées, n'eût-il pas recherché les écrits d'une femme éprise de la passion du monde surnaturel, et dont les principales œuvres venaient d'être traduites par Arnauld d'Andilly? Sans toutefois attacher un trop grand prix à cette remarque, il est bon de noter les traits qui semblent communs à ces deux âmes. Assurément, nous n'avons pas l'intention d'examiner ici, au point de vue dogmatique, la nature et les caractères du mysticisme[2]; mais, placé au seul point de vue de l'observation philosophique, nous mettant en dehors du côté sacré, nous voulons simplement, en indiquant les lignes qui rapprochent ou qui séparent Malebranche de Thérèse,

[1] On peut lire particulièrement la lettre de Bérulle aux carmélites de Bordeaux (*Œuvres complètes*, publiées par M. l'abbé Migne, col. 1344), et les premiers chapitres des *Grandeurs de Jésus*, écrit dont le poëte Bourbon disait justement : *Pagina nil mortale sonans.*

[2] On peut consulter sur le mysticisme le savant ouvrage d'un bon théologien, M. l'abbé Gosselin, *Histoire littéraire de Fénelon*, III° partie.

analyser une des parties les plus curieuses du génie et de la doctrine de l'oratorien. Ce n'est pas, d'ailleurs, sans un charme délicat et puissant que le regard curieux, quoique plein de respect, de la pure critique étudie ces fortes âmes ainsi enflammées pour la suprême vérité, examine de près ces héros de la vie contemplative. Leurs joies, leurs tristesses, leurs transports vous émeuvent profondément; et le spectacle de cette existence tout intérieure, où le sentiment de l'infini déborde, attire et ravit. Sans doute, on ne saurait entièrement comparer Malebranche à Thérèse; et, il faut le dire, malgré les témérités et parfois les raffinements de langage et de doctrine de l'oratorien, il y a dans la sainte un feu bien autrement ardent et soutenu. On sent que, quoique très-sincèrement amant des choses divines, Malebranche est moins vivement touché au cœur. Pour employer une image chère à sainte Thérèse, on trouve entre eux la différence d'une eau qui se précipite avec rapidité vers l'Océan sans rivage, à celle que détournent çà et là de sa marche le souffle de l'opinion humaine et un reste de besoin d'estime. Aussi rencontre-t-on dans les œuvres de Thérèse des ravissements auxquels il ne faut rien assimiler, et qui ne viennent que d'en haut. Mais, en se tenant à de moindres hauteurs, on saisit dans tous les deux, bien qu'à des degrés divers, le besoin de s'entretenir avec Dieu et le désir de le voir en tout.

Pour des esprits ainsi plongés en Dieu, ainsi séparés

du monde, ce n'est pas seulement comme une présence de Dieu qui se fait souvent sentir : on comprend qu'on l'écoute et on entend à son tour une réponse[1]. Lorsqu'on fait taire ses sens et ses passions, le véritable et unique maître élève la voix. Et la vraie adoration, le culte intérieur et spirituel consiste précisément à conformer son esprit à ces divins oracles, à penser ce que Dieu pense. Une intelligence qui se règle ainsi selon les jugements de la vérité est dans une heureuse et parfaite disposition[2]. Arrivé à ce point, l'homme pense que Dieu le voit, qu'il lui donne l'être, le mouvement et la vie, qu'il fait tout en lui et dans le reste du monde, que c'est lui qui remue ses membres, transporte son corps, éclaire, anime et réjouit son esprit[3]. Alors, se reposant doucement en Dieu, on se nourrit de sa substance, et on se laisse aller à lui comme un instrument qui ne tire sa force et son action que du mouvement de sa grâce[4]. Passant des plus vifs transports de joie produits par l'espérance et le sentiment de la présence divine, aux larmes causées par la passion de mieux contempler l'essence de la vérité, on s'écrie avec une ardeur ineffable : « Comment peut-on se repaître des corps et se réjouir à la vue des objets sensibles, lorsqu'on s'attend à voir des beautés intelligibles dignes de la majesté de Dieu même; lorsqu'on espère de se

[1] *Méditations chrétiennes*, xv, 19, 20.
[2] *Réflexions sur la prémotion physique*, p. 203, 214.
[3] *Méditations chrétiennes*, xx, 19.
[4] *Ibid.* xviii, 24.

nourrir de la substance du Verbe éternel et de boire d'un torrent de voluptés et de délices[1] ? » Ce sont de tels sentiments, portés à leur plus haut degré, qui faisaient dire à sainte Thérèse : « Dévorée de la soif de voir Dieu, lorsque j'entends sonner l'horloge, je tressaille de joie, dans la pensée que je touche d'un peu plus près à ce fortuné moment, et que c'est une heure de moins à passer en cette vie ; au reste, tout ce qui à l'extérieur frappe mes regards ne me semble qu'un rêve, et ne me cause ni plaisir ni peine ; ou cela passe si vite que mon âme n'en est pas plus émue que d'un songe[2]. »

On conçoit qu'après de telles contemplations, de si vives et si pures jouissances, les méditatifs soient pénétrés d'un immense dégoût du monde actuel. En effet, remarque sainte Thérèse elle-même, que doit sentir une âme, quand, de cette région céleste elle est forcée de revenir au commerce des humains, et d'assister comme spectatrice à cette pitoyable comédie de la vie présente ! quel supplice pour elle de consumer le temps à réparer les forces du corps, par la nourriture et par le sommeil[3] !

> N'ayant le cœur qu'en Dieu ni l'œil que sur eux-mêmes[4],

de semblables caractères ne participent plus aux

[1] *Méditations chrétiennes*, XIX, 1.
[2] *OEuvres de sainte Thérèse*, traduites sur les manuscrits originaux par le P. Bouix, 1852, t. Ier, p. 614, 616.
[3] *OEuvres de sainte Thérèse*, t. Ier, p. 269.
[4] Corneille, Traduction de l'*Imitation*.

joies du monde, et ne s'associent qu'aux fêtes dont le seul aliment est la substantielle vérité. « L'âme peut se nourrir si souvent de ce mets divin ; elle en est tellement rassasiée qu'il n'y a plus rien au monde où elle trouve le moindre goût. Elle sent si vivement ce qu'elle puise de force et de vie dans cet aliment, et son goût est tellement rempli de sa douceur, qu'elle aimerait mieux cesser de vivre que d'avoir à se nourrir d'autres mets ; ils ne serviraient qu'à lui enlever la saveur agréable laissée par ce repas délicieux[1]. » — « Si tu savais, dit à son tour Malebranche faisant parler le Verbe éternel, les faveurs que j'accorde à ceux qui consacrent à ma gloire leur esprit et leur cœur par le travail de leur attention et par la pureté de leurs affections, tu croirais que tout le temps que tu emploies à l'action et aux œuvres mêmes de charité les plus saintes serait perdu[2]. » Aussi, est-ce le pain délicat et substantiel de la méditation que désire seul le pieux oratorien ; il voudrait vivre de l'essence divine « par la contemplation paisible et continuelle de la vérité. » — « Oui, s'écrie-t-il, sciences abstraites, quelque éclatantes et sublimes que vous soyez, je vous abandonne, vous n'êtes que vanité[3]... Et vous, vérité éternelle, soyez donc l'unique objet de mes pensées, et la fin générale de tous les mouvements de mon cœur. » Il serait assez

[1] *OEuvres de sainte Thérèse*, t. Ier, p. 289.
[2] *Méditations chrétiennes*, xv, 16.
[3] *Méditations chrétiennes*, ix, 25.

aisé de faire intervenir ici saint Augustin, et de montrer que plus d'un trait pur et élevé de Malebranche lui vient directement de l'évêque d'Hippone. Toutefois, on doit très-nettement reconnaître que dans Augustin il y a plus de souci des hommes, d'estime de la science, d'attention à l'opinion, de recherche du style. Le génie exclusivement mystique de Thérèse est donc plus voisin de celui de Malebranche. Cependant, dans ses plus grands ravissements, la sainte n'oublie pas la part de l'action humaine, et elle n'arrive point aux excès du philosophe. Il est vrai, Malebranche pourra dire avec elle qu'ici-bas nous imitons la bravoure des pieux chevaliers qui, sans solde, veulent servir leur roi, sûrs du futur salaire de leurs services[1]; et ainsi il évitera les égarements du quiétisme et du pur amour. Mais, en ne tombant pas précisément au même endroit que Fénelon, en réclamant énergiquement contre Dom Lamy qui l'unissait au parti de madame Guyon, il descend pourtant plus profondément que l'archevêque de Cambrai dans le vaste abîme de l'anéantissement des choses humaines et finies. Non content, en effet, de penser, avec sainte Thérèse, que la divinité est semblable à un diamant souverainement limpide où se voient nos actions[2], il veut que Dieu soit l'auteur direct et efficace, la cause réelle de nos actes moraux, de nos opérations intellectuelles et même de nos mouvements corporels. Ainsi, à ses yeux les

[1] *OEuvres de sainte Thérèse*, t. Ier, p. 609.
[2] *Ibid.*, t. Ier, p. 190. Cfr. Malebranche, *Amour de Dieu*, p. 29.

créatures sont entièrement impuissantes; l'élément contingent est pour lui comme s'il n'était pas; il ne le craint point; il ne l'aime point; et il ne voit d'autre principe immédiat, d'autre raison efficiente, d'autre moteur véritable que la grâce ou la volonté de Dieu[1]. Enfin, « pour aller au fond des choses, il me semble que votre dernier mot, ô mystique génie, c'est que la nature n'est qu'un vaste théâtre pour les mouvements de Dieu, comme les hommes ne sont que les cordes impuissantes d'un instrument aux mille touches dont Dieu se sert pour sa gloire; l'univers s'efface, l'âme humaine se dissipe et s'évanouit, il n'y a plus que Dieu[2]. »

Toutefois, il est bon de remarquer qu'avec cet idéalisme accompli, ce mysticisme outré, la belle âme de Malebranche savait souvent quitter ses hautes contemplations pour être utile aux autres, aux plus petits surtout et aux plus humbles. On le voyait, « au sortir de ce cabinet laborieux où il gagnait le pain quotidien de la gloire[3], » donner à tous, et particulièrement aux derniers de ses confrères les marques touchantes et nombreuses de son bon cœur. Seules, d'ailleurs, ses lettres suffiraient à révéler sa vive et chrétienne charité. Ainsi, je regrette sincèrement que M. Sainte-Beuve qui a si bien senti la tendre et déli-

[1] *Réflexions sur la prémotion physique*, p. 93. — *Recherche de la vérité*, 1712, dernier éclaircissement. — *Méditations chrétiennes*, VIe médit., et *Traité de morale*, p. 94.

[2] *Essai de philosophie religieuse*, par M. Saisset, p. 65.

[3] *P. Lacordaire.*

cate nature de l'oratorien n'ait pas connu l'admirable lettre en quatre lignes écrite par Malebranche au sujet de la succession de son frère. Il renonce à cet héritage en s'écriant : « J'ai assez de viatique pour le chemin qui me reste à faire. » En voyant ces mots, preuve d'une âme désintéressée, en me rappelant les soins qu'il prodiguait à ses domestiques, en relisant les meilleures pages d'un traité peut-être un peu négligé par l'habile critique, je ne puis sur ce point partager pleinement la préférence qu'il semble accorder à Arnauld [1]. L'admirateur et l'historien de Port-Royal, en louant les grands et vrais côtés d'Arnauld, pouvait aussi parler de la vie morale et pratique de son adversaire et de son zèle inépuisable. Et d'ailleurs, Malebranche a *trouvé* dans son cœur des mots analogues aux nobles paroles d'Arnauld. Ainsi a-t-il dit en parlant des devoirs d'estime : « Il ne faut pas seulement estimer et donner des marques d'estime aux pauvres, et aux derniers des hommes; mais encore aux pécheurs, et à ceux qui commettent les plus grands crimes; car le plus grand des pécheurs peut devenir, par le secours du ciel, pur et saint comme les anges [2]. » Un peu plus loin, après avoir rappelé que la possession de l'empire de l'univers par rapport à la possession des

[1] Arnauld a dit un mot que Malebranche n'aurait pas trouvé, un mot qui sent bien son Port-Royal moral et pratique : « Pour moi, la sanctification de la personne du monde la plus pauvre et la plus vile me paraît quelque chose de plus grand que les établissements ou les renversements des empires. » *Histoire de Port-Royal*, t. V, p. 265.

[2] *Traité de morale*, t. II, p. 100.

biens infinis, c'est *zéro*, il déclare que celui qui est un sujet de chute à une seule personne est plus cruel que le très-cruel Phalaris, et qu'au contraire celui qui travaille à la construction du temple éternel est au-dessus des plus grands architectes[1]. Enfin, dans une de ses méditations, donnant la parole au Verbe divin, il lui fait dire à un homme zélé et appliqué aux besoins spirituels des autres : « Quelle consolation! Une âme te doit son bonheur éternel. Penses-tu qu'elle te puisse oublier, ou que moi je le puisse, qui tiens de ton travail une partie de mon héritage, un membre de mon corps, un ornement de mon temple[2]?»

Ainsi le côté mystique, idéaliste, spirituel du métaphysicien n'empêchait pas le développement moral et les vues pratiques du religieux. Ce n'est point, pourtant, je l'avoue, par l'action extérieure qu'il se distingue; malgré son ardeur à faire partager ses convictions, il n'eut jamais le goût de la chaire. Il se sentait né pour la retraite : « on respire, disait-il[3], au milieu du monde un air empesté, et tout y est contagieux. » Et, non-seulement il voudrait fuir le commerce des hommes, mais encore, si cela se pouvait, rompre toute relation avec le reste de la nature[4].

C'est ici le lieu, en revenant à la pure philosophie

[1] *Traité de morale*, t. II, p. 115. Il faudrait pouvoir relire ici les chapitres VI, VII, VIII de ce second volume.
[2] *Méditat. chrétiennes*, XVIII, 23.
[3] *Ibid.*, XX, 8.
[4] *Ibid.*, XX, 11.

quoique sans quitter ce mysticisme outré, d'étudier une des théories les plus chères à Malebranche, la vision en Dieu des choses contingentes et finies. Saint Augustin et plusieurs Pères attachés au néoplatonicisme, et après eux Bossuet et Fénelon enseignaient que l'idée nécessaire est directement aperçue par l'esprit humain dans sa source même et sa substance ; rejetant les systèmes d'une représentation purement subjective et des espèces intermédiaires, ils regardaient la connaissance des principes absolus comme une simple et immédiate intuition. Malebranche, en développant cette théorie, n'exposait rien qui lui fût particulier ; et ce fut le tort d'Arnauld de n'avoir pas vu qu'en le combattant sur ce point, il attaquait les fondements mêmes du spiritualisme et saint Augustin dont il était si fortement épris.

Mais l'intuition par notre raison des vérités immuables ne fut, à vraiment parler, que le point de départ de l'oratorien ; de là il s'avance rapidement vers des horizons plus mystérieux, mais intéressants aussi à visiter. S'appuyant donc sur ce principe que nous voyons dans la vérité même la partie immuable et en soi éternelle de nos connaissances, il étend cette proposition, et déclare que c'est dans la raison divine que l'esprit humain puise, non-seulement l'élément absolu de ses idées, mais encore ce qu'il y a dans ses pensées de contingent et de fini. Nous allons le suivre dans les raisonnements sur lesquels il étaye ce système.

D'abord, comme la raison et l'expérience paraissent démontrer aux yeux de l'observateur que « Dieu ne fait jamais par des voies très-difficiles ce qui peut se faire par des voies très-simples, » et comme, d'autre part, « Dieu peut faire voir aux esprits toutes choses, en voulant simplement qu'ils voient ce qu'il y a dans lui-même qui a rapport à ces choses et qui les représente, » il n'est pas probable que Dieu agisse autrement, et que pour cela il produise « autant de nombres infinis d'idées qu'il y a d'esprits créés. »

Ensuite, cette manière de concevoir les objets particuliers, si aisée à ses yeux, a le mérite « de nous mettre dans une entière dépendance de Dieu, et la plus grande qui puisse être [1]. » Mais ces deux preuves ne se basant que sur des probabilités, doivent recevoir leur force et leur confirmation d'une troisième raison sur laquelle il faut s'arrêter un peu, puisque le philosophe nous la présente comme la meilleure, et que d'ailleurs elle se rattache à la clef de voûte de son édifice : « Il est constant, dit-il, que lorsque nous voulons penser à quelque chose en particulier, nous jetons d'abord la vue sur tous les êtres, et nous nous appliquons ensuite à la considération de l'objet auquel nous souhaitons de penser. Or, il est indubitable que nous ne saurions désirer de voir un objet particulier, que nous ne le voyions déjà, quoique confusément et en général ; de sorte que, pouvant désirer de voir tous

[1] *Recherche de la vérité*, liv. III, ch. VI, IIe partie.

les êtres, tantôt l'un, tantôt l'autre, il est certain que tous les êtres sont présents à notre esprit, et il semble que tous les êtres ne puissent être présents à notre esprit que parce que Dieu lui est présent, c'est-à-dire celui qui renferme toutes choses dans la simplicité de son être[1]. » Mais comme voir en Dieu n'est autre chose que voir Dieu dans qui tout ce qui est, doit nécessairement être Dieu, Malebranche avait à dire non pas que nous voyons toutes choses en Dieu, mais que nous ne voyons que Dieu. Au reste, il a tiré lui-même les conséquences d'un tel idéalisme. Puisque nous ne voyons rien qu'en Dieu, il n'est pas nécessaire, quand je vois les corps, qu'ils existent réellement; une seule chose est demandée, c'est que Dieu en ait l'idée pour que je la voie en lui. « Aussi, s'écrie-t-il, quelle nécessité qu'il y ait des corps en dehors de nous? L'évidence ne saurait véritablement démontrer l'existence du monde extérieur[2]. »

Ainsi voilà Malebranche amené par une rapide et inexorable logique au pyrrhonisme le plus net à l'égard de la réalité de la création. Puisque nous ne pouvons voir les corps que dans l'étendue intelligible, c'est-à-dire dans l'idée que Dieu a de l'étendue, comment saurions-nous s'ils existent de fait? Pour sortir du doute rationnel où il se trouve si fatalement amené, Malebranche n'a que la foi. C'est ce que faisait remarquer Arnauld, triomphant justement sur ce terrain, et ce que

[1] *Recherche de la vérité*, liv. III, ch. VI, IIe partie.
[2] *Ibid.*, 1710, t. Ier, p. 142.

du reste l'oratorien était forcé d'avouer[1]. Si des corps qui ne nous sont point nécessairement unis, le philosophe arrive à la question de l'âme humaine, tombera-t-il dans le même scepticisme ? Écoutons-le parler lui-même à ce sujet : « Je crois qu'il n'y a point de substance purement intelligible que celle de Dieu; qu'on ne peut rien découvrir avec évidence que dans sa lumière. Car, quoique nous soyons très-unis avec nous-mêmes, nous sommes et nous serons inintelligibles à nous-mêmes jusqu'à ce que nous voyions en Dieu et qu'il nous présente à nous-mêmes l'idée parfaitement intelligible qu'il a de notre être renfermé dans le sien[2]. »

Dieu est donc le seul objet de nos idées; car il faut toujours revenir au principe que voir en Dieu ou voir Dieu, c'est une proposition parfaitement identique. L'être en général, l'être sans restriction précède et termine, dans ce système, toute notion, toute conception[3]. Car, dit Malebranche, « non-seulement l'esprit a l'idée de l'infini, il l'a même avant celle du fini. En effet, nous concevons l'être infini de cela seul que nous concevons l'être, sans penser s'il est fini ou infini. Mais, afin que nous concevions un être fini, il faut nécessairement retrancher quelque chose de cette notion générale de l'être, laquelle par conséquent doit

[1] Arnauld, *Des vraies et des fausses idées*, ch. XXVIII, et Malebranche, *Réponses à M. Arnauld*, XXVI.
[2] *Recherche de la vérité*, liv. III, ch. I, II[e] partie.
[3] *Réflexions sur la prémotion physique*, p. 112.

précéder [1]. Ainsi, l'*esprit n'aperçoit aucune chose que dans l'idée qu'il a de l'infini :* tant s'en faut que cette idée soit formée de l'assemblage confus de toutes les idées des êtres particuliers, comme le pensent les philosophes, qu'au contraire *toutes ces idées particulières ne sont que des participations de l'idée générale de l'infini*, de même que Dieu ne tient pas son être des créatures, mais toutes les créatures ne sont que des participations imparfaites de l'Être divin [2]. » D'une semblable doctrine, de cette notion générale de l'Être infini d'où l'esprit tire par élimination les idées particulières à la substance universelle de Spinoza, « hors de laquelle rien ne peut être ni être conçu, »

[1] Cfr. Fénelon, *Existence de Dieu*, IIe partie, V. 1. « Dieu est tellement tout être qu'il a tout l'être de chacune de ses créatures, mais en retranchant sa borne qui la restreint. Otez toutes bornes, ôtez toute différence qui resserre l'être dans les espèces, vous demeurez dans l'universalité de l'être, et par conséquent dans la perfection infinie de l'être par lui-même. » — Retrancher de l'infini, comme Malebranche, pour arriver au fini; ou, ainsi que Fénelon, étendre le fini pour parvenir à l'infini, sont deux hypothèses, deux procédés également contraires à l'essentielle distinction que la raison voit exister entre le fini et l'infini, et qui conduisent au même résultat, la confusion des deux principes, ou plutôt l'absorption de l'un d'eux. — Cfr. la lettre de Malebranche à D. Lamy, p. 53.

[2] *Recherche de la vérité*, liv. III, p. 2, ch. VI. A ce sujet, Basnage, avec une charmante malice, écrivait dans l'*Histoire des savants*, et en se servant du langage même de Malebranche : « Quoique nous ne nous apercevions que trop que nous avons un corps, l'auteur prétend que par la voie du raisonnement, nous n'avons point de démonstration de l'existence des corps. — La raison est que l'idée de l'Être souverain n'enferme point une nécessité de former des corps, et que la matière n'est point une émanation nécessaire de la Divinité. Il n'y a donc que la voie de la révélation. » — Mai, 1688. — On ne pouvait mieux exposer le système de Malebranche, et plus nettement résumer les éternelles difficultés de la métaphysique.

il n'y a qu'un pont facile à franchir; et sur le bord où se tient Malebranche la révélation seule peut l'empêcher d'avancer. Comme Spinoza, en effet, Malebranche ne sait démontrer que l'existence de Dieu ; il a beau concevoir l'être imparfait et limité; puisqu'il le voit seulement dans l'idée générale d'infini, il n'aboutit jamais qu'à cette notion. Cet être général qui termine ainsi l'idée, est évidemment l'être concret et réel de Dieu. Ici, on le sent, il ne s'agit nullement de dire qu'au fond de l'idée se trouve implicitement comprise la notion d'absolu, en ce sens que le fini suppose l'infini et y ramène inévitablement comme à sa source et à son principe ; on va bien plus loin : on déclare par un semblable système que toute idée est l'idée de l'absolu. Et tel est l'enseignement constant et nettement exposé des plus fidèles disciples de l'oratorien. « La réalité, dit l'un des derniers, qui s'objective à la raison est Dieu seul ; et ainsi nous voyons immédiatement Dieu en toute chose[1]. » Avant M. Branchereau, Gerdil et Gioberti avaient également suivi sur ce terrain les traces de leur illustre maître : « La connaissance de l'entendement ne s'étend pas au delà de l'espèce intelligible qui lui est unie. Si cette espèce n'est pas absolument infinie, elle ne sera égale ou équivalente qu'à une quantité finie donnée. Or, est-il que l'entendement porte sa connaissance au delà de

[1] Realitas quæ menti nostræ tanquam idea objicitur est Deus solus, proindeque Deum immediate et omnia in illo percipimus. (*Prælectiones philosophicæ*, 2e edit., 1855. *Psychologia*, p. 31.)

quelque quantité finie donnée; donc l'objet de sa connaissance est *res intelligibilis infinita*[1]. »

Quelques-uns cependant des disciples de Malebranche, comprenant le péril d'un tel mysticisme, avec plus de retenue et moins de logique que leur maître, donnent comme terme final à la pensée du fini, non point l'être infini, mais un être général abstrait. Réunissant donc sous une même idée le fini et l'infini, ils forment un genre unique qu'ils nomment l'être sans restriction, lequel être quoique purement abstrait est chargé de terminer toute idée. Cette étrange assimilation de deux notions si essentiellement distinctes forme la base d'un système nommé ontologisme par ses partisans. Obéissant à ce besoin que ressent l'esprit d'arriver à un principe unique d'où découleraient toutes choses, ils prétendent donc réunir sous une même conception le fini et l'infini, parce que, disent-ils, les deux sont êtres. Mais ce n'est là qu'une pure confusion de langage dont la science ne peut tirer aucun profit dans l'application. En effet, une abstraction qui consisterait à ôter de l'infini l'idée même de l'infini et à enlever de même au fini l'idée de fini, pour ne laisser à l'un et à l'autre que la notion générale d'être, peut séduire un moment la raison; mais, en y réfléchissant, on voit que l'on ne supprime qu'une chose lorsqu'on forme cette conception de l'être général, de l'être sans restriction, c'est l'élément fini; et que sous des termes différents,

[1] *Principes métaphysiques de la morale chrétienne*, par le cardinal Gerdil, liv. II, pr. XI.

et malgré tous les efforts possibles, les ontologistes reviennent forcément au principe même de leur maître, à la vision unique en Dieu.

Retournant des disciples au maître, nous pourrions le voir à chaque page de ses écrits tenté de diviniser le monde; cette douce et éternelle séduction qui, dans les mystérieux rapports qui unissent le parfait et l'absolu au particulier et à l'imparfait, nous engage à supprimer le terme le plus facile à détruire, enivre Malebranche et le fait trébucher. Il n'y a, dit-il, que Dieu, que l'Être sans restriction, que le vrai Être qui soit simple, et qui, nonobstant sa parfaite simplicité, renferme éminemment tout ce qu'il y a de réalité; et l'âme, n'étant qu'une participation de l'Être, est une substance qui aperçoit seulement ce qui la touche, savoir les idées divines qui seules peuvent agir en elle[1]. Les esprits sont donc dans la raison divine, leur lieu, leur moteur, comme les corps sont dans son étendue intelligible, comme les temps se succèdent dans son éternité[2]. Ainsi unie à la raison et à la cause universelle, l'âme n'est point la cause efficace de ses perceptions, de ses sentiments, de ses modalités. Ce n'est point elle, par conséquent, qui s'éclaire, qui se parle, qui s'afflige ou qui se remplit de joie. C'est le Dièu inconnu qui par ses opérations invisibles cause en elle toutes ses modalités, ses propres perceptions avec les

[1] *Réflexions sur la prémotion physique.*

[2] *Entretiens sur la métaphysique*, 8. IV, VII.

sentiments qui les accompagnent et qui les suivent[1].

Ainsi le raisonnement, la logique semble partout contraindre Malebranche à détruire l'élément contingent. Mais retenu par la foi sur la pente de l'abîme qui l'attire, il s'écrie sans cesse pour mieux se rassurer qu'il croit à la réalité des corps et qu'il ne veut point aboutir au résultat de Spinoza; il rejette même pour désigner Dieu le terme d'*Être des êtres*, « expression éblouissante, dit-il, et qui n'est propre qu'à surprendre un lecteur qui admire ce qu'il n'entend pas; le sens naturel de cette expression ne renfermant que l'impiété de Spinoza[2]. » Par là, il en est de Malebranche comme de Pascal : la logique conduisait Pascal à nier la valeur de la raison humaine, et ainsi à douter scientifiquement de tout; la philosophie forçait Malebranche à supprimer le monde du fini ; mais le christianisme, arrêtant ces deux hardis génies sur ces rives dangereuses, les ramenait de leurs terribles extrémités vers un terrain plus sûr.

Au reste, c'était le caractère de ce siècle de réduire ou même d'anéantir, autant que possible, l'action particulière et l'élément humain ; Port-Royal, Saint-Cyran, l'Oratoire sont là tout entiers. Et, en dehors même des opinions jansénistes, les meilleurs esprits formés à l'école de Descartes, vacillaient souvent sur la nette distinction entre le fini et l'infini. C'était aussi, j'ima-

[1] *Prém. phys.*, p. 81-82.

[2] *Réflexions sur la prémotion physique*, p. 195.

gine, pour résister à l'attrait qui les dirigeait si naturellement vers cette périlleuse confusion, et pour satisfaire à leur conscience chrétienne qui les rappelait de ces douces séductions à l'austère vérité, que presque tous éprouvaient le besoin de s'élever contre Spinoza avec une inflexible rigueur et en usant de ces moyens extrêmes donton ne peut trop dire qu'ils ont été l'*ultima ratio* des écrivains, les injures et les outrages. Ainsi tranquillisés, ils s'abandonnaient avec une charmante sécurité au courant du temps, adoptant l'amour pur, les doctrines quiétistes, un mysticisme faussé par le raffinement et l'exagération, l'automatisme des bêtes, et substituant de même partout à la liberté particulière l'unique volonté de Dieu. Arnauld, Leibnitz, Nicole, Quesnel, Pascal, Malebranche, madame Guyon se laissaient ainsi emporter par le fatal torrent dont le résultat extrême serait de faire abdiquer la conscience et la raison personnelle, de jeter dans la langueur morale de l'Orient, ou même dans les bizarres dévotions des fakirs.

En voyant ces beaux génies s'égarer ainsi et se laisser peu à peu pousser par les déductions de la science vers l'idée panthéiste, en ne trouvant que la foi chrétienne qui sauve un Malebranche et peut-être un Fénelon des plus extrêmes conséquences, on se demande si c'était la loi fatale du cartésianisme d'aboutir finalement à l'immense abîme de Spinoza. Mais alors il faudrait désespérer de l'esprit de l'homme, de sa raison et de sa conscience. Heureusement pour

se rassurer, il sent d'où provient la source d'erreur; et il voit, avec l'évidence exigée par Descartes, malgré les insurmontables difficultés de l'explication et de l'accord par l'intelligence humaine, quelle infranchissable et nécessaire distance sépare l'Infini, l'Immense, l'Éternel, l'Absolu, du limité, du particulier, du contingent, du relatif. Et, d'ailleurs, s'il y avait à relever le cartésianisme de l'accusation de trop conduire au spinozisme, ne suffirait-il pas de rappeler le nom de Bossuet, toujours si net et si sûr dans son coup d'œil, et d'invoquer son austère, mais ferme traité *de la Connaissance de Dieu et de soi-même ?*

CHAPITRE II

Sentiments de Malebranche sur quelques points particuliers.

OPTIMISME. — SCEPTICISME RATIONNEL A L'ÉGARD DU MONDE EXTÉRIEUR. — CAUSES OCCASIONNELLES. — AUTOMATISME DES BÊTES. — PROVIDENCE GÉNÉRALE ET JANSÉNISME. — MORALE.

Le résultat du chapitre précédent a été de reconnaître que la philosophie de Malebranche cherche constamment à éliminer l'élément relatif et particulier, et de voir que, s'il admet la réalité du monde fini, c'est par foi chrétienne plus que par raison. Aussi, dans les divers problèmes qu'il agite, négligeant dans ses prémisses la part légitime de l'être contingent, il aboutit inévitablement à n'avoir pour conséquences que l'universel et l'absolu. Examiner, ainsi que nous allons le faire ici, comment Malebranche traite les plus importantes questions de métaphysique et de morale, ce sera donc principalement chercher à connaître de quelle manière il s'efforce de concilier avec sa croyance religieuse de la création et de la conscience personnelle ses tendances systématiques à dénaturer et à ruiner l'idée de l'être imparfait, le rôle de l'élément individuel, l'action de ce qui est fini. Commençons par rechercher ce qu'il pense de l'univers pris dans son ensemble, pour

finir par considérer sous quel aspect il envisage l'âme et la conscience de l'homme.

• L'homme qui observe l'univers y voit une œuvre admirable, mais où, cependant, quelque chose de défectueux et d'inaccompli l'invite à chercher au delà une plus pure et plus complète réalisation de son idéal. La beauté des lois qui régissent le monde lui fait reconnaître l'action d'une intelligence souverainement sage, et l'imperfection de leurs applications aux êtres particuliers lui montre que là ne réside pas l'absolue et immuable perfection. Aussi tout système dont la conclusion tendrait à repousser l'un ou l'autre de ces deux faits, qui trouverait ici-bas l'idéal ou qui ne remarquerait en ce monde que des désordres et des taches deviendrait par-là même suspect à un esprit dont le jugement ne serait pas faussé par la contrainte d'un parti pris à l'avance.

Malebranche, ne voyant dans le monde inférieur que l'immédiate présence et l'irrésistible action du monde supérieur, juge par suite que tout y est accompli, parfait, sans défaut. Par là, évidemment, il court le risque d'absorber le relatif dans l'universel. Mais, en de si graves et si délicates questions, il est bon, pour se montrer impartial, de se hâter de faire ses réserves. Un esprit dégagé de préoccupations systématiques, doit tenir très-consciencieusement compte des contradictions, des réticences, des équivoques par lesquelles un auteur se trompe lui-même. Il ne faudrait donc point prétendre que Malebranche fût le moins du monde spinoziste;

laissons des accusations de cette sorte à un P. Hardouin. Ce sera toujours une erreur manifeste, une injustice condamnable de charger un écrivain de tout le poids des déductions qu'on tire de quelques-uns de ses principes. Attribuons seulement à chacun ce qu'il a voulu nous livrer de sa pensée. Mais ce qui est toujours légitime et profitable, c'est d'essayer de faire voir par la nécessité forcée de certaines conséquences le côté faux, incomplet et dangereux d'un système excessif.

Rappelons donc ici avant tout que, malgré ses témérités, jamais Malebranche n'est tombé dans l'abîme du spinozisme. « Quel monstre, Ariste, s'écric-t-il, quelle épouvantable et ridicule chimère ! Un Dieu nécessairement malheureux ou insensible dans le plus grand nombre de ses parties ou de ses modifications; un Dieu se punissant ou se vengeant soi-même; en un mot, un Être infiniment parfait, composé néanmoins de tous les désordres de l'univers; quelle notion plus remplie de contradictions visibles ! Assurément, s'il y a des gens capables de se former un Dieu sur une idée si monstrueuse, ou c'est qu'ils n'en veulent point voir; ou bien ce sont des esprits nés pour chercher dans l'idée du cercle toutes les propriétés du triangle[1]. » Et ailleurs, écrivant au sujet d'un livre que composait contre Spinoza le savant P. Lamy, il s'écrie indigné : « *Je ne sais si ce fou et cet impie méritait cette réponse*[2] ! » On regrette

[1] *Entretiens sur la métaphysique*, IX, 2.
[2] Lettre inédite du 8 janvier 1698, p. 6.

de telles violences à l'égard de ce génie profond même en ses égarements; et on aimerait à trouver dans le cœur de Malebranche quelque noble compassion, quelque naturelle sympathie envers un esprit si analogue au sien. Mais, nous avons eu déjà l'occasion de le remarquer, c'était la frayeur même qui dictait à l'oratorien les rudes paroles dont il se servait quand il parlait de Spinoza; il craignait de se voir poussé vers ses croyances, et il affermissait sa conscience par les injures. Quoi qu'il en soit d'ailleurs à ce sujet, il est certain que Malebranche a toujours énergiquement repoussé les conclusions de « ce misérable Spinoza; » et cependant, il sera facile de montrer que certains principes de l'oratorien, si on veut être rigoureux à en presser les conséquences logiques, exposeraient leur auteur à se rencontrer bien près du méditatif de la Haye.

Quel caractère, en effet, attribuons-nous à l'infini? D'être tel qu'on ne puisse rien y ajouter, rien en retrancher, et conséquemment d'être immuable et achevé. Au contraire, l'essence du fini consiste en ce qu'il est soumis au progrès et à la réduction. Voilà ce que Malebranche semble oublier. L'idée du fini, soit matériel, soit intellectuel, suppose ce qui a des bornes, et par conséquent ces bornes sont de leur nature même susceptibles de déplacement. Le danger ici à éviter serait d'appeler l'imagination au secours de la pensée, pour se figurer, par quelque application sensible, une notion éminemment abstraite. Au concept du fini se lie donc

ce qui par son essence est variable, et de là nécessairement et réductible, et progressible. Si l'on reste ainsi dans la nette et pure notion du fini, en évitant également d'aboutir soit au néant, soit à l'infini, on a toujours devant les yeux un être dont la nature le place entre des limites qui peuvent s'étendre ou s'amoindrir à volonté. Aussi, je ne puis comprendre le scrupule religieux de Leibnitz : après avoir exposé ses ordres d'infiniment petits, toujours infiniment plus petits les uns que les autres, il semble comme épouvanté, et il cherche quelque adoucissement. Mais, ainsi que l'a remarqué Fontenelle, ceux qui ont pris de lui la théorie ont rejeté l'adoucissement qui gâterait tout. Pourquoi ces craintes? Le fini, si rigoureusement susceptible de continuelle diminution, où l'on ne peut arriver à rien d'immuable, d'absolu, de définitif, montre combien sa nature est opposée à l'essence du véritable infini, éternellement invariable et irréductible, qui ne sait ni augmenter, ni décroître. Et voilà pourquoi cette galerie du *Palais des destinées*, où, dans une ingénieuse fiction, Minerve montre à Théodore le tableau de tous les univers possibles, depuis le *pire* jusqu'au *meilleur*, rentre tout à fait dans le monde de la fable. Oui, le meilleur des mondes de Leibnitz et de Malebranche doit être mis au nombre des chimères de l'esprit humain; la raison prouve que dans le fini il y a toujours quelque chose en deçà comme en delà, qu'il n'y a pas de terme fixe, d'arrêt absolu, que les tableaux du meilleur et du pire des mondes sont aussi impossibles que

les signes indiquant le terme des séries 1, 2, 4, 8, 16, 32, etc., et $\frac{1}{2}$, $\frac{1}{4}$, $\frac{1}{8}$, $\frac{1}{16}$, etc.

L'erreur de Malebranche est donc de déclarer ce monde si beau, si grand, si achevé, qu'on ne puisse plus lui supposer un progrès à faire. Sans doute, il l'avoue, le monde a des taches, et, selon son expression, quelques négligences; mais, comme il les voyait indispensablement liées aux lois générales qui gouvernent l'univers physique et l'univers moral, il ne profite pas de l'observation; d'après lui, ces négligences, nécessairement attachées à un vaste ensemble, ne nuisent pas, dans le fond, à sa complète perfection[1]. C'est là faire un aveu inutile, ou plutôt c'est là une fâcheuse confusion d'idées. Si par ces lois générales vous entendez la volonté divine régissant le créé, rien de plus certain que ces lois sont accomplies; mais, comme par cette expression vous désignez également leur application au monde actuel, leur réalisation présente, vous arrivez à une très-fausse position. Que dites-vous, en effet, pour réfuter Spinoza? Que nous avons l'idée du parfait, et que l'univers n'y répond pas. Mais puisque, selon vous, l'ensemble de ce monde est si beau qu'il atteint les limites mêmes de l'idéal et du possible, il satisfait donc par là la notion du parfait. Voilà clairement un point où Male-

[1] Cfr. *Entretiens sur la métaphysique*, IX, X, XI entr. *Conversations chrétiennes*, IIe entr., et *Méditations chrétiennes*, VIIe médit. — *Traité de la nature et de la grâce*. — Pour la réfutation théologique de l'optimisme, on peut consulter le tome II (diss. 3, cap. XII) du traité *de Incarnatione Verbi divini*, auctore uno e Parisiensibus theologis. (Legrand.)

branche a prêté justement flanc à la critique, qui, pour avoir été souvent frivole ou passionnée, n'en a pas moins toute sa vraie portée. La ruine du château de Thunder-ten-tronckh et la tête cassée du P. Païen sont également bonnes contre Leibnitz et contre Malebranche, pour leur montrer qu'il n'est que trop facile de ne pas se trouver satisfait de tout en ce monde. Eh! oui, mon Père, les petites et les grandes misères accumulées par madame de Sévigné et par l'auteur de *Candide*, balles de fusil, naufrages, massacres, tremblements de terre, tout prouve admirablement que rien de créé n'est vraiment excellent. Et même, madame de Sévigné, avec autant de finesse et plus de retenue, a raison de se plaindre à vous que les souris mangent tout chez elle : « Quoi! du bon sucre, des fruits, des compotes[1] ! » Mais vous l'avouez vous-même, et votre spirituelle adversaire a très-clairement vu qu'il y a dans vos livres de nettes et évidentes contradictions sur ce point.

Vous allez, il est vrai, recourir aux lois universelles, aux voies générales; cependant, de bonne foi, ne pensez-vous que ces lois seraient plus irréprochables si leurs applications étaient sans aucun défaut? Sans aucun doute, l'auteur de ces lois est souverainement accompli; mais le fini, le créé et ses rapports, n'est-il pas l'imperfection même?

C'est que le philosophe ne saisit d'une main vraiment

[1] 4 Août 1680. Ed. Montmerqué, t. VIII, p. 9.

assurée qu'une moitié du principe, à savoir l'excellence du Père du monde, sa sagesse et sa bonté; l'autre moitié, qui semble toujours couler et fuir à travers son système, est que l'œuvre de Dieu, réalisée dans le fini, les voies simples et générales appliquées au gouvernement d'un univers créé, sont de leur nature même soumises aux défauts, aux limites, aux imperfections.

Malebranche trouverait-il donc irrévérent de dire qu'il y a des imperfections dans l'œuvre divine? Mais combien il est plus impie de tendre à donner au monde créé l'immuable perfection? Non, assurément, il n'y a pas d'irrévérence à reconnaître que l'univers, tout en venant d'une puissance illimitée, tout en portant gravé profondément en lui le dessin de son incomparable architecte, a cependant des bornes, des taches, des défaillances. Et, bien qu'ici je me place au seul point de vue scientifique et abstrait, je puis raisonner de même au regard de la théologie. Certes, cette terre déchue, cette société dégradée et punie, peuvent être supposées meilleures, et ce n'est pas Malebranche qui le niera; mais quand vous remonteriez aux origines, à l'homme dans son éclat primitif et au monde brillant de sa native splendeur, l'homme et le monde n'en seraient pas moins imparfaits aux yeux de qui comprend l'infini. Sans avoir, comme au temps présent, la marque déshonorante d'une nature châtiée, la créature n'en garderait pas moins ses limites et ses défauts. Et quel que soit le don que vous accordiez au fini, il restera cependant toujours une incommensurable distance

entre ce qui m'environne et ce qu'entrevoit l'esprit aux régions indéfinies du possible.

Et toutefois, malgré ces écarts, combien le but du philosophe est généreux, noble, élévé! Il s'agit pour lui de saisir ici-bas les traces de Dieu, de rendre sensibles ses plus consolants attributs : sa providence et sa bonté. Mais pourquoi outrer les choses? Le doigt divin est assez imprimé dans son œuvre; malgré les défauts du monde terrestre, le gouvernement d'en haut y brille d'un éclat qu'on ne saurait nier. Que Malebranche remarque donc, qu'il admire l'action de Dieu ici-bas, et qu'il nous porte par la reconnaissance aux choses invisibles et illimitées; on lui saura gré de quitter ses idées absolues pour descendre aux objets sensibles; mais qu'il n'aille pas transporter sur cette terre la perfection qui n'appartient qu'au ciel.

Nous avons déjà indiqué comment Malebranche, réduisant trop le rôle des choses sensibles et contingentes, avait été amené à ne déclarer rigoureusement certain que l'élément intellectuel et nécessaire. Mais ici nous devons entrer dans quelques détails sur ce sujet. Dans le but de démontrer que le témoignage des sens n'a pas de portée sérieuse, l'oratorien oppose les sens et à eux-mêmes et à des principes assurés aux yeux de la raison. C'est ainsi que le juge prouve qu'un témoin est menteur en le mettant en contradiction, soit avec ses propres paroles, soit avec d'autres témoins, soit avec un fait dont on ne saurait douter. En premier lieu, les mêmes sens font des rapports divers aux différents

hommes : pour les ictériques le ciel et les prairies paraissent jaunes. Cela vient de la variété des tempéraments et des organisations; et, conclut le philosophe, comme on ne peut assurer qu'il se trouve deux hommes sur la terre qui aient les mêmes organes dans une parfaite conformité, on ne peut pas non plus dire qu'il est deux hommes sur la terre qui aient tout à fait les mêmes sentiments des mêmes objets[1]. En outre, il est facile de démontrer que dans une même personne les différents sens présentent des témoignages contradictoires : ainsi, les yeux fourniront d'un bâton à moitié plongé dans l'eau une idée que rectifiera le toucher. On peut, en second lieu, mettre également les sens en évidente contradiction avec la raison : Lucrèce, jugeant par eux, attribue au soleil une dimension ridicule à qui veut réfléchir, et le paysan qui n'apprécie la marche des astres que par ce qu'il voit, en parle d'une façon évidemment absurde pour l'homme éclairé.

De ces observations sur les erreurs que produisent les rapports des sens, Malebranche conclut qu'il faut contrôler leur témoignage par des expériences réitérées, par de nombreuses comparaisons, et surtout par l'examen attentif et prudent d'une saine raison. Ces arrêts sont sages, mais par malheur il ne s'y tient pas; et il va tout gâter en outrant la conséquence de ses remarques. « Puisque les sens trompent, dit-il, puisqu'ils sont essentiellement faillibles, il ne faut pas leur

[1] *Recherche de la vérité*, liv. Ier, ch. XIII.

prêter foi. » Funeste conclusion! principe véritablement digne du plus absolu sceptique! On peut dire la même chose du témoignage humain : l'homme est susceptible d'erreur; il ne faut donc plus croire à sa parole, il faut donc renoncer à toute certitude historique. S'il était très-sensé et très-philosophique d'enseigner à chercher le fond même des choses, à juger non-seulement d'après les yeux et les oreilles, mais encore d'après la raison qui les redresse [1], il est aussi injuste qu'imprudent de venir déclarer les sens scientifiquement convaincus d'impuissance. Sans doute, Malebranche trouvera un remède : si la raison ne peut donner « de démonstration exacte d'un autre être que de celui qui est nécessaire, » la révélation nous apprendra qu'il existe réellement des hommes et un monde. « On ne peut déduire démonstrativement l'existence des corps de la notion de l'être infiniment parfait et qui se suffit à lui-même; car les volontés de Dieu qui ont rapport au monde ne sont point renfermées dans la notion que nous avons de lui. Or, n'y ayant que ces volontés qui puissent donner l'être aux créatures, il est clair qu'on ne peut démontrer que les vérités qui ont une liaison nécessaire avec leur principe. Ainsi, puisqu'on ne peut s'assurer de l'existence des corps par l'évidence d'une démonstration, il n'y a plus d'autre

[1] La raison décide en maîtresse,
Mes yeux, moyennant ce secours,
Ne me trompent jamais en me mentant toujours.
(*Un animal dans la lune.*)

voie que l'autorité de la révélation [1]. » Les corps non-seulement ne sont pas intelligibles par eux-mêmes, mais encore ils n'ont pas d'*efficace* propre; et ils ne peuvent pas plus agir sur l'entendement qu'ils ne peuvent correspondre immédiatement entre eux. « La matière, dit Malebranche, n'est capable ni de se remuer elle-même, ni de se donner aucune modalité; toute sa propriété est de recevoir diverses figures et divers mouvements. Elle ne peut non plus agir sur l'esprit; une épine semble, il est vrai, ébranler les nerfs et agiter le cerveau; mais le cerveau et les nerfs ne sont que de la matière. Comment donc pourrait-elle se faire sentir à l'esprit? Quel rapport entre une épine et une substance immatérielle? Qu'on ne prétende pas que de l'union étroite de l'âme et du corps découlent une action relative et une dépendance commune : cette idée n'est pas claire; ou plutôt ce sont des mots qui n'éveillent nulle notion réelle; tandis qu'il est très-aisé de comprendre qu'à l'occasion de l'épine, Dieu fasse éprouver à l'âme tel sentiment déterminé. » Comme il n'y a dans le monde qu'une seule source d'idées, ou plutôt qu'une seule idée, il n'y a de même qu'un seul centre d'action, ou plutôt qu'une seule action. Voir dans l'infini, c'est ne voir que l'infini; ainsi, agir par l'infini, c'est ne reconnaître qu'une seule force, une seule cause, un seul principe libre. Être cause occasionnelle ou n'être pas cause, est identique. C'est l'erreur commune, enseigne Malebranche,

[1] VIe entret. métaphysique, 6

d'*humaniser* les corps et de diviniser les esprits. On attribue aux choses matérielles le mouvement, aux animaux la volonté, aux esprits une causalité véritable. Cependant les corps ne sauraient point se remuer d'eux-mêmes, les bêtes ne peuvent régler leurs actions, les esprits ne sont point capables d'agir à l'extérieur. Quelle est en effet la cause qui conserve et qui crée? C'est une cause éternelle, c'est-à-dire chez qui les modifications du temps ne se font pas sentir. Pour elle l'instant de la création ne passe donc pas; il n'y a pas un seul moment où Dieu n'opère sur la créature, comme s'il la créait. Mais, parce qu'un corps ne peut exister qu'il n'ait telle position et telle configuration, Dieu ne peut créer qu'en attribuant au corps son lieu et sa forme. En vertu de la création continuée, tous les anges, tous les démons et tous les hommes joints ensemble ne peuvent ébranler un seul fétu; et l'homme n'est pas plus maître de remuer un atome dans son corps que dans le soleil. Le philosophe reprend ainsi sa démonstration : « Nulle puissance, quelque grande qu'on l'imagine, ne peut surmonter ni même égaler celle de Dieu. Or, il y a contradiction que Dieu veuille que ce fauteuil soit, qu'il ne veuille qu'il soit quelque part, et que par l'efficace de sa volonté il ne l'y mette, il ne l'y conserve, il ne l'y crée. Donc nulle puissance ne peut le transporter où Dieu ne l'arrête pas, si ce n'est que *Dieu accommode l'efficace de son action à l'action inefficace de ses créatures*[1]. » Malebranche

[1] *Entretiens sur la métaphysique*, VII[e] entret.

oublie, dans la crainte d'affaiblir le pouvoir de Dieu, le cas où le créateur donnerait à son œuvre la liberté d'agir sur les corps et même sur les esprits. Pourquoi alors ne pourrais-je point remuer mon bras, ma main, mon pied, transporter ce meuble par la force de ma volonté et de mes organes? Parce que, dites-vous, Dieu ne peut créer un corps qu'en le mettant lui-même en telle place, et qu'il crée continuellement. Mais, en admettant même ce principe de la *création continuée*, je ne vois pas la nécessité de cette conclusion. Dieu ne peut-il pas créer un corps en le mettant simplement dans le lieu que règlera l'homme? Il est bien vrai qu'il reste toujours l'insoluble question de savoir comment un esprit a des relations avec un corps. Mais, dans l'hypothèse même de l'oratorien, cette difficulté subsiste toujours, bien qu'elle soit reculée jusqu'à Dieu. Le philosophe, toutefois, essaye de la résoudre en enseignant que Dieu ne connaît pas directement les existences particulières, qu'il ne les connaît que dans l'acte par lequel il les crée ou les conserve. En effet, dit-il, si Dieu appréhendait directement un objet créé, il y aurait en lui un acte qui en quelque façon dépendrait des choses extérieures, et cet acte serait contraire à sa souveraine indépendance[1]. Cette

[1] Cfr. *Prælectiones philosophicas, Theodicea*, p. 149. « Rerum existentium apprehensione objectiva in Deo posita, foret in Deo actus cognitionis qui ad objectum a Deo distinctum proprie terminaretur, qui proinde ab exterioritate penderet, quatenus ab ea suam perfectionem desumeret. Hoc autem independentiam actus divini destrueret. »

explication, diverse de la prémotion physique des thomistes et de la science conditionnelle des molinistes, est exposée à de graves inconvénients : dire que Dieu ne connaît qu'en son acte, ou dire que Dieu se connaît seul, sont deux propositions identiques. Mais prétendre que Dieu se connaît seul, c'est ou borner la science divine ou nier la liberté humaine.

Il est clair qu'en professant cette dépendance absolue, immédiate, continuelle de la cause éternelle, en croyant que Dieu seul agit directement, il devient fort inutile de supposer un principe spirituel dans les bêtes. Le chien qui vous regarde et vous suit avec affection, le cheval qui vous obéit, la perdrix qui fait la blessée pour attirer le chasseur et sauver par cette feinte sa famille nouvellement éclose, ce sont de purs amas de chair et d'os gouvernés par l'auteur de la création. Ils n'ont ni volonté, ni sentiment, ni action propre.

Qu'est-ce donc? — Une montre. — Et nous? — C'est autre chose.

Autre chose! oui, mais une chose sans causalité, sans liberté vraie, sans réelle vertu, une chose uniquement mue, dirigée, conduite par la volonté divine. Quel est du moins l'avantage que trouve le philosophe dans cette fatale dépendance? De nous donner, dit-il, une plus grande idée du pouvoir de Dieu, en lui attribuant non-seulement l'origine première du mouvement et de l'être, mais encore en lui rapportant, comme à la cause unique et immédiate, toute pensée, tout sentiment, tout acte, en le regardant comme le

seul moteur des choses physiques et des choses morales. Ici encore il ne faudrait pas croire que le philosophe admît toutes les conséquences de son système; il s'efforce au contraire d'accorder, avec un principe qui conduit au fatalisme, la liberté humaine et la responsabilité morale.

Malebranche ne nie donc pas absolument la liberté; mais il pose des principes qui mènent directement et nécessairement à détruire toute volonté, tout libre arbitre.

Dieu seul agit immédiatement; et, comme un ouvrage est plus parfait lorsqu'il s'exécute par la simplicité des lois générales, il faut, selon Malebranche, pour accorder cette action immédiate et cette providence générale, que Dieu établisse certains êtres comme causes occasionnelles. Alors, dans un cas donné, cette cause occasionnelle agira nécessairement d'une façon déterminée par l'ordre immuable. Ainsi, Dieu a établi les anges causes occasionnelles des miracles de l'Ancien Testament; ces anges ne sont point les causes réelles de ces miracles, mais Dieu s'est fait une loi générale de produire des miracles à l'occasion des volontés des anges. A ce principe de la simplicité des voies divines, Malebranche ajoute un second principe qui achève de former son système sur cette matière : c'est que l'incarnation du Verbe est nécessaire dans la création. L'ouvrage de la création, dit-il, serait indigne de Dieu sans Jésus-Christ; c'est, remarque Fénelon, comme si Malebranche disait qu'il serait

mauvais sans Jésus-Christ[1]. Ces deux principes conduisent naturellement à nier dans l'homme la liberté, et à déclarer qu'il n'y a pas de bien en dehors de la grâce.

La théologie catholique enseigne, au contraire, qu'il y a dans l'homme deux puissances distinctes : il a des facultés naturelles, telles que la raison et la liberté morale, et il peut en outre recevoir de Dieu des secours proportionnés à une fin d'un ordre supérieur. Ces secours qui perfectionnent la nature, qui ne sont point compris dans l'idée de notre être, dons libres de Dieu, sont résumés dans le mot authentique de grâce. Le père de la race humaine tombe ; l'homme perd les dons surnaturels, mais il conserve, quoique affaiblies, les facultés qui constituent son essence, la liberté morale et la raison. Après sa chute, l'homme peut donc avoir des vertus et connaître des vérités.

Le dessein du jansénisme est, en niant la distinction de la nature et de la grâce, de persuader que la perte des dons gratuits entraîne la perte des dons naturels. Ainsi, aux yeux de l'auteur de l'*Augustinus*, il n'y a dans l'homme déchu ni liberté, ni raison : seule la grâce de la rédemption, en nous relevant de notre dégradation, nous communique, mais avec un pouvoir auquel on ne peut résister, et la grâce et la vertu. En d'autres termes, la nature est radicalement impuissante, et la grâce opère seule en nous. De là, ceux qui n'ont pas

[1] *Réfutation du système du P. Malebranche*, ch. XXI.

la foi manquent des principes mêmes du bien moral, et ne peuvent faire rien de bon : tous leurs actes sont souillés par la cupidité d'un amour coupable, toutes leurs actions sont mauvaises[1]. Non-seulement affaiblir, mais anéantir la nature humaine, supprimer notre raison et notre liberté, détruire la science, ruiner la philosophie, jeter l'esprit humain dans un complet scepticisme rationnel, tel est donc le génie du jansénisme. Mais ce qu'il faut remarquer avec soin, c'est que si le jansénisme se montre si sévère à l'égard de la raison, il demeure très-attaché au principe de l'autorité. Il ne veut rien accepter de la science naturelle, pour tout recevoir de l'Église. Un intervalle immense sépare donc un Pascal d'un Montaigne, un Quesnel d'un Charron. « Les hommes *avant Jésus-Christ*, dit Pascal, ne savaient où ils en étaient, ni s'ils étaient grands ou petits, et ceux qui ont dit l'un ou l'autre n'en savaient rien, et devinaient sans raison et par hasard, et même ils erraient toujours en excluant l'un ou l'autre. » C'est là l'enseignement de Baïus, de Jansénius et de Saint-Cyran; et l'on peut dire de tout janséniste ce que M. Faugère a dit de Pascal, qu'il serait indifférent et sceptique s'il n'était pas chrétien. Mais, avec Jésus-Christ, Pascal est loin de respirer le scepticisme; s'il

[1] « Probavimus fuse in præcedentibus, nullum omnino bonum moraliter opus, hoc est nullum opus quod non sit peccatum ab infidelibus posse fieri, sed quidquid faciant, quoquo modo se vertant, quamcumque rectam meditentur operationem, totum in eis perversi amoris cupiditate contaminatum esse, utpote qui quamdiu infideles manent, ipsis principiis faciendi moraliter boni careant. » *Augustinus*, t. III, c. II, *De gratia Christi*.

nie la raison naturelle, il admet la foi, et ses œuvres comme sa vie démontrent que sa croyance est vive, ardente, inébranlable. Il ne faut donc pas étendre le scepticisme de Pascal au delà du domaine de la pure philosophie ; mais, sur ce terrain, il devient très-vrai de dire qu'en ouvrant le livre de Pascal, on trouvera le scepticisme à toutes les pages, et il sera permis de s'écrier avec M. Cousin que Pascal est plein de doute[1]. C'est ainsi que Quesnel nommait la philosophie *la mère de l'erreur*. Par une étrange rencontre qui s'est faite de nos jours, une école, ennemie déclarée de Port-Royal, a cependant, comme Arnauld, Pascal et Nicole, décrié la puissance de la raison, dans le dessein de relever l'ordre de la grâce. Mais quel fruit espèrent donc les ardents disciples du comte de Maistre en abondant ainsi dans leur sens, et en ne reconnaissant ni vérité, ni vertu en dehors de la foi[2] ?

Moins absolus que Pascal, dans leur langage du moins, Nicole et Arnauld, en foulant aux pieds les efforts naturels de l'homme, tempéraient parfois la doctrine ou déguisaient l'amertume du breuvage. Ils ne s'écriaient point, avec ce souverain dédain et cette implacable cruauté qui distinguent le génie de Pascal :

[1] *Du scepticisme de Pascal*, Revue des Deux-Mondes. Décembre 1844.

[2] Cfr. un très-récent ouvrage de M. l'abbé Bonnetat, *Études sur la philosophie*. « Rigoureusement parlant, le mot de philosophie devrait être banni de nos dictionnaires, et ce qu'on appelle un cours de philosophie dans nos colléges, remplacé par un cours de logique exclusivement renfermé dans la théorie du syllogisme et la méthode d'argumentation. *Quinze jours* suffiraient à cet enseignement, t. II, p. 481. »

« L'homme n'est qu'un sujet d'erreur naturelle et ineffaçable *sans la grâce*. Rien ne lui montre la vérité; tout l'abuse[1]. » Au fond pourtant, animés du même sentiment de désespoir à l'égard de la raison, ils trouvent plus à admirer dans la stupidité d'une paysanne que dans l'esprit actif d'une femme de cour; et ils verront la folie toute formée dans la tête des hommes[2].

Partageant sur ce point les plus sévères principes de Port-Royal, Malebranche pense que les sens et les passions tyrannisent l'homme et le dupent sans cesse; et sa joie est de rire des philosophes anciens. Ce n'est point sans une profonde tristesse qu'on voit ces belles intelligences se complaire ainsi à couvrir de honte, à accabler l'esprit de l'homme, et mettre un bonheur, avide et sauvage dans son raffinement même, à outrager la science naturelle et ses meilleurs représentants. Heureusement, ici comme ailleurs, nous pouvons toucher du doigt les inconséquences de Malebranche; il a donc loué souvent le mérite de l'évidence, lui qui cependant trouve la nature dégradée et condamnée aux plus affreuses ténèbres: « Par la raison, dit-il, j'ai ou je puis avoir quelque société avec Dieu et avec tout ce qu'il y a d'intelligences, puisque tous les esprits ont avec moi un lien commun[3]. Il y a, remarque-t-il justement dans un autre endroit, des personnes de piété qui prouvent par raison qu'il faut

[1] Ed. de M. Havet, in-12, p. 57.
[2] Nicole, *De la faiblesse de l'homme*, ch. x.
[3] *Traité de morale*. 1697, t. Ier, p. 2.

renoncer à la raison, que ce n'est point la lumière, mais la foi seule qui doit nous conduire, et que l'obéissance aveugle est la principale vertu des chrétiens. La paresse des inférieurs et leur esprit flatteur s'accommode souvent de cette vertu prétendue, et l'orgueil de ceux qui commandent en est toujours très-content. De sorte qu'il se trouvera peut-être des gens qui seront scandalisés que je fasse cet honneur à la raison de l'élever au-dessus de toutes les puissances, et qui s'imagineront que je me révolte contre les autorités légitimes à cause que je prends son parti et que je soutiens que c'est à elle à décider et à régner. » Il est bon cependant de remarquer ici que pour le philosophe il n'y a, dans le fond, qu'une seule véritable raison, qu'il nomme la raison universelle ou le Verbe intelligible. C'est donc « Jésus-Christ lui-même qui nous éclaire par l'évidence de ses lumières quand nous rentrons en nous-mêmes, et qui nous instruit sûrement par la foi lorsque nous consultons l'autorité visible et infaillible de l'Église, qui conserve le sacré dépôt de sa parole écrite ou non écrite[1]. » Mais, malgré des expressions qui manquent parfois d'une netteté suffisante, il est certain que Malebranche a reconnu le pouvoir de la raison; et même son principal dessein est de la faire consulter par l'homme avec une sérieuse et continuelle attention. Malheureusement, si l'auteur de la *Recherche de la vérité* laisse ainsi aux lumières naturelles

[1] *Traité de morale*, 1697, l. II, p. 42.

leur puissance, il refuse, avons-nous dit, aux sens dégradés la faculté de faire parvenir à la certitude des choses extérieures; et par là il se retrouve complétement d'accord avec la pensée fondamentale du jansénisme. C'est, cependant, sur la question de la liberté morale que, malgré des procédés divers, l'oratorien se rapproche le plus décidément de la doctrine de Port-Royal. Quoiqu'il ait été continuellement en lutte avec Arnauld et avec Quesnel, il n'en est pas moins réel qu'il fut parmi ceux qui, au XVII[e] siècle, réduisirent le libre arbitre à une véritable impuissance; aussi le grand Bossuet, et Fénelon avec lui, déclara-t-il son enseignement contraire à la révélation chrétienne et opposé au sentiment que nous avons de la responsabilité de nos actes.

La morale naturelle n'existe pas aux yeux du disciple de Jansénius; la grâce seule est la cause directe de la vertu. L'homme ne peut faire aucun bien; il n'a pour éviter le mal que cette grâce nécessitante et fatale que Dieu donne seulement à quelques élus. Quel triste spectacle alors que celui de la condition humaine! un être sans force et souvent incapable d'obéir au devoir, puisque souvent il manque de la grâce. Et quelle horrible scène que celle de ce monde! « Le monde entier, dit Nicole, est un lieu de supplices où l'on ne découvre par les yeux de la foi que les effets effroyables de la justice de Dieu; et si nous voulons nous le représenter par quelque image qui en approche, figurons-nous un lieu vaste, plein de tous les ins-

truments de la cruauté des hommes, et rempli d'une part de bourreaux, et de l'autre d'un nombre infini de de criminels abandonnés à leur rage. Représentons-nous que ces bourreaux se jettent sur ces misérables, qu'ils les tourmentent tous, et qu'ils en font périr tous les jours un grand nombre par les plus cruels supplices, qu'il y en a seulement quelques-uns dont ils ont ordre d'épargner la vie, mais que ceux-ci même n'en étant pas assurés, ont sujet de craindre pour eux-mêmes la mort qu'ils voient souffrir à tout moment par ceux qui les environnent, ne voyant rien en eux qui les en distingue... Quelle serait la frayeur de ces misérables!.. Et néanmoins la foi nous expose bien un autre spectacle devant les yeux ; car elle nous fait voir les démons répandus par tout le monde, qui tourmentent et affligent tous les hommes en mille manières, *et qui les précipitent presque tous* premièrement dans le crime et ensuite dans la mort[1]. » — Voilà de bien sombres couleurs! Quoi de plus misérable alors que la destinée des hommes? quoi de plus incompatible avec les obligations morales que de semblables principes? qu'importe alors la loi? si j'ai la grâce, je fais nécessairement le bien, si Dieu me la refuse, je suis condamné fatalement au mal. Ce qui est écrit est écrit.

Fondés sur ce principe que tout ce qui appartient à la nature est essentiellement mauvais et coupable, les jansénistes enseignaient que seul l'amour pur de Dieu

[1] *De la crainte de Dieu*, ch. v.

est méritoire. De là ils condamnaient toute pensée se rapportant à notre bonheur, tout sentiment de retour sur nous-mêmes. N'admettant pas de terme moyen, de degré dans la vertu, ne voyant que la perfection absolue, ils rendaient, comme dit Bossuet, l'Évangile excessif et le christianisme même impossible. Aussi les dispositions exigées par Arnauld pour l'eucharistie étaient telles, que non-seulement les fidèles vivant dans le monde, mais que même les saints ne pouvaient les reconnaître en eux sans manquer à l'humilité. Saint Vincent de Paul écrivait à l'abbé d'Orgny que, s'il faisait cas du livre d'Arnauld, « non-seulement il renoncerait pour toujours à la messe et à la commuuion par esprit d'humilité, mais qu'il aurait même horreur du sacrement. » C'étaient là les conclusions naturellement déduites de la doctrine enseignée par l'évêque d'Ypres; mais les auteurs jansénistes ne professaient pas toujours aussi nettement leurs principes; ils les voilaient, les déguisaient sans les adoucir; et, selon le mot piquant de madame de Sévigné, ils changeaient de note sans changer d'avis.

Hâtons-nous de dire que Malebranche, quoiqu'il ait été, pendant de longues années, un janséniste assez décidé[1], ne tomba jamais dans les conséquences

[1] Malebranche, disions-nous p. 81, avait donné son adhésion au formulaire d'Alexandre VII, et la rétracta en 1673. Le P. Adry nous apprend que cette rétractation fut remise aux mains d'Arnauld. Et en effet, dans une lettre du célèbre docteur adressée au P. Quesnel le 15 février 1684, il est question de cet acte que Malebranche semblait alors désavouer : « J'ai bien songé, écrit Arnauld, au papier que le P. Malebranche a donné il y a dix ou douze ans;

extrêmes d'Arnauld et de Quesnel. Il recula devant certains principes trop évidemment fatalistes, et cependant le fondement même de sa morale le conduisait à la négation de la liberté humaine. Et toutefois, chose étonnante ! ce ne fut pas Bossuet, mais Arnauld lui-même qui fit condamner à Rome le *Traité de la nature et de la grâce*. Un autre mérite de Malebranche, bien grand à mon avis, c'est de n'avoir pas agi comme les ménageurs politiques dont parlait madame de Sévigné, mais de s'être toujours franchement expliqué et sans aucun déguisement. On jugera d'ailleurs des qualités comme des défauts de sa morale dans l'exposition que nous en allons donner.

Les fondements de tout devoir reposent sur la connaissance et sur l'amour de l'ordre. Le premier mot

j'aimerais mieux qu'on m'eût coupé la main que de lui en faire aucun reproche. Rien ne serait plus malhonnête que d'abuser de cette confiance. » Ces sentiments sont à l'honneur d'Arnauld. On ignore la conduite de l'oratorien à l'égard de la bulle *Unigenitus*. Ce qui est certain, c'est que, dans ses premiers écrits, il se montre partisan des doctrines fatalistes de Jansénius; plus tard, entièrement brouillé avec tout Port-Royal, Malebranche fut en termes assez convenables avec la Société de Jésus, et, sur la fin de sa vie, il jouit de l'estime de Bossuet et de Fénelon. La curieuse pièce où Malebranche déclare qu'en signant le formulaire il a fait une faute contre sa conscience et agi par faiblesse, doit être lue par ceux qui veulent connaître à fond le caractère du philosophe. D'autre part, on trouve dans les *Réflexions sur la prémotion physique* (p. 8), publiées quelques mois avant sa mort, ces mots bien significatifs : « Je crois avoir prouvé que le sentiment de l'auteur (Boursier) sur l'efficace de la grâce est contraire au concile de Trente et aux constitutions qui condamnent les cinq fameuses propositions. » — C'est bien un retour ; et il faut tenir compte de ces lignes ; car lui-même nous apprend que les auteurs s'éclairent en avançant dans la vie. — *Amour de Dieu*, p. 49. — Cfr. *Correspondance*, p. 8 et 9, où l'on trouve également des sentiments opposés au jansénisme.

inscrit dans la philosophie morale de Malebranche, c'est l'ordre, comme dans sa métaphysique c'était la vérité. Et cet ordre, règle des actions humaines, roi de toutes les choses mortelles et immortelles[1], c'est Dieu lui-même, considéré comme loi universelle des volontés, de même que la vérité, principe des rapports nécessaires, c'est Dieu regardé comme la lumière des intelligences.

Dieu, cause générale des choses morales et des choses naturelles, ordre immuable et souverain, agit d'une façon constamment uniforme et par les voies les plus simples; de là il arrive que Dieu ne veut pas positivement tout ce qu'il fait[2]. Ainsi, bien que ce soit Dieu qui mette en mouvement un lion prêt à me dévorer, j'ai le droit de fuir; car l'ordre, en causant, en vertu des lois uniformes et simples, la fureur apparente de l'animal féroce, n'a point en vue pour cela que le lion me déchire. C'est par là que, dès le début de sa morale, Malebranche essaye d'échapper à l'accusation de fatalisme qui semble devoir être portée naturellement contre les lois simples, uniformes, constantes de l'ordre éternel. Ayant en effet enseigné que seul Dieu est cause véritable et directe, et qu'il se conduit nécessairement par les voies les plus simples et par des lois toujours immuables, il devrait résulter de là

[1] Νόμος, ὁ πάντων βασιλεὺς
Θνατῶν τε καὶ ἀθανάτων.
(Pindare, *Frag.*, éd. Boiss., p. 299.)

[2] *Traité de morale*, l. Ier, p. 18.

que l'homme n'a que se laisser guider par cette force irrésistible et immédiate. Le philosophe et le chrétien repousse avec énergie cette conséquence impie; il déclare que nous pouvons et que nous devons souvent résister à l'action divine, « parce que Dieu, suivant constamment les lois générales qu'il s'est prescrites, la combinaison des effets, qui en sont des suites nécessaires, ne peut pas toujours être conforme à l'ordre, ni propre à l'exécution du plus excellent ouvrage. » Ne nous y trompons point : les causes occasionnelles n'ont été inventées que pour dissimuler l'action absolue et unique de Dieu. En donnant à des forces annihilées par l'irrésistible gouvernement de la cause générale, à des êtres qui ne sont en réalité que l'occasion et non la raison des actes, la dénomination équivoque de causes occasionnelles, Malebranche s'aveuglait lui-même sur les conséquences d'un tel principe. La pensée mère de la morale de l'*Augustinus* était que l'homme réduit aux seules forces de la nature a perdu la liberté, non-seulement la liberté de faire le bien, mais encore de s'abstenir du mal[1]. Le système de Malebranche, pris à la rigueur, non-seulement mènerait à cet enseignement fataliste de Jansénius, mais aboutirait à déclarer que le père de la race humaine était forcé de pécher. Aussi ne craint-il point de dire que le monde avant Jésus-Christ étant moins parfait, l'incarnation du Verbe divin était nécessaire absolument dans la

[1] « Periit libertas non solum agendi bonum, sed etiam abstinendi a malo. » — Jans., *Augustinus*, lib. III, cap. IX, *De statu naturæ lapsæ*.

création. On voit comme tout devient fatal dans ces principes : puisque la rédemption est nécessaire, le péché d'Adam était essentiellement demandé par l'ordre pour l'accomplissement de l'œuvre divine. A cette juste observation présentée par Fénelon même, Bossuet ajoutait que « la contradiction, dans la doctrine du P. Malebranche, consiste, en effet, en ce que d'un côté Dieu ne peut vouloir le péché, et que de l'autre il est essentiel à l'ordre, qui est Dieu même[1]. » Par une autre contradiction, remarquée aussi par ses adversaires, malgré l'absolue et immédiate action de la cause générale, le philosophe accorde cependant aux causes occasionnelles quelque pouvoir. Arnauld a pu même l'accuser de pélagianisme. Cette nouvelle inconséquence de l'oratorien doit lui être comptée; il faut donc dire que sa théorie devait le conduire à la négation de la liberté humaine, mais qu'il recula devant cette odieuse conclusion. Ainsi un païen « peut faire des actions bonnes et méritoires, des actions conformes à l'ordre[2]; » Port-Royal n'admettait point que sans la grâce de Jésus-Christ il y eût un acte moral et méritoire; et Malebranche, bien qu'il crût que Dieu seul, agissant en nous, nous laissât dans le mal ou opérât le bien dans nos âmes par la grâce irrésistible, concède aux Socrate, aux Platon, aux Épictète, des actions méritoires et des vertus naturelles. Ces bonnes actions sont méritoires, il est vrai, parce qu'elles

[1] *Réfutation du système du P. Malebranche*, ch. XXIII.
[2] *Traité de morale*, t. Ier, p. 78.

sont conformes à l'ordre; mais elles ne donnent point droit aux vrais biens, parce qu'elles dépendent d'un cœur corrompu où l'amour-propre domine[1]. Puisqu'il y a des vertus naturelles, une liberté naturelle, il y a donc non-seulement une morale chrétienne, mais une morale naturelle. Le philosophe ne repousse pas absolument cette conséquence, mais il affaiblit, à cause de ses préoccupations jansénistes, le pouvoir de l'honnêteté naturelle; il restreint le plus qu'il peut la faculté qu'il avait accordée, et, tout en critiquant le P. Boursier lorsqu'il semble réduire au néant la liberté de la créature[2], et en se moquant spirituellement de ce que l'auteur de *l'Action de Dieu sur les créatures* avait fait de l'homme un automate animé, il n'en a pas moins persévéré dans ses étranges et fatalistes idées sur la cause générale et sur les causes occasionnelles. Sans doute, ce n'est pas la prémotion physique qui force les volontés, mais, ce qui revient au même, la cause générale. Dans le système de Malebranche comme dans celui de Boursier, remarque justement M. Damiron, l'homme ressemble à la statue dont s'est ingénieusement raillé l'oratorien. Seulement, avec le P. Boursier, Dieu « tire le cordon, la statue salue, et Dieu est content de ces hommages, » tandis qu'avec Malebranche, « Dieu met en mouvement les causes occasionnelles, la statue salue, et Dieu est satisfait. » C'est une machine plus compliquée, un auto-

[1] *Traité de morale*, t. Ier, p. 80.
[2] *Réflexions sur la prémotion physique.*

mate mieux disposé, mais, hélas! c'est toujours une machine, c'est toujours un automate!

On pourrait être surpris de voir dans la morale de Malebranche les questions les plus abstraites de la grâce, si l'on ne se rappelait, ce que j'indiquais précédemment, que le philosophe, en admettant une morale naturelle, la réduit à peu près au néant. Quoiqu'il soit souvent parlé de raison et de nature dans son *Traité de morale*, il n'en est pas moins réel que c'est un livre fondé sur le seul christianisme. On y trouve même des principes sévères, des lois austères, que la religion n'impose pas, quoique l'Évangile les conseille. Le caractère de Malebranche consiste donc précisément dans la confusion de la religion avec la science, de la théologie avec la philosophie, de l'ordre surnaturel avec l'ordre naturel, ou plutôt, répétons-le, malgré certains efforts, dans l'abaissement systématique de la nature et de la morale purement humaine. Oubliant que saint Augustin enseignait qu'il y a une loi gravée dans le cœur, il ne reconnaît guère de science des choses pratiques en dehors de la révélation : « La philosophie, disait-il, c'est la religion. » C'était nier la science de l'homme.

Mais, lorsqu'une fois on a regretté cette perpétuelle tendance à réduire la force humaine à une radicale impuissance, on trouvera dans le *Traité de morale* des enseignements généreux, élevés, pleins des sentiments les plus capables de porter l'esprit au goût du bien. Écrit d'un style plus soutenu, plus sérieux, mais plus ému que celui de la *Recherche de la vérité*, ce livre

doit être regardé comme un des chefs-d'œuvre de cet auteur et comme un ouvrage excellent. Il est donc à regretter sincèrement que l'éditeur récent des œuvres de Malebranche ait laissé de côté ce beau travail devenu rare, tandis qu'il a réimprimé la *Recherche de la vérité*, dont on avait de nombreuses éditions. C'eût été un véritable service à rendre aux lettres et à la philosophie que de donner un écrit dont les erreurs ne sont plus à craindre, et où l'on peut puiser de grandes et fructueuses leçons. On va voir comme il y présente dans un ensemble étroitement lié les lois diverses qui règlent les mœurs des hommes.

Les devoirs, fondés sur l'ordre, se rapportent à Dieu, à la société et à soi-même. Dieu étant puissance, sagesse et amour, exige de nous qué nous correspondions à ces trois attributs. Nous n'avons de mouvement que par son amour, nous sommes unis à sa sagesse, nous dépendons de sa puissance. C'est en Dieu seul que réside la puissance; toutes les volontés des créatures sont par elles-mêmes inefficaces. Lui seul est le principe de toutes choses et conséquemment la fin universelle; c'est vers lui que doivent tendre toutes les actions des esprits. Si Dieu pouvait cesser de se connaître comme fin suprême des choses, alors on pourrait aimer la créature et en être aimé, se réjouir et se consoler dans son amitié, s'occuper de soi ou de la puissance imaginaire des êtres finis[1].

De même que tout être dépend essentiellement du

[1] *Traité de morale*, t. II, p. 18.

créateur, ainsi tout esprit est uni à la sagesse suprême. Nulle créature ne peut agir par ses propres forces, nul esprit ne peut non plus s'éclairer de ses propres lumières. L'esprit de l'homme semble, il est vrai, à cause de l'union de l'âme et du corps, avoir des rapports avec les choses sensibles, mais, en réalité, il ne communique point avec le monde visible dont il admire les beautés; il est uni à Dieu seul qui le promène dans le pays de la vérité pour lui en montrer l'ordre et les merveilles[1]. Le devoir de l'esprit est donc de retenir les idées qui nous dissipent, et d'éloigner les illusions sensibles, afin de consulter la raison universelle et d'écouter la vérité dont les accents se font entendre à l'intérieur de l'âme humaine.

Ainsi, nous ne connaissons rien que par la lumière de Dieu, et nous n'agissons que par son efficace; nous ne pouvons non plus aimer aucun bien, si ce n'est par l'impression continuelle de l'amour que Dieu se porte à lui-même. Il n'y a qu'un seul bien véritable, et on ne peut aimer que lui. Mais comme, par erreur, il arrive que nous prenons quelquefois le mal pour le bien, dans ce cas, nous haïssons le bien par la haine dont nous sommes pénétrés à l'égard du mal. Afin que l'amour reste sûrement attaché au véritable bien, il faut donc s'appliquer uniquement à l'ordre immuable, en y conformant ses désirs et les mouvements de son cœur. C'est là non-seulement la perfection, dit Malebranche,

[1] *Traité de morale*, t. II, p. 34.

mais le rigoureux devoir; aussi, toute affection qui ne serait pas animée de l'amour dominant de l'ordre, tout mouvement qui ne tendrait point à Dieu, serait par là même vain, inutile et conduirait au mal. Par là Malebranche encore se rattache aux austères préceptes du jansénisme : en condamnant comme criminels les nobles instincts de la nature, les efforts généreux de l'honnêteté ou de la compassion, les sentiments spontanés de l'homme, il montre qu'il est pénétré des maximes de Quesnel et d'Arnauld.

Effaçant toujours ainsi les droits et le pouvoir de la nature, il ne regarde la société que dans ses rapports avec l'ordre éternel. La fin de l'homme étant l'union en Dieu, le dessein de la société présente étant de nous préparer et de nous former à une société plus parfaite, Malebranche, suivant son habitude, oublie les nécessités actuelles, et, ne songeant qu'à la fin principale de l'homme, néglige fort sa fin secondaire ici-bas. Considérant les hommes comme les causes occasionnelles de l'action divine, nous devons leur montrer de l'estime, de l'obéissance et de l'amour, et les aider à mériter les biens infinis. Malebranche, comme il est aisé de le prévoir, glisse assez rapidement sur les devoirs de la charité purement matérielle, pour appuyer fortement sur l'obligation que nous avons de porter les autres au goût des choses intelligibles. Et c'est là que ce génie tout céleste semble triompher; peu lui importent, en vérité, les nécessités de l'ordre sensible : il a presque oublié que nous

avons des corps, et il ne s'occupe guère que de so-ciété des âmes.

Toutefois, de temps en temps, quittant les hauteurs où il se plaît, il ramène son regard sur la terre, mais toujours avec un suprême mépris pour les agitations des choses humaines. Il fixe même assez longtemps son attention sur l'origine des conditions ; et il apporte dans cette grave matière une appréciation d'autant plus désintéressée, qu'il regarde comme des choses peu souhaitables le pouvoir et la propriété. Également éloigné d'une coupable révolte et d'une soumission servile, il se montre en cette question véritable philosophe sans cesser d'être chrétien. Après tant de débats et tant de travaux sur ce point délicat, on verra qu'on a peu ajouté aux observations de l'oratorien.

Par leur nature et par leurs droits, les hommes sont nés égaux. La raison devrait seule les gouverner en leur imposant les mêmes obligations. Mais, par suite de la dégradation primitive, les hommes, devenus rebelles à la voix de la raison, et portés à se nuire pour satisfaire leurs mauvais penchants, ont été forcés de se choisir des protecteurs visibles. La raison ne suffit plus à sauvegarder les droits mutuels : il a fallu des magistrats pour les assurer. L'ambition des chefs et la flatterie des subordonnés augmentèrent d'une manière extrême les prétentions des princes et la soumission des sujets ; et on vit des esclaves et des tyrans. C'est donc le péché et le vice qui ont introduit l'inégalité

des conditions, c'est le péché et le vice qui l'ont accrue démesurément. Souvent même, dans l'ordre présent, l'élévation et les richesses tirent leur source de l'injustice et de l'ambition des aïeux[1]. Mais comme l'injustice des ancêtres est ensevelie dans l'oubli, l'éclat actuel des dignités et de la fortune éblouit les yeux et les esprits. « Le commun des hommes, jugeant des choses par l'impression qu'elle fait sur leurs sens, regardent comme des demi-dieux ceux qui se font traîner avec un équipage magnifique; et au lieu de fermer la vue en présence d'un appartement superbe, pour juger solidement du mérite personnel de celui qui l'habite, ils ouvrent insensiblement les yeux à la beauté qui les sollicite et qui les enchante, et unissent à la personne même tout l'or et le marbre dont sa maison est embellie. Mais un philosophe chrétien regarde sans s'ébranler la magnificence qui étonne et qui prosterne les imaginations faibles; et, persuadé qu'il est que ce qui nous appartient n'est pas nous, et que la grandeur de l'âme ne peut subsister avec l'injustice et l'abus de la puissance, il ne trouve rien de plus difforme qu'une âme basse et méprisable logée dans un bâtiment élevé et que tout le monde admire[2]. » Ces paroles sont d'un esprit éclairé et d'une noble raison; Rousseau n'a rien écrit de plus fort. C'est ainsi que Malebranche s'élève éloquemment et justement contre les appréciations fondées sur le train, sur la magnificence, sur

[1] *Traité de morale*, t. II, p. 185.
[2] *Ibid.*, p. 156.

la splendeur extérieure. « Ces appréciations, outre qu'elles rabaissent l'esprit de celui qui les forme, inspirent de l'orgueil aux hommes élevés et les entêtent de leur grandeur. De là vient qu'un seigneur brutal regarde ses vassaux comme des hommes d'une espèce méprisable, et que des serviteurs écoutent leur maître comme la vertu et la raison incarnée. » Mais, en flétrissant la servilité et l'orgueil tyrannique, Malebranche reconnaît que dans le monde actuel la différence des conditions est nécessaire. La raison le veut, et Dieu lui-même approuve cette inégalité. Le principe d'autorité est donc la loi des sociétés, et la propriété est sacrée. Le droit particulier l'exige; l'ordre commun le demande. Mais, pour cela, l'inférieur n'est point abaissé; il se soumet aux hommes comme aux causes occasionnelles de la divine volonté à laquelle il rapporte tout, et il voit dans le pouvoir constitué le gouvernement direct et immédiat du Maître éternel. Ce n'est malheureusement, continue Malebranche, que le petit nombre des hommes qui s'acquittent ainsi de leur devoir. Il est aisé, en effet, pour un esprit en qui font défaut la fermeté, la noblesse et la dignité, de chercher à profiter des penchants du supérieur, de caresser, de flatter, de développer les endroits par où il est faible, afin de s'en servir à son propre avantage; c'est par là qu'au lieu de s'honorer en regardant en tout le droit immuable, on s'abaisse en se rendant l'esclave du caprice de l'homme. L'inégalité des conditions, ajoute le philosophe dans une belle conclusion,

devrait donc humilier à la fois et celui qui gouverne, et celui que la fortune a fait naître sujet, en rappelant à tous deux la honteuse nécessité de la force brutale et le triste besoin de la répression matérielle à l'égard d'une société qui avait été dans l'origine soumise à la seule raison, et pour des êtres dont la conscience et la liberté forment les plus grands priviléges.

TROISIÈME PARTIE

ÉTUDE LITTÉRAIRE

CHAPITRE PREMIER

Du style de Malebranche.

LES ÉCRITS DE MALEBRANCHE RÉVÈLENT UN GÉNIE TOUT CONTEMPLATIF, UNE NATURE ARDENTE ET CONVAINCUE, QU'ACCOMPAGNENT UNE GRACE TENDRE ET TRISTE ET UN ESPRIT DÉLICAT.

Le trait distinctif de Malebranche se montre dans son goût si décidé pour les pures et abstraites méditations. Contempler d'un œil que rien ne distrait les idées absolues, vivre d'adoration, savourer dans le recueillement de la solitude « le pain dont l'esprit se nourrit et s'engraisse[1], » ce fut là sa véritable vocation, et tout le rôle qu'il eut à remplir. Inflexible, exclusif, hautain, appliqué à ses seules vues, il ne semble point né pour agir immédiatement sur les hommes ; il ne pouvait paraître avec un plein succès sur un théâtre où il faut un génie souple, une certaine condescendance à l'égard des opinions d'autrui, ou tout au moins quelque attention aux pensées de ceux devant qui l'on est. Le

[1] *Méditations chrétiennes*, XIII, 3.

barreau, la chaire, la tribune, exigent que l'orateur pénètre dans l'esprit de ses auditeurs, descende en leur cœur pour reconnaître quels sentiments les peuvent émouvoir, quelles raisons les sauraient convaincre, quelles fibres chez eux sont faciles à toucher. Ceux qui sont appelés à discuter en public, doivent étudier, observer, approfondir les hommes qu'ils veulent maîtriser. Aussi, les endroits où se livrent les grands combats de la parole, les salons mêmes, champs habituels d'escarmouches et de petites guerres, sont ordinairement fermés aux natures qui ne veulent en rien s'accommoder aux autres, aux caractères qui se séparent des idées communes. Pour terrasser d'un coup sûr les esprits, il faut, ainsi que Bossuet, savoir où ils sont sensibles; afin de ravir les cœurs en les enchantant, il est nécessaire de posséder, comme Fénelon, les secrets de leurs penchants et même de leurs faiblesses. Enfin, si l'on veut s'emparer de la raison de ses adversaires, en leur livrant un assaut en règle à la façon de Bourdaloue, n'a-t-on pas besoin d'étudier sérieusement la place, de surveiller les diverses positions, d'être rompu sur la manœuvre et la tactique de l'ennemi? Bossuet, Fénelon, Bourdaloue, tout en s'élevant vers Dieu, ne quittent pas entièrement la terre et vivent avec les hommes; mais Malebranche, toujours ennuyé de ce monde, absorbé par la contemplation des choses éternelles, sans aucun égard pour quoi que soit qui s'écarte de sa manière de penser, ne pouvant supporter sans se révolter la moindre contradiction, l'objection

la plus légère, n'était point destiné à demeurer au milieu de la société; la retraite était bien son partage. Méprisant les soins vulgaires de l'existence, il eût volontiers demandé avec un Père du désert si les hommes bâtissaient encore des maisons. Par là, il ressemble à Pascal, dont la fière raison dédaignait l'estime des hommes, se raillait de leurs efforts et de leurs inquiétudes au sujet de la vie matérielle, s'effrayait de les voir s'attacher à *quelques objets plaisants*.

En entrant à l'Oratoire, il a donc très-exactement obéi à son génie. C'est en effet dans la solitude que Malebranche paraît avec tout son éclat; lorsqu'il se renferme dans sa cellule, je le vois sous son vrai jour, avec ses admirables dons : sa modestie, sa grâce simple et pure, son touchant détachement des choses de ce monde, sa douce et sainte contemplation, ravissent, pénètrent, émeuvent profondément. Quand son âme trop pleine d'amour déborde en pieuses effusions, qui resterait froid en l'entendant, en le considérant? Alors, cette fraîcheur d'imagination, ces épanchements affectueux et délicats, cette religieuse onction dont les amis de la retraite ont l'art, séduisent le cœur attendri. Les yeux fixés vers Dieu, l'âme doucement émue, l'esprit rempli d'un ineffable mépris pour tout ce qui n'est pas éternel, le religieux ressemble vraiment alors à l'auteur inconnu de *l'Imitation*. Il a ce feu calmé par la prière, cette exquise naïveté, cette tristesse suprême, ces larmes et ces soupirs, cette science profonde en sa simplicité, que nous révérons dans le soli-

taire qui traça les pages du plus beau livre qui soit sorti de la main d'un homme. C'est le même silence imposé aux bruits de la terre, le même apaisement des sens, la même vie intérieure sous le regard de Dieu. Ah! qu'en ces heures de recueillement, d'adoration, de contemplation, Malebranche est véritablement grand! Et pour ne pas vouloir discuter avec les hommes, pour ne pas leur exposer ses systèmes, qu'il leur parle éloquemment! En ouvrant *les Méditations chrétiennes*, il me semble que je suis brusquement introduit au milieu des mystères du cloître. La parole humaine, ainsi que dans *l'Imitation*, y entretient avec le Verbe éternel un commerce intime et sacré. On croit entendre la voix d'en haut qui répond à l'appel du solitaire, et on est saisi d'un religieux respect. « Quoi! mon Jésus, c'est donc vous-même qui me parlez dans le plus secret de ma raison? c'est donc votre voix que j'entends? Quoi! c'est vous seul qui éclairez tous les hommes! Hélas! que j'étais stupide, lorsque je pensais que les créatures me parlaient, quand vous me répondiez! que j'étais superbe, lorsque je m'imaginais que j'étais ma lumière à moi-même, quand vous m'éclairiez! que j'étais insensé, lorsque je voulais rendre aux intelligences le culte et la reconnaissance que je ne dois qu'à vous! O mon unique maître, que les anges mêmes vous adorent avec tout ce qu'il y a d'esprits, puisque vous êtes seul leur raison et leur lumière, et que les hommes sachent que vous les pénétrez de telle manière que, lorsqu'ils croient se répondre à eux-mêmes

et s'entretenir avec eux-mêmes, c'est vous qui leur parlez et qui les entretenez ! Oui, lumière du monde, je le comprends maintenant, c'est vous qui nous éclairez, lorsque nous découvrons quelque vérité que ce puisse être ; c'est vous qui nous exhortez, lorsque nous voyons la beauté de l'ordre; c'est vous qui nous corrigez, lorsque nous entendons les reproches secrets de la raison ; c'est vous qui nous punissez ou nous consolez, lorsque nous sentons intérieurement ces remords qui nous déchirent les entrailles, ou ces paroles de paix qui nous remplissent de joie... Hélas ! à quoi pensent les hommes, de ne point reconnaître celui qui leur donne la vie ! Ils se mettent en peine de savoir quelles sont les viandes dont on nourrit le corps, et ils négligent d'apprendre quelle est la substance qui nourrit les esprits... O Jésus, ma lumière et ma vie, nourrissez-moi de votre substance, faites-moi part de ce pain céleste qui donne aux esprits la force et la santé ! Je ne puis vivre pour vous si je ne vis de vous : je ne serai jamais animé de votre esprit si je ne suis éclairé de votre lumière ; et si je ne suis étroitement uni à vous je ne serai jamais parfaitement raisonnable. Mon unique maître, mettez-moi, je vous prie, au nombre de vos fidèles disciples. » A ces paroles, on pourrait joindre la belle prière qui est à la tête des *Méditations chrétiennes* : « O Sagesse éternelle, je ne suis point ma lumière à moi-même, et les corps qui m'environnent ne peuvent m'éclairer ; les intelligences mêmes, ne contenant point dans leur être la raison qui

les rend sages, ne peuvent communiquer cette raison à mon esprit. Vous êtes seul la lumière des anges et des hommes; vous êtes seul la raison universelle des esprits; vous êtes même la sagesse du Père, sagesse éternelle, immuable, nécessaire, qui rendez sages les créatures, et même le Créateur, quoique d'une manière bien différente. O mon véritable et unique maître, montrez-vous à moi, faites-moi voir la lumière en votre lumière. Je ne m'adresse qu'à vous, je ne veux consulter que vous. Parlez, Verbe éternel, parole du Père, parole qui a toujours été dite, qui se dit et qui se dira toujours; parlez, et parlez assez haut pour vous faire entendre, malgré le bruit confus que mes sens et mes passions excitent sans cesse dans mon esprit. »

Ainsi que l'auteur de *l'Imitation*, le religieux de l'Oratoire, fuyant le bruit du monde, se soucie peu des livres, et goûte avant tout sa chère solitude. Les affaires le poussent au dehors; mais il veut rentrer au dedans. Il écrit en 1684 : « Il y a longtemps que je désire le repos et la pratique de la vertu; je crois en avoir assez dit; mais j'ai des amis qui veulent que je parle encore. Je veux me taire[1]. » Ailleurs, il se plaint de n'entendre plus rien dans la plupart des livres[2]. Ses goûts se révèlent vivement partout, dans ses œuvres, dans les lettres publiées par M. Cousin et par M. Charma, comme dans celles que nous mettons au jour. Le P. Adry nous le peint méditant dans une

[1] Lettre de Malebranche à l'abbé B., p. 11.
[2] Lettre du 3 novembre, p. 4.

cellule obscure, et y passant presque toutes ses heures. Lorsqu'il avait à réfléchir, dit-il, il voulait être seul; il était inquiété par l'idée seule d'avoir quelqu'un près de lui[1]. La lettre de Lenfant, traducteur de la *Recherche de la vérité*, le montre fermant les fenêtres de sa chambre et rêvant dans le silence et dans l'obscurité[2]. J'attribue même à ce goût d'une vie solitaire cette sorte d'irritation et d'humeur qu'il manifeste quand le soin de sa défense le force à rompre avec ses habitudes. Quand on est si fort ami de la retraite, quand on redoute ainsi le monde, il est naturel d'en perdre le ton et les mœurs, et d'être un peu brusque dans les luttes de l'intelligence, où l'homme de société sait toujours conserver une politesse exquise et une délicate courtoisie. Ce n'est pas qu'il faille outrer les choses : malgré son vif attrait pour la vie des premiers anachorètes, Malebranche, nous le savons, eut des amis, mais des amis qui, comme lui, aimaient la science et le travail; cela n'est pas entièrement opposé : les hommes qui cherchent la solitude se réunissent quelquefois pour s'exciter mutuellement au goût du travail et de l'obscurité.

Comme cet esprit austère n'exprimait les pensées qui le remplissaient que dans le dessein de faire partager aux autres ses sentiments; comme il n'écrivait que poussé par ce zèle dont l'homme convaincu est animé, d'attirer les esprits des autres à sa croyance, tout en lui respire la loyauté, la bonne foi, la modestie et la simplicité.

[1] Ms. du P. Adry, 1re partie.

[2] Lettre de M. Lenfant, p. 44.

Comme il aime sincèrement la vérité, et comme on conçoit bien qu'il passe ses jours à la chercher! et comme il pratique bien ce qu'il enseigne! Il ne faut pas vouloir, pour quelque intérêt que ce soit, l'arracher à ses devoirs ou à ses études[1]. En vérité, en voyant ces consciencieux méditatifs du XVIIe siècle, si parfois on les trouve un peu rigoureux, on est, dans le fond, pénétré pour eux de respect et d'admiration. Quelle différence avec ceux qui leur succédèrent dans l'étude de la philosophie! Ah! je le sais bien, la société de Voltaire et de Rousseau n'était plus celle de Pascal, de Malebranche, de Nicole; ils n'avaient guère sous les yeux qu'une foule corrompue, moqueuse, égoïste; je sais bien aussi que les moralistes du XVIIIe siècle n'ont pas été sans vouloir réformer les vices et les abus dont ils étaient témoins; mais, hélas! les réformateurs cèdent au torrent qui entraîne la France; en le grossissant, ils rendent son cours plus rapide, et si l'un d'eux ne boit pas à la coupe enchantée où son siècle s'enivre, il vit dans un monde fictif, se crée des vertus imaginaires, sans même conserver les derniers vestiges des mœurs honnêtes et les faibles dehors dont se parent ses contemporains. Les œuvres de ce temps ressemblent trop à ses soupers délicats, où la chère délicieuse, le vin pétillant, un luxe exquis, ravissaient les sens en les énervant. Moins piquante, dégagée de cette finesse, de ces raffinements dangereux, la philosophie de l'âge précédent offre un

[1] Voir la lettre du 23 décembre 1688, p. 20.

repas solide et simple, d'où l'on sort réjoui et fortifié. Rien ne trouble, n'enivre, n'épuise, dans cette saine et substantielle littérature. A quiconque est fatigué du poids du jour, lassé de ses obligations, dégoûté de son devoir, quelques pages de ces grands moralistes, d'un Bossuet, d'un Malebranche, d'un Fénelon, rendront la paix, le courage, l'amour du travail, l'énergie intérieure, donneront pour les luttes de la vie de durables consolations, en montrant un rayon et une espérance d'en haut.

Sans doute, partout se trahit l'humaine faiblesse, et rien ici-bas n'est accompli. Pour ne parler que de Malebranche, s'il a les qualités les meilleures de l'ami de la retraite, il a aussi les défauts que peut engendrer la solitude; ses écrits en portent d'ineffaçables traces. Qui ne connaît ses idées fixes, ses chimères, entêtements? « On a beau être philosophe et chrétien remarquait-il lui-même, on est homme et on le sent. » Mais assurément les vices de l'oratorien appartiennent à l'esprit plutôt qu'au cœur. Comme Fénelon, il a péché par excès d'amour, et sa raison a été la dupe de son cœur. Dans le fond, quelques paradoxes que parfois on regrette de ne pas voir transformer en vérités, n'empêcheront pas ses livres d'être vraiment profitables pour qui sait lire, pas plus qu'ils n'empêchaient ses entretiens d'être considérés comme très-utiles par un Condé ou un abbé de la Trappe. A la longue, cependant, cet esprit systématique et tranchant nous irriterait, si une âme bienveillante, aima-

ble, remplie de délicatesse, ne nous charmait toujours.

Telles sont les qualités générales qui me semblent appartenir à Malebranche et constituer sa physionomie littéraire. Il faut maintenant, en entrant dans le détail, en appuyant sur les traits particuliers, étudier comment le style représente exactement le caractère que nous venons d'attribuer à l'oratorien. Commençons par regarder les taches, par remarquer les imperfections; ce procédé sera charitable, car ensuite nous serons plus à l'aise pour admirer tout ce qu'il y a dans Malebranche de pur, d'attrayant, d'irréprochable.

Ce qui frappe d'abord le regard qui cherche le côté fâcheux, et ce qui est le propre d'une nature contemplative, amie de la solitude, éternellement appliquée aux mêmes objets, c'est un dur et inflexible attachement à ses opinions. Une fois que Malebranche adopte un sentiment, une idée, il ne cède plus, il ne recule jamais, il devient rude aux contradictions. Seulement, si sa doctrine est repoussée par la foi, le philosophe, sans perdre un pas, fera mille efforts ingénieux afin de n'être pas entraîné par le terrible courant de la dialectique. On conçoit que dans de telles situations le style ne conserve pas la netteté et la noble fermeté qui lui serait nécessaire. Je me représente alors ainsi l'écrivain aux abois : il ressemble à un homme placé au bord d'un précipice, qui sent sous ses pieds un terrain fuyant, et qui s'attache aux aspérités et aux branchages dont il est environné; il ne tombera peut-être pas au fond de l'abîme; mais il n'arrivera pas non plus, comme ferait

un Bossuet, à un endroit sûr par lui-même, et à un plateau large, solide, d'où l'on se rit du danger.

Ainsi, comme, en vrai solitaire qu'il est, il n'a jamais fait assez la part du fini dans l'univers, voulant cependant rester fidèle à l'enseignement chrétien, Malebranche s'expose à voir sans cesse en conflit l'esprit de système et l'esprit de foi. Au milieu de ces luttes, l'idée s'enveloppe naturellement de nuages et se distingue mal. Cela vient, sans doute, de ce que l'homme le plus sincère et le plus sûrement loyal, s'il vient à se rendre l'esclave d'un système, est conduit à s'occuper uniquement, malgré lui peut-être et à son insu, de l'appuyer du côté où il menace ruine, sans jamais vouloir porter aux fondements mêmes la bêche et la pioche. On ajoute contre-fort à contre-fort, étai à étai, soutien à soutien; on met du ciment et du mortier; peu à peu les lignes principales s'obscurcissent, l'édifice s'efface; mais, malgré tout, on n'a rien de plus solide et de plus sûr. Le spectateur embarrassé, avant de trouver les grandes parties et les vraies constructions, se heurte de tous les côtés. Un observateur désintéressé me disait à ce sujet : Je ne sais, mais quand je lis Malebranche, il me semble d'abord que je suis dans une belle plaine fort unie; me voilà charmé; mais, au milieu de mes ravissements et à l'instant où je m'y attends le moins, je sens sous mes pieds des épines et des pointes de rocher qui m'arrêtent; j'y échappe comme je puis, pour arriver aux bons endroits; mais, à la longue, cela peut fatiguer de la promenade.

Ce n'est pas tout encore. Il y a dans l'oratorien des choses entièrement obscures, et, si Bossuet ne l'eût pas dit de lui je n'oserais prononcer ici un tel mot, qui touchent au *galimatias*[1]. En veut-on une preuve? Malebranche, on le sait, déclare que la raison ne peut rigoureusement démontrer l'existence du monde corporel, et que, pour en être certain, il faut recourir à la foi. Ses adversaires lui objectaient très-justement que les principes mêmes de la foi, les motifs de crédibilité réclament la connaissance des corps, et demandent que nous soyons assurés du témoignage des sens. Que répond-il? « *Il semble,* en effet, que la foi suppose des prophètes, des apôtres, une Écriture sainte, des miracles. Mais, si l'on y regarde de près, on reconnaîtra que, quoiqu'on ne suppose que des *apparences* d'hommes, de prophètes, d'apôtres, d'Écriture sainte, de miracles, etc., etc., ce que nous avons appris par ces prétendues apparences est incontestable. » Et comment? « Puisqu'il n'y a que Dieu qui puisse présenter à l'esprit ces prétendues apparences, et que Dieu n'est point trompeur, car *la foi suppose tout ceci.* » Raisonnement détestable! Le principe de la foi, selon Malebranche, suppose la réalité des corps; et, pour prouver cette réalité même, il en appelle à la foi. Continuons à examiner la chaîne de ce singulier argu-

[1] Lettre à un disciple du P. Malebranche. Cfr. Basnage, *Histoire des savants*, mai 1685. Il parle spirituellement d'une région élevée où se plaît le philosophe oratorien, et « inaccessible aux pauvres mortels, accoutumés à consulter leurs sens. »

ment : « Or, dans l'*apparence* de l'Écriture sainte et par les *apparences* des miracles, nous apprenons que Dieu a créé un ciel et une terre, que le Verbe s'est fait chair, et d'autres semblables vérités qui *supposent* l'existence d'un monde créé. *Donc il est certain par la foi* qu'il y a des corps, et toutes ces apparences deviennent *par elle* des réalités[1]. » Quel langage et quelle argumentation! La raison n'arrive qu'à des apparences; la foi suppose des corps; il est donc nécessaire, pour croire, que ces apparences se transforment en réalités; et c'est la foi elle-même qui seule obtient ce résultat. Vraiment on n'a plus si bon air après cela à se moquer des cercles vicieux de l'Aristote des scolastiques du XVIe siècle.

Est-ce tout? Non. Près de ces faux et obscurs raisonnements qu'enfantait naturellement l'esprit de système, se trouvent de très-fréquentes répétitions de certaines idées exprimées par les mêmes mots. Ces idées, qu'on peut nommer idées fixes, comme les causes occasionnelles, les esprits animaux, nuisent singulièrement à la dignité du style; elles donnent même parfois à la phrase un air bizarre et ridicule. Ainsi, parle-t-il des animaux, l'idée fixe de l'automatisme des bêtes qui le possède, lui fait tenir ce singulier langage : « Les bêtes qui, comme les chiens, ont besoin de fléchir ceux avec qui ils vivent, ont d'ordinaire leur machine disposée de façon qu'*elles prennent l'air qu'elles doivent* avoir par rapport à ceux qui les environnent[2]. » Passe encore, si

[1] *Recherche de la vérité*. Éd. de 1712, t. III, p. 68 et 69.
[2] *Ibid.*, t. II, p. 203.

l'on veut, pour les chiens et les animaux ; mais voici quelque chose qui touche à notre race même : « *Les hommes*, dira-t-on, *ont-ils un bec au bout du nez et une crête sur la tête*[2]*?* » maligne et spirituelle objection faite à la théorie de Malebranche à l'égard de l'incertitude de nos jugements fondés sur les sens. « Je ne le crois pas, répond nettement l'oratorien ; mais lorsque je n'en juge que par mes sens, je n'en sais rien. » La conséquence était nécessaire, mais l'aveu semble naïf et comique. « J'ai beau, pour cela, me tâter le visage et la tête ; je ne manie ni mon corps, ni ceux qui m'environnent qu'avec des mains desquelles je ne sais ni la longueur ni la figure. Je ne sais pas même avec assurance que j'ai véritablement des mains ; je ne le sais que parce que dans le temps qu'il me semble que je les remue, il se passe de certains mouvements dans une certaine partie de mon cerveau, laquelle, selon qu'on le dit, est le siége du sens commun. Mais peut-être que je n'ai pas même cette partie dont on parle tant et que l'on connaît si peu[1]. »

Si l'on voulait pousser la critique jusqu'aux dernières limites, il faudrait reprocher à Malebranche d'avoir laissé se glisser dans ses livres de nombreuses fautes typographiques[2]. Mais les écrivains du grand siècle ne s'abaissaient guère au soin attentif et minutieux de la correction des épreuves. M. de Sacy a dit de la

[1] *Recherche de la vérité*, éd. de 1712, t. III, p. 55 et 56.

[2] Il travaillait beaucoup ses livres, dit le ms. de Troyes ; mais il ne s'occupait guère de l'impression.

Bruyère : « Cet homme qui soignait tant son style soignait très-peu ses épreuves, et ne s'inquiétait guère que ses imprimeurs ne le défigurassent. » Malebranche a du moins de très-légitimes excuses : ses écrits paraissaient quelquefois en Hollande, très-souvent ils n'étaient publiés qu'en secret et à la hâte.

Les reproches que la critique sévère et impartiale peut adresser à Malebranche sont enfin terminés; et il ne reste plus guère qu'une tâche attrayante et bien douce. C'est toujours, en effet, une chose aisée que de louer un auteur du grand siècle et d'admirer un écrivain tel que Malebranche, ou plutôt c'est un soin qui plaît et une œuvre dont on ne voit pas les difficultés. D'ailleurs, l'oratorien, ami des ingénieux paradoxes, me fournit un excellent moyen d'observer les grandes qualités de son style. Ses règles littéraires peuvent se réduire à trois principes généraux, à trois lois fondamentales : repousser les charmes du monde extérieur, et fermer les avenues par lesquelles l'âme se répand dans les créatures [1]; réprimer l'imagination [2];

[1] *Traité de morale*, t. II, p. 46, et t. Ier, p. 242. « Il vaut mieux, autant que nous le pouvons, rompre le commerce que nous avons par les sens avec les objets sensibles, que de s'exposer à mille et mille dangers. « C'est un devoir de « fermer avec soin les avenues par lesquelles l'âme sort de la présence de son Dieu et se répand dans les créatures. « Cfr. *Entretiens sur la métaphysique*, I.

[2] L'imagination est une folie qui se plait à faire la folie. *Entretiens sur la métaphysique*, I. C'est toujours le corps qui parle par l'imagination; et lorsque le corps parle, c'est une nécessité malheureuse, il faut que la raison se taise ou soit négligée. *Morale*, t. II, p. 45, et *Recherche de la vérité*, livre II, *De l'imagination*.

fuir l'esprit et l'art des hommes[1]. Prenons donc le contre-pied même de ces règles, et admirons en Malebranche de ravissantes peintures, de vives images, un art pur et délicat; et forçons-le doucement ainsi à reconnaître par son exemple quelle force et quel attrait donne à l'abstraite vérité un langage inspiré par le goût et par la grâce.

1° *Il faut fermer avec soin les avenues par lesquelles l'âme se répand dans les créatures.* — Que prétendez-vous, ô Malebranche? Cette nature, ces œuvres, ce monde sensible et fini ne vous ont-ils donc point touché par leurs beautés irrésistibles, pénétré de leur souffle auquel cède une âme distinguée et généreuse? Pourriez-vous quitter absolument « ces lieux enchantés qui charment nos sens, » pour « vous enlever dans cette région heureuse toute remplie des beautés intelligibles[2]? » Non, sage et austère Théodore, enfermez-vous autant qu'il vous plaira; tirez les rideaux de votre cellule[3]; que tout soit chez vous dans un parfait silence; essayez de rejeter tout ce qui vous est entré dans l'es-

[1] *Traité de morale*, t. Ier, p. 259 et suiv. *Du bel-esprit.* « Cette beauté d'esprit si fatale à ceux qui la possèdent et qui s'en glorifient, est encore fort dangereuse pour ceux qui l'estiment, » p. 266. « Chacun s'abandonne indiscrètement dans le commerce du monde; on se laisse conduire à l'esprit qui y règne. » p. 270. « Mépriser la délicatesse, la beauté, la force même de l'imagination, et *toutes les études qui cultivent cette partie de nous-mêmes* qui nous rend si estimables et si agréables au yeux du monde. *Une imagination trop délicate ou trop instruite* ne se soumet pas volontiers à la raison, t. II, p. 15. »

[2] *Entretiens sur la métaphysique*, I.

[3] *Ibid.*

prit par les sens et même d'oublier que vous avez un corps[1] ; un reflet de cette pure et aimable lumière que vous voulez fuir viendra se jouer autour de votre tête, éclairer votre livre et embellir vos pages les plus arides. Observez-le, je vous prie : ce grave et austère penseur refuse de jeter un regard sur les champs, les eaux et les forêts ; il n'ose contempler ces cieux visibles qui racontent la gloire du ciel invisible ; il ne se permet pas le spectacle que présentent les nuances variées, les teintes infinies que le soleil donne à la terre que nous foulons. Mais une mouche parvient à entrer dans sa cellule ; et, comme le solitaire ne se défie pas d'un si petit être, il se laisse aller à sa nature, et l'examine du fond de son fauteuil ; il se met même à la peindre. « Il semble que Dieu ait voulu leur donner (à ces légers moucherons) plus d'ornements pour récompenser la petitesse de leurs corps. *Ils ont des couronnes, des aigrettes, et d'autres ajustements* qui effacent tout ce que le luxe des hommes peut inventer[2]. » Quelle exquise peinture ! Je nommais Fénelon ; mais je crois plutôt que cette petite esquisse fine, délicate, un peu savante, appartient à la manière de Bernardin de Saint-Pierre ; aigrette, couronne, ajustement, le luxe de la nature opposé à celui des hommes, voilà bien, en effet, la couleur et le trait de l'auteur des *Études* et des *Harmonies*.

Il est très-vrai cependant que Malebranche n'a point

[1] *Entretiens sur la métaphysique*, I.
[2] *Recherche de la vérité*, éd. de 1712, t. Ier. p. 57.

le sentiment des vastes beautés, des grandes lignes, des horizons immenses. Il ne sait pas admirer l'étendue de l'Océan, le cours des larges fleuves, l'élévation des Alpes et des Pyrénées; la majesté des forêts, l'éclat du firmament, ne le touchent qu'indirectement. Et si, comme il dit, il quitte son labeur quotidien, ainsi que fait l'Israélite le jour du sabbat, il se récrée en contemplant les plus petits et les plus méprisés des êtres : il examine dans ses moindres mais bien charmants détails une feuille, un ver, un épi, une graine, sans aller beaucoup au delà[1]. Il y a plus, et il ne faut pas s'en étonner : jugeant de la terre d'après les mappemondes, Malebranche déclare qu'elle serait plus parfaite *si les terres et les mers y faisaient des figures plus justes* (sans doute des carrés, des ovales, des ronds, des triangles très-méthodiquement tracés), et que leurs irrégularités viennent du péché d'Adam[2]. Voilà qui sent trop, hélas! le membre de l'Académie des sciences! En lisant ces surprenants passages, on peut se rappeler qu'à la vue d'un admirable coin de terre abandonné à la sollicitude de la seule nature, Rousseau essayait de se représenter ce qu'en ferait un élève de le Nôtre qui y viendrait apporter ses compas et ses équerres. En étendant cette supposition ingénieuse de la fraîche et poétique retraite de madame de Wolmar à ce monde tout entier, on aurait quelque idée de la façon dont voudrait le disposer le géomètre de l'Oratoire : « Les beaux alignements

[1] *Voir* la charmante lettre de la page 21.
[2] *Méditations chrétiennes*, VII[e] médit., 11 et 12.

qu'il prendrait! les belles pattes d'oie! les belles allées qu'il ferait percer! les beaux arbres en parasol, en éventail! les beaux treillages bien sculptés! les belles charmilles bien dessinées, bien équarries, bien contournées! les beaux boulingrins de fin gazon d'Angleterre, ronds, carrés, échancrés, ovales! »

Fort heureusement, quand Malebranche se reporte vers ces petits mondes où nous le considérions tout à l'heure, il est mieux inspiré et plus sûrement touché. Quelle grâce alors! quelle finesse! quelle exquise fraîcheur! Soit qu'avec Swammerdam il étudie les mouches et les abeilles, il examine l'œuf du ver à soie, il observe les lobes des fèves et le germe de la tulipe; soit qu'avec Leuwenhöek il prête son attention à ces êtres si ténus que leur existence même échappe à l'œil nu, il montre une délicatesse qui ravit, il laisse échapper un doux sourire dont on est enchanté.

Ce sont toujours les moindres insectes qui attirent particulièrement Malebranche; il aime ces étonnantes manifestations de la vie, ces merveilleux êtres qui, tout microscopiques qu'ils sont, contribuent si puissamment à l'ornement et à la constitution du monde. « On voit avec des lunettes, dit-il, des animaux beaucoup plus petits qu'un grain de sable qui est presque invisible; on en a vu même de mille fois plus petits. Ces atomes vivants marchent aussi bien que les autres animaux; ils ont donc des jambes et des pieds, des os dans ces jambes, ou plutôt sur ces jambes, car les os des insectes, c'est la peau; ils ont des muscles pour

les remuer, des tendons et une infinité de fibres dans chaque muscle, et enfin du sang et *des esprits animaux* extrêmement subtils et déliés, pour remplir ou pour mouvoir successivement ces muscles. Il n'est pas possible sans cela de concevoir qu'ils vivent, qu'ils se nourrissent et qu'ils transportent leur petit corps en différents lieux[1]. » C'est par de tels traits, de semblables descriptions, que l'oratorien montre qu'au fond il sentait vivement le monde extérieur, admirait les merveilles de la nature, goûtait sa beauté plus qu'il ne voulait se l'avouer.

2° *Il faut repousser loin de soi l'imagination comme inutile et dangereuse.* Qu'il y a dans l'homme, même le plus absolu, d'heureuses inconséquences! Malebranche maudit l'imagination, lui attribue la plupart des désordres de l'esprit et du cœur, la poursuit impitoyablement dans tous les écrits où elle paraît; et cependant il emprunte à cette aimable faculté une infinité de couleurs dont brillent avec éclat ses divers ouvrages. Les observateurs, si sévères en théorie à l'égard de notre pauvre nature, lui rendent souvent justice dans la pratique. Ainsi Arnauld, Nicole, Malebranche chargent la nature d'anathèmes, la déclarent radicalement incapable de parvenir à la vérité, attribuent à la grâce seule et à la foi toute certitude, toute vérité, toute morale; et toutefois, comme le commun des hommes, ils raisonnent, discutent, argumentent, en appellent sans cesse

[1] *Recherche de la vérité*, éd. de 1712, t Ier, p. 45.

au bon sens, et établissent à l'aide de la raison les principes de la religion et les fondements des devoirs. Malebranche est donc sans pitié pour l'imagination ; il la combat à outrance dans Montaigne, dans Tertullien et dans Sénèque ; il voudrait la bannir de tous les livres, l'anéantir en notre esprit. Mais voyez à l'œuvre le rigoureux moraliste : dans ses meilleurs moments, dans ses plus hautes et ses plus généreuses inspirations, il laisse tomber de sa plume, malgré lui sans doute, les fleurs les plus délicates et les plus fraîches. De ses lèvres coulent, comme une eau pure, de limpides et brillantes images. Fontenelle l'a ingénieusement remarqué : Malebranche qui a tant déclamé contre l'imagination en a une très-noble et très-vive qui travaillait pour un ingrat, malgré lui-même, et ornait la raison en se cachant d'elle. Il faut, cependant, regretter que le philosophe, par crainte de sacrifier aux grâces, ait parfois contenu la vivacité naturelle de son esprit. Il aurait dû le savoir : on aime à se reposer les yeux d'une route dont la régularité trop uniforme fatigue; en parcourant une ville enrichie de nombreux palais et de temples splendides, on trouverait bon de découvrir dans le lointain quelques montagnes couvertes d'épaisses forêts.

En dépit même de ses principes, le P. Malebranche est quelquefois forcé de reconnaître qu'il faut rendre la vérité sensible, lui donner un vêtement agréable, tout en rejetant comme indignes d'elle les ornements et les pierreries. Mais sa conduite est encore moins

sévère que ses principes, même ainsi mitigés, et la page où il présente sa théorie n'est pas dépourvue d'éclatantes parures. Malgré ses efforts, son goût inné et son penchant secret se révèlent plus qu'il ne voudrait; et la sévère beauté que s'imagine le philosophe prend peu à peu sous la plume de l'écrivain des formes plus douces, un air plus riant et plus gracieux. Oubliant ses rigoureuses doctrines, entraîné par son génie et cédant à son instinct, l'artiste finit par laisser échapper de sa palette les riches et abondantes couleurs dont elle est chargée. « Il n'y a rien de si beau que la vérité; il ne faut pas prétendre qu'on la puisse rendre plus belle en la fardant de quelques couleurs sensibles qui n'ont rien de durable, et qui ne peuvent charmer que fort peu de temps. On lui donnerait peut-être quelque délicatesse, mais on diminuerait sa force. On ne doit pas la revêtir de tant d'éclat et de brillant que l'esprit s'arrête davantage à ses ornements qu'à elle-même; ce serait la traiter comme certaines personnes que l'on charge de tant d'or et de pierreries qu'elles paraissent enfin la partie la moins considérable du tout qu'elles composent avec leurs habits. » Si je ne me trompe, c'est bien là avouer ce que l'on nie; et Malebranche ne reconnaît-il pas la nécessité d'une certaine parure en avertissant de ne pas défigurer la pensée par une excessive quantité d'ornements? Et plus loin : « Il faut, dit-il encore, prendre garde à ne pas donner à la vérité une *trop grande* suite de choses agréables qui dissipent l'esprit et qui l'empêchent de la reconnaître, de peur qu'on ne

rende à quelque autre les honneurs qui lui sont dus; comme il arrive quelquefois aux princes qu'on ne peut reconnaître dans le grand nombre de gens de cour qui les environnent, et qui prennent trop de cet air grand et majestueux qui n'est propre qu'aux souverains. » Qui le nie? Sans doute, il ne faut pas accabler la pensée de pierreries et cacher le fond sous l'accessoire; il ne faut pas aller se perdre dans des détours infinis, et oublier son but en se laissant aller aux charmes du chemin. Mais, puisque Malebranche avoue lui-même qu'une certaine parure est nécessaire, qu'il y a une route à parcourir, pourquoi ne pas choisir une parure de prix et une route attrayante, s'il est possible? Quelques ornements de bon aloi et de vrai goût, quelques excursions dans le ravissant domaine de la fantaisie ont bien leur utilité, même pour le plus austère philosophe. L'idée est plus vive, plus frappante, plus arrêtée lorsqu'elle se montre sous une image sensible. Ainsi, le métaphysicien a-t-il à prouver que, selon le point de vue où est placé l'observateur, les relations de grandeur varient, et que les rapports des sens ne sont ni fixes ni sûrs? il pourra, comme le futur Gulliver, par un spirituel caprice, faire un petit voyage dans l'idéal pays des Lilliputiens. « Imaginons, s'écrie donc Malebranche [1], que Dieu ait fait, en petit, et d'une portion de matière de la grosseur d'une balle, un ciel et une terre, et des hommes sur cette terre avec les mêmes proportions

[1] *Recherche de la vérité*, liv. Ier, ch. VI.

qui sont observées dans ce grand monde. » Lorsqu'on aura longtemps regardé ces petits hommes et même ce qui paraît de moins bon goût « les petits animaux qui seraient capables de les incommoder[1], » il semble tout naturel de se mettre en route sur le vaisseau de Swift et d'aller visiter les régions habitées par les géants. « Pensons donc (ou imaginons) que Dieu ait fait une terre infiniment plus vaste que celle-ci, de sorte que cette nouvelle terre soit à la nôtre comme la nôtre serait à celle dont nous venons de parler dans la supposition précédente[2]. » On voit clairement par ces exemples que le philosophe a tort de se montrer ingrat à l'égard d'une faculté qui lui inspire des lignes si charmantes, et qui communique à ses raisonnements une grâce et une vie dont l'esprit des lecteurs est ravi. Mais, quelque malin plaisir qu'on rencontre à voyager ainsi çà et là au gré de l'oratorien pour le mettre en opposition avec lui-même, résistons pourtant à l'entraînement afin d'avancer dans notre route.

3° *Il faut éviter les traits d'esprit et le soin du style.* Malebranche veut qu'on craigne l'esprit, lui qui a sans cesse assailli des flèches les plus piquantes, les plus acérées, les plus légères, les malheureux partisans d'Aristote, philosophes ou médecins, savants ou littérateurs. Qu'il se montre ingénieusement sévère à leur égard! Il ne leur passe rien; et partout dans leur armure où son coup d'œil perçant découvre un endroit

[1] *Recherche de la vérité*, l. Ier, ch. VI.
[2] *Ibid.*

faible, il décoche un trait aigu qui pénètre jusqu'au vif. « Les savants étudient plutôt pour acquérir une grandeur chimérique dans l'esprit des autres hommes, que pour donner à leur esprit plus de force et d'étendue. Ils font de leur tête une espèce de garde-meuble dans lequel ils entassent sans discernement et sans ordre tout ce qui porte un certain caractère d'érudition, je veux dire tout ce qui peut paraître rare et extraordinaire. Ils font gloire de ressembler à ces cabinets de curiosités et d'antiques qui n'ont rien de riche et de solide (ainsi, il y a deux siècles, on parlait des musées), et dont le prix ne dépend que de la fantaisie et du hasard[1]. » Ailleurs, jugeant Sénèque, et déclarant que l'esprit de ses lettres est faux, dangereux et vain, il remarque qu'on aurait tort pour combattre cette opinion de l'accabler de l'autorité d'une infinité de gens qui se sont servis de Sénèque « parce qu'on peut se servir quelquefois d'un livre que l'on croit impertinent, pourvu que ceux à qui l'on parle n'en portent pas le même jugement[2]. » En vérité, on ne se moque pas des gens avec plus d'esprit et d'insouciance. Quelle finesse du reste dans la pensée, quelle malice dans la tournure, quel choix exquis et délicat des mots!

Sans fréquenter Versailles, sans étudier le monde qu'il fuit, il observe parfois dans son cœur les petitesses et les ridicules de l'homme pour les ciseler dans des phrases artistement aiguisées. « Si celui qui parle

[1] Préface de la *Recherche de la vérité*.

[2] *Recherche de la vérité*, liv. II, IIIe part., ch. IV.

s'énonce avec facilité, s'il garde une mesure agréable dans ses périodes, s'il a l'air d'un honnête homme et d'un homme d'esprit, si c'est une personne de qualité, s'il est suivi d'un grand train, s'il parle avec autorité et gravité, si les autres l'écoutent avec respect et en silence, s'il a quelque réputation et quelque commerce avec les esprits du premier ordre, enfin s'il est assez heureux pour plaire et pour être estimé, il aura raison dans tout ce qu'il avancera, et il n'y aura pas jusqu'à son collet et à ses manchettes qui ne prouvent quelque chose. » Avec l'esprit de La Bruyère et de Molière, Malebranche accable de ses railleries les hommes de cour dont les honnêtes gens de son siècle s'occupaient trop exclusivement. Il rapporte, par exemple, que les courtisans d'Ethiopie, pour se rendre semblables à leurs princes, poussaient le zèle jusqu'à se crever un œil ou à se casser une jambe, suivant que le Louis XIV de ce pays était borgne ou boiteux. « On avait honte de paraître avec deux yeux et de marcher droit à la suite d'un roi borgne et boiteux, de même qu'à présent on n'oserait paraître avec la fraise et la toque. » Voilà certes une mode aussi ridicule que gênante, absolument absurde, vraiment éthiopienne; mais encore avait-elle quelque raison d'être. Il n'en est pas de même parmi nous; les modes n'ont pour motif que le pur caprice; « leur bizarrerie n'est point soutenue de quelque raison apparente; et, si elles ont l'avantage de n'être pas si fâcheuses, elles n'ont pas toujours celui d'être aussi raisonnables. » C'est ainsi que Malebranche trace d'un pinceau

délicat et ingénieux le tableau des misères dont nous sommes remplis. Quelquefois les solitaires qui observent le monde du fond de leur cellule voient mieux et plus juste que ceux mêmes qui vivent dans le tourbillon. Quoi, en effet, de plus exact que les portraits que Malebranche a fait du bel esprit, du flatteur, du superbe, de l'esprit bas? On reconnaît à la première vue les gens qu'il a peints; ce sont des personnes qu'on a sûrement rencontrées quelque part et qu'on respecte, tout en ayant à s'en plaindre. Si l'on réunissait les tableaux çà et là répandus dans ses écrits et particulièrement dans la première partie de la *Recherche de la vérité*, on composerait une excellente galerie, digne des esprits les plus fins et les plus curieux. Malheureusement nous ne pouvons tout examiner dans ce vaste musée; tout au plus aurons-nous encore le temps de regarder deux ou trois toiles. Par exemple, voici des soldats et des chasseurs : « Ils raisonnent à la cavalière; ils répondent presque sans réflexion, par quelque coup ou par quelque geste menaçant. Les sentiments qu'ils ont de la force de leur corps les confirment dans ces manières insolentes, et la vue de l'air respectueux de ceux qui les écoutent leur imprime une sorte de confiance pour dire fièrement et brutalement des sottises. » On sait qu'il ne s'agit là que de gens du XVIIe siècle. Passons maintenant à d'autres types plus communs, et qui se multiplient même dans les temps qui prêchent le plus l'égalité. « Les superbes se tournent vers eux-mêmes; ils n'écoutent qu'eux-

mêmes, et les faux humbles se tournent vers les superbes et s'assujettissent à toutes leurs décisions. L'esprit des superbes obéit à la fermentation de leur propre sang, c'est-à-dire à leur propre imagination; l'esprit des faux humbles se soumet à l'air dominant des superbes; ainsi les uns et les autres sont assujettis à la vanité et au mensonge. Le superbe est un homme riche et puissant qui a un grand équipage, qui mesure sa grandeur par celle de son train et sa force par celle des chevaux qui tirent son carrosse; le faux humble, ayant le même esprit et les mêmes principes, est un misérable, pauvre, faible et languissant, et qui s'imagine qu'il n'est presque rien parce qu'il ne possède rien. » L'oratorien avait donc, on vient d'en voir les preuves, ces dons précieux dont il médisait systématiquement, la finesse, la verve, l'esprit gaulois; aussi, lors même qu'il revient sur ses pas, qu'il retourne à des personnages déjà esquissés et qu'il tire copie de ses originaux, l'observateur ne songe jamais à se plaindre, car il rencontre sûrement une vivacité de coloris, un je ne sais quoi de piquant, d'ingénieux, d'imprévu que rien n'épuise.

Esprit, délicatesse, imagination, voilà donc là les meilleures qualités du style de Malebranche. Il les a foulées au pied, il les a repoussées et condamnées sans pitié, et elles n'ont pas cessé de couvrir l'austérité de son enseignement d'une grâce infinie. A ces dons aimables, à ces traits qui, sans faire le fond même de sa physionomie, contribuent cependant à son caractère,

il faut joindre ce qui est la marque distinctive de l'écrivain. L'esprit, la finesse, la grâce, au temps de Louis XIV, étaient le cortége ordinaire des honnêtes gens ou plutôt semblaient leur vêtement. Je l'ai dit en commençant, c'est sous cet habit qu'il faut chercher les passions qui animent le religieux et le philosophe. S'il repoussait dédaigneusement les mérites qui viennent de l'esprit et les qualités qui tiennent au goût, n'était-ce pas parce qu'il sentait en lui quelque chose de plus rare et de plus particulier? Lorsqu'on veut entrer dans le fond de sa nature, pénétrer jusqu'à l'homme intérieur, sonder les sources de la vie, on doit, sans cesser de tenir compte de ces aimables et superficielles facultés, parvenir à ce qui fit la loi suprême de ses efforts et le but de ses travaux. Poursuivre la vérité et l'ordre, tel a été le grand œuvre de Malebranche; contempler et goûter les choses divines, s'entretenir intimement avec le Verbe éternel, tel fut le fruit de ses pénibles labeurs, la récompense de sa vie de privation et d'austérité, son unique consolation. C'était là, du reste, tout ce qu'il souhaitait. N'allons donc pas chercher ailleurs son génie, son caractère, même purement littéraire : il est ici, il est dans cette ardente recherche des biens infinis, dans ce recueillement, dans cette conversation émue avec l'universelle vérité. Il puise dans cette méditation continue l'eau dont il abreuvera ses lecteurs, la manne dont il veut les nourrir. Aussi, quel mystérieux et fortifiant aliment on goûte dans ses écrits, quelle boisson doucement enivrante on

y savoure ! Il s'y répand une paisible sérénité, un secret contentement dont on se laisse peu à peu pénétrer. Ce n'est point l'orage, la tempête, les éclairs, les horizons immenses et variés d'un Bossuet ; tout est plus calme, moins agité, moins brillant. Il semble qu'on entre lentement dans un monde inconnu, dans des lieux trop pleins de silence et de mystère pour appartenir à cette terre; on croit s'enfoncer sous ces ombrages heureux de l'Elysée de Virgile :

> Devenere locos lætos et amœna vireta
> Fortunatorum nemorum ;

ou plutôt, car cette comparaison est bien profane avec Malebranche, en lisant les *Méditations chrétiennes*, *le Traité de morale* et certaines pages des *Entretiens sur la métaphysique,* on croit pénétrer avec le solitaire de l'Oratoire dans un sanctuaire retiré, où le jour tombe doux et voilé, afin d'y recueillir de divines paroles. Parvenu ainsi au cœur même des œuvres du philosophe chrétien, arrivé aux lignes qui furent le fruit de son âge mûr, on entend à peine dans le lointain le bruit confus du monde extérieur, le tumulte affaibli des sens, les voix éteintes du dehors; seul le Verbe éternel s'adresse à l'âme et lui tient un langage d'un charme infini et d'une secrète douceur.

CHAPITRE II

De la critique littéraire de Malebranche.

CARACTÈRE EXCLUSIF ET AUSTÈRE DE MALEBRANCHE. — AMI DE LA PURE RAISON, IL CONDAMNE SÉVÈREMENT LES LETTRES PROFANES, ET IL REPOUSSE LES ŒUVRES OU BRILLENT L'IMAGINATION, L'ESPRIT ET L'ART.

Bernardin de Saint-Pierre n'avait pas encore atteint les limites de cette première jeunesse dont il aima toute sa vie à peindre les mœurs naïves, lorsqu'il fut conduit par son père à la capitale de sa province. Comme on lui faisait admirer les tours gothiques de la cathédrale, l'enfant, n'ayant d'yeux que pour les hirondelles, hôtes ordinaires des vieux édifices, s'écria d'une voix émue : « Mon Dieu! qu'elles volent haut! » — On se mit à rire; c'était cependant la révélation d'une âme que les merveilles de la création sauront toucher, mais que les œuvres des hommes laisseront toujours froide et indifférente.

Il est, en effet, de ces natures exclusives qui ne s'émeuvent qu'en présence de certains objets et qui épuisent leur enthousiasme à les admirer; elles ne savent pas que la beauté se manifeste sous des formes infiniment variées, et que l'Etre fécond d'où elle découle n'a pas de rivage qui borne son pouvoir. Si l'on voulait

ici rappeler le langage de Platon, ne pourrait-on pas dire que de telles âmes, dans leur vol à la suite du cortége de la Divinité, ravies par un trait unique de l'éternelle splendeur, n'ont pas su voir les mille rayons de grâce et de perfection qui s'en échappent avec une inépuisable abondance? Ce qui a d'abord captivé leur admiration et leur amour devient la pensée fixe constamment présente à leurs yeux; c'est le génie qui les accompagne partout, et qui, après les avoir inspirées dans leurs propres travaux, règle et dirige leurs appréciations sur autrui.

Malebranche appartient à cet ordre de natures ardentes et absolues qui, une fois en possession d'une grande idée, y demeurent exclusivement attachées. Dès qu'il s'est frayé une route, il s'y avance hardiment sans redouter les obstacles, sans prévoir les périls, sans se laisser distraire par les accidents du chemin.

Fidèle disciple de Descartes, l'écrivain de l'Oratoire, soumis aux vérités de la foi, s'échappe partout ailleurs à l'autorité des maîtres pour ne suivre que sa raison. Transportés dans les lettres, les principes de la philosophie cartésienne avaient ouvert une large voie qui ramenait au naturel et au vrai; nous leur devons des œuvres pleines de sens et de goût, dictées par une sincère conviction et par le seul besoin d'être utile. Ainsi, en lisant Malebranche, on reconnaît avec joie qu'on est en présence de ces esprits ardents et loyaux qu'enflamme la pure passion de la vérité. A cet amour désintéressé du vrai, à cette généreuse volonté de

n'écouter que la voix de la raison, l'écrivain est redevable d'idées neuves, ingénieuses quelquefois, mais, dans le fond, toujours éloignées du charlatanisme et de l'affectation. Ce goût des recherches personnelles lui inspire un véritable dédain à l'égard de la multitude, amie de l'autorité, comme son attrait pour les abstraites spéculations lui fait mépriser les œuvres de l'esprit et les arts de l'imagination.

Malebranche se montra donc systématiquement opposé à tous ceux qui respectaient les maîtres dont la haute sagesse et la grâce aimable instruisent et charment les générations humaines. Ce fut, nous l'avons vu, tout naturellement vers les disciples d'Aristote qu'il dirigea ses plus vives attaques. On sent qu'il trouve à les railler un plaisir irrésistible ; leurs grands mots et leurs grandes robes lui paraissent d'excellents arguments à retourner contre eux. Voyons-le encore un peu à l'œuvre sur ce point : « Il n'y a point, dit-il en se moquant finement, de termes obscurs et mystérieux dans la philosophie de M. Descartes. Des femmes (madame de l'Hôpital, par exemple), des personnes même qui ne savent ni grec ni latin sont capables de l'apprendre ; il faut donc que ce soit peu de chose, et il n'est pas juste que de grands génies s'y appliquent. » Parlez à ces savants en rabat « de propriétés, de forces, de qualités[1]. » A la bonne heure ! La chose du moins est ténébreuse et plus que difficile. Deman-

[1] Pourquoi oublier ici les esprits animaux et les causes occasionnelles ?

dez-leur donc « comment les brosses nettoient les habits : » ils sont si doctes qu'ils vous répondront, sans trop réfléchir, que cela vient de ce que « *les brosses ont une vertu détersive.* » Avec ce procédé, ajoute-t-il en insistant, ces docteurs n'ont besoin ni de bon sens, ni de jugement, une imperturbable mémoire suffit; et avec quelques textes bien obscurs d'Aristote on peut mettre en fuite la meilleure armée de gens d'esprit.

Non content de rire des disciples, Malebranche passe souvent au maître lui-même, et il le traite sans ménagement. « Sa manière de philosopher, dit-il, est entièrement inutile pour découvrir la vérité. » Chimérique, absurde, ennuyeux, ce sont des termes qu'il emploie volontiers en parlant de lui. C'est par là que Malebranche arrive à l'abus, à l'excès, et qu'il se rapproche de l'auteur du *Siècle de Louis le Grand :*

Chacun sait le décri du fameux Aristote,
En physique moins sûr qu'en histoire Hérodote.
Ses écrits qui charmaient les moins intelligents,
Sont à peine reçus de nos moindres régents.
Pourquoi s'en étonner? Dans cette nuit obscure
Où se cache à nos yeux la secrète nature,
Quoique le plus savant d'entre tous les humains,
Il ne voyait, hélas! que des fantômes vains.
Chez lui, sans nul égard des véritables causes,
De simples qualités opéraient toutes choses;
Et son système obscur roulait tout sur ce point
Qu'une chose se fait de ce qu'elle n'est point.

Il était ainsi nécessaire à l'esprit de Malebranche

d'outrer en tout; et partant ici d'un excellent principe, il aboutit à de détestables conclusions. Cela vient, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, de ce que sa vive imagination l'entraîne et l'égare; au lieu de voir ceux qui diffèrent avec lui de sentiment, tels qu'ils sont en réalité, il se grossit extraordinairement leurs endroits faibles. Se créant ainsi un adversaire idéal, il obtient un triomphe facile dans cette lutte contre des ombres et des fantômes. Par là, l'oratorien emploie déjà, bien qu'avec une certaine réserve, le commode et dangereux procédé dont son futur ennemi Voltaire usera contre lui dans son *Commentaire sur le P. Malebranche*. Ce n'est pas tout que d'avoir de la vivacité, de l'esprit, du feu : il faut en outre de l'équité, beaucoup de désintéressement et d'impartialité. Malebranche se place infailliblement à son seul point de vue; il juge Montaigne, Sénèque, Tertullien, Aristote et Platon, comme si ces grands esprits eussent été des Français du xvii[e] siècle, ardents disciples de Descartes, forcés de croire, avec l'auteur de la *Recherche de la vérité*, à la nécessité de l'analyse géométrique et au danger de l'imagination. Ainsi, non-seulement les idées communes à son temps, mais encore ses pensées fixes constituent le moule où il voudrait couler le genre humain tout entier. De là vient trop souvent que sa critique semble étroite, mesquine, sans largeur. Pour un défaut qu'il remarque, pour une tendance opposée à son propre système, il condamne un auteur tout d'une pièce; ou, s'il reconnaît quelque mérite dans un adversaire, c'est toujours

par forme de concession, et non point avec une admiration pleine d'une noble franchise. La passion fait donc, comme nous l'avons déjà pu voir, ressembler la critique de l'oratorien à celle de Perrault; il s'y mêle de l'aigreur, et je ne sais quoi qui paraîtrait, si on le connaissait moins, de la mauvaise foi. Ainsi, se voit-il obligé de remarquer une pensée juste, un trait heureux dans Sénèque ? Il s'écrie avec humeur : « Il y a bien quelques bonnes choses dans l'Alcoran et dans Nostradamus. »

Ce n'est pas à dire cependant que l'esprit absolu du métaphysicien, que son génie tout cartésien n'aient pas servi utilement la littérature. Il était encore méritoire d'attaquer les derniers partisans de l'autorité illimitée en matière de science et de philosophie; et les tracasseries qu'eut à subir Malebranche suffisent seules pour le prouver. Surtout, c'était une œuvre vraiment digne de louanges que de venir se rire spirituellement des vieilles logiques, des gothiques rudiments, des barbares traités de toute espèce encore imposés à la jeunesse. Il faut donc lui savoir gré d'avoir, par exemple, persifflé ces grammaires rédigées dans un latin inintelligible et ces vers énigmatiques de Despautères par lesquels on voulait initier les enfants à la langue de Virgile et de Cicéron. Une telle coutume lui semble aussi absurde que de donner une grammaire écrite en allemand à un Français qui se mettrait à l'allemand. « Un Chinois, dit-il, qui saurait cet usage, ne pourrait s'empêcher d'en rire; et dans cet endroit de la terre

que nous habitons, les plus sages et les plus savants ne peuvent s'empêcher de l'approuver. »

On conçoit aisément combien sa nature dut être opposée à la fausse science et au pédantisme, véritable hypocrisie qui cache le vide de l'esprit sous l'appareil du savoir. Il en trace un portrait que n'eût pas désavoué l'habile peintre des *Précieuses* et des *Femmes savantes*. « Pédant, dit-il, est opposé à raisonnable; les pédants ne peuvent raisonner parce qu'ils ont l'esprit petit, et d'ailleurs rempli d'une fausse érudition; et ils ne veulent pas raisonner parce qu'ils voient que certaines gens les respectent et les admirent davantage lorsqu'ils citent quelque auteur inconnu ou quelque sentence d'un ancien que lorsqu'ils prétendent raisonner. Les pédants sont donc vains et fiers, de grande mémoire et de peu de jugement, heureux et forts en citations, malheureux en raisons[1]. » Malebranche donne ensuite un exemple de pédantisme; un auteur s'amuse pour faire montre de savoir, à citer une effroyable quantité de noms et de livres afin de « résoudre quel a été le sentiment d'Aristote sur l'immortalité de l'âme[2]. » La Cerda et un très grand nombre de gens qui l'imitent se fatiguent d'ailleurs inutilement, car « on n'est point d'accord sur cette question ridicule. » Ce qui fait voir une fois de plus « que les sectateurs d'Aristote sont bien malheureux d'avoir un homme si obscur

[1] *Recherche de la vérité*, liv. II, IIIe partie, ch. v.
[2] *Ibid.*, liv. II, IIe partie, ch. v.

pour les éclairer. » Mais trop souvent les gens d'étude que Malebranche taxe à peu près tous, sauf les cartésiens et les géomètres, de pédants et d'entêtés, se plaisent ainsi « à admirer ce qu'ils n'entendent pas et à le faire admirer aux autres. Par là, ils s'estiment au-dessus des autres hommes, croyant entendre une impertinence d'un ancien auteur, ou d'un homme qui ne s'entendait peut-être pas lui-même[1]. »

Déclarer ainsi la guerre aux commentateurs, aux pédants, aux savants, cela paraît juste et innocent au cartésien; mais cette conduite aboutit peu à peu à lui faire dédaigner l'esprit des autres, leurs opinions et leurs livres; il méprise comme futiles ou dangereux les poëtes, les historiens, les orateurs; les uns n'obéissent qu'à l'imagination, les autres s'occupent de faits particuliers qui n'apprennent rien, ceux-ci veulent dominer sur les esprits. Restent les métaphysiciens, les moralistes; mais, un seul excepté, les philosophes forment précisément l'objet de sa plus vigoureuse haine, parce qu'ils ont trop empêché leurs disciples de penser par eux-mêmes. Le voilà donc, quoiqu'il reconnaisse dans l'humaine raison le reflet de la sagesse éternelle, poussé à condamner comme superflues les œuvres du génie et à répudier comme dangereux le fruit des veilles de l'homme. Emporté par sa passion exclusive, il enveloppe dans une universelle proscription Aristote et Platon, Tertullien et Montaigne,

[1] *Recherche de la vérité*, liv. II, IIe partie, ch. v.

Homère et Sénèque; et volontiers il eût dit avec le bonhomme Chrysale :

« Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et sauf un gros Plutarque à mettre mes rabats,
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile. »

Mais ce ne serait assurément point Plutarque que Malebranche excepterait et sauverait du feu[1]. Il ne garderait que Descartes et saint Augustin; et encore, au sujet de l'auteur du *Discours de la méthode*, a-t-il grand soin de remarquer qu'il faut bien prendre garde de le croire sur parole, mais examiner attentivement chacune de ses propositions à la lumière de l'évidence[2]. On ne saurait vraiment être plus cartésien.

Arnauld avait découvert ce faible de son adversaire; et relevant dans la dispute une erreur historique, il s'écriait fort spirituellement : « Qe voulez vous? Pour connaître les faits il faut les avoir lus; et les méditatifs ne lisent guère, parce qu'ils négligent les faits pour ne s'occuper que des vérités éternelles et immuables. »

Ainsi dédaigneux à l'égard des livres, il dut se montrer particulièrement sévère pour les écrivains érudits et curieux. C'est aussi envers Sénèque et Montaigne qu'il est le plus inflexible; il les traite de pédants. Seulement, l'auteur des *Essais* a le privilége d'une place

[1] *Il y a peu ou point de livres qui me plaisent.* Si l'on faisait tous les ans un petit volume in-douze qui me contentât, je serais satisfait des savants. — *Correspondance*, p. 4.

[2] Ce n'est pas que M. Descartes soit *infaillible*. — *Recherche de la vérité*, liv. III, IIe partie, ch. IV.

a part : c'est *un pédant à la cavalière*[1]. Le mot est aussi joli qu'injuste. Sans vouloir toujours justifier Montaigne d'avoir tant cité de traits, de bons mots, de vers et de petits contes, on reconnaît aisément qu'il a fait usage d'un esprit indépendant et original, et que chez lui l'imitation n'est nullement un esclavage.

Des admirateurs de l'antiquité et des partisans d'Aristote, des commentateurs et des disciples, Malebranche passe aux maîtres eux-mêmes. Non satisfait de railler délicatement les philosophes et les médecins d'une école surannée, et de se moquer avec une finesse que rien n'émousse de ces docteurs « qui expliquent ce qu'ils n'entendent pas par ce qu'ils entendent moins encore, » il s'écarte de ces limites précises hors desquelles le vrai ne se trouve plus,

Quos ultra citraque nequit consistere rectum.

et il se déchaîne violemment contre toute l'antiquité profane.

Malebranche, comme nous avons eu déjà plusieurs fois l'occasion de le remarquer, fit payer d'abord très-chèrement à Aristote l'admiration dont l'avait comblé le moyen âge et les épithètes d'infaillible et d'irréfragable que lui prodiguait la scholastique; mais Aristote ne fut pas seul en butte à ses attaques, et les plus illustres philosophes reçurent ses traits les plus piquants. Au lieu de se contenter de réclamer en vrai cartésien contre une soumission outrée et un enthou-

[1] *Recherche de la vérité*, livre II, IIIe partie, ch. v.

siasme trop vif, il ne veut reconnaître aucun mérite aux maîtres parce qu'il a de justes plaintes à faire des disciples. Bossuet se montrait autrement sage et sûr, et savait bien rester dans ce juste tempérament si difficile à l'esprit humain. Ce même Bossuet que l'abbé Le Dieu nous représente dans ses curieux mémoires lisant assidûment le *Discours de la méthode*, et le mettant au-dessus des œuvres contemporaines, déclarait au pape Innocent XI qu'il expliquait à son royal élève la Morale d'Aristote et « cette doctrine admirable de Socrate, vraiment sublime pour son temps. »

D'un jugement moins sûr, d'un caractère plus absolu, d'un génie moins vaste et moins large, Malebranche non-seulement repousse froidement les anciens, mais il condamne même l'étude des langues antiques. Il consent cependant à ce qu'on apprenne assez de latin pour lire les œuvres de saint Augustin. Mais le grec! Ah! tant de langues troublent les idées, « fatiguent le cerveau, empêchent la raison et nuisent à la libre circulation des esprits animaux. » Aussi, « comment justifier la passion de ceux qui font de leur tête une bibliothèque de dictionnaires? Ils perdent le souvenir de leurs affaires et de leurs devoirs essentiels pour *des mots de nul usage*. Ils ne parlent leur langue qu'en hésitant; ils mêlent à tout moment dans leurs entretiens des termes incompréhensibles ou barbares; et ils ne payent jamais les honnêtes gens d'une monnaie qui ait cours dans le pays. Enfin leur raison n'est pas mieux conduite que leur langue; car tous les recoins

et tous les replis de leur mémoire sont tellement pleins d'étymologies que leur esprit est comme étouffé par la multitude innombrable de mots qui voltigent sans cesse autour de lui. » Cependant les philologues ne sont pas seuls coupables; l'impitoyable métaphysicien fait table rase des lettres et des sciences humaines, sans nulle exception; histoire, géographie, connaissance des médailles, tout est pédantisme ou puérilité, sauf l'algèbre et un peu d'histoire naturelle. Aussi, de quel air moqueur il regarde du fond de sa cellule les gens d'étude qui, renonçant aux affaires du monde, débrouillent des dates, déchiffrent les parchemins, confrontent des médailles, et passent les nuits à feuilleter Platon, Aristote, Homère ou Virgile[1]! Qu'ils feraient bien mieux d'apprendre de Descartes à ne consulter que la pure raison! Adam, dans le paradis, était parfait et il ne connaissait ni histoire ni chronologie. Que ce soin de lire si assidûment les auteurs « montre bien la petitesse de l'esprit, incapable de penser par lui-même, et au plus bon à retenir quelque sentiment d'autrui dont on s'est entêté. » Malebranche va même jusqu'à prononcer le mot de *païen : « si le cœur est chrétien, le fond de l'esprit est païen.* » Aussi je suis étonné que les modernes ennemis des lettres antiques n'aient pas songé à chercher quelque argument à l'appui de leur système dans le sixième livre de la *Recherche de la vérité*. N'auraient-

[1] Malebranche eût pu, cependant, lire dans son saint Augustin cette phrase remarquable entre plusieurs du même genre : « Dies pene totus tum in rebus rusticis ordinandis, tum in recensione primi libri Virgilii peractus fuit. » — *Acad.*

ils pas pu par exemple lui emprunter ces paroles : « N'allez point croire que ceux qui lisent Platon, Aristote, Cicéron, les regardent comme des hommes ordinaires. Ils en font des êtres surnaturels, des demi-dieux avec *la tête grosse, le front large et élevé*, et *la barbe ample et magnifique*[1]. » Ils ne savent pas « qu'Aristote, Platon, Épicure étaient hommes comme nous. » De plus, la raison veut « que nous les jugions plus ignorants que les nouveaux philosophes, puisque, dans le temps où nous vivons, *le monde est plus vieux de deux mille ans et qu'il a plus d'expérience* que dans le temps d'Aristote et de Platon[2]. » Or, « c'est la vieillesse du monde et l'expérience qui font découvrir la vérité[3]. » La pensée de Fontenelle et de Perrault va moins loin : « Il ne paraît pas que les chênes du moyen âge aient été moindres que ceux de l'antiquité, ni les chênes modernes moindres que ceux du moyen âge. » Il aurait donc de la peine à dire en parlant des anciens :

Ils sont grands, il est vrai, mais hommes comme nous,

tant ils les déprécie, les amoindrit, les anéantit. Homère ridicule[4], Platon visionnaire, Aristote crédule et incompréhensible, Sénèque faux et outré, ce sont des qualifications par lesquelles Malebranche voudrait affaiblir

[1] *Recherche de la vérité*, liv. II, IIe partie, ch. v. — Cfr., ch. III.

[2] *Ibid.*, ch. III.

[3] Homère qui loue son héros d'être vite à la course, πόδας ὠκύς, eût pu s'apercevoir que c'est la louange qu'on doit donner aux chevaux et aux chiens de chasse. — *Recherche de la vérité*, préface.

non-seulement un culte enthousiaste, mais, ce semble, une simple déférence, un respect éclairé. Aussi éprouve-t-on sans cesse le besoin de lui répondre comme Voltaire le faisait à Lamotte : « Estimez vos aînés sans les adorer. »

Par là Malebranche, se séparant des meilleurs représentants de l'Église de France, se rapprochait du plus pur jansénisme, dont l'essence est de regarder comme criminel et faux tout ce qui n'est pas inspiré par la grâce. Mais par une heureuse contradiction, dans sa mise en œuvre personnelle il est moins rigoureux que dans sa critique ; et on le surprend avec joie, faisant fléchir ses règles austères, à égayer son style de citations de Virgile, de Platon, d'Horace, de Lucrèce et de Quintilien. Ayant beaucoup lu dans ses jeunes années, sachant parfaitement le grec et le latin, il a parfois comme un doux parfum qui lui vient des lettres antiques; et, lorsqu'on en saisit la trace, on est ravi de pouvoir l'opposer à lui-même.

Voilà donc à quel excès finit par aboutir en matière de pure critique l'inflexible cartésianisme du philosophe oratorien. Le goût de l'évidence, la passion des recherches personnelles, l'amour de l'austère vérité lui ont fait condamner le commerce des anciens comme une œuvre vaine, opposée au libre exercice de la raison, contraire à la pratique des abstraites spéculations. Par un résultat analogue, sa défiance extrême vis-à-vis des sens, son dédain du monde extérieur, son attrait pour les idées pures lui inspirent de sévères

arrêts à l'égard des esprits dont l'art délicat, le langage harmonieux, la brillante imagination révèlent le soin qu'ils attachent à flatter les yeux ou l'oreille et à observer la nature.

Foulant donc aux pieds les magnificences de la création, ne voulant s'attacher qu'à ces régions enchantées du monde infini où il trouve de si puissants charmes, il exige qu'on détourne les yeux de cet univers visible, et qu'on réprime l'aimable faculté qui nous le rappelle. Ainsi, il repousse comme contraire à la contemplation le spectacle et le souvenir de la nature. C'était pourtant dans les sites les plus ravissants, sur des montagnes élevées d'où se découvrent d'immenses horizons, au milieu de majestueuses forêts, près des lignes indéfinies de l'Océan, au sein de lumineuses vallées, que le génie du recueillement marquait le lieu de sa retraite et cherchait un point d'appui pour s'élever à Dieu. Le bruit des champs, le murmure des eaux, l'harmonie des couleurs que revêtent la mer et l'air aident les âmes délicates à s'arracher aux préoccupations vulgaires. Aussi c'est dans les déserts qu'on comprend les Antoine, les Bruno, les Grégoire de Nazianze; on ne les voit bien que sous les palmiers de la sauvage Thébaïde ou dans les grottes des Alpes. Ces esprits naïfs, innocents, pleins de la rosée du ciel, se flétriraient, ce semble, et perdraient de leur fraîcheur dans les remuantes cités.

Comme ces religieux amis de la méditation, la philosophie rechercha souvent une belle solitude. Platon

aimait les bords enchanteurs de l'Ilyssus et l'ombre des platanes en fleurs; dans une société aussi avancée, Fénelon se plaisait aux scènes rustiques dont il eut le secret et l'intelligence, quoiqu'en y mêlant toujours un art raffiné. Pour Malebranche, génie plus austère, moins libre dans ses manières, nous le rencontrons habituellement au fond d'un obscur et étroit cabinet : caché comme Descartes ou comme plus tard Joseph de Maistre dans un coin silencieux, au plus éclairé par les faibles rayons de la lampe du travail. Ce n'est point sous le feuillage des arbres ou au bord des fontaines qu'il veut qu'on s'entretienne des vérités métaphysiques; il faut qu'on s'enferme dans une chambre sans ornement dont on tirera les rideaux, car « le grand jour nous incommoderait et donnerait trop d'éclat à certaines idées. » Il redoute même la majesté des ténèbres qui, à leur façon, agissent sur les sens de l'homme et les peuvent fortement remuer. Il conseille, lorsqu'on s'est sévèrement retiré, de rejeter tout ce qui a pu se glisser dans l'esprit par le monde extérieur[1]. Ah! qu'il est facile de se représenter ainsi le disciple des Bérulle et des Condren! Au fond de sa petite et pauvre cellule du cloître de la rue Saint-Honoré, les traits amaigris et échauffés, les yeux à demi fermés, il contemple avec ravissement les éternelles vérités dont il

[1] Ainsi nous voyons un des plus enthousiastes disciples de Malebranche, M. d'Allemans, seul dans son cabinet « consulter la vérité intérieure sans que rien d'extérieur ne vienne distraire ou troubler son imagination. » *Correspondance*, p. 95. — De son côté, Arnauld se promenait, en Hollande, dans une cour recouverte de toile.

est si fort épris. Existence calme aux yeux des hommes, toute du dedans; mais qui a ses passions et ses luttes, ses défaites et ses triomphes, ses souffrances et ses joies!

Cependant pour être ici complet et juste, il faut se rappeler que parfois nous avons vu le méditatif se laisser entraîner par un goût instinctif pour la nature. Ainsi, tout comme aurait pu faire saint François de Sales au bord de son lac d'Annecy, Malebranche s'assied un matin au pied d'un arbre, regarde l'herbe qui se joue autour de lui au gré du vent, admire les couleurs de ces radieux insectes qui, aux beaux jours de juin, semblent prêter aux plantes le mouvement et la vie, et s'écrie d'un ton profondément ému : « Sans doute, du haut du ciel, les anges aiment à les admirer.»

Mais ces mouvements sont involontaires; et le philosophe les regrette. Il ne permet pas au regard d'errer ainsi, et de céder à l'attrait du monde créé. Il rejette donc comme éminemment dangereux les écrits qui reflètent les scènes de la nature, qui parlent aux sens par la couleur et le mouvement. La poésie lui paraît la plus fâcheuse ennemie de la vérité[1]. Platon, avant

[1] « J'ai fait deux vers, disait quelquefois le P. Malebranche, et les voici :

Il fait en ce beau jour le plus beau temps du monde
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

— Mais, lui disait-on, on ne va pas à cheval sur l'onde. — J'en conviens, répondait-il d'un grand sérieux, mais passez-les moi en faveur de la rime; vous en passez bien d'autres tous les jours à de meilleurs poëtes que moi. »
(L'abbé Trublet, *Essai*, éd. de 1760, t. IV, p. 222.)

On s'imagine aisément quel fin sourire animait les traits de Malebranche lorsqu'il récitait sa petite parodie.

d'exiler Homère de sa république, l'entourait d'hommages et le couronnait de fleurs : Malebranche le traite avec autant de sévérité, et moins de délicatesse. Mais Platon sachant combien les idées abstraites empruntent d'attrait à la poésie, ne craignait pas de voiler de riantes fictions les plus graves enseignements. S'efforçant toujours de vivre d'une existence purement angélique, ne voyant dans les œuvres écloses sous le souffle de l'imagination que mensonge et vanité, Malebranche au contraire réprouve les descriptions sensibles, les comparaisons vives et animées, les touchantes peintures; et il se reproche comme autant de fautes les couleurs échappées à son pinceau. Aussi, pour le regard de l'austère métaphysicien, les poëtes sont tous dangereux; et même les philosophes qui ont cédé à la plus aimable de nos facultés, comme Platon, ne sont que des visionnaires dont il faut se garer avec soin. Chimères et illusions, voilà donc tout ce qu'il veut voir dans les ravissantes allégories d'Homère et de Platon. Tels sont souvent, hélas! les plus nobles caractères, extrêmes en tout, trop enthousiastes ou trop sévères.

Avec une non moins grande austérité, Malebranche condamne la vigoureuse imagination de Sénèque. Les mouvements impétueux de son esprit le poussent vers une erreur « semblable à celle dans laquelle le démon engagea nos premiers parents. » Et cette suprême vanité dont, au jugement de l'oratorien, Sénèque est possédé, lui apprend qu'il y a plusieurs espèces de

visionnaires : « Les uns s'imaginent qu'ils sont transformés en coqs et en poules; d'autres se persuadent qu'ils sont des dieux. » Aussi reste-t-il toujours au même lieu, c'est-à-dire occupé à disserter de ses vertus imaginaires. Là encore Malebranche se rencontre avec Perrault, ce qui a toujours l'air dangereux. Perrault donc avait entrepris de lire les Lettres à Lucilius, mais, dit-il, « je ne pus en venir à bout; il me semblait que je lisais toujours la même chose, et que je ne bougeais d'une place. » Écoutons à son tour parler du même auteur l'écrivain de l'Oratoire : « Pourvu qu'il fasse de grands pas, des pas figurés et dans une juste cadence, il s'imagine qu'il avance beaucoup; mais il est pareil à ceux qui dansent, qui finissent toujours où ils ont commencé[1]. »

De Sénèque à Montaigne la transition est aisée; car en tous deux Malebranche prétend reconnaître le même orgueil, le même esprit d'indépendance, la même fougue d'imagination. A ses yeux, Montaigne n'est point un homme qui raisonne, mais un arrogant qui se vante, un esprit qui se joue[2]. Ennemi des auteurs profanes, Malebranche condamne à un double titre Montaigne, homme d'imagination et chaud admirateur de l'antiquité. Se montrera-t-il plus bienveillant à l'égard d'un écrivain qui défendait la foi chrétienne? Il a choisi un Père goûté de Bossuet pour exemple « de la puissance

[1] *Recherche de la vérité*, liv. II, IIIe partie, ch. IV, *De l'imagination de Sénèque*.

[2] *Ibid.* ch. V, *Du livre de Montaigne*.

que les imaginations ont les unes sur les autres. » Et à son sujet il s'écrie avec force : « On ne peut douter qu'il ne fût *visionnaire*. Ce feu, ces emportements, ces enthousiasmes sur de petits sujets marquent sensiblement le dérèglement de son imagination. Combien de mouvements irréguliers dans ses hyperboles et dans ses figures! combien de raisons, pompeuses et magnifiques, qui ne prouvent que par leur éclat sensible, et qui ne persuadent qu'en étourdissant et qu'en éblouissant l'esprit[1] ! »

Ce n'est pas pourtant que, malgré les sévérités de Malebranche, on ne puisse tirer quelque profit de son austère critique. Les écrivains apprendront à se défier des saillies de l'esprit et des emportements des sens; et les lecteurs ouvriront avec précaution les œuvres produites par une imagination exaltée; car « de tels esprits sont excessifs en toute rencontre; ils relèvent les choses basses, ils agrandissent les petites, ils approchent les éloignées. Rien ne leur paraît tel qu'il est. » Le mal est dans l'excès. Par l'abus du raisonnement, par un christianisme outré, il condamne ce qu'une religion éclairée, une juste philosophie ne ferait que contenir et diriger.

Amené à mettre aux pieds les sens, l'esprit, l'art, l'imagination, les lettres profanes, il se voit enfin forcé de déclarer nettement que *le style est le fruit de la corruption:* « Les divers styles ne nous plaisent qu'à cause

[1] *Recherche de la vérité*, liv. II, IIIe partie, ch. II-III, de Tertullien.

de la corruption de notre cœur ; si nous aimons le genre sublime, l'air noble et libre de certains auteurs, c'est que nous avons de la vanité et que nous aimons la grandeur et l'indépendance ; et ce goût que nous trouvons dans la délicatesse des discours efféminés n'a point d'autre source qu'une secrète inclination pour la mollesse et la volupté. En un mot, c'est une certaine intelligence pour ce qui touche les sens, et non pas l'intelligence de la vérité, qui fait que certains auteurs nous charment et nous enlèvent comme malgré nous. » Ce jansénisme raffiné, cette impitoyable cruauté à l'égard de la pauvre nature humaine, digne d'un la Rochefoucauld ou d'un Nicole, se révèlent ainsi çà et là dans les œuvres du philosophe oratorien. Mais ces rigoureux censeurs, ces implacables moralistes, nous le savons, étaient moins sévères dans l'application que dans la théorie : tout comme les molinistes, ils faisaient en pratique fléchir la règle. On voue le style à l'anathème comme le produit du péché, et on en a un charmant ; on repousse l'imagination, et on cède à son souffle ; on regarde comme criminelle l'étude de l'antiquité, et on possède admirablement les anciens.

Sans doute, la recherche de l'art, le soin du style, l'observation du monde extérieur, peuvent détourner la raison des abstraites et pures spéculations. L'esprit est troublé par le mouvement de la nature et par l'agitation des images sensibles. C'est un motif pour être, à l'égard des choses qui parlent aux sens, discret, pru-

dent, réservé; ce n'en est pas un pour rejeter absolument les dons que nous tenons d'en haut. La raison seule paraîtrait froide, peu séduisante, et ne saurait recueillir le suffrage du grand nombre. Une eau immobile et sans nuances variées, quelque limpide qu'on la suppose, fatiguerait par sa monotonie, sa morte uniformité. Un peu de lumière du dehors, un souffle venu de l'extérieur, quelques douces et sobres couleurs donnent à la métaphysique un charme puissant qui n'enlève point pourtant la liberté.

En blâmant, sans distinction, les images, la poésie, l'art, Malebranche réduirait singulièrement la portée de la parole sur la généralité des esprits. Que deviendraient les livres de philosophie, de morale, de religion même? Ce n'est pas tout. S'il eût été complétement, logiquement fidèle à ses rigoureux principes, il eût été forcé de condamner le plus saint des langages. Est-ce qu'en effet la Bible ne resplendit pas de toutes les pures et éclatantes couleurs du ciel d'Orient? La Genèse, l'histoire de Tobie, le livre de Ruth, sont pleins des parfums de la vie champêtre et des tableaux de la nature. On croit, lorsqu'on y pénètre, se trouver transporté au sein de l'existence patriarcale et rustique, au milieu des champs qu'on cultive ou qu'on moissonne, des vignes qu'on vendange, des troupeaux qu'on mène paître, et recueillir, avec les fruits d'une terre bénie, les leçons des antiques et divins pasteurs. Le Cantique des cantiques, comme l'a remarqué Bossuet, exhale toutes les odeurs des prés en fleurs, et fait entendre tous les

bruits confus des champs. Qu'on est loin ici du pur raisonnement, de la froide abstraction, de la spéculation pure, tels que les imagine Malebranche! Mais pourquoi craindre de le dire? En regardant comme criminel le moindre regard jeté sur les œuvres sensibles de Dieu, en condamnant si impitoyablement les allégories et les images tirées de la nature, le prêtre de l'Oratoire n'allait rien moins qu'à s'élever contre une des plus chères habitudes du Sauveur des hommes. Jésus-Christ, en effet, n'a jamais dédaigné les paraboles et les comparaisons : le figuier stérile, le puits de la Samaritaine, la pièce de monnaie exigée du fisc impérial, les fleurs des champs, les oiseaux du ciel, le pasteur et son troupeau, tout fournit au Seigneur la matière des plus touchants et des plus saints enseignements.

Je le sais bien, le systématique philosophe ne prévoit ni ne veut ces fatales conséquences; il a remarqué dans les sens et dans l'imagination des causes de trouble et d'erreur; et, sans penser au prix réel et à la légitime puissance de ces facultés, il les répudie absolument. Que n'a-t-il su se modérer et se contenir? Il pouvait justement poursuivre en Tertullien les emportements du génie africain, se plaindre des téméraires et dangereux écarts de Montaigne, reprocher à Sénèque ses ornements affectés et son caractère prétentieux; car il est évident que Tertullien outre la pensée et le style, que Montaigne se laisse aller au souffle de la fantaisie, et que Sénèque, dans sa vanité, se charge,

suivant le mot d'un spirituel cardinal, d'ambre et de musc. Malebranche avait le droit d'attaquer son ennemie où il la trouve en faute; mais il fallait demeurer équitable même à son égard. Soyez sévère, si vous voulez, mais restez juste. S'il était bon et légitime, s'il était même indispensable de prendre la parole contre l'abus du style, les dérèglements de l'imagination, les égarements de l'art et de la poésie, il était aussi utile et nécessaire de reconnaître le mérite d'un style honnête, le prix d'une belle et sage imagination, la valeur d'un art employé au profit du vrai et du bien par une âme droite et sincère.

Mais, on ne saurait trop revenir sur ce point, ni trop y appuyer, quelque rigoureux que soient ses principes littéraires, sa conduite personnelle n'y répond qu'en partie. Il est vrai, cependant, qu'en vieillissant Malebranche a de plus en plus rejeté l'ornement de ses écrits, et que son livre le plus spirituel et le plus vif est son premier ouvrage. Toutefois, quoi qu'il enseigne, quoi qu'il veuille, sa plume est toujours pleine de grâce et d'esprit. Et même, en devenant plus austère, il paraît plus touchant; pour avoir émoussé la pointe, le trait semble plus délicat et plus doux. Bien que contenu et grave, l'art n'en existe pas moins, et l'on trouve jusque dans ses dernières pages la même tendresse de cœur et les mêmes instincts de l'esprit vers le beau. Il appartient vraiment à ces généreuses et ardentes natures que l'expérience de la vie ne refroidit pas, que le tourbillon du monde laisse

toujours pures et fraîches, et qui conservent, même aux derniers instants, cette vivacité de sentiment qui semble le privilége d'une raison naissante. Peu soucieux des affaires d'ici-bas, élevé plus haut que les agitations vulgaires, il garde donc jusqu'à la fin, dans leur fleur et leur éclat, l'innocence du cœur et l'énergie de l'esprit; et ses espérances, au lieu de s'affaiblir, s'accroissent avec les années qui le rapprochent du but envié : *Ver erat æternum.* Toute sa vie il eut ainsi de la jeunesse les extrêmes qualités : une hardiesse qui court au-devant du danger et une impétuosité que rien n'arrête.

Mais de nos jours, où il n'y a nullement lieu de craindre, avec Malebranche, de se voir emporté par les choses de l'esprit et de l'imagination, on n'a non plus rien à redouter de l'excessif idéalisme du philosophe. Ce n'est ni l'art, ni la métaphysique qui feront la passion de ce siècle. Cependant, le petit nombre d'esprits qui demeurent fidèles au culte désintéressé des lettres et à l'amour pur de la philosophie aiment à jouir d'un intime commerce avec Malebranche, et à profiter de la séve spiritualiste et généreuse qui circule si abondamment dans ses écrits. Quoique, selon un mot du comte de Maistre, qui cette fois, nous disait un jour M. Villemain, eut incontestablement raison, *la France ne soit pas assez fière de son Malebranche*, les travaux publiés dans ces dernières années par des écrivains illustres ou distingués suffisent seuls à prouver qu'on sait encore goûter son génie. Sans doute,

en le voyant s'élever si haut, on commence par hésiter à le suivre; à la fin, pourtant, et comme malgré soi, cette âme ardente, enthousiaste, ravie du seul invisible, échauffe, émeut, transporte le cœur au-dessus des pensées communes. En méditant avec cette raison élevée, on se laisse peu à peu pénétrer de la passion du vrai et du bien; et si, comme lui, on ne ferme pas entièrement les yeux aux grâces ravissantes de la nature sensible, au moins est-on pressé de la regarder comme indigne de fixer uniquement l'attention d'une intelligence qui communique avec l'infini, et de captiver l'amour d'un cœur qui goûte les beautés invisibles.

CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

MALEBRANCHE



CORRESPONDANCE INÉDITE

DE

MALEBRANCHE

I

EXTRAITS DES LETTRES DU R. P. MALEBRANCHE

à M. l'abbé B. son ancien ami.

Du 9 juillet 1690.

J'ai mis entre les mains de M. Coursier, théologal de Paris, les Conversations chrétiennes, pour en avoir le privilége et les faire imprimer à Paris. Je ne sais s'il n'y trouvera point de difficulté, mais il s'est offert de lui-même à un ami commun. J'ai revu ce livre avec quelque soin, et j'y ai fait des additions[1].

[1] Édition corrigée et augmentée. Cologne, 1693.

Du 2 octobre 1714.

Mon écrit sur la Prémotion physique n'avance guères, et quand même il seroit fait, je ne croirois pas le devoir faire imprimer[1]. Il y a trop de chaleur et de prévention dans les esprits. Il les faut laisser calmer. Je crois que c'est présentement le temps de se taire. On a supprimé par arrêt du parlement cet ouvrage, et il me paroit qu'il détruit et renverse toutes les idées naturelles qu'on a de la liberté, et que selon son système Dieu n'est ni sage, ni juste, ni bon que de nom, en un mot, que tout y est plein de contradictions. Mais apparemment le livre ne demeurera pas sans réponse.

Du 19 décembre.

J'ai bien de la peine à croire qu'on écrive contre le livre du P. Le Porc, et l'on n'en parle point. Je suis persuadé que S. Augustin dans ses derniers livres n'est point contraire à ce que dit le P. Le Porc. J'ai vu ces jours-ci un Commentaire sur les livres de S. Augustin : de la Grâce et du libre arbitre, de la Correption et de la grâce, de la Prédestination des saints et du don de la persévérance, composé par le P. Charles Joseph, capucin, qui empêchera que bien des gens prennent le change, en lisant ces livres ; car il faut voir de quoi il s'agit dans ces livres.

[1] Paru en 1715.

Du 16 juillet 1687.

Je suis à présent dans la solitude de Raroy[1], diocèse de Meaux, où je travaille à des Entretiens sur la métaphysique[2]. Ma dernière réponse à M. Arnaud est, je crois, achevée d'imprimer. C'est la 6e. J'ai appris qu'il avoit fait un livre des plaisirs sensibles. C'est contre la petite réponse que M. Bayle a faite à un avis qu'on lui avoit donné sur ce qu'il avoit pris mon parti.

Sur la fin de 1674.

Peut-être qu'on fera dans quelque temps une seconde édition de la Recherche de la vérité[3], car le livre va toujours assez vite. Il y a quelques docteurs de Sorbonne qui ont trouvé à redire à ce livre, et qui ont fait quelques efforts pour en empêcher le débit que je ne sais pas bien, mais je ne vois pas qu'ils y aient réussi.

Du 6 octobre 1693.

Je pense que ma réponse à M. Arnaud aura le même sort[4]. Je la fais voir à mes amis, en manuscrit, qui en sont ou paroissent fort contents. Je puis vous assurer qu'il n'y a pas dans tout ce livre de M. Arnaud des Vraies et des fausses idées un seul endroit auquel il soit difficile de répondre. Je travaille à ma Morale, mais

[1] Près de Senlis.
[2] Rotterdam, 1688.
[3] Parue en 1675.
[4] De ne pouvoir entrer dans le royaume.

je n'avance guères; elle sera pourtant faite quand j'irai vous voir. J'ai vu une traduction avec des remarques du livre de la Grâce et du libre arbitre, qui me paroit bien faite. Je veux dire par un jeune homme qui entend bien son S. Augustin [1].

Du 6 mars 1686.

Il y a environ cinq mois que mon libraire [2] a ma réponse au premier volume des Réflexions philosophiques de M. Arnaud, et il n'a pas commencé à l'imprimer. M. Arnaud a fait neuf lettres. Je répondrai à la 5ᵉ, 6ᵉ et 7ᵉ qui regardent la grâce, mais je ne crois pas que les autres méritent de réponse. Cependant il y a un jeune homme qui répond pour moi [3].

Du 13 novembre.

C'est un livre à avoir que celui du P. Le Porc pour savoir les sentiments de S. Augustin sur la grâce, et que Jansénius n'a pas raison. Il y a peu ou point de livres qui me plaisent. Si l'on faisoit tous les ans un petit volume in-douze qui me contentoit, je serois satisfait des savants. Quand je n'avois que vingt-cinq ans, j'entendois ce que je lisois dans les livres; mais à présent, je n'y entends plus rien dans la plupart.

M. Lambert a traduit: Manuductio ad cœlum, du

[1] Le P. Charles Joseph, capucin.
[2] Leers.
[3] Cette réponse n'a pas paru. — *P. Adry.*

P. Bona, vous verrez ce que c'est. De pareils ouvrages ne me contentent pas. Faut-il que la morale soit si négligemment traitée, d'une manière si confuse, et souvent païenne, et cela par un grand homme et un fort homme de bien?

Du 6 novembre 1689.

Je pense que vous savez qu'à Lyon il y a des gens qui découvrent les voleurs par les mouvements d'une baguette qu'ils tiennent en main. Le secret a déjà fait exécuter un homme qui avoit assassiné un marchand de vin et sa femme. Il y a plus de deux ans qu'à Grenoble il y avoit de semblables devins. Le fait est constant; j'ai parlé de cela à plusieurs témoins oculaires. C'est une preuve certaine qu'il y a des esprits qui se mêlent de nos affaires. Cependant il y a des gens qui veulent expliquer cela physiquement; et même on a fait en Hollande, il y a environ un an, un livre[1] pour prouver qu'il n'y a ni anges ni diables, et cela par l'Écriture sainte. Quelle extravagance! Une personne d'esprit et que je connois[2] écrit actuellement sur les effets de la baguette, et en a les sentiments qu'il faut avoir. Pour moi, je ne crois pas même qu'il soit naturel de trouver de l'eau et des métaux par son moyen[3].

[1] Le Monde enchanté de Becker.

[2] Le P. Lebrun de l'Oratoire.

[3] *Voy.* deux lettres de Malebranche qui se trouvent à la suite du traité du P. Lebrun sur la Baguette divinatoire.

Du 8 janvier 1698.

Le Nouveau Testament du P. Bouhours paroit. J'en ai confronté quelques chapitres avec Mons, et j'ai trouvé qu'il avoit souvent mieux rencontré, mais quelquefois plus mal. Il n'y a que les quatre Évangiles qui paroissent. Le P. Lamy, bénédictin, a publié son livre contre Spinosa. Je ne sais si ce fou et cet impie meritoit une réponse.

Du 7 janvier 1688.

On imprime enfin les Entretiens sur la métaphysique. Je croyois le manuscrit perdu.

Du. . . . mai 1688 ou 1689.

On m'a dit qu'on continuoit à Rome de travailler à l'examen, c'est-à-dire, par conséquent à la condamnation de mes ouvrages. M. Dirois[1], comme je crois, y aura bonne part; du moins m'en a-t-on parlé comme d'un homme fort entêté contre moi. Il est juste qu'il serve fidèlement le parti qui a fait donner à son frère la cure de Braches[2] par madame de Longueville, et qu'il tâche de justifier les calomnies de M. Arnaud contre moi en rendant indirectement complices de ses calomnies les examinateurs de Rome. Je n'ai pas de cure à donner, ni ne peux faire à personne ni bien ni

[1] Ami d'Arnauld et alors à Rome. — *P. Adry.*
[2] En Picardie.

mal ; ainsi je ne puis pas avoir beaucoup de raison en ce monde, nous verrons dans l'autre ce qui en sera.

Du. . . . .

S. Augustin entend de la grâce : pluviam voluntariam dabit Dominus. Il y a cent endroits dans ses ouvrages qui disent la même chose, et je suis bien aise que vous l'ayez remarqué ; car il y a effectivement des gens qui ont trouvé à redire à la comparaison que je fais de la pluie avec la grâce, dans le Traité de la nature et de la grâce [1].

Du 7 décembre 1690.

Il paroit ici un livre in-12 bien écrit dont le voyage du monde de Descartes. On y critique les Cartésiens entêtés. M. Arnaud et M. Pascal n'y sont pas épargnés; mais il ne me paroit pas fort contre M. Descartes. M. Régis a fait imprimer sa Philosophie. La métaphysique, la morale et la logique sont pitoyables pour un Cartésien; et dans sa Physique où il ramasse ce qu'ont dit les autres, il fait souvent un fort méchant choix; en un mot, ce n'est pas grand'-chose.

Du 13 juin 1689.

Le Traité de la nature et de la grâce est condamné avec les livres de M. de Launoy. On dit que c'est

[1] Édit. d'Amsterdam, Elzevier, 1684, p. 50, 66, 70, etc.

un nommé le P. Ledrou, Flamand, qui a poussé l'affaire. Je crois que c'est celui qui a donné l'approbation au livre de M. Arnaud : Dissertation sur les miracles. Apparemment c'est qu'il m'a cru tel que M. Arnaud me représente dans ses livres. J'avois écrit à Rome afin de savoir ce qu'on trouvoit à redire dans mon livre, offrant d'y satisfaire; mais on n'a pas jugé à propos de m'écouter avant que de me condamner. J'ai fait ce que j'ai cru devoir faire; ainsi je suis en repos de ce côté-là. On m'a écrit que le pape Urbain VIII avoit défendu d'écrire sur la grâce, que mon livre étoit imprimé en Hollande, qu'on avoit condamné Descartes : raisons de condamnation auxquelles la réponse est évidente. Quoi qu'il en soit, M. Arnaud aura raison de soutenir Jansénius, et moi, tort d'avoir prétendu justifier les bulles d'Innocent X et d'Alexandre VII, parce que j'ai parlé le langage cartésien aux Cartésiens. Il faudra donc pour être chrétien devenir péripatéticien, et ne plus prêcher à la Chine, où l'on suit Confucius. Il me semble que les théologiens de Rome doivent être théologiens catholiques tout court, et laisser aux universités particulières le platonisme et le péripatéticisme.

1679.

On a imprimé ici un livre qui a pour titre les Sentiments de Descartes conformes à ceux de Calvin et opposés à ceux de l'Église touchant l'Eucharistie. Cet auteur qui s'est caché sous le nom de Louis de la

Ville[1] prouve, dans la première partie, que Descartes croit que l'essence des corps consiste dans l'étendue; et, dans la seconde, que cette opinion renferme la foi de l'Église, qu'il faut que les Cartésiens, pour demeurer Catholiques, renoncent à leur sentiment. Ce livre, quoique mal raisonné, pourra faire du mal; car il est aussi bien écrit, et il a des raisonnements spécieux[2].

Du. . . . .

J'ai fait un petit Traité de la nature et de la grâce; j'espère dans ce traité faire revenir bien des gens, qui ont donné dans les opinions de Jansénius. J'en ai déjà de bonnes preuves. On verra, je crois, que l'on a déjà bien disputé sur ce sujet sans s'entendre. Je ne sais s'il est à propos de le faire imprimer. Pour vous, je suis sûr que vous l'approuverez, quand vous l'aurez lu, et tous ceux qui sont capables d'attention, car je n'avance rien, que ce que je connois clairement.

Du 15 avril 1680.

Vous avez lu et médité le Traité de la nature et de la grâce, qu'en pensez-vous? Ce livre ne devroit-il pas plutôt servir à accorder les gens qu'à les irriter?

[1] Le P. de Valois, jésuite.

[2] Dans le *Recueil de quelques pièces curieuses concernant la philosophie de M. Descartes*, Amsterdam, 1684, on trouve une pièce intéressante qui a pour titre : *Réponse de M*** à une lettre de ses amis touchant un livre qui a pour titre : Sentiment de M. Descartes touchant l'essence et les propriétés du corps opposés à la doctrine de l'Église et conforme aux erreurs de Calvin sur le sujet de l Eucharistie par Louis de La Ville.*

Du 23 novembre 1680.

Je me suis défait à mon retour[1] de la clef et de la charge, véritablement charge, du soin de la bibliothèque.

Du 2 mai 1683.

A peine les Méditations chrétiennes sont-elles imprimées; elles ne l'étoient pas le 15 avril. On me menace toujours de M. Arnaud, mais c'est ce que je désire le plus; car je ne vois pas qu'il puisse rien dire de fort. J'espère que l'année qui vient, vous aurez ma Morale, du moins un tome.

Du 9 novembre 1683.

Il est impossible d'avoir à Paris des Méditations chrétiennes de l'édition de Hollande. Il y en a toujours 150 exemplaires à Rouen et cent à Paris d'arrêtés; mais on en peut avoir d'imprimés à Lyon. J'ai fait ma réponse à la défense de M. Arnaud. Je ne suis pas surpris que le P. Quesnel vous ait dit que les Méditations chrétiennes étoient des visions; car il y a longtemps que je le connois.

Du 27 février 1684.

J'espérois vous envoyer ces jours-ci des Méditations chrétiennes, de celles qui ont été arrêtées à Rouen,

[1] De Perseigne. Ce fut dans celle abbaye que Malebranche composa les huit premières Méditations chrétiennes.

car le parlement avoit donné ces jours-ci un arrêt de main-levée, en conséquence des approbations de deux grands-vicaires qu'il avoit nommés à l'examen de ce livre, il y a 7 à 8 mois; mais deux jours après, ils ont fait donner un autre arrêt pour faire remettre les exemplaires en la garde d'un huissier, jusqu'à ce qu'il y ait eu un privilége, ce qui ne se fait point; car il y a règlement, pour ne point demander de privilége pour les livres lorsqu'ils sont imprimés; c'est que j'ai quelque partie secrète et que je ne plais pas à certaines personnes. Car avant ce que vous savez, je n'avois trouvé personne en mon chemin. Ma réponse à M. Arnaud est imprimée il y a 3 ou 4 mois. On imprime dans les pays étrangers un Traité de morale de ma façon.

Du 3 mars 1684.

On a commencé à imprimer le Traité de morale dans les pays étrangers. On imprime aussi le Traité de la nature et de la grâce avec plusieurs éclaircissements non imprimés. Je vous avoue que l'opposition que je trouve à la vérité me dégoûte fort d'écrire, et qu'il y a longtemps que je désire le repos et la pratique de la vertu[1]. Je crois en avoir assez dit, mais j'ai des amis, qui veulent que je parle encore. Je veux me taire. Il n'y a ce me semble plus que M. Arnaud qui puisse m'obliger à rompre le silence; car s'il écrit, c'est une nécessité que je défende la vérité; pour d'autres critiques, je les laisserai dire ou écrire.

[1] Comme ces lignes peignent parfaitement le caractère de Malebranche!

Du 1 avril 1685.

J'ai reçu depuis peu la dissertation de M. Arnaud sur le dernier éclaircissement du Traité de la nature et de la grâce, où je parle de la conduite de Dieu, qui se faisoit pour les anges sous la Loi à l'égard des biens temporels. C'est, je crois, encore un détour. Je réponds sans perdre de temps parce qu'il imposeroit au monde, à cause qu'il m'attribue des sentiments odieux, que je n'ai pas, et qu'il a soutenu son livre d'une quinzaine d'approbations de docteurs flamands au défaut de bonnes raisons. J'ai appris que ma seconde réponse est achevée d'imprimer. Il me semble que les Jansénistes conviennent que les deux premiers livres de M. Arnaud ne valent pas grand'chose. Le P. Quesnel n'est plus des nôtres pour n'avoir pas voulu signer un règlement fait par nos collèges. On dit qu'il est allé à Utrecht; je pense qu'il y trouvera M. Arnaud.

Du 31 octobre 1687.

J'ai appris qu'on imprimoit ma réponse à M. Arnaud; je crois que vous jugez bien par la lecture du livre des Vraies et des fausses idées que je n'ai pas eu bien de la peine à faire une réponse. Car enfin je n'ai pas vu un seul endroit dans ce livre qui m'ait obligé de penser pour chercher à répondre, tant il est foible. J'ai aussi fini le Traité de morale. Je pense qu'il s'imprimera au même lieu que les Méditations chrétiennes.

Du 18 novembre 1685.

Il me semble qu'Arminius excède un peu trop, autant que je puisse m'en souvenir, et qu'il est du sentiment des demi-pélagiens. Le livre de M. Arnaud ne paroit point[1]; il y a trois ans que on m'en menace. Je pense vous avoir écrit que ma seconde réponse étoit faite.

Du. . . . .

Il est vrai que la Vie de M. Descartes par M. Baillet n'est propre qu'à rendre ridicule ce philosophe, et sa philosophie. J'en jugeai ainsi, dès que je l'eus lue. Le critique de cette Vie a souvent raison, mais il s'est trop emporté.

Du 13 octobre 1683.

Je n'ai point d'autre moyen de me défendre des méprises ou des calomnies de M. Arnaud que par mes livres. Il paroit depuis trois mois un livre de lui contre le Traité de la nature et de la grâce, qui a pour titre : Réflexions philosophiques et théologiques. Je l'ai lu et j'y réponds. Il n'y a pas un chapitre où il ne prenne mes sentimens de travers pour me rendre odieux ou ridicule, et j'ai la bouche fermée! Je ne puis faire voir qu'on m'impose, car je ne puis parler que par mes livres. Il doit y avoir encore deux autres volumes. Outre cela il fait de petites lettres. Il y en a trois; j'en ai

[1] Réflexions théologiques et philosophiques.

vu deux : mais je n'y répondrai, je crois, que lorsque j'aurai satisfait à son livre. Il tâche de me donner de la besogne; mais si j'avois la liberté de faire imprimer, je ne le craindrois, ni lui, ni les intrigues.

Du 26 décembre 1686.

On veut que je fasse une métaphysique. Je crois effectivement que cela est fort nécessaire, et que j'y aurai plus de facilité que bien des gens. C'est la bonne métaphysique qui doit tout régler; et je tâcherai d'y bien établir les principales vérités qui sont le fondement de la religion et de la morale. Il me semble que ce que je ferai sera meilleur que ce que j'ai fait. On a commencé à imprimer à Rotterdam ma pénultième réponse; mais je ne sais si l'on continue.

1688.

Ce que dit Basnage n'est point mon sentiment. Si j'avois âme de terminer sur la manière d'expliquer l'Eucharistie, je prendrois plutôt la seconde du mémoire, d'où cet auteur a pris, et même mal pris, ce qu'il m'attribue. Mais que voulez-vous? ces messieurs tâchent toujours de rendre ridicules ceux qui ne sont pas de leur secte. On m'a dit que votre ami, M. Dirois, déclamoit fort contre moi, et qu'il prétendoit faire mettre dans l'Index mes ouvrages, du moins le Traité de la nature et de la grâce. Je doute fort néanmoins qu'il en vienne à bout. On dit qu'ils ont ordre de revenir, à cause que les affaires sont brouillées avec Rome.

Du 26 octobre 1687.

Je crois qu'on imprime maintenant les Entretiens sur la métaphysique; car il y a deux mois qu'on en a envoyé à Leers.

Du 16 juillet 1694.

Vous savez que M. Arnaud renouvelle le procès qu'il m'a fait jadis. Il m'a écrit deux lettres publiques dans les journaux, et je lui ai répondu par la même voie; vous en jugerez. Ce sont des brouilleries et des faussetés infinies. Il en avoit envoyé une troisième à l'auteur du journal qui n'a pas voulu l'imprimer. Ainsi je n'y répondrai pas qu'elle ne paroisse[1]. On imprime à Rouen mes Conversations chrétiennes.

Décembre 1694.

Il y a un an qu'on a imprimé un livre qui a pour titre : Les caractères des vrais chrétiens. Il m'a paru assez bon. On va faire de nouveaux journaux de physique et de médecine; mais je crois qu'on ne découvrira jamais beaucoup de vérités sur cette matière : elle est trop difficile et peu utile pour nous. On dit qu'il y a encore quelques lettres posthumes de M. Arnaud contre moi.

[1] Le P. Quesnel la publia avec le Testament spirituel de M. Arnaud, et le P. Malebranche, qui n'en eut connoissance que longtemps après, y fit une réponse. — *P. Adry.*

Du 14 octobre 1691.

On dit que M. Arnaud avant de mourir a fait encore une lettre contre moi, où, au lieu de répondre à mes dernières, il renouvelle ses accusations chimériques, que je mets de l'ignorance en Jésus-Christ; vous savez que je dis positivement le contraire. Quand j'aurai vu la lettre, j'y répondrai. Il est mort le 18 août du rhume. On a fait quelques vers à sa louange, que je n'ai pas vus. Mais je sais qu'on le représente en héros, toujours triomphant de ses adversaires, et que je suis joint avec Saint-Sorlin pour servir à l'histoire de son triomphe; cela est divertissant.

Du 24 décembre 1693.

J'ai lu le livre d'Abbadie[1]; il y a de bonnes choses; mais cela n'est point suivi, et n'est pas toujours vrai. Pralard imprime le Traité du P. Lamy, bénédictin. Je pense que cela vaudra mieux que l'Abbadie.

Du 16 de septembre 1697.

L'écrit sur l'Amour de Dieu n'est pas encore imprimé. Il y a trois semaines qu'il est entre les mains de Mgr de Paris. On m'a dit qu'il le trouvoit bien. Mgr de Meaux qui l'a lu aussi, m'a fait dire qu'il en étoit fort content. Apparemment il s'imprimera bientôt. C'est le P. Lamy, bénédictin, qui est cause que quelques personnes m'ont engagé à faire ce petit écrit, parce que ce Père m'a

[1] De la connoissance de soi-même.

cité pour appuyer son sentiment; foible et indiscret appui, car il sait bien que ce n'est pas mon sentiment, pour avoir disputé contre lui depuis le livre de Mgr de Cambrai.

Du 10 novembre 1697.

L'article que vous me demandez est le trente-troisième. La difficulté que j'y trouve est en deux mots que l'acte de la volonté est déréglé, lorsqu'il n'est pas juste; or consentir qu'une âme juste soit éternellement malheureuse, éternellement punie, cela n'est pas juste; donc dans la supposition, impossible certainement, que Dieu veuille punir éternellement une âme juste, consentir à cela, ce n'est pas consentir à la volonté du vrai Dieu, mais d'un Dieu injuste. Ainsi il me paroit qu'on ne peut y consentir sans déréglement, et qu'on ne doit point inspirer à une âme de faire cet acte; mais de plus cet acte est impossible, pourvu qu'il soit sérieux, et que celui qui le veut faire, sache bien ce que c'est que les peines des damnés, et ce que c'est que l'éternité.... J'ai répondu à tout ce qu'a fait et fera M. l'abbé Faydit, dans ma préface sur les Entretiens métaphysiques. Je n'ai pas seulement voulu lire son livre.

Du 16 décembre 1697.

Il y a longtemps que vous auriez reçu mon petit écrit, si j'avois eu la permission de le faire imprimer; mais M. le chancelier ne l'a pas jugé à propos, quoique Mgr de Meaux et d'autres personnes le lui aient de-

mandé. Cependant il s'est trouvé un libraire de Lyon qui l'a imprimé à la fin de mon Traité de morale, dont il a le privilége. Il me semble que l'on est assez généralement content de mon écrit ; mais je n'ai pu encore savoir, ce qu'en pense Mgr de Cambrai. J'ai peine à croire qu'il y puisse trouver à redire. Quoi qu'il en soit, il me paroit qu'on peut expliquer tous les passages, qu'on apporte pour le pur amour sans s'éloigner de mes principes.

Du 2 mars 1697.

Ne vous y trompez pas, monsieur; le P. Lamy déguise la différence de nos sentiments. L'amour pur et désintéressé est équivoque; je ne rejette que celui qui est indépendant du désir d'être heureux ; car je le crois impossible. Je reçois volontiers tout autre amour désintéressé, comme je me suis expliqué dans mes trois lettres au P. Lamy, qui paroissent enfin imprimées à Lyon. Tout ce qu'écrit le P. Lamy dans son 5e volume roule sur cet équivoque. L'on m'a mis un des dix honoraires de l'assemblée de l'Académie des sciences. Il paroit encore deux lettres posthumes de M. Arnaud contre moi. Il n'y a pas de sens commun dans ses lettres, et il y parle avec une confiance infinie. J'y réponds à mon loisir; mais je ne sais encore si je ferai imprimer.

Du 18 février 1696.

On dit qu'on imprime quelques lettres de M. Arnaud contre moi, outre celles qui furent mises dans le jour-

nal, il y a un ou deux ans. Si elles paroissent, apparemment j'y répondrai. On m'a dit que M. l'abbé Faydit avoit fait un nouveau livre contre M. Arnaud, qui étoit son oracle, il y a deux mois, et contre le poëte Santeul. Il y aura là quelque chose pour moi, car quoique je ne lui aye jamais fait ni bien ni mal, il ne peut s'empêcher de me dire quelque injure. Pour moi, je m'empêcherai bien de lui répondre; car je ne crois pas qu'il impose à ses lecteurs de croire de moi les extravagances qu'il m'attribue. Je suis occupé à l'impression du livre de M. de l'Hôpital, qui sera fini dans un mois. C'est de la plus fine géométrie; le titre est: Analyse des infiniment petits, et de l'application de cette analyse à divers problèmes.

Du 6 octobre 1699.

On a fait un petit livret contre moi dont le titre est: Presbytéromachie. C'est un dialogue de Molinos et du P. Malebranche. On croit que l'auteur est l'abbé Faydit, qu'on mit, il y a deux ans, à Saint-Lazare, à cause de ses impertinents livres, et celui dont je parle dans la préface des Entretiens métaphysiques. Je n'ai point voulu lire ce livret, parce qu'il me fait dire hardiment, et mettant en italique, tout le contraire de ce que je pense; je plains cet auteur, et méprise, comme tout le monde, ses ouvrages.

Du 23 juin 170. . . .

Vous savez qu'on a arrêté le P. ou M. Quesnel, et pris ses papiers; je ne sais si je lui ai jamais écrit, car

je suis persuadé qu'il a eu part au méchant procès que M. Arnaud m'a fait. Quoi qu'il en soit, je le plains, et je prie Dieu qu'il profite de l'état où il est.

A Pâques, 1714.

Je n'ai pas encore lu en entier le livre de la Promotion physique. Ainsi je suis bien éloigné d'avoir répondu. Il faudroit plusieurs volumes, même in-folio, pour suivre l'auteur, tant le vrai et le faux sont mêlés ensemble. Je trouve l'ouvrage fort travaillé pour le style, quoique fort ennuyeux pour ses répétitions, et en même temps pour ses contradictions. J'ai commencé une réponse que je ferai, plutôt pour éclairer la matière, et défendre ce qu'il attaque de mes sentiments, que pour suivre l'auteur partout. Je ne m'attacherai qu'à faire voir le faux de la Promotion physique, et la nullité de ses prétendues démonstrations.

Du 33 décembre 1698.

A l'égard des règles du mouvement, je vous prie, monsieur, de me dispenser de les examiner. Je n'y ai déjà que trop pensé, et je crois que mon temps seroit mal employé à cette sorte d'étude. C est la raison qui doit régler mes études, et la raison nous apprend qu'il faut s'appliquer à la recherche des vérités qui sont les plus nécessaires, soit pour rendre à Dieu ce que nous lui devons, soit pour satisfaire aux devoirs de la société civile. Il n'y a guères que la religion, et la connoissance de nous-mêmes qui doivent nous occuper; car à peine

avons-nous assez de temps, ou assez de facilité, à méditer ou à lire de ces choses pour nous instruire....

Et dans une autre Lettre :

Les heures que l'on ne peut pas s'appliquer à la lecture et aux autres choses que Dieu demande de nous, on peut examiner les ouvrages de Dieu, étudier l'anatomie des animaux, des plantes, des insectes. On méprise ordinairement les insectes ; néanmoins je n'ai jamais rien étudié des choses naturelles, qui m'ait donné une plus grande idée de la sagesse de Dieu.

Du 18 août 1683.

M. le Prince me manda il y a environ trois semaines; je fus le trouver à Chantilly où j'ai demeuré deux ou trois jours; il souhaite de me connoître, à cause de la Recherche de la vérité qu'il lisoit actuellement. Il a achevé de la lire, et en est extrêmement content, et du Traité de la nature et de la grâce, qu'il trouve si beau, ce sont ses termes, que jamais livre ne lui a donné plus de satisfaction. Il m'écrit qu'il me fera l'honneur de m'en écrire encore plus particulièrement. M. le Prince est un esprit vif, pénétrant, net, et que je crois ferme dans la vérité, lorsqu'il la connoît; mais il veut voir clair. Il m'a fait mille honnêtetés. Il aime la vérité, et je crois qu'il en est touché. Je vous écris ceci, parce que vous voulez savoir tout ce qui me regarde, et que vous me le demandez sans cesse dans vos lettres.

Du 4 décembre 1703.

Vous portez le même jugement que moi du livre du P. Le Porc. Il est trop diffus. Il aurait été plus utile, s'il avoit été plus court; mais il ne laisse pas d'être solide et convaincant pour ceux qui ne sont pas prévenus.

Du . . . . 1692 environ.

On parle toujours fort de la baguette, et bien des gens prétendent que l'effet en est naturel. Pour moi, je ne doute nullement qu'il faut qu'une intelligence s'en mêle, et je croirois même que cette intelligence n'est pas distinguée de Jacques Aymar, le devin, qui, par son adresse, trompe les badauds, comme il a fait les Lyonnois: cela s'éclaircira apparemment. Je lus hier une de mes lettres que l'on a imprimée dans le Mercure galant du mois de janvier. Je l'avois écrite à un Père de l'Oratoire de Grenoble, il y a 3 ou 4 ans, et j'y prétends, ce que je crois encore, que c'est une fourberie, ou diablerie, mais un peu plus le premier que le dernier.

Du 15 mars 1703.

Le P. Lamy, bénédictin, a fait un petit livre pour les causes occasionnelles. Il y soutient que le repos a de la force pour résister au mouvement, par cette raison que c'est la volonté de Dieu qui crée les corps en repos, aussi bien qu'en mouvement. Il ne voit pas que cela ne prouve rien, et qu'il devroit prouver que la volonté

de Dieu pour le repos ne doit pas céder à celle que Dieu a pour le mouvement, car Dieu peut et doit même subordonner ses volontés les unes aux autres.

Du 23 février 1703.

A l'égard des affaires que me laisse la mort de mon frère, je ne sais point de meilleur expédient pour m'en délivrer, que de renoncer à sa succession. J'ai assez de viatique pour le chemin qui me reste à faire.

Du 1 janvier 1712.

Les principaux éclaircissements de la nouvelle édition de la Recherche de la vérité sont une suite de ce que j'y dis de la génération du feu. Vous y verrez, je crois, le vrai principe de physique dont dépendent tous les effets particuliers; et je prouve mon principe par les effets généraux, que j'explique, ce me semble, très-clairement, comme la pesanteur, la réfraction et autres qu'on a mal expliqués.

Du 26 avril. . . . .

Vous me demandez ce que je pense du livre de M. Villemor. Je crois, en général, que c'est l'embryon d'un ouvrage excellent, mais que l'ouvrage est fort imparfait, et que les deux ou trois premiers chapitres en devroient être retranchés, et commencer par ce qui est reçu des astronomes que les carrés des temps des révolutions des planètes sont entre eux comme les cubes des distances de ces planètes, et prouver que cela doit

arriver par la propriété des forces centrifuges. J'ai appris que l'auteur avoit travaillé de nouveau sur son livre pour le réimprimer. Je ne doute pas qu'il n'y change beaucoup de choses, mais il ne sera jamais tel que personne n'y trouve à redire, parce que le sujet en est trop vaste.

Du 29 juillet 1708.

C'est une étrange chose que la prévention : je suis Janséniste, selon les uns; et je suis Moliniste, selon les autres, et cela sans que ni les uns, ni les autres, se veuillent donner la peine d'examiner les ouvrages sur lesquels ils prononcent...

C'est le P. Le Tellier, jésuite, qui étant à Rome, a composé les 32 propositions que le général des Jésuites a défendues sous de grosses peines. Il est entièrement opposé, à ce qu'on appelle nouvelle philosophie.

Du. . . . .

Le principal éclaircissement de la nouvelle édition de la Recherche de la vérité est pour mieux entendre ce que je dis des erreurs de la vue. J'y donne une description exacte de l'art, j'y parle de la lumière et de ses propriétés; j'applique les raisons de la construction de l'œil et de ses parties pour faire voir la sagesse de Dieu dans son ouvrage, et de tout cela, je tire des conséquences qui, je crois, vous feront plaisir, quoique apparemment elles ne vous soient pas nouvelles.

J'ai fait cela par rapport à la métaphysique, car quand on sait distinctement comment on voit les objets, ce que je dis, qu'on ne les voit pas en eux-mêmes, et mon sentiment sur les idées sont plus intelligibles.

Du. . . . .

Quoique M. Newton ne soit point physicien, son livre est très-curieux[1] et très-utile à ceux qui ont de bons principes de physique. Il est d'ailleurs excellent géomètre. Tout ce que je pense des propriétés de la lumière s'ajuste à toutes ses expériences.

II

Lettre du P. Malebranche à dom Marin, benedictin.

Je viens de voir, mon révérend Père, entre les mains d'un de nos Pères, une thèse, qu'on doit soutenir aujourd'hui chez vous à Saint-Denis. J'y ai lu cette proposition : « Pugnantia tradit qui docet Deum solum esse « causam efficientem omnium substantiarum, accidentium et modorum, nullas tamen habuisse voluntates « particulares, tum circa Veteris Testamenti miracula, « tum circa gratiam utriusque hominis; illaque causis « occasionibus, ut vocat, quarum desideria, nec a Deo

[1] Son Optique qui parut en 1704.

« inspirantur, nec propter mandata divina eliciuntur,
« audet attribuere. »

Vous savez bien, mon révérend Père, que cela me regarde, et quoiqu'on ne me nomme pas, on me désigne par là de manière qu'il est clair qu'on prétend réfuter mes sentiments. Je ne trouve pas mauvais qu'on le fasse. Je veux croire que les lois du collége ne défendent pas ce que prescrivent les règles de l'honnêteté; car, selon le monde, on pourroit croire que c'est m'insulter que de convier ceux avec qui je vis à venir voir foudroyer des erreurs sous mon nom. C'est peut-être aussi accuser indirectement nos Pères d'indifférence pour la vérité, de combattre des impiétés qu'ils ne devroient pas permettre qu'on soutînt parmi eux. Mais ce n'est pas de cela dont je me plains. Ce que je ne peux et ne dois pas souffrir, c'est qu'on m'attribue des sentiments que je n'ai point, et qu'on soutienne encore aujourd'hui publiquement des calomnies que j'ai réfutées en cent endroits. Je ne dois pas souffrir en silence, qu'on suppose comme une chose avouée de moi, une impiété que je n'ai jamais avancée, et dont j'ai dit souvent le contraire dans les lieux mêmes qu'on a critiqués. Il faudroit avoir bien peu d'estime de votre illustre corps pour apprendre sans émotion qu'on y est travesti en impie dans vos assemblées publiques. Il faudroit avoir bien peu de charité pour ne pas desabuser ceux qui donnent des calomnies pour des faits constants. Je vous prie donc, mon révérend Père, de prendre la peine de lire seulement le 3e et 4e chapitre de

la réponse à la dissertation que je vous envoye. Si cela ne suffit pas, ma première lettre touchant son premier volume des Réflexions, que je n'ai point le sentiment qu'on m'attribue (on pourroit peut-être m'en croire sur ma parole) de faire en sorte, auprès du révérend Père vicaire général, qu'on me rende ce qu'on m'a injustement ôté, en détrompant ceux qu'on peut avoir trompés. Je veux croire que votre professeur a été de bonne foi, mais cela ne dispense point de me rendre justice. Il doit avoir bien de la joie que je ne sois point tel qu'il me croit s'il n'y a dans son cœur quelque passion maligne. Il devroit avant que de prononcer, avant que de combattre des erreurs, sous mon nom, avoir lu mes réponses, aussi bien que les accusations atroces de mon adversaire. Ainsi il est obligé de remédier au mal qu'il a fait. J'ai pensé demander à nos Pères de ne point aller à votre thèse, en leur représentant mille raisons; et je ne doute point qu'étant convaincus de mon innocence, ils puissent me refuser cette justice de ne point sembler approuver par leur présence la conduite de votre professeur; mais j'ai appréhendé que cela ne blessât la charité et l'union que nous avons ensemble. Vous m'êtes venu fort à propos dans l'esprit, mon révérend Père, et quoique je n'aie jamais eu l'honneur de vous entretenir qu'une fois, j'ai remarqué en vous tant d'honnêteté et de charité, que j'ai cru pouvoir vous ouvrir mon cœur, et vous demander avec confiance ce qu'on peut espérer de ses meilleurs amis. Permettez-moi donc d'attendre de vous une réponse précise sur

la prière que je vous fais, et pardonnez-moi la liberté que je suis obligé de prendre pour arrêter la course de la calomnie. Je suis, mon révérend Père, avec bien du respect en Notre-Seigneur J. C., votre très-humble et très-obéissant serviteur,

MALEBRANCHE, prêtre de l'Oratoire.

Le 18 avril 1687.

(Copiée sur le brouillon.)

Réponse de Dom Marin, bénédictin, au P. Malebranche.

PAX CHRISTI.

Mon révérend Père,

L'assemblée, m'ayant mis au nombre des députés qui doivent aller au chapitre général, je me trouve si occupé que je n'ai le temps que de lire votre lettre et vous faire ce petit mot de réponse pour vous assurer que je ferai mon possible pour vous faire donner la satisfaction que vous souhaitez, en cas qu'on en ait voulu à vos sentimens prétendus; je dis prétendus, car je sais et suis certain que ce ne sont point vos sentiments que Dieu n'agisse jamais par des volontés particulières. Vous vous êtes en effet assez déclaré là-dessus dans vos ouvrages, et j'ai peine à me persuader que l'auteur des thèses en question puisse l'ignorer: ce qui me fait croire qu'il ne vous en veut pas dans ces thèses. Cependant je le verrai là-dessus au premier

loisir, et lorsque je serai à Paris la semaine qui vient, je vous irai rendre compte de tout, et vous remettre votre livre entre les mains. Cependant je suis autant qu'on peut être, mon révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

F. Jean-François MARIN.

De Saint-Denis, ce 17 d'avril 1687 [1].

III

Lettre du P. Malebranche au P. de Villes, de l'Oratoire.

Mon révérend Père,

J'ai balancé quelque temps si je prendrois la liberté de vous écrire sur vos Méditations métaphysiques; mais j'ai cru que mon devoir m'y obligeoit; car j'ai remarqué dans votre ouvrage que vous avez apporté une application particulière à me délivrer de mes erreurs et à empêcher le mal que je pourrois avoir fait en les publiant. Vous avez lu les livres de M. Arnaud et quelques-uns des miens, et quoique j'aie remarqué que vous n'êtes pas toujours dans les mêmes sentiments que lui, je n'ai vu nulle part, à son égard, cette charité que vous avez eue pour moi. C'est apparemment parce que je suis prêtre de l'Oratoire, aussi bien que vous, et que M. Arnaud ne l'est pas. Car je suis bien assuré que je

[1] Il y a erreur dans la date d'une de ces deux lettres.

n'ai point mérité par quelque endroit votre attention sur ce qui me regarde. C'est pure grâce, ainsi trouvez bon que je vous en remercie. Mais, mon révérend Père, n'auroit-il pas été à propos que j'eusse vu votre ouvrage avant sa publication? Ce n'est pas que je sois assez docile pour rétracter mes erreurs. Non, vous n'avez pas trop sujet de le croire.

Un homme qui ose répondre à M. Arnaud, paroit être d'une opiniâtreté désespérée. Mais si je ne suis pas assez docile pour rétracter mes erreurs, c'est peut-être, mon révérend Père, que je ne suis pas assez éclairé pour les reconnoître. Ainsi vous deviez, ce semble, pousser votre honnêteté et votre charité jusqu'à me faire quelque part de votre ouvrage avant les autres, puisqu'il me regarde plus que personne, et qu'étant prêtre de l'Oratoire, le corps dont vous êtes y a quelque petit intérêt. Cela n'en auroit pas retardé l'impression, car je sais qu'il y a déjà longtemps qu'il est fait. Cependant permettez-moi de vous justifier; vous avez quelque tort selon les apparences, mais dans le fond vous avez raison. Il auroit été inutile de me faire voir un livre, qui ne pouvoit que me confirmer dans mes sentiments, un livre qui empêchera apparemment que certaines gens y donnent, mais que vous jugez, si je ne me trompe, vous-même, qui n'en retirera pas ceux qui ont donné un peu avant et qui ont approfondi la matière. Car, pour donner quelques preuves de ce que je dis, pourriez-vous croire, par exemple, que ce principe que vous soutenez, qu'il est essentiel de penser à l'être

universel, et que ce n'est qu'à cause de cela qu'on peut penser à tel être (principe que je crois avoir prouvé avant vous, et que je sache, avant qui que ce soit) soit fort propre pour persuader les gens que ce que nous apercevons immédiatement, que nos idées ne sont pas distinguées de nos perceptions, conséquence que vous en tirez pour moi? je crois avoir démontré le contraire. Mais le voici en deux mots : toute modalité actuelle d'un être particulier est nécessairement particulière. Or, ce que j'aperçois immédiatement, quand je pense à l'être universel, n'est rien de particulier; donc il est évident que mon idée n'est point une modification de notre esprit, car j'appelle, comme tout le monde, idée, ce que l'esprit aperçoit immédiatement, ce qui affecte l'âme et se fait voir à l'âme, n'y ayant que l'intelligible qui puisse affecter les intelligences et les rendre actuellement intelligentes et pensantes. Or, selon vous, l'esprit ne pense à un tel être que parce qu'il pense à l'être universel. L'idée de tel être est renfermée dans l'idée de l'être universel. Dieu, c'est l'être universel; donc on voit Dieu en tant qu'étant parfait et tous les êtres en lui. Il est donc certain que puisque l'idée de Dieu ou de l'être universel, c'est-à-dire, ce que j'aperçois immédiatement, quand je pense à Dieu, n'est point la modification de mon esprit; il est, dis-je, certain, que toutes les idées particulières que nous trouvons dans l'idée de l'être, c'est-à-dire, que tout ce qui est l'objet immédiat de notre esprit, quand nous pensons à divers êtres, est toute autre

chose que notre modification, ou que la perception que nous en avons.

Cependant si vous avez une idée claire de l'âme, dans laquelle vous voyez qu'un nombre, qu'un cercle que vous apercevez immédiatement, ou que l'être universel n'est qu'une modification de notre esprit; je vous conseille de vous y tenir. Mais à propos d'idée de l'âme, je me souviens que vous demandez qui sont ceux qui vont consulter l'idée de la matière pour savoir si la couleur appartient à l'âme. Je vous dirai que ce sont tous ceux qui veulent se désabuser, et vous-même assurément, si vous êtes bien convaincu que votre âme est verte, ou a la modification du vert que vous voyez lorsque vous êtes au milieu des prés, les yeux ouverts, et je vous défie de prouver à qui que ce soit que son âme est verte ou que la couleur qu'il voit est une modalité de son esprit, si vous n'avez recours à l'idée claire et lumineuse de la matière, dans laquelle on découvre clairement qu'elle n'est capable que de différents rapports de distance; et ne venez pas nous dire, qu'en se consultant soi-même, on voit bien que c'est l'âme qui sent la couleur; je le veux, mais ce n'est pas cela dont il s'agit; quoique Aristote et presque tout le monde dise que c'est l'âme qui sent, ni Aristote ni le commun des hommes ne pense pas pour cela que la couleur qu'ils disent sentir soit une modalité de l'âme. Supposez donc, mon révérend Père, que vous n'avez pas d'idée claire de la matière à prouver par la prétendue idée claire de l'âme; non que c'est elle qui voit

la blancheur de ce papier, car vraiment celui qui voit de la blancheur, ne peut pas douter qu'il n'en voie, mais que cette blancheur est la propre modification de son esprit, et je vous avouerai que vous avez une idée claire de l'âme, dans laquelle vous découvrez ce que vous êtes et les modalités dont vous êtes capable. Vous voyez, si je ne me trompe, qu'il étoit inutile de me communiquer votre ouvrage pour me faire entrer dans des sentiments que j'ai peine à croire que vous ayez vous-même, car vous êtes trop Cartésien pour vous rendre avant que l'évidence vous y force. Je ne vous en rapporte point d'autres preuves; mais croyez-moi, je n'en manque pas. Voulez-vous en être convaincu, cherchez dans votre ouvrage ce que vous y trouverez de plus fort et de plus convaincant pour renverser quelques-uns de mes sentiments, et marquez-le-moi sur une feuille de papier; et vous verrez si je n'ai pas eu quelque raison de vous justifier de ne m'avoir pas communiqué votre Traité avant de le rendre public, mais que ce soit, s'il vous plaît, en peu de mots, et ne choisissez qu'un exemple; car il faudroit plus de loisir que je n'en ai pour répondre à toutes les questions qu'on me pourroit faire.

Mais, mon révérend Père, il est temps de changer de style, et de parler plus sérieusement. Je viens peut-être de vous blesser en secret; mais vous, vous l'avez fait publiquement; cependant je vous proteste que c'est beaucoup plus l'amour de la vérité qui m'a donné quelque mouvement dans cette lettre, que l'amour que je me

porte à moi-même. Ce n'est pas que je veuille faire le stoïcien et mépriser le mépris que vous faites de votre très-humble serviteur. Je voudrois avoir quelque part dans votre amitié, vos bonnes grâces; ou du moins que vous ayez pour moi les égards qu'on doit avoir, ce me semble, selon les règles de la société, pour les dernières parties du corps dont on est. Si je vous ai offensé, je vous prie de me le pardonner, et je vous pardonne de tout mon cœur ce qu'il me semble que vous aviez manqué à mon endroit. Aimons, recherchons la vérité sans prétention et aimons ceux qui la recherchent, puisque nous sommes obligés d'aimer ceux-là même que nous voyons qui la combattent. Je suis en Notre-Seigneur J. C. très-sincèrement, mon révérend Père, votre très-humble, etc.

(Copiée sur le brouillon, ainsi que la suivante qui l'accompagnoit.)

Lettre du P. Malebranche au P. Jaquemet, de l'Oratoire.

Je vous prie, mon révérend Père, de lire l'incluse, et, comme vous connoissez le caractère d'esprit du P. de La Ville, de juger si vous devez la lui donner ou non. Car, s'il n'est point en état d'entrer dans des sentiments d'honnêteté et de charité, ce que je ne peux pas croire, en un mot, si vous jugez que ma lettre ne puisse que l'irriter, brûlez-la, car je serois fâché de blesser la cha-

rité, et de faire le moindre mal à ceux mêmes de qui je n'ai pas sujet d'être content. Je vous prie de le porter à ne pas se déclarer pour être l'auteur des Méditations, car il y a, ce me semble, un endroit, entre autres, qui pourroit, s'il avoit quelque ennemi, lui attirer des affaires. Cet endroit, c'est qu'il confond le libre avec le volontaire, et qu'il ne prend pas garde que la liberté, telle que je l'ai définie, est nécessaire à tout esprit fini, à l'égard des idées confuses, afin que l'auteur de notre être ne le soit point de nos erreurs, car il est vrai que l'évidence entière détruit la liberté, et le pouvoir de suspendre, d'examiner et de faire choix pour ou contre. Ne pourriez-vous point quelque jour venir philosopher avec nous; et ne composez-vous point quelque chose sur les mathématiques? J'ai lu ces vacances les écrits du marquis de l'Hôpital, qui m'ont fait passer deux mois fort agréablement. Je pense qu'il le fera imprimer cet hiver, si ses affaires lui laissent pour cela le temps nécessaire, et vous verrez le plus fin des mathématiques expliqué avec beaucoup de netteté et en peu de paroles. Aimez toujours, mon révérend Père en Notre-Seigneur, votre très-humble, etc.

Réponse du P. Jaquemet à la lettre précédente.

Mon révérend Père,

J'ai rendu votre lettre au R. P. de Ville; il m'a paru en être fort content. Il vous envoie une réponse

par laquelle vous verrez qu'il n'est pas encore tout à fait de votre sentiment, peut-être qu'enfin il y viendra. Il ne me paroit pas vouloir soutenir opiniâtrément ses pensées, mais il dit qu'il n'est pas encore entièrement éclairci. Pour moi, mon révérend Père, je vous suis fort obligé des réponses que vous avez bien voulu faire à mes difficultés. Il me reste encore quelques brouillards que vous voudrez bien me dissiper. Je conçois fort bien que la charité ou l'amour libre habituel et dominant de l'ordre immuable, étant la vie de l'âme, tout péché qui détruit cette charité est mortel; mais voici ce qui me fait de la peine :

1° L'amour-propre habituel et l'amour de l'ordre habituel, pouvant être à peu près égaux dans un même homme, il se peut faire que l'amour de l'ordre, l'emportant de fort peu sur l'amour-propre, une très-petite augmentation de l'amour-propre le pourra rendre dominant, et un péché fort léger en soi pouvant donner cette petite augmentation à l'amour-propre, ce péché sera mortel dans cet homme, au lieu qu'il n'auroit été que véniel dans celui dont l'amour-propre habituel auroit été moindre ou dont l'amour de l'ordre habituel auroit été plus fort. Ce n'est point qu'à ne consulter que la raison, je trouve en cela aucune difficulté; mais c'est que le torrent des théologiens qui soutiennent le contraire prétendent que cela est contre le concile de Trente à la session 14e, chap. 5, où il est dit que les péchés mortels seuls, et non pas les véniels, sont la matière nécessaire de la confession, d'où ils concluent

que les péchés mortels doivent être d'une nature telle qu'on puisse les reconnoitre, ce qui ne seroit point, disent-ils, si un péché très-léger en soi pouvoit même par accident être un péché mortel. On peut voir cela dans Gamaches sur la 2e 2e de S. Thomas, question 24, chap. 7, où il parle de la diminution de la charité;

2° J'ai toutes les peines du monde à concevoir comment dans le péché véniel nous ne mettons pas notre dernière fin dans la créature, à moins que, pour mettre sa dernière fin dans la créature, on veuille que l'homme tende à la créature et non pas à Dieu, non-seulement par le mouvement actuel de son action, mais encore par la disposition habituelle de son cœur; mais outre que ce sens paroit un peu forcé, il semble qu'on pourroit conclure de là qu'un homme à l'état de péché mortel ne commit jamais de péchés véniels, quoiqu'on conçoive très-bien qu'il en peut commettre de fort légers, et même ne pas pécher du tout. Je vous avoue cependant que ce sens m'est intelligible, mais non pas celui par lequel on prétendroit que dans le péché véniel on ne tend point actuellement à la créature et non pas à Dieu. Lorsque les théologiens s'objectent que dans toutes nos actions nous tendons à une fin dernière, que dans le péché véniel nous ne tendons pas à Dieu, et que par conséquent nous tendons à la créature, ils répondent pour la plupart que, dans toutes nos actions, nous ne tendons pas toujours à une fin dernière, particulière et déterminée, qui soit ou Dieu ou quelque créature, mais seulement à une fin

dernière générale ou bien en général qui, selon eux, n'est ni Dieu ni créature; mais je suis sûr que cette réponse n'est point de votre goût;

3° Je conçois bien qu'une action est bonne, quand elle est conforme à l'ordre, puisque la bonté de l'action n'est autre chose que la conformité de cette action avec l'ordre; mais il s'agit de savoir ce qu'il faut afin qu'une action soit conforme à l'ordre: s'il y a un précepte naturel de rapporter toutes nos actions à Dieu, de ne vivre et de n'agir que pour sa gloire, de lui rendre avec toute la fidélité possible tous les dons que nous en recevons, il faudra que chacune de nos actions se rapporte à Dieu et soit pour sa gloire, afin qu'elle soit conforme à l'ordre. Cela est clair; mais ce qui m'embarrasse, c'est de savoir ce qu'il faut précisément afin qu'on agisse pour Dieu ou pour sa gloire. On distingue ordinairement trois sortes d'actions: les bonnes que l'ordre commande, les mauvaises qu'il défend et les indifférentes qu'il permet ou qu'il ne commande ni ne défend; pour rapporter à Dieu les bonnes et l'omission des méchantes, est-ce assez de faire l'une et d'omettre l'autre, parce que cela est juste, cette action sera-t-elle à la gloire de Dieu, dans celui-là même qui ne sait pas encore s'il y a un Dieu; et supposé que cela soit, comment est-ce que les indifférentes sont rapportées à Dieu? Un homme mange, boit, se chauffe, se promène parce qu'il en a besoin, comment rapporte-t-il ces actions à Dieu, principalement s'il ne connoit pas encore Dieu? Sera-ce peut-

être parce qu'il n'use de ces choses qu'autant qu'il en a besoin, et qu'il connoit qu'il feroit mal, s'il alloit au delà du besoin ; cela seul suffit il ? Et si cela suffit dans lui, cela suffiroit-il aussi dans celui qui auroit une connoissance de Dieu ?

Voilà, mon révérend Père, les trois difficultés qui me restent sur cette matière, j'espère que vous jugerez vous-même, que je ne vous les propose que dans le désir d'être éclairci. Un mot de votre part sur chacune me suffira, et ce sera quand vous aurez quelque moment à perdre. Au reste, mon révérend Père, je serois inconsolable si vous persistiez dans la résolution de ne plus rien donner au public. Je tombe d'accord qu'il y a bien des chagrins à essuyer à ceux qui veulent détromper le monde et faire connoitre la vérité, principalement quand on y réussit. Mais faut-il pour cela perdre courage ? Vous savez que plusieurs profitent de vos écrits ; cela doit l'emporter sur toutes les peines que d'autres pourroient vous faire. J'espère aussi que ce sera le parti que vous prendrez, ou tout au moins j'ose me flatter que vous ne refuserez pas de communiquer vos découvertes à ceux qui ont autant d'empressement que moi à profiter de vos lumières. Vous connoissez déjà quelle est ma docilité, et si outre cela vous souhaitez le secret, je vous promettrois de le garder inviolablement ; c'est de cette manière que j'en ai toujours usé envers ceux qui ont bien voulu me faire part de leurs découvertes avant de les rendre publiques. Plus j'ai trouvé de difficultés à accorder les

règles générales du mouvement avec ce que l'expérience nous en apprend, plus je souhaite d'apprendre ce que vous en pensez. Ainsi, mon révérend Père, s'il ne falloit que désirer une chose pour l'obtenir de vous, je serai déjà sûr d'obtenir de vous ce que je souhaite. Je suis avec beaucoup de respect et d'estime, mon révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

JAQUEMET, prêtre de l'Oratoire.

A Vienne, le 27 décembre 1690.

Je vous souhaite les bonnes fêtes et la bonne année.

IV

Lettre du P. le Tellier, jésuite, au P. Malebranche.

Je vous envoie, mon révérend Père, le second tome de la Morale pratique. Quoique je l'aie d'emprunt du R. P. de La Chaise, vous pourrez le garder tant qu'il vous plaira pour le lire à votre commodité. Je vous ai marqué les endroits qui sont de l'auteur. Vous jugerez du style. Je suis avec un profond respect, mon révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur en N. S.

LE TELLIER, S. J.

13 décembre 1687.

Réponse du P. Malebranche au P. le Tellier.

(Sur le brouillon.)

Je vous renvoie, mon révérend Père, la Morale pratique; j'en ai lu exactement les avertissements et les remarques, et je plains fort M. Arnaud de ressembler extrêmement à l'auteur de ce livre infâme. Ce n'est pas seulement son style, c'est encore un même tour d'imagination et des dispositions semblables à celles que j'ai marquées dans ma réponse à l'avertissement de son premier volume de Réflexions. Protester devant Dieu qu'il a toujours eu un vrai désir de bien prendre mes sentiments est l'effet d'un aveuglement pareil à celui de l'auteur de la Morale pratique, qui ne craint pas de prendre Dieu à témoin qu'il a été poussé par la charité qu'il a pour les jésuites à publier tant de calomnies; assurément ces deux auteurs se ressemblent fort, et ne connoissent guères leurs dispositions intérieures, si ce n'est peut-être, ce qui fait horreur à penser, qu'ils aient voulu calomnier de gaieté de cœur et de guet-apens, ce que je m'efforce de ne point croire tout à fait, malgré les preuves pressantes que nous en avons. Le temps éclaircira toutes ces choses, mon révérend Père, et les calomniateurs seront confondus. Je prie Dieu qu'il les couvre d'une confusion salutaire pour eux, et glorieuse pour son Église et pour votre illustre et sainte compagnie. Aimez-moi toujours en J. C. autant que je vous honore.

MALEBRANCHE.

18 décembre 87.

V

Lettre du P. Malebranche à M. l'Enfant, étudiant en théologie à Heidelberg.

Je n'ai reçu que depuis deux jours votre lettre datée du 16 d'octobre de l'année passée, par laquelle j'apprends que vous vous êtes donné la peine de traduire la Recherche de la vérité. Je reconnois par votre lettre un esprit capable de produire de meilleurs ouvrages que celui que vous avez mis en latin, et je me trouve fort heureux, en qualité d'auteur, que vous ayez entrepris un dessein qui me fait honneur et qui rendra immortel ce qui ne pouvoit au plus durer un siècle, à cause de l'inconstance des langues vivantes.

Mais, monsieur, les vérités que j'ai tâché d'expliquer aux hommes vous seront bien plus obligées qu'à moi de les avoir fait connoitre, puisque les ayant mises en latin, vous les répandez partout et les gravez, pour ainsi dire, sur le porphyre et sur le bronze que le temps ne détruira pas. J'ai lu, monsieur, avec attention et avec beaucoup de satisfaction, le dessein de votre préface, et comme vous me donnez généreusement la liberté d'en dire ce que j'en pense, je vous dirai que je le trouve fort juste et fort bien pris. Mais, je vous prie, permettez-moi cela, monsieur; je vous prie, dis-je, de prendre garde de ne pas irriter les passions des

hommes en déchargeant un peu trop votre cœur contre la scholastique, comme vous me mandez que vous en avez quelque envie, et de ne point descendre dans un certain détail de conséquences sur la politique et sur la théologie, comme vous y pensez. J'ai déjà, monsieur, un assez grand nombre d'ennemis à cause de l'ancien proverbe, Veritas odium parit; et l'équité naturelle ne veut pas que vous m'en fassiez de nouveaux. On m'attribuera vos conséquences, et peut-être même ne pourroient-elles pas s'accorder avec les miennes; car j'appréhende que nous ne soyons pas dans la même communion, comme nous ne vivons pas sous un même gouvernement. Néanmoins, monsieur, je n'ai aucun droit de vous prescrire ce que vous avez à faire.

Mais j'espère que du moins vous écrirez de manière qu'on ne pourra m'attribuer des sentiments que je n'ai pas ou que je n'ai pas droit d'exposer aux autres. C'est la grâce que je vous demande et que je m'attends, monsieur, de recevoir comme votre très-humble et très-obéissant.

MALEBRANCHE, prêtre de l'Oratoire.

Le 10 février 1683 ou 84.

Voici, monsieur, quelques changements faits dans la dernière édition du 3e volume de la Recherche de la vérité; je vous prie de les mettre dans votre traduction; apparemment tout n'est pas encore imprimé.



Lettre de M. L'Enfant à M. de Sauzet, auteur des Nouvelles litteraires, en lui envoyant la lettre précédente.

Du samedi 15 fevrier 1716.

Comme dans quelqu'une de vos agréables Nouvelles littéraires vous avez annoncé la perte qu'on a faite du célèbre P. Malebranche et que vous y parlez de ses ouvrages, j'ai cru que le public ne seroit pas fâché que je lui fisse part d'une lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire il y a plus de trente ans, lorsque j'eus achevé la traduction de son chef-d'œuvre, je parle de la Recherche de la vérité ; je ne mis point cette lettre à la tête de ma traduction, et je ne l'ai point publiée pendant sa vie par des raisons qu'il est aisé de deviner. A présent je la donne comme un morceau qui me fait honneur et qui ne sauroit plus lui faire aucun tort. Elle me fut apportée par deux étudiants hollandois qui avoient beaucoup fréquenté cet incomparable philosophe et qui me paroissoient charmés des grâces de sa conversation aussi bien que de sa vivacité extraordinaire à expliquer et à défendre ses sentiments. Ils me dirent de lui, entre autres choses, que pendant ses méditations philosophiques, il fermoit les fenêtres de son cabinet et rêvoit ainsi dans l'obscurité, de sorte qu'on pouvoit lui appliquer la devise, Post tenebras lux. L'année de cette lettre n'est point marquée, mais je juge par l'adresse qu'elle fut écrite en 1683, qui fut l'année que j'arrivai à Heidelberg, ou au commencement de 1684

que j'étois encore proposant, n'ayant eu l'imposition des mains qu'au mois d'août de cette année-là. La traduction de la Recherche de la vérité, qui étoit achevée dès lors, ne fut imprimée qu'en 1691, à cause du désordre qui survint dans les affaires du libraire qui en avoit entrepris l'impression. J'ai eu tous les égards que je devois à la lettre de cet excellent auteur, et j'ai évité avec beaucoup de soin dans ma préface tout ce qui auroit pu lui attirer le moindre chagrin. Cette version fut revue par le célèbre M. Le Clerc, docteur en médecine et syndic de la république de Genève, qui m'honoroit de sa bienveillance et dont je respectois d'autant plus le savoir et la probité que je trouvois l'un et l'autre accompagnés d'une singulière modestie et de beaucoup de sel et d'agrément.

M. son père le professeur, connu si avantageusement dans la république des lettres, et qui dès lors étoit un excellent philosophe, ne dédaigna pas non plus de jeter les yeux sur cet ouvrage. Au reste, monsieur, pour revenir au P. Malebranche, je suis surpris qu'il ait oublié de mettre Homère entre les auteurs à imagination contagieuse, jamais imagination fut plus généralement et plus constamment contagieuse que celle de ce poëte. Je vois pourtant avec plaisir que la maladie commence à cesser, et qu'on respire à présent un air plus sain, grâce aux soins de quelques habiles médecins. Perrault a été un des premiers à commencer la cure ; la Motte l'a continuée avec un succès charmant ; mais Terrasson sera l'Apollon de cette affaire, et je ne

doute point qu'il n'y ait mis la dernière main par son admirable dissertation critique.

Ne cherchons plus Homère entre les immortels;
A l'ignorance, à la manie
Il dut seulement les autels.
Terrasson d'un heureux génie
Vient de lui construire un tombeau :
Lisez : cet ouvrage nouveau
Porte écrit en gros caractère :
Ci-gît l'Iliade et son pere [1].

Je suis, monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'ENFANT.

J'ai par devers moi l'original de la lettre du P. Malebranche.

A Berlin, ce 25 janvier 1716.

VI

Lettre du P. Malebranche au P. Lamy, benédictin.

(Copiée sur le brouillon.)

Je vous demande si je vous ai redemandé ma réponse à M. Arnaud. Comme plusieurs de mes amis

[1] On voit que M. l'Enfant n'étoit pas bien instruit en fait de nouvelles, et qu'on lui avoit annoncé sans aucun fondement la mort d'Homère, qui vit toujours, et qui vivra encore longtemps malgré les Terrasson, les Perrault, etc. — *P. Adry.*

m'ont fort prié de la leur faire voir et que je n'ai que le seul exemplaire que je vous ai prêté, je n'ai pu me dispenser de cela. Je vous envoie les Méditations chrétiennes que j'ai empruntées pour vous et que je vous prie aussi de me renvoyer, lorsque vous les aurez lues. Je suis bien fâché d'en user ainsi, mais j'y suis obligé; je suis moralement assuré qu'on a envoyé à M. du Bac la réponse. Il faut qu'on n'ait pas voulu à la poste la porter, car la même chose est arrivée à plusieurs personnes à l'égard des Méditations chrétiennes qu'on leur avoit envoyées, et c'est pour cela que je crois inutile de faire écrire pour en adresser à M. du Bac. Il en est venu cent exemplaires à Paris par les voies ordinaires qu'on a supprimés. Je crois qu'il vous seroit assez facile d'en avoir. Il en est venu aussi 150 à Rouen. Le parlement, qui s'étoit mêlé de cette affaire, avoit ordonné qu'on les feroit examiner par les grands-vicaires, et les grands-vicaires, ayant donné leur approbation sans que je le susse, le parlement avoit donné main-levée au libraire. Mais depuis, le même parlement a donné un autre arrêt pour les remettre entre les mains d'un huissier jusqu'à ce qu'il y eût privilége, ce qui ne se fait jamais. Car les priviléges regardent les libraires, et tous les jours il y a des exemples de livres faits par des François, et qui ne sont pas, ce me semble, utiles à l'Église, même sans approbation, qui passent néanmoins; et les Méditations chrétiennes, outre l'approbation du censeur des livres et d'un évêque du pays, ont encore eu celles des grands-vicaires de Rouen, en conséquence des-

quelles le parlement avoit donné main-levée. C'est un malheur que je ne plais pas à quelques personnes et que je ne sais point précisément pourquoi et ce qu'il faudroit pour leur plaire. Je crois bien qu'il faut que je demeure en repos, ce que je souhaite plus que je ne le puis dire.

J'ai fait une petite Morale, et je voudrois bien que ceux à qui elle pourroit être utile la pussent lire; cela vaudroit, je crois, mieux que des écrits de contestation qui ne font qu'exciter les passions; mais je ne dois pas prétendre de la faire avoir à mes amis, non plus que mes autres ouvrages; et j'espère d'eux, aussi bien que de vous, monsieur, que vous n'en aurez point de chagrin contre moi; pourvu que cela soit, je serai en partie content. Ce que j'ai fait sera peut-être utile aux étrangers qui ont plus besoin que nous que les opinions nouvelles qui règnent parmi eux soient rectifiées par la foi; ce que j'ai toujours en vue dans mes écrits. Je vous demande, s'il vous plaît, de me donner toujours quelque part dans l'honneur de vos bontés passées et de recevoir mon respect avec votre bonté ordinaire. Je suis, mon révérend Père, en N. S., avec tous les sentiments que je dois à vos excellentes qualités et à vos bontés à mon égard, votre, etc.[1]

[1] La lettre suivante a du rapport à cette dernière.

Lettre du P. Perrin au P. Malebranche.

Du 18 septembre.

Mon révérend Père,

La proposition que vous m'avez expliquée par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire est justement celle qui étoit en question. Le sens que vous lui donnez est net et intelligible. Je l'ai fait voir à M. l'abbé de Fisme (ou Fiène), et lui ai fait même comprendre qu'on ne peut pas la condamner sans faire révolter tous ceux qui tiennent que la grâce efficace par elle-même détruit la liberté. J'a empêché que lui ni son confrère, qui est l'abbé Mascarany, ne donnent leur sentiment par écrit. Ils sont résolus de ne le point faire, et comme M. le procureur général est encore à Paris, sans que nous ayons pu apprendre s'il en a parlé à quelque puissance, je ne sais ce qu'il fera de ces exemplaires. Mandez-moi ce que je pourrois faire, car je suis très-sincèrement en J. C., mon révérend Père, votre très-honoré et très-obéissant serviteur,

PERRIN, prêtre de l'Oratoire[1].

VII

Lettre du P. Malebranche au P. Lamy, bénédictin.

(Copiée sur le brouillon.)

Mon révérend Père, j'ai lu les deux écrits que vous m'avez laissés, et je les ai envoyés au R. P. Blampin.

[1] Il paroît que cette lettre fut envoyée à Rouen. — *P. Adry.*

Vous me défendez fort bien contre les prétendues démonstrations de M. Arnaud, et il me semble que vous en dites assez pour renverser les principes de Spinosa, autant que je m'en puis souvenir, car je n'ai pas assez de loisir pour relire le livre de ce misérable philosophe, qui même est fort dégoûtant et demande quelque attention, pour être assuré qu'on prend bien son sens.

J'ôterois les termes d'unité, de vérité et de bonté qui sont dans (l'indication n'y est point); car ils ne sont point nécessaires, et cependant ils sont obscurs, car, par exemple, il n'y a point d'unité dans l'étendue, la vérité n'est qu'un terme relatif, non plus que celui de bonté, du moins dans le sens ordinaire. A l'égard de ce que vous dites de la liberté, vers la fin de votre ouvrage, que Dieu veut que je me détermine librement, puisque sa volonté est efficace, n'explique pas, ce me semble, la difficulté; car au contraire, puisque Dieu veut que je me détermine librement, il faut que sa volonté ne fasse pas ma détermination, ou que Dieu ne fasse pas ma détermination réduplicative, *ut sic;* comme on dit. Car si Dieu me fait déterminant à choisir A ou B; à la vérité je me déterminerai, mais nécessairement vers A ou B, car Dieu me fait tel. Il me fait me déterminant. Que de dire : Dieu fait ce qu'il prétend faire, il prétend me faire agir librement, donc j'agis librement, lorsqu'il me détermine; on répondra qu'il y a contradiction dans ces termes : Dieu me détermine, ou me crée me déterminant et en même temps agissant librement. Qui diroit : Dieu peut tout ce qu'il veut, or il

veut faire un carré rond, donc il fait un carré rond, raisonneroit mal, si l'idée du carré n'est pas celle du rond. De même si l'idée de la liberté renferme la détermination propre de la volonté, il faut que la volonté fasse ce que Dieu ne nous porte point invinciblement à la faire, c'est-à-dire que Dieu ne fasse point la volonté se déterminant, en sorte que l'action de Dieu emporte la propre détermination de la volonté.

Je crois en général qu'écrivant contre Spinosa il faut rapporter de ses écrits suffisamment pour assurer le lecteur que ce sont ses sentiments que l'on combat. On pourroit néanmoins prouver les vérités qu'il attaque sans faire mention de lui, et peut-être que cette manière seroit assez utile, et effectivement j'ai dit bien des choses dans ce dessin de munir mon lecteur contre ses impiétés, comme ce qui est (dit) par rapport à lui, dans la neuvième Méditation dont M. Arnaud corrompt le sens, et prétend démontrer que je fais Dieu corporel, tant il est éclairé et équitable sur ce qui me regarde. Je vous parle, mon révérend Père, avec la liberté que vos bontés me donnent, car je suis persuadé que vous me faites l'honneur de m'aimer, et qu'ainsi vous prendrez ce que je vous dis en bonne part.

Au P. Lamy, bénédictin.

2 novembre 84.

J'ai changé dans la copie, elle n'est pas au net, il n'y a que le sens[1].

---

[1] Tout ce qui précède est écrit de la main du P. Malebranche. — *P. Adry.*

Lettre du P. Malebranche au P. Lamy, benedictin[1].

Du 14 janvier.

Mon révérend Père,

Je vous aurois envoyé plus tôt cette méchante réponse, si un gros rhume accompagné d'un grand mal de tête, et ensuite quelques affaires ne m'en eussent empêché. J'ai lu et relu votre lettre avec attention, et j'avois déjà compris que votre sentiment étoit tel que vous l'exposez. Ainsi, mon révérend Père, vous vous êtes donné une peine inutile, de laquelle néanmoins je vous suis obligé, et dont je vous remercie; et c'est ce que j'ai toujours remarqué qu'on fait, lorsqu'on philosophe par lettre, principalement sur des matières abstraites, de sorte que le meilleur est de s'épargner mutuellement cette peine; car j'espère que quelque jour nous pourrons en un quart d'heure de conversation nous instruire à fond des dispositions où nous sommes, et précisément de ce qui nous retient dans nos sentiments. Je vous prie cependant, mon révérend Père, de méditer un peu sur la notion qu'on doit attacher au mot de représenter. Car pour moi, je crois qu'à parler exactement et en rigueur, rien de ce qu'on voit immédiatement n'est représenté, mais seulement présenté, qu'on ne voit que ce qui est, que l'idée contient ce qu'on voit en elle, que c'est précisément ce qu'on voit qui affecte l'âme par son efficace, qu'ainsi les réalités

[1] Cette lettre a été tirée d'une copie par une main inconnue. — *P. Adry.*

intelligibles sont plus nobles que celles que Dieu forme sur elles comme modèle : *sunt maxime quæ sunt*, dit S. Augustin ; en un mot, je crois que la substance divine, comme participable par les créatures, en est représentative, parce qu'elle affecte les esprits par ce qui est en elle, qu'elle veut communiquer aux créatures. Mais on ne voit point les créatures qui sont formées sur ces idées, s'il ne contient les perfections qui sont en elles. Car encore un coup, l'esprit ne voit immédiatement rien de distingué d'elles. Si donc la modalité de l'âme en étoit représentative, comme aussi de l'infini, il faudroit que toutes les créatures possibles ne fussent que des participations de l'âme, et que l'infini fût son essence ; et cela par cette raison qui à moi me paroit évidente, que pour présenter ou représenter passivement, il faut contenir réellement, et pour représenter activement, il faut que ce qui contient réellement nous affecte, et si ce qui nous affecte le fait non selon tout ce qu'il contient, nous verrons les créatures. Si l'idée de l'infini, ou ce que je vois immédiatement quand je pense à l'infini, n'étoit qu'une modalité de l'âme, il me paroit que la démonstration de l'existence de Dieu tirée de son idée, seroit fausse, car une puissance finie, telle que peut être mon attention à la lumière infinie de ma substance, pourra exciter cette lumière, en produisant en moi une modalité dont je suis capable. Mais il y a bien de la différence entre la perception que j'ai de l'infini, et ce que j'aperçois quand j'y pense, ma perception, ma modalité étant certainement finie et mon

idée ou ce que j'aperçois ne l'étant certainement pas. Et comment sais-je que mon idée, ou ce que j'aperçois immédiatement, est infinie? C'est que je le vois tel; et pourquoi, dis-je, que ma perception est finie? C'est qu'elle ne peut le mesurer ni le contenir. Si je pense à un cercle en général, la perception que j'en ai est ma modalité; mais le cercle en général est tout autre chose. Je sens légèrement ma perception, parce que les idées abstraites me touchent peu, mais mon idée, le cercle en général, je le vois clairement, et j'en puis déduire plusieurs propriétés. Je ne vous mande ceci, mon révérend Père, que pour remplir un peu ma lettre, car pour se convaincre mutuellement ou l'un ou l'autre, il faudroit plusieurs entrevues, et même j'y étois préparé par une forte méditation sur le sujet. Je vous prie, cependant, d'examiner si les distinctions d'être formel et d'être objectif *in essendo, in repræsentando*, réveillent des idées claires. Car pour moi je trouve que bien qu'à l'égard des créatures et de leurs idées, ces termes puissent avoir un bon sens, à l'égard de Dieu ou de l'infini, ils ne peuvent que disposer à l'erreur, comme étant des inventions de l'esprit humain qui ignore la présence intime et l'opération continuelle de cette raison universelle qui éclaire les esprits sur la manifestation de sa substance, comme parle S. Augustin, et dans laquelle sont les idées primordiales de tous les êtres créés et possibles, et généralement toutes les vérités. Je vous prie, mon révérend Père, de m'aimer toujours *in visceribus Christi*,

et de demander à Dieu que notre amitié que l'amour de la vérité a commencé à lier, ne se rompe jamais.

Lettre du P. Lamy au P. Malebranche.

Mon révérend Père,

N'en doutez pas, s'il vous plaît, que la réponse dont vous m'avez honoré, ne m'ait rendu, sinon la vie (pour me servir de l'expression dont vous me flattez), du moins l'agrément de la vie. Il est certain que j'avois perdu celui-ci, en perdant par je ne sais quel malheur la liberté de vous écrire, et le plaisir de recevoir quelquefois de vos nouvelles, et quoique ma conscience ne me reprochât rien sur cela, je n'étois nullement content de moi-même, rien ne pouvant me consoler de la perte ou du refroidissement d'une amitié aussi précieuse que m'est la vôtre.

Mais, mon révérend Père, vous m'avez rendu la joie et le calme, par la bonté avec laquelle vous avez reçu ma lettre. Que les éclaircissements sont nécessaires entre les amis! Permettez-moi ce mot. Vous appréhendiez, dites-vous, que l'amour de la vérité ne nous eût séparés, et moi je craignois de m'être rendu indigne de votre union par mon peu d'amour ou du moins par mon peu de connoissance de la vérité. Que les apparences sont trompeuses! non, mon révérend Père, permettez-moi de vous le dire, vous ne con-

noissez qu'une fort petite partie de l'estime, du respect et de l'attachement que j'ai pour vous, si vous avez pu croire que quelque chose fût capable de me séparer de vous; l'amour de la vérité n'avoit garde de produire cet effet. C'est cet amour qui a fait naître notre connoissance et notre union, et vous savez que rien n'est plus propre à conserver les choses que ce qui leur a donné la naissance.

En effet, mon révérend Père, quoique cet amour soit peut-être assez foible en moi, je puis néanmoins vous assurer que j'en ai assez pour goûter extrêmement tout ce qui vient de vous et pour n'avoir presque nulle peine à entrer dans vos sentiments, pour extraordinaires qu'ils paroissent aux autres. Je ne vous dis point les affaires que je me fais quelquefois sur cela; pour peu que vous en fussiez informé, vous connoitriez aisément que je distingue peu vos intérêts de ceux de la vérité, et que, si je me fais un honneur d'avoir de la relation avec vous, du moins dans les sentiments, vous n'en avez guères de considérables dont je n'ai fait usage, ou dans la philosophie, ou dans les Traités de théologie que j'ai été obligé de donner, et si j'en ai quelques-uns de différents des vôtres, ils sont en si petit nombre, si peu importants, et je m'en suis expliqué à vous-même avec si peu d'attache que je ne puis m'imaginer que vous m'ayez cru capable d'en vouloir faire un sujet de séparation. Non, mon révérend Père, je peux bien m'être mal pris à vous proposer mes doutes et mes difficultés, je puis m'être mal expliqué,

avoir pris quelque contre-temps ou le contre-pied de vos pensées, je puis enfin avoir péché dans la manière, et j'ai surtout sujet de craindre que cela ne me soit arrivé dans la dernière lettre que je me donnai l'honneur de vous écrire lorsque j'enseignois à Reims (vers 1674); mais dans le fond il est certain que rien n'a été *de* plus droit ni *de* plus simple que mes intentions, et que je n'ai cherché, surtout dans cette dernière lettre, qu'à m'éclaircir et à entrer plus avant dans vos sentiments sur la grâce qui étoit la matière que je traitois alors, et dont je n'étois pas assez informé, parce que votre quatrième tome de la Recherche de la vérité n'avoit pas encore paru. Cependant comme je n'aime pas à être incommode à mes amis, il est vrai que, sur votre réponse, je me condamnai au silence, quelque fâcheux qu'il me parût : mais assurément sans rien perdre de la vénération, et si j'ose dire de l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, depuis que j'ai l'honneur de vous connoître. Voilà, mon révérend Père, ma confession ingénue et un compte fidèle de ma conduite et de mes dispositions pour vous.

Quand je saurai que mes lettres ne vous déplairont point, vous me trouverez moins réservé sur ce chapitre, et quoique depuis que je suis dans cette solitude, j'aie rompu commerce avec bien des amis, il y aura exception pour vous. Mais en voilà assez et peut-être trop sur mes intérêts; il faut parler des vôtres, que je ne distingue guère en vérité des miens.

Je ne sache point que M. Arnaud ait parlé de vous

d'une manière désobligeante. Je l'ai vu autrefois dans des sentiments fort contraires à cela, et je ne puis croire qu'il ait changé. Je vous dirai seulement pour répondre à la confiance dont vous m'honorez que je sais non-seulement qu'il écrit contre le Traité de la grâce, mais même qu'une partie de son ouvrage commence à paroitre dans un mois sous le titre : Des vraies et des fausses idées. Comme on m'en fait attendre un exemplaire, il y a trois semaines, j'ai différé quelque temps à vous écrire, dans l'espérance de vous en faire offre, au cas que vous ne l'eussiez pas encore. Si vous souhaitez que je vous l'envoie d'abord que je l'aurai reçu, vous n'avez qu'à dire. Cependant il ne faut pas vous dissimuler qu'un de mes amis qui l'a déjà parcouru, m'écrit qu'il le trouve très-fort. Mais pour moi, je veux attendre à en juger que je l'aie bien lu, et en attendant j'ai peine à croire qu'il vous fasse grand mal dans ce premier Traité. Car comme il n'y attaque que votre sentiment sur la manière dont nous voyons toutes choses en Dieu, je doute fort qu'il puisse dire quelque chose de mieux. Il est plus aisé en cette matière de ruiner que d'établir. Quoi qu'il en soit, j'aurai de la joie qu'on vous donne lieu de prouver et d'établir davantage votre système de la grâce, surtout pour les théologiens, car je ne puis persuader aux gens que vous soyez en état de le faire, quoique je n'en doute point; si vous pouvez engager S. Augustin dans vos intérêts, ou du moins faire voir que votre système n'est pas opposé à ce qu'il a enseigné de la prédestination

et de la grâce, vous leverez le plus grand préjugé que l'on ait contre votre Traité. Je vous suis au reste sensiblement obligé de l'ouverture que vous me faites de vos ouvrages et de vos desseins. Je prie Dieu de tout mon cœur de vous donner la santé, le temps et le lieu d'exécuter ceux-ci. Plut à Dieu que vous ayez quelque maison, quelque solitude dans le voisinage de la nôtre! La liberté de vous entretenir quelquefois et de vous consulter pourroit alors m'exciter à entreprendre quelque chose; mais abandonné comme je suis dans ce désert, sans conseil et sans secours, quelques vues qui me puissent venir, je n'ose me déterminer à rien; outre que nous sommes dans un siècle où l'on a si peu de liberté de dire ce que l'on pense et où la vérité est souvent si mal reçue que cela fait perdre toute l'envie qu'on pourroit avoir de la produire. Il faut la voiler et la déguiser en mille manières; et comme si les François avoient honte de la voir naître en leur pays, ils ne la reçoivent presque point, si elle n'est vêtue à l'étrangère; jusque-là, mon révérend Père, que, comme vous me l'apprenez, *les vérités essentielles de la religion* qui constamment devroient être de tout pays, ont eu besoin d'habits étrangers pour passer en France. A mon égard, je ne serai pas si délicat, et je voudrois bien les avoir toutes nues. Je vous prie donc, mon révérend Père, d'ajouter à la grâce que vous m'avez faite, de me donner avis de cet ouvrage, celle de m'apprendre en quel pays il est imprimé, et le moyen d'en avoir. Je vous prie aussi de ne pas nommer M. Arnaud par son nom,

lorsque vous voudrez m'en parler; vous pourrez me le marquer par le nom de M. Ariste, ou tel autre qu'il vous plaira.

J'ai envoyé votre letttre au P. Desbordes. Je ne me suis pas trompé dans ma conjecture sur le jugement que vous en feriez; vous ne vous tromperez pas sur mon chapitre en me croyant inviolablement en J. C., mon révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

F L. M. B.[1]

Permettez-moi, s'il vous plaît, de ne pas signer, vous connoissez mon caractère, cela suffit.

Ce 28 mai (1683 ut videtur).

Lettre de M. Dortour de Mairan au P. Malebranche.

Le 17 septembre 1713.

Commençant par ces mots :

Ce jeune homme qui faisoit ses exercices, etc.

Déjà publiée par M. Feuillet de Conches.

Lettre du P. Malebranche à M. de Mairan à Béziers.

29 septembre 1713.

Commençant par ces mots :

Je suis maintenant à la campagne, etc.

Aussi publiée par M. Feuillet.

[1] François Lamy, moine bénédictin.

Lettre de M. de Mairan au P. Malebranche

Ce 9 novembre 1713.

Commençant par ces mots :

J'ai reçu votre lettre du 29 septembre, je suis, etc.

Publiée par M. Feuillet.

Lettre du P. Malebranche à M. de Puget, à Lyon[1].

J'ai lu avec avidité vos observations, et cette lecture a excité en moi deux espèces d'admiration différentes : l'une, sur l'art infini de la sagesse divine, car je regarde votre ouvrage comme une hymne composée à sa louange ; l'autre, sur votre sincérité et votre attachement désintéressé pour la vérité : qualité très-rare parmi les auteurs.

VIII

Lettre de M. Granet, prêtre de la doctrine chrétienne.

Mon très-révérend Père,

Je ne sais quelles seront vos premières pensées lorsque vous vous verrez entre les mains cet écrit qu'un

[1] Louis de Puget ou du Puget, né à Lyon en 1629, mort le 16 décembre 1709, l'un des plus savants physiciens de son temps. L'Académie de Lyon le pleura comme un de ses fondateurs. *Voy.* les Lyonnois dignes de mémoire, t. I.

inconnu ose prendre la liberté de vous envoyer d'un bout du royaume. Tout ce qu'il peut vous assurer c'est que, sachant combien tous vos moments sont entièrement employés, il a eu de la peine à se résoudre d'interrompre les précieuses occupations de votre loisir, mais comme il ne connoit ailleurs qu'en vous seul les qualités qu'il demande pour l'examen de ce petit ouvrage, et que d'ailleurs c'est un fruit de la lecture de votre admirable Recherche de la vérité qui fera toujours ses plus chères délices, il n'a pas dû balancer un moment, d'autant mieux qu'il n'ignore pas que vous n'êtes pas moins le plus honnête homme du royaume que vous en êtes le plus habile, comme il croit pouvoir le démontrer dans les formes à qui que ce soit qui n'en paroitroit pas persuadé. N'attendez pas, s'il vous plaît, de trouver rien ici qui soit proportionné à votre élévation, ce n'est qu'un essai et le premier ouvrage d'un jeune homme de vingt-cinq ans qui n'a ni l'esprit ni la capacité qui auroient été nécessaires pour faire quelque chose qui méritât, je n'ai garde de dire votre approbation, mais la peine et le peu de temps que vous aurez la bonté d'employer pour le lire. Il est sans doute que je passe les bornes du respect par cette permission indiscrète que j'ose me donner, mais permettez-moi, s'il vous plaît, de dire que vous devez quelque chose à ceux que vos ouvrages ont rendus vos admirateurs et les adorateurs de la vérité, et qui dans le mouvement de l'ardent amour que vous leur en avez inspiré, vous exposent leurs doutes pour être instruits, ou

qui, comme il m'arrive présentement à moi, ne font que rendre à César ce qui est à César, lorsqu'ils semblent vous importuner. Au reste, vous êtes tellement le maître de ce petit écrit que vous en pouvez absolument disposer; il n'aura d'autre sort que celui que vous trouverez bon, et c'est uniquement sur le jugement que l'auteur apprendra que vous aurez fait, qu'il réglera lui-même le sien, ou pour la pièce tout entière, ou pour les endroits qui vous paroitront défectueux. Comme il a fallu emprunter la main d'un enfant, faute d'un meilleur écrivain et de loisir pour le transcrire moi-même, vous y trouverez un grand nombre de fautes d'orthographe, mais plut à Dieu que l'ouvrage ne fût imparfait que de ce côté-là, mais c'est vous seul qui en déciderez souverainement; pour moi, je me croirai très-avantageusement récompensé, quoi qu'il en puisse arriver, pourvu que je sache qu'il a été assez heureux que de tomber entre vos mains, et j'aurai infiniment plus que je puis jamais mériter, si vous avez la bonté d'agréer l'attachement très-respectueux avec lequel je serai toujours, mon très-révérend Père, votre très-humble et très-obligé serviteur.

GRANET, prêtre de la doctrine chrétienne.

A Vence, le 20 mai 1688.

Au cas que vous fussiez en peine de savoir par quelle voie j'ai pu vous faire tenir ce paquet, c'est M. l'évêque de Glandève qui, partant pour Paris, a bien voulu s'en charger.

Réponse à M. Granet, d'après le brouillon de M. Malebranche.

Je n'ai reçu que le 3 d'octobre votre lettre datée du 10 (20) de mai. Apparemment c'est qu'on a voulu attendre que je fusse revenu de la campagne, où j'ai été pendant près de cinq mois, et d'où je ne suis que depuis 10 à 12 jours, si accablé d'affaires et de lettres que je n'ai pu que lire votre écrit, sans écrire les réflexions qui me sont venues dans l'esprit, j'ai seulement marqué d'un point rouge à la marge quelques endroits qui souffrent quelques difficultés ou dont je ne conviens pas. Car, par exemple, il me semble, que vous entriez du moins en partie dans le sentiment du 1er chapitre de M. Cordemoy sur l'Indivisibilité des corps que je crois tout à fait faux.

Cependant vous citez pour l'appuyer le dernier chapitre de la Recherche de la vérité. Il n'est pas nécessaire que je m'explique davantage. Car vous pouvez être en peine de deux choses sur votre ouvrage : la première, s'il est à propos présentement qu'il paroisse, la seconde, s'il est en état de paroitre ou d'être imprimé. Or, comme je ne crois pas que le temps soit encore venu du moins en ce pays-ci pour lui donner le jour, et que bien loin que les docteurs, nommés pour l'approbation du livre, vous le passassent, qu'ils s'y opposeraient. Si je ne me trompe, cela fait que je ne crois pas non plus qu'il soit nécessaire que je vous dise ce que je pense pour le mettre en état de paroitre,

si le temps étoit propre. Au reste, je l'ai lu avec plaisir, j'y ai remarqué beaucoup de justesse d'esprit, mais il y a un peu trop de hauteur à l'égard des scolastiques. Ce n'est pas le moyen de les gagner; ce seroit de ces endroits à corriger. Vous savez, monsieur, que, pour convaincre les gens, le meilleur secret c'est de dédommager leur amour-propre. On peut quelquefois lâcher une petite raillerie, mais il ne faut pas donner des marques de mépris. Dans les écrits de théologie dont les scolastiques se croient les juges, il ne faut pas les chagriner pour ne les pas soulever. Il y a encore quelques autres endroits qui ne seroient pas, ce me semble, écrits dans votre ouvrage, si vous aviez examiné mes divers ouvrages. Le dernier ce sont les Entretiens sur la métaphysique et sur la religion, chez Reinier, libraire à Rotterdam. Ce libraire a presque tout imprimé mes livres, et vous pourrez peut-être les avoir par Lyon ou Genève. On a imprimé de moi onze volumes depuis la Recherche. Je vous dis cela, monsieur, afin que si vous aviez la curiosité de les lire, comme en effet ils valent bien la Recherche que vous estimez tant, vous cherchiez quelque voie pour les avoir; car ici on ne les a qu'avec beaucoup de peine, et ils sont excessivement chers. Je ne vous dirois pas ceci, si vous ne m'aviez insinué dans votre lettre que je suis dans l'obligation de vous apprendre quelque chose dans ma réponse à l'égard de votre écrit. Assurément, monsieur, il y a beaucoup plus à apprendre dans ces ouvrages imprimés que dans la critique la

plus exacte que je pourrois faire de votre livre et que je n'ai nullement le temps et la capacité de faire exacte.

Deuxième Lettre de M. Granet au P. Malebranche.

A Tarascon, le 1er decembre (1688).

Monsieur, la lettre que vous m'avez fait la grâce de m'écrire ne m'a été remise que bien tard à cause du changement que mes supérieurs m'ont obligé de faire. Je l'ai reçue avec d'autant plus de joie que je l'attendois avec une impatience que je ne pourrois pas bien vous exprimer. Il est vrai, comme vous l'avez remarqué, qu'il y a certaines choses vers les commencements de mon écrit qui semblent favoriser le sentiment de M. de Cordemoy sur l'Indivisibilité des corps. Mais la manière dont je m'explique ensuite fait voir, si je ne me trompe, que je l'entends tout autrement que lui. Il veut que les corps soient indivisibles absolument, et par eux-mêmes, sans marquer aucune restriction; au lieu qu'étant très-persuadé que ce sentiment est tout à fait faux, je prétends seulement qu'ils le sont à l'égard des agents naturels, mais nullement par leur nature. Je sais bien que si un de ces corps qui seroit, par exemple, de figure carrée, conique ou triangulaire, etc., étoit planté en repos parmi d'autres, et tellement appuyé de tous côtés qu'il n'y eût qu'un de ses angles qui parût, et qui donnât prise à l'action de quelques autres corps qui le heurteroient, comme cet angle

n'auroit point de force pour résister à ce mouvement, il seroit emporté, supposé qu'il ne fût pas soutenu du côté opposé à celui par lequel il seroit poussé et ainsi le corps seroit divisé. Mais il me semble que cette supposition est impossible, et que de quelque manière qu'une masse soit froissée ou broyée, ce ne seroit jamais des pointes des corps seulement qui s'en détacheront, mais pour le moins des corps tout entiers, ou même et le plus vraisemblablement de très-petites portions de matière. Car si je me trompe et que j'aie cité mal à propos le dernier chapitre de la Recherche pour appuyer ma pensée sur ce sujet, j'ose vous prier très-humblement de me redresser; cependant je crois devoir vous dire que cette indivisibilité des corps de la manière que je comprends et que je tâche de l'expliquer, s'accorde, ce me semble, assez avec ce qu'en dit M. Descartes dans une de ses lettres que j'ai vue depuis quelque temps en manuscrit sur le sujet même de l'Eucharistie, adressée au P. Mersenne; mais peut-être que je n'ai bien compris ni ce dernier chapitre ni cette lettre, ou que ce point dépend de plusieurs autres choses que je n'ai pas encore vues. Pour ce qui est de faire paroitre mon écrit, je vois bien que cela ne pourroit que souffrir d'assez grandes difficultés, et que quand même il seroit en état de pouvoir être mis au jour, il ne faudroit pas espérer que messieurs les approbateurs des livres lui fussent favorables, ne fût-ce qu'à cause de la nouveauté, et qu'ainsi il faudroit recourir ailleurs, ce qui ne pourroit pas même s'exécuter

qu'auparavant je n'eusse appris de vous ou de vos autres livres plus en particulier les changements qu'il y faudroit faire pour l'achever, ou que je n'eusse été moi-même à Paris vous consulter là-dessus et sur bien d'autres choses, ce qui seroit pour moi le plus grand avantage qui pourroit m'arriver, et dont je ne désespérerois pas, si certaines mesures que j'avois prises pour cela pouvoient se renouer. Quant à la manière dont je m'explique en certains endroits à l'égard des scolastiques, je vois bien moi-même qu'elle est un peu outrée; mais aussi ils parlent eux-mêmes et ils écrivent si impertinemment contre des auteurs et des ouvrages dont ils n'ont jamais connu le mérite ni la valeur, qu'il est assez mal aisé de se contenir dans les bornes de la plus exacte modération, lorsqu'on a la plume à la main et que l'occasion se présente de leur donner dessus; mais il seroit fort aisé de modérer ces petites saillies d'une plume encore fort jeune. Je n'ai pas compris quels sont ces autres endroits qui ne seroient pas, comme vous me dites, dans mon écrit, si j'avois examiné vos derniers ouvrages, à moins que ce ne fût vers la fin où, parlant des anges et des saints, il semble par le terme de bon plaisir, dont je me sers, que j'attribue à des volontés particulières les communications différentes que Dieu leur fait de son essence ou de ses faveurs; mais ce doute est levé par deux petites remarques que j'ai insérées dans l'original qui me reste. Si c'est autre chose, je m'en éclaircirai, comme je l'espère, par la lecture et la méditation de ces ouvrages que je tâcherai

de recouvrir quel qu'ils coûtent et dont je vous remercie très-humblement de m'avoir donné la connoissance. J'ai déjà depuis assez de temps, outre les deux premiers tomes avec les éclaircissements, le Traité de la nature et de la grâce, les Conversations et les Méditations chrétiennes et le Traité de morale; et ce que je suis bien aise de vous faire savoir, c'est que je tâche d'en inspirer l'estime et la lecture dans toutes les occasions, et mes petits soins ne sont pas tout à fait inutiles; mais n'en voilà que trop pour abuser de votre loisir. Je regrette extrêmement les moments précieux que la lecture de cette lettre vous fera perdre; j'ai été assez de temps à me résoudre si je prendrois la liberté de vous l'écrire, mais j'ai enfin passé sur toutes les autres considérations, principalement pour vous assurer une seconde fois du profond respect et de la dépendance entière avec laquelle je suis, monsieur, votre humble et très-obéissant serviteur,

GRANET, prêtre de la doctrine chrétienne.

IX

Lettre du docteur Burnet au P. Malebranche.

Londres, 21 mai 1681.

Mon révérend Père,

J'ai eu l'honneur de votre lettre du 19 et des compliments qu'il vous a plu de me faire à l'occasion de mon livre; si ensuite vous avez la bonté de m'en dire

vos pensées plus sévères et plus justes, elles ne me seront pas moins agréables. Il n'y a personne au monde qui ait des respects plus véritables et plus profonds pour l'Écriture sainte que j'en ai; mais on en use, ce me semble, préjudicieusement et peu dignement en voulant nous faire dire par le Saint-Esprit les particularités de la physique même. Il a plu à la Providence divine de nous y conserver les conclusions générales touchant les grands changements du monde et les divers états de la nature, lesquels ont beaucoup de rapport et de liaison avec le monde moral; mais pour le menu de ces changements, les moyens et leurs causes, il est à nous à les chercher; Dieu n'a pas voulu nous rendre oisifs; au contraire, il l'a fait pour nous donner à penser, et pour exciter notre esprit à une recherche plus curieuse. Pour ce qui regarde Moïse, je suis satisfait que sa Cosmopeïa n'a pas pour sujet le grand univers, mais notre monde sublunaire, qui fut seul fait d'un chaos, il y a cinq ou six mille ans, et cela étant posé, on prendra des mesures plus aisément pour l'explication de sa philosophie. Cependant si mon livre vient à être imprimé pour la seconde fois, je rangerai tout cela qui est dit touchant Moïse d'une autre manière. Pour la conflagration, je ne doute pas qu'elle ne soit l'effet de l'ordre déjà établi dans le monde, mais dans ces grands coups et ces désordres de la nature, si on doit ainsi dire, les anges ont leur part, comme des intendants et des ministres du grand opérateur, quand il monte ou démonte sa machine.

Il est vrai, je ne crois pas que la conflagration se fera d'aucune des trois manières que vous avez marquées ; si le feu, au centre de la terre, se répandroit au dehors, nous n'aurions plus de monde terrestre ; après cela, de nouveaux cieux, ou de nouvelle terre : ce feu est gardé, ce me semble, pour le dernier coup, cum mortua stella resurget. Et je ne vois pas ou que le soleil s'augmente, ou que la terre s'en approche. Il y a encore un autre moyen, comme je crois, plus simple et plus aisé, et qui, avec ses suites, s'accorde merveilleusement, tant avec l'Écriture sainte qu'avec l'idée que j'ai donnée de la première terre et du paradis. Pour la morale et la théologie chrétienne, autant qu'elle s'y rapporte, c'est, je crois, la dernière chose qui sera connue démonstrativement. Pour la bien comprendre, il faudroit premièrement composer la théorie de la nature humaine, savoir l'ordre établi dans nos pensées et dans les mouvements de l'âme, savoir le fondement de tous nos appétits et de toutes nos passions, et quelles règles ils suivent, savoir qu'est-ce que l'amour-propre, et combien il agit en nous, et de quels autres principes nous sommes capables. Comme aussi de quelles autres unions, outre celui du corps, examiner quelle différence il y avoit entre le corps du premier Adam et du second, et celui de nous autres, et en quoi, ou les principes, ou l'union de chacun, et le pouvoir de l'esprit sur le corps, étoit différent. Mais c'est à vous, mon Père, et à ceux de votre force, d'entreprendre de beaux ouvrages de cette sorte, et je suis

ravi d'entendre que vous ayez composé un Traité de la nature et de la grâce.

Comme le sujet est des plus importants et des plus difficiles, aussi sais-je bien que sans l'avoir bien pénétré, vous ne l'auriez pas entrepris. Je vous remercie de la grâce et de l'intention que vous avez de m'en envoyer un. A moins de trouver quelqu'un qui va venir en Angleterre, je ne sais pas d'autre voie pour le rendre ici que par la correspondance de vos libraires ou autres marchands avec les nôtres. Les civilités que vous me continuez encore me font souvenir des premières et des obligations que je vous *a eu* autrefois à Paris.

Je suis, mon révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

F. BURNET.

On dit ici, mon Père, qu'on travaille présentement, à Paris, à une nouvelle édition des œuvres de S. Augustin, et comme je sais bien que ces messieurs *aient* tous les meilleurs manuscrits, et les moyens de s'informer de tout ce qui regarde les œuvres de ce Père, je serai bien aise de savoir ce qui est devenu de ce Traité ou épître de S. Augustin écrit : ad Orosium, et cité par Ambrosius Catharinus (Comment. in gen. 2) touchant le paradis terrestre, et cette tradition assez connue parmi les anciens, quod pertingebat ad circulum lunarem. Je ne crois pas que ce passage soit aujourd'hui dans les œuvres imprimées de S. Augustin, et pourtant Catharinus le cite d'une manière si forte, et avec tant

d'autorité, qu'on ne sauroit douter qu'il n'eût vu et lu l'endroit même de S. Augustin. Si cette nouvelle édition est apprêtée par les Pères de l'Oratoire ou quelques autres de votre connoissance, je vous prie de leur proposer ce doute, peut-être se trouveront-ils obligés en quelque façon d'en éclaircir le monde, et de nous dire des nouvelles de ce passage perdu.

Je demeure à Londres, et vos lettres me trouveront bien ayant cette adresse en anglois[1].

Lettre du docteur Burnet au P. Malebranche.

Londres, le 10 juin 1682.

Mon révérend Père,

Il y a un an que je fis réponse à votre très-obligeante du 19 mai 1681, et depuis ce temps-là, je n'a rien su de vos nouvelles, c'est pourquoi je prends l'occasion très-volontiers de vous saluer par ce gentilhomme allemand, qui, ayant passé quelque temps en Angleterre, va faire le voyage de France. Il est fort de mes amis, et outre son mérite en toutes autres choses, il a un savoir bien extraordinaire, et beaucoup au delà de son âge, dans les langues orientales et dans la littérature rabbinique, et je vous prie de lui donner la connoissance de ceux chez vous qui cultivent ces étu-

[1] For Mr. Thomas Burnet in Lincoln's Inn-Fields, Holborn Row, at yᵉ Flower-Pots à Londres.

des-là et les belles-lettres, car il a de l'érudition et du savoir pour tout. Dans ma lettre de l'an passé, mon Père, je vous priai de faire proposer à ces messieurs à Paris qui travaillent à une nouvelle édition des œuvres de S. Augustin de nous rendre quelque compte d'un passage qui est cité souvent : ex sancto Augustino ad Orosium, nempe, quod paradisus terrestris pertingebat ad circulum lunarem. Ce qui ne se trouve pas aujourd'hui, dans les œuvres de S. Augustin, et pourtant plusieurs auteurs le citent comme de lui, et particulièrement Ambrosius Catharinus, dans son Commentaire in gen., c. 2, et il le cite avec une telle force, qu'on croiroit bien qu'il l'eût vu et lu lui-même dans ce S. Père. Assurément cette doctrine ou tradition étoit fort reçue, comme j'ai fait voir dans mon Traité, et elle a été portée jusqu'aux apôtres. Les autres la donnent à Beda ou à S. Augustin; mais aujourd'hui on l'a ôté ou il ne se trouve pas dans les ouvrages, ni de l'un, ni de l'autre.

Je voudrois bien savoir le sentiment de vos savants critiques là-dessus. Je suis souvent hors de Londres, et si vous me faites l'honneur de vos lettres quelquefois, c'est le moyen le plus sûr de les adresser à mon libraire pour moi; je suis avec respect et affection, mon révérend Père, votre très-humble et très-affectionné serviteur,

F. BURNET[1].

[1] L'adresse est : Au révérend Père, le P. Malebranche, au *covent* des Pères de l'Oratoire, rue Saint-Honoré, à Paris.

X

Lettre de . . . . . . au P. Malebranche.

A Paris, le 16 juillet. . . .

J'arrive à neuf heures du soir de chez le syndic des libraires où j'ai vu, avec un extrême chagrin, un ordre de M. le chancelier, par lequel il lui commande de faire rechercher et saisir partout les Méditations chrétiennes, et de mettre à l'amende les libraires qui oseront en avoir, et en faire venir chez eux, après la défense signifiée. J'ai rencontré chez ce syndic le sieur Thierry, qui étoit revenu de Hollande le jour précédent. Il m'a dit que les Méditations chrétiennes étoient toutes vendues à un libraire de La Haye nommé Moukens, lequel en avoit déjà débité une grande partie, dans la Flandre, et aux autres libraires de Hollande, qui font trafic de livres en détail. Car pour Blaen, il imprime seulement pour vendre en gros à ses confrères.

Les partisans de M. Arnaud publient dans le monde que son écrit contre votre sentiment sur les idées, n'est que comme une préface au livre qu'il a composé contre le Traité de la nature et de la grâce, et qu'il n'en a usé ainsi que pour obéir à la loi que vous imposez au lecteur de bien examiner ce que vous avez écrit des idées avant que de juger du Traité de la grâce. Je vous donne le bonsoir, mon révérend Père, et je

vous conjure encore ici de faire paroitre au plus tôt votre réponse ; elle est d'une importance extrême ; car le public s'imagine que la critique de M. Arnaud est une grande affaire, puisqu'il y a fait mettre son nom, son surnom et sa qualité de docteur de Sorbonne.

XI

Lettre de Leibnitz au P. Malebranche.

Hanover, 1er janvier 1700 [1].

Mon révérend Père,

Je commence par le remercîment que je vous dois pour votre beau livre de l'Amour de Dieu. Il me semble que vous convenez avec les idées que j'en ai et dont j'avois marqué quelque chose dans ma précédente [2]. Si on donnoit des définitions, les disputes cesseroient bientôt. C'est pourquoi je tâchai d'en donner de la justice, de la sagesse, de la charité, et de la béatitude en parlant du droit de la nature dans ma préface du Codex juris gentium diplomaticus.

Je trouve ce même défaut dans la philosophie, et quelquefois dans les mathématiques. Ce que j'avois écrit à M. Bernouilli de Groningue, et qui l'avoit converti sur l'estime des forces, n'a pas été imprimé. C'é-

[1] M. Cousin s'est donc trompé en disant que le commerce épistolaire de Leibnitz et de Malebranche fut interrompu de 1699 à 1710. *Fragm. de ph. cart.*, p. 417.)

[2] Publiée par M. Cousin, *ib.*, p. 413.

toient des lettres que nous échangions, et qu'il aura communiquées à M. le marquis de l'Hôpital.

Ce n'est pas la première fois que j'ai réussi à persuader par lettres; mais cela n'est pas ordinaire[1], et encore moins de convaincre les gens par des livres, surtout lorsqu'ils ont pris parti publiquement; car peu de gens sont capables de cette sincérité sur ce chapitre, que vous possédez avec tant d'autres belles qualités, et dont vous avez donné des preuves publiques. Les lettres pourtant paraissent plus propres à gagner ceux qui nous sont contraires que les livres, car elles intéressent moins ce point d'honneur, qui joue son rôle, lors même qu'on n'y pense point. Le tête à tête est le plus commode pour conférer sur la philosophie, mais des gens comme moi, qui se trouvent dans des endroits éloignés des grandes villes, ont le malheur de ne pouvoir profiter, par ce moyen, des pensées des excellents hommes dont Paris ou Londres abondent, et à qui on n'oseroit ni ne doit demander qu'ils se donnent la peine de s'expliquer par lettres; ce qui surtout a lieu, mon révérend Père, à votre égard. Vous et autres personnes d'un mérite extraordinaire êtes chargés de l'instruction du genre humain, et vous emploieriez mal votre temps, si vous vouliez vous appliquer à instruire des particuliers en écrivant des lettres. Il n'en est pas de même de moi, car mes pensées n'étant pas encore assez fixées en système mis par ordre,

[1] C'est aussi l'opinion de Malebranche.

je trouve du profit dans les objections et réflexions que je rencontre dans les lettres de mes amis. Je prends plaisir de voir les différents biais dont on prend les mêmes choses; et cherchant à satisfaire à un chacun (supposé qu'il cherche sincèrement la vérité), je trouve ordinairement des nouvelles ouvertures, lesquelles ne changent rien au fond de la chose, lui donnent toujours un plus grand jour. Ainsi je n'ai jamais perdu mon temps.

Il passa ici, il y a près de trois ans, une personne d'esprit et de savoir, qui alloit en Italie, en compagnie du fils de M. le comte de Guiscar. Il me marqua, ce me semble, qu'il avoit l'honneur d'être connu de vous. Je suis fort touché du malheur arrivé à cette belle compagnie; M. le marquis de Guiscar et M. d'Avennes étant morts à Vienne de la petite vérole. Toutes les fois que je pense à ces sortes d'accidents, je suis en colère contre les médecins (quoique d'ailleurs je les estime fort, mais de loin, tant que je puis), c'est qu'il semble qu'on devroit savoir le moyen de guérir les maladies assez ordinaires, qui ne consistent que dans les humeurs.

Ce que M. le marquis de l'Hôpital m'avoit envoyé sur le problème de M. Fatio le Duillier, ayant été envoyé d'abord à Leipzig, comme je lui marquai dans ma réponse, a été inséré depuis dans le journal qui s'y fait. Ce que je vous supplie de lui témoigner, avec mes recommandations, et d'ajouter qu'on désapprouve fort, dans la société royale d'Angleterre, la manière dont

Fatio en a usé à mon égard. Nous avons appris de plus qu'au lieu d'avoir méprisé le problème de M. Bernouilli (comme il fait semblant), il la (sic) cherche inutilement, avec beaucoup d'application fort longtemps. Ces manières peu sincères et peu convenables font déshonneur aux sciences. Je souhaite que dans votre nouvelle édition de la Recherche de la vérité, vous fassiez distinguer les additions ou changements, du reste, soit par la diversité des types ou par d'autres caractères, afin qu'on la puisse remarquer plus aisément, car il y aura sans doute des choses considérables. Je m'imagine que M. le marquis de l'Hôpital travaillera à son ouvrage nouveau, qui sera de conséquence, comme tout ce qu'il nous donne. Je suis avec zèle, mon révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LEIBNITZ.

XII

Lettre de M. l'abbé Raguenet au P. Malebranche.

De Rome, le 12 août 1698.

Mon révérend Père,

M. le cardinal de Bouillon m'ordonne de vous écrire pour vous témoigner la satisfaction qu'il a eue de la lecture de votre traité de l'Amour de Dieu. Il y a longtemps que S. A. E. connoissoit votre mérite qui est hors de toute comparaison par vos autres ouvrages

et particulièrement par ceux que vous avez faits dans la dispute que vous avez eue avec feu M. Arnaud, dans laquelle vous avez eu un si grand avantage, au jugement de tous ceux qui n'étoient pas prévenus en faveur de ce célèbre docteur pour qui il semble que la raison même autorisoit et justifioit la prévention. S. A. E. n'eut point alors d'occasion de vous témoigner l'estime singulière qu'il faisoit de vos ouvrages et il seroit trop tard de commencer à présent à le faire. Mais il est vrai qu'il dit plusieurs fois qu'il étoit persuadé que M. Arnaud étoit bien fâché de trouver en son chemin un homme tel que vous, qui venoit si mal à propos pour lui faire douter de son infaillibilité dont il semble que l'opinion étoit établie dans l'esprit de tout le monde. Pour revenir au traité de l'Amour, M. le cardinal de Bouillon y a non-seulement admiré la justesse de vos raisonnements fondés sur des principes si solides, si naturels et si évidemment vrais; mais encore l'extrême modestie avec laquelle vous parlez sur une matière que les autres décident avec tant de complaisance, quoique bien éloignés de l'avoir approfondie avec autant de lumières que vous. S. A. E. a même dit qu'il ne connoissoit personne plus capable que vous de bien juger de cette affaire. Si c'étoit ici une lettre que je me donnasse l'honneur de vous écrire de moi-même, je vous manderois par un long détail l'estime infinie que les habiles gens font ici de vos ouvrages et les façons de parler toutes singulières avec lesquelles ils s'expriment. Mais je me contente de m'ac-

quitter simplement de la commission que S. A. E. me fait l'honneur de me donner. Je suis, avec un très-profond respect, etc.

XIII

Extrait d'une lettre de M. d'Allemans au P. Malebranche[1].

A Champniers, ce 12 mars 1684.

J'admire M. Arnaud, je vous l'avoue, et de jour en jour l'homme me devient de plus en plus incompréhensible; je doute fort néanmoins, quoi qu'il dise, qu'il écrive contre votre réponse, et la preuve certaine que j'en avois pensé juste, c'est qu'elle le met en colère. Quand nous aimons la vérité plus que nous-mêmes, elle nous réjouit toujours, quelque fausseté qu'elle découvre dans nos pensées, mais quand au contraire nous nous aimons plus qu'elle, plus elle est évidente et plus elle nous choque quand elle montre que nous nous trompons. Il est fâcheux d'avoir été longtemps applaudi et d'être justement repris, quoique, selon S. Augustin, nous ne devons être sensibles aux louanges qu'en ce qu'il nous marque que ceux qui nous les donnent aiment ce qui mérite d'être loué. Cependant ceux qui se disent ses plus grands disciples

[1] M d'Allemans, selon Saint-Simon, avoit beaucoup d'esprit, de savoir et de monde. (*Voy.* les *Mémoires du duc de Saint-Simon*, édit. de M. Chéruel, in-12, t. XI, p. 158.)

ont bien de la peine à se tenir purs dans cette pratique, et vous en voyez la preuve. Je prie Dieu qu'il change dans l'homme l'usage insensible, mais ordinaire, qu'il fait des plus saintes choses.

Si quelqu'un peut me redresser sur cela, c'est vous sans doute, mon très-révérend Père, et j'ai plus d'une espérance qui m'assure que je me sens dans un état où je ne veux pas demeurer. Je n'ai qu'à lire vos ouvrages pour être sensiblement redressé, et si vous saviez combien cela est vrai, vous ne vous étonneriez nullement ni ne désapprouveriez encore moins la passion avec laquelle je souhaite tous ces nouveaux (ouvrages) que vous faites; et si je ne vous presse pas davantage sur votre Morale et sur votre Réponse, je fais sans doute ce que je dois, mais je ne cesse pas pour cela de vous donner une grande marque de modération.

Il fait ses compliments au P. Salmon[1], à M. l'abbé Catelan et à M. de la Chèse.

Extrait d'une lettre de M. d'Allemans au P. Malebranche.

A Montardy, ce 6 mai 1684.

Ce que vous me mandez m'afflige : je tombe d'accord qu'il faut se défier des hommes, mais c'est pour cette raison que vous devez vous défier de ceux qui vous

[1] De l'Oratoire. Ami de Malebranche. Il l'accompagna en Saintonge, chez le marquis d'Allemans. (*Voy.* la Notice bibliographique.)

ont fait de tels rapports, si absolument vous ne les connoissez vraiment croyables. Je ne vous dirai pas qu'on m'a dit directement le contraire de ce que vous dites qu'on a dit; mais je sais bien qu'ayant dit en plusieurs endroits et en particulier à M. de Cordemoy[1] qu'on avoit pris et chez vous-même l'endroit de l'oraison marqué contre vous et contre votre doctrine, qu'il m'a répondu très-positivement qu'on faisoit tort à son auteur, que vous ne le deviez pas croire, que ceux qui entendoient la Recherche de la vérité ne le croiroient jamais, puisque, quoique vous y fassiez agir Dieu par des voies générales, vous le faites parfaitement auteur de toutes choses, de tout ce qui est, hors du péché qui n'est rien, que vous y détruisez parfaitement l'efficace donné aux causes secondes, qu'enfin autre chose est de dire que Dieu forme les voies générales dont les effets se développent comme ils peuvent, ou de dire que Dieu formant un dessin dans le dernier détail et dans la dernière discussion, il l'exécute néanmoins par des voies simples et générales, parce qu'elles sont plus dignes de sa sagesse, et n'arrête pas même les petits inconvénients qui suivent ordinairement de ce qui est simple, parce qu'il est constant dans sa manière d'agir, et qu'une telle (voie), accompagnée de ces mêmes inconvénients, le glorifie

[1] L'abbé de Cordemoy tenoit des conférences chez mademoiselle de Vailly. (*Voy.* le *P. André*, par M. Charma, t. I, p. 6.) On trouve dans le tome Ier, page 95, du *Nouveau recueil de pièces fugitives* de l'abbé Archimbaud, quelques détails sur ces conférences.



infiniment davantage qu'une plus composée et plus particulière qui les empêcheroit que cela étant, votre doctrine étant celle d'une infinité de philosophes anciens, on devoit croire qu'il les avoit voulu combattre et non pas vous, que ses propres paroles le marquent, et que par conséquent vous ne pouviez pas être l'objet du mépris dont il y parle. Assurément, mon très-révérend Père, on est entré dans tout ce détail avec moi; et il me paroît trop grand pour ne pas venir de la propre bouche de celui qu'on veut faire parler autrement[1]. Je crois même que s'il l'avoit pensé, il me l'auroit dit surtout, lorsque, presque mot pour mot, je lui ai rapporté le 4e chapitre de votre réponse à M. Arnaud, dont il ne disconvient nullement, et même M. l'abbé Catelan m'a mandé depuis qu'il avoit dit hautement à l'Oratoire que vous aviez raison contre lui. Je veux bien suspendre mon jugement, mon très révérend Père, mais je crois aussi que vous devez suspendre le vôtre, et qu'au moins vous ne devez pas être empêché d'en chercher des preuves originales; je ne saurois m'empêcher de croire que votre désunion ne peut être qu'un très-grand malheur pour la vérité, et pour tous ceux qui l'aiment, et que ce ne peut être son esprit qui l'a fomentée.....

Ne m'oubliez jamais, mon très-cher et très révérend Père, devant Dieu et ni dans votre cœur.

Je suis avec toute l'attache, tout le dévouement et le

[1] Je crois qu'il s'agit ici de M. Bossuet. — *P. Adry.*

très-profond respect dont le mien est capable, absolument à vous,

D'ALLEMANS.

Extrait d'une lettre de M. d'Allemans au P. Malebranche.

A Montardy, ce 1er de juin 1687.

...... Je suis bien aise des avances que vous fait M. de Meaux, je sais l'estime qu'il a pour vous, combien il souhaite d'avoir commerce avec vous. Ainsi je suis sûr qu'il fera toujours toutes celles qui vous pourront approcher de lui. Apparemment vous savez présentement ce qu'il pense sur mon écrit. Pour moi, je ne le sais pas, car depuis que je le lui ai envoyé, je n'en ai reçu nulles nouvelles. Mais cela ne m'étonne pas; je sais qu'il est occupé et qu'il oublie facilement. Ce qui est sûr, c'est que tôt ou tard il me le fera savoir, et je vous manderai toujours ce que j'en apprendrai. Je plains les journaux de M. Bayle et suis bien fâché qu'il ne s'en fasse plus en France. J'attends avec impatience le livre dont vous me parlez du R. P. Le Vassor que j'honore et que je salue très-humblement. Je souhaite bien aussi la fin de celui du P. Preslet..... Mais à propos de vos livres, M. l'abbé Catelan et M. de la Chèse me parloient d'un nouveau qu'a fait M. Arnaud sur les idées[1]; l'avez-vous vu? Savez-vous ce que c'est, et si vous le savez, apprenez-le-moi, s'il

[1] Des vraies et des fausses Idées.

vous plaît. A moins que ce pauvre bonhomme[1] n'ait écrit pour donner gloire à la vérité, je le plains très-fort, et je suis sûr qu'il ne fait que tomber d'absurdités en (de) plus grandes absurdités. Nous sommes ici, mon très-révérend Père, il y a dix ou douze jours. Nous vous y attendons avec impatience, et nous vous supplions, et le R. P. Salmon, de faire en sorte que rien ne nous prive de l'honneur et de la satisfaction de vous posséder le plus tôt et le plus longtemps qu'il se pourra; certainement tout ce qui nous en priveroit nous causeroit la dernière mortification et une très-grande peine..... Venez finir ici votre Métaphysique, je vous en supplie; apportez surtout tout ce que vous en avez fait. Madame d'Allemans vous assure de ses très-humbles respects, et je vous honore, mon très-cher et très-révérend Père, avec des sentiments qu'il m'est impossible de vous exprimer,

D'ALLEMANS.

Extrait d'une lettre de M. d'Allemans au P. Malebranche.

Champniers, 30 octobre 1687.

M. de Meaux n'a pas voulu entrer avec moi dans la discussion que je lui avois proposée, et me mande qu'en vain je m'efforce de lui apprendre la théologie;

[1] Voilà le grand Arnaud bien légèrement traité.

et qu'il veut entrer dans un examen exact par la lecture de tous vos livres, puisque vous n'avez pas voulu lui en épargner la peine, et, pour cet effet, il m'en demande le catalogue entier et me mande ceux qu'il en a déjà. Il m'assure qu'il ne jugera pas sans avoir tout vu et tout entendu, mais que si par cette lecture il n'est pas désabusé des nouveautés qu'il a cru nous devoir être imputées, il ne peut rien me promettre, sinon qu'il fera sur cela ce que devant Dieu il verra devoir être fait. Du reste, il paroît toujours très-fâché du refus que vous faites de le voir, après tout ce qu'il m'a chargé de vous promettre de sa part, échauffé et entêté contre le système. Vous voilà toujours averti de tout, mon très-révérend Père, voyez de la manière que vous devez le ménager. Je lui mande simplement que je suis ravi du dessein qu'il a pris de tout lire et de tout examiner; qu'en fait de dogme vous condamnez comme lui tout ce qui est nouveau, mais que vous croyez avec bien d'autres, que non-seulement il a toujours été permis de donner de nouvelles preuves des vérités anciennes, mais encore que cela a été pratiqué et même ordonné en tous les temps. Je le prie de bien prendre garde à cela et l'assure d'ailleurs que vous n'avez nul éloignement naturel de le voir et de lui complaire. Je suis même ici pour un rendez-vous que m'y avoit donné l'abbé de Fénelon. Il en partit hier.... Nous avons très-fort parlé de vous et avec estime et sans entêtement. Il n'a presque rien lu de vos livres. En sortant, il m'a demandé la distinction

de certains termes qui vous sont propres, comme de causes occasionnelles, etc. Je le lui promis et la lui enverrai à Paris au premier jour. M. l'évêque de Mirepoix m'a écrit une grande lettre ; il me parle du système avec une très-grande modération et comme plein d'estime et d'amitié pour vous. Il me fait plusieurs difficultés, qu'il avoit faites, dit-il, lui-même, parce qu'il n'a presque rien vu de vos livres et de ceux de M. Arnaud, mais après avoir seulement lu votre éclaircissement sur les anges, la dissertation de M. Arnaud et votre réponse. Il m'avoue tout net qu'il ne vous a pas entendu ou qu'il vous fait injustice. La plus grande difficulté est sur les déterminations libres des esprits, lesquelles Dieu ne fesant pas, il ne peut connoître, dit-il, d'où il suit qu'elles sont indépendantes, et par conséquent éternelles, et comme un autre principe distingué de lui. Il trouve le système trop composé, les miracles et la cause occasionnelle y étant également prévue. Il trouve trop nouveau de dire que la prédestination de J. C. a dépendu de la prévision des déterminations libres de son âme. De dire que Dieu n'a su créer des intelligences sans leur donner un dieu homme pour chef, et que, comme homme même, il n'est pas scrutateur des cœurs par la lumière qui reluit sur son âme de l'union hypostatique ; ne voyant pas comme vous voyez que, s'il ne l'est que par ce même réfléchissement de lumière, il est démontré qu'il ne l'est pas par sa nature, et que cette lumière ne contenant que l'ordre et les vérités

immuables, il ne peut savoir les contingentes que par révélation.

Il a de la peine, dit-il, de vous entendre dire que si S. Augustin eût connu les causes occasionnelles, il auroit mieux répondu qu'il n'a fait aux Pélagiens. Par tout cela, on voit bien la vérité de ce qu'il dit, qui est qu'il n'a pas lu vos livres. J'ai une extrême joie de ne voir faire que de telles objections aux plus habiles; je n'en aurai pas de peine à les résoudre dans une réponse que je lui ferai....

Extrait d'une lettre de M. d'Allemans au P. Malebranche.

A Champniers, le 30 mars 1687.

M. le comte de Boursac vous rendra ce paquet, mon très-révérend Père, il contient l'écrit depuis si longtemps promis à M. de Meaux, et une lettre que je lui écris, où il me semble que je lui fais assez bien voir ou qu'il n'a su ce qu'il a dit dans son Discours sur l'histoire universelle, ou qu'il faut qu'il soit de votre sentiment. Si j'avois simplement écrit pour des philosophes, mon écrit seroit bien plus serré, plus fort et par conséquent plus court; mais écrivant pour qui vous savez que j'écris, j'ai cru devoir employer l'autorité de l'Écriture et de S. Augustin, et dire pourtant tout ce que vous dites : voilà mon dessein. J'aurois pu facilement, en l'exécutant, faire un ouvrage plus étendu, mais j'ai cru encore le devoir faire de sorte

qu'il fût facilement lu, et en même temps ne le devoir pas tout à fait dépouiller du caractère philosophique, quoique je m'y servisse d'autorité. C'est à vous à en juger, mon très-révérend Père, et surtout à voir si j expose fidèlement vos sentiments. Il me semble l'avoir fait, mais je m'en rapporte entièrement à vous, et vous le pouvez supprimer ou tout entier ou en partie, tout comme vous le jugerez à propos. S'il n'y avoit que quelque chose à refaire, vous n'avez qu'à le raccommoder vous-même ou à me le marquer, à me le renvoyer, ce sera bientôt raccommodé. Que si vous le trouvez en état d'être montré et d'être vu, comme j'espère que vous l'y trouverez assez, vous n'aurez qu'à fermer le paquet, le remettre à M. le comte de Boursac, afin qu'il le remette à M. de Meaux. Si vous voulez, il saura que vous l'avez lu, approuvé et avoué, sinon il ne saura pas seulement qu'il ait passé par vos mains, en un mot, il ne saura sur cela que ce qu'il vous plaira.... Je salue très-humblement le R. P. Salmon. Je vous supplie l'un et l'autre de vous faire mutuellement souvenir du dessein de votre voyage en ce pays pour l'été prochain. Je le vois approcher avec plus de consolation que je ne puis vous le dire.... Je vous demande des nouvelles de la Métaphysique commencée; souvenez-vous qu'il faut l'apporter ici ou l'y venir achever....

Si cet écrit pouvoit tourner à bien, ce seroit à vous à voir le sort que vous voudriez lui donner.

Extrait d'une lettre de M. d'Allemans au P. Malebranche.

A Montardy, ce 15 février 1685.

..... Si la cabale a fait ce dont vous la soupçonnez, elle s'est véritablement achevée de peindre..... pour savoir si ce que je vous ai écrit au sujet de l'immortalité de l'âme est une démonstration ou une simple preuve, il n'y a qu'à voir s'il est raisonnable que Dieu puisse créer une intelligence pour la rendre malheureuse par sa seule volonté et sans qu'elle y ait rien contribué de sa part, ce que je crois tout à fait opposé à l'idée que nous avons d'un être souverainement parfait. Que si cela est impossible, et que par conséquent il ne la puisse créer que pour la rendre heureuse, je soutiens que mon écrit ne contient pas seulement une preuve morale, mais une démonstration achevée ; faites-y réflexion encore, revoyez mon écrit après la présente remarque, ou faites voir l'un et l'autre à M. l'abbé Catelan que je salue, et je m'assure qu'il en conviendra et vous aussi, surtout si vous prenez bien garde que par là je ne prétends nullement démontrer qu'elle sera éternellement et parfaitement heureuse du bonheur des saints, mais simplement d'un bonheur naturel, et tel que l'ordre demande que le reçoive une créature intelligente qui sort des mains de la bonté infinie de Dieu. Car pour ce bonheur surnaturel, je conviens qu'il faut qu'il soit mérité, et que nulle créature ne le peut mériter qu'en une personne divine, et qu'on ne

conçoit point qu'il lui soit naturellement attribuable.

Que si on n'avoue que Dieu nous a créés pour le connoitre, l'aimer, etc., et que cependant on dise que nous pouvons finir, parce que nous pouvons cesser de faire l'un et l'autre, je dis que c'est là sûrement se contredire. Car si Dieu nous a faits pour le connoître et l'aimer, il s'ensuit qu'il nous a faits pour être heureux, que s'il nous a faits pour être heureux, cette seule fin exclut nécessairement l'annihilation actuelle dont le seul doute nous rendroit nécessairement malheureux et empêche de la sorte que Dieu n'arrivât à une des fins de notre création; ainsi, si la connoissance imparfaite de notre nature ne nous délivre pas de ce doute terrible, la suite connue de la fin de notre création nous en délivre absolument, et quoique nous puissions cesser d'aimer Dieu et de le servir, nous ne pouvons pas cesser d'être pour cela; au contraire c'est là un péché d'une malice infinie, à quoi rien n'a de rapport qu'une punition éternelle et qui nous rend absolument dignes de l'annihilation, car vous nous apprenez, après la vérité intérieure, mon très-révérend Père, que l'annihilation seroit une grâce, un bien pour des pécheurs, parce qu'il vaut mieux n'être point du tout que d'être mal, et dont, par conséquent, ils sont indignes. Il est vrai que leur punition, telle qu'elle puisse être, ne sauroit être satisfactoire de leur péché, parce que l'une est finie, à cause de son objet; et qu'entre le fini et l'infini, il n'y a point de rapport; mais elle satisfait toujours à l'ordre, autant qu'il est en eux, et s'il ne

peut être pleinement satisfait, sans l'intervention d'une personne divine, il l'est toujours davantage par la continuité de cette punition que s'ils en étoient délivrés par leur annihilation; de sorte que si on ne peut démontrer qu'une intelligence soit créée pour le bonheur des saints, il est très-facile d'entendre comme elle peut tomber dans le malheur des damnés, car quoique ce malheur ne soit point pleinement satisfactoire, mais étant plus de l'ordre qu'il soit que s'il n'étoit point du tout, les pécheurs subsisteroient éternellement, pour en être châtiés, autant qu'ils en seroient capables. En un mot, nous devons attribuer à une chose tout ce que nous concevons de cette chose. Dans la création d'une intelligence, l'idée de celui qui l'a créée nous y fait concevoir un bonheur véritable, et dans l'idée du bonheur véritable d'une intelligence, l'exclusion de l'annihilation y seroit nécessaire; donc nulle intelligence ne peut être tirée du néant, pour jamais plus rentrer dans le néant.

La démonstration de ce système de l'être souverainement parfait n'est point autre que celle-ci de l'immortalité de l'âme.

Dans l'idée de l'être souverainement parfait, j'y conçois l'existence nécessaire, tout de même dans la supposition de la création d'une intelligence, j'y conçois un bonheur vrai et nécessaire. L'idée de ce bonheur est incompatible avec celle de sa fin. Car enfin on ne peut être heureux et savoir qu'on ne l'est que pour un temps, donc elle ne finira jamais, sinon à

cause de sa nature, du moins à cause du bonheur sans lequel Dieu ne la peut créer, et il suffit qu'elle connoisse, par l'idée qu'elle a de l'être parfait, qu'elle n'a su être créée sans lui pour être assurée qu'il lui appartient pour l'éternité. Car, encore un coup, ce ne seroit jamais un bonheur sincère et vrai, si elle pouvoit cesser par sa destruction de toujours vivre dans ce bonheur, et si elle ne voyoit que la façon d'être, dans laquelle seule elle a pu recevoir l'être exclut nécessairement le malheur de le perdre, quoique non celui de perdre la susdite façon d'être, possibilité dont la vue n'est pas un malheur, mais une suite nécessaire de sa nature, et un avertissement et un motif merveilleux pour veiller sans cesse aux moyens de conserver son bien-être.

Quelque incommodité qu'il y ait de philosopher par lettre, il faut pourtant, mon très-cher et très-révérend Père, que vous en souffriez encore ce petit essai. La matière est d'importance, et si ma démonstration se trouve véritablement démonstration, il faut avouer qu'elle est bien considérable. Nous n'en avions jusqu'ici que par rapport aux autres créatures, qui, ne pouvant agir sur elle, ne la pourroient détruire, mais de la prendre de la propre idée qu'on a de l'action de Dieu dans la création et de sa façon d'être nécessaire, il est certain que c'est une découverte de la dernière importance, supposé qu'elle en soit bien prise, comme je n'en puis nullement douter jusqu'ici. Par grâce, examinez la chose de près, examinez-la

avec M. l'abbé Catelan, et que je sache, s'il vous plaît, l'avis de l'un et de l'autre sur cela. Pour moi, j'y ai bien pensé, je vous assure, il y a même longtemps, et je n'y pense jamais mieux que lorsque seul dans un cabinet je consulte la vérité intérieure, sans que rien d'extérieur ne distrait ou trouble mon imagination[1]. Comme cela, je philosopherois mieux par écrit qu'autrement. Je voudrois bien que cette manière vous accommodât; ce me seroit une grande consolation dans la nécessité qui m'éloigne de vous; mais il est juste de vous laisser votre choix libre sur cela, de ne pas vous faire perdre votre temps, il n'y en a jamais eu qui m'ait été si cher, si précieux et si utile que celui-là.

Lettre de M. d'Allemans au P. Malebranche.

A Montardy, le 22 décembre 1685.

Dites-moi, je vous prie, mon très-révérend Père, si ne voilà pas une démonstration que les modifications de notre âme ne sont représentations de rien que d'elles-mêmes. Les modifications qui sont idées ou connues par idées, donnent l'idée de la substance dont elles sont les modifications. Un triangle, un carré, etc., sont des modifications de l'étendue. Ils sont connus par idée, aussi donnent-ils l'idée de la substance dont

[1] C'est bien d'un disciple de Malebranche.

ils sont les modes, je veux dire de l'étendue, mais mon âme est modifiée de mille sortes, sans que ses modifications lui fassent jamais apercevoir sa propre idée, puisqu'elle ne se connoît nullement par idées. Ses modifications ne sont donc pas des idées ou connues par des idées.

Or, rien n'est connu ou représenté que par soi ou par son idée. Les modifications de l'âme ne sont pas des idées. Elles ne peuvent donc représenter, elles ne peuvent donc être l'expression de la substance dont elles sont les modes, ni à plus forte raison du fini et de l'infini, ni de quelque autre chose qui soit au monde qui ne soit pas elles, ou qui doive et qui puisse être connu par idée.

Je ne sais comment M. Arnaud se démêleroit de ce raisonnement. Au reste, êtes-vous de retour de Rouen? J'ai prié M. l'abbé Catelan et M. de la Chèse de m'en avertir, et je vous supplie de me le mander aussi. Je vous demande toujours vos trois derniers ouvrages, ou copies ou à copier, selon que je vous l'ai mandé.

Le R. P. Le Vassor a resté à Loudun en Poitou. Ceux (les missionnaires de l'Oratoire [1]) qui sont venus jusqu'en Périgord ne sont assurément pas vos disciples, s'ils sont de vos amis. Des miens m'ont rapporté comme ils (les missionnaires) avoient parlé de vous et de

[1] Les missionnaires de l'Oratoire, envoyés à Bergerac et dans le Périgord, étoient les PP. Bachelène, David, Salmon, de Moré et Légier, en 1686 et 1687. La mission avoit commencé en 1685. Peut-être que le P. Salmon n'y étoit pas alors. — *P. Adry.*

M. Arnaud, de vos ouvrages et des siens, particulièrement du Traité de la nature et de la grâce. Je déplore leur ignorance ou leur malice. Je ne sais pas leurs noms, car je ne les ai point vus et je ne les voudrois voir que pour les confondre sans robe ni apparence de docteur.... Si vous aviez besoin de passages qui prouvent bien clairement que S. Augustin a cru que les lois naturelles empêchent ou favorisent en mille sortes les effets de celles de la grâce, je vous en fournirois bien facilement.

Extrait d'une lettre de M. d'Allemans au P. Malebranche.

A Montardy, ce 8 février 1686.

Quand j'aurai l'honneur de vous voir, je vous ferai bien voir, mon très-révérend Père, qu'en effet on ne peut que chicaner sur ma démonstration, et que cette majeure — dans les modifications qu'on connoît par idées, on y voit par idée aussi la substance dont elles sont les modifications — est très-certaine....

J'ai lu et relu vos livres avec un extrême plaisir et une entière conviction, et pour vous en dire mon sentiment en peu de mots, je trouve que, dans votre première lettre, vous exposez si parfaitement votre doctrine sur les idées que vous la rendez évidente, et M. Arnaud évidemment ridicule, pour ne rien dire de plus fort. Dans la seconde, je trouve que vous le.... sur sa doctrine de la grâce. Dans la troisième, que

vous y faites parfaitement voir votre conduite véritablement droite, et celle de M. Arnaud, malhonnête en toutes façons, celle d'un homme piqué, chagrin et passionné. Et enfin, je trouve que votre réponse à sa dissertation est si pleine, si forte et tellement supérieure à tout ce qu'on peut objecter contre votre système de la grâce, qu'il faut qu'on le reçoive ou qu'on renonce pour jamais à être attentif[1]. J'ai déjà écrit cela à La Rochelle, pour qu'on y liât le commerce de quelques libraires avec Leers, et je presserai la chose par moi ou par mes amis tout le plus que je pourrai.

Mandez-moi bien vos desseins pour le printemps prochain. Je ne vais proprement à Paris que pour vous voir, et je n'y veux être que lorsque vous y serez.... Si quelque chose ne pouvoit prévenir au monde, ce seroit sans doute, mon très-révérend Père, les sentiments que j'ai pour vous; mais quoique je vous aime, ce me semble, au delà de toute expression, il me semble aussi que la vérité est le principe de ce que je suis pour vous, en sorte que plus je vous aime et plus je me sens éloigné d'être séduit et trompé. Au reste, je prie cette divine vérité pour vous tout comme pour moi; priez-la bien, je vous prie, en ma faveur; c'est en elle, c'est en N. S. que je suis inviolablement et très-respectueusement, mon très-cher et très-révérend Père, absolument à vous.

[1] Les amis d'Arnaud pensaient de même, de leur côté, des lettres de leur maître.

Extrait d'une lettre de M. d'Allemans au P. Malebranche[1].

A Champniers, le 10 mars 1686.

Je me suis arrêté tout court la semaine dernière pour cela même dans une étude qui me donnoit une extrême satisfaction. J'ai ici vos ouvrages, et j'avois apporté tous ceux de S. Augustin qui traitent de la grâce. Je comparois la doctrine de ce saint docteur avec la vôtre, et je voyois avec un souverain plaisir qu'il ne dit rien qui vous soit contraire, rien qui ne puisse être expliqué selon vos principes, mais qu'il dit beaucoup de choses qui vous sont entièrement communes, et qu'enfin il ne demeure court sur les endroits où vous êtes allé si avant que parce qu'il n'a pas aperçu cette grande vérité : que Dieu est une cause générale qui ne se détermine que par et selon les occasionnelles qu'il a établies. Qu'on mette ce principe dans la bouche de S. Augustin, et vous ne dites rien que je ne lui fasse dire mot pour mot. Car d'ailleurs il reconnoît parfaitement que l'ordre est la règle inviolable de Dieu, qu'il ne peut agir que pour lui, que d'une manière digne de lui, et qu'enfin il est la seule cause vraie et efficace.

Je ferois sur cela des remarques que je pourrois continuer, si j'avois de la santé, et qui pourroient être, ce me semble, de quelque usage. Mais il faut pouvoir

[1] Après avoir parlé de sa maladie pour laquelle le P. Malebranche lui avoit donné quelques remèdes dont il s'étoit bien trouvé. — *P. Adry*.

s'appliquer pour cela, et quoique ma facilité à méditer ne diminue pas, mon corps s'en trouve assez épuisé pour que je ne puisse faire tout ce que je souhaiterois bien. On dit qu'il faut que je me divertisse, et aussi suis-je résolu à le faire de la manière la plus agréable et la plus utile pour moi que puisse être, c'est-à-dire que je suis résolu de vous aller embrasser, mon très-cher et très-révérend Père, immédiatement après Pâques, si la cour ne fait point de voyage. Sur quoi, je vous supplie de me tenir averti. J'ai reçu la lettre de M. de Chevreuse et celle de M. de Beauvilliers, de l'envoi desquelles je vous rends mille grâces. Ne craignez pas que je vous aime trop ; je ne saurois trop aimer celui qui m'a montré la vérité, et qui, en me la montrant, m'a appris à l'aimer. Et quand je pourrois vous aimer jusqu'à la préoccupation, après ce que je vous dois, je ne sais si vous pourriez guère me séduire. Je suis bien sûr que vous ne sauriez devenir un séducteur ; mais quand cela seroit possible, vous m'avez mis de trop bonnes armes entre les mains pour craindre sur cela ni vous ni personne, aidé de la grâce et de la miséricorde de Dieu. Travaillez toujours, mon très-cher et très-révérend Père, je doute que personne au monde le fasse comme vous ; et si vous ne le faisiez, vous seriez responsable à la vérité de tous les avantages que vous auriez donnés par là à ses ennemis. Elle saura bien faire paroître vos ouvrages que le seul esprit d'erreur ou d'envie peut tenir cachés, et quand vous n'en tireriez pas en ce monde toute la

gloire qui vous en est si justement due, elle vous sera rendue en l'autre, là où elle est véritablement gloire, et vos amis et ceux qui viendront après vous en tireront sans doute tout le profit possible. Je meurs d'impatience d'avoir l'honneur de vous voir, mon très-cher et très-révérend Père. Je vous recommande sans cesse à Dieu comme le plus parfait et le plus propre instrument que je sache dans son Église ; et je suis profondément pénétré de ne vous pouvoir exprimer avec quel profond respect, avec quelle vénération, avec quelle estime, avec quelle tendresse inexprimable je suis absolument et inviolablement à vous,

D'ALLEMANS.

Ce qui suit est tiré sur une copie qu'en a faite le P. Lelong.

M. d'Allemans, dans sa lettre du 4 janvier 1685, mande au P. Malebranche qu'il lui envoie une preuve de l'immortalité de l'âme, qui lui paroit bonne et qu'il n'a point vue ailleurs, et lui en demande son avis [1].

Un être qui est essentiellement capable de connoissance et d'amour ne peut être créé que pour connoître et aimer ce qui est intelligible et aimable, or rien n'est intelligible et aimable que Dieu. Donc il ne peut être créé que pour connoître et aimer Dieu. La connois-

[1] La réponse est du mois de mai 1685. Nous ne l'avons point trouvée. — *P. Adry.*

sance et l'amour de la vérité, je veux dire de Dieu, mène à sa jouissance, et sa jouissance rend essentiellement heureux celui qui la possède. Donc il ne peut être, être dans la fin de sa création et dans la possession de l'effet naturel de cette fin sans être essentiellement heureux. Celui qui est essentiellement heureux a non-seulement ce qui le rend tel, mais est encore assuré de ne tomber jamais dans ce qui le pourroit faire déchoir de cet état. Donc celui qui est dans sa fin, dans la suite de sa fin et dans ce qu'opère de nécessaire cette suite de sa fin, est infailliblement assuré qu'il ne rentrera plus dans le néant. Puisque non-seulement de savoir qu'il cessera d'être, mais même de n'être pas assuré ou de douter qu'il sera toujours, le rendroit nécessairement malheureux, dans le temps qu'il seroit, si l'on veut, plus favorisé que les anges. Et qu'on ne dise pas qu'il pourroit être heureux et ne l'être pas toujours, parce que pouvant ignorer ce malheur, son attente ne troubleroit pas son bien-être. Cela est impossible, car étant *connoissant*, il entend qu'il sort du néant par cela même qu'il est imparfait, que ce qui est imparfait n'est pas nécessaire, et que ce qui n'est pas nécessaire peut bien n'être pas toujours. Ainsi, la propre connoissance de soi-même lui donne nécessairement cette importante curiosité de savoir s'il sera toujours, et voyant qu'il ne peut attendre de soi-même l'éternité de sa durée, il est infaillible que cette connoissance le rendra infiniment malheureux. Si d'ailleurs il n'est assuré du contraire, et il ne man-

quera pas de l'être, parce qu'étant *connoissant*, il connoîtra sa fin, qui est de connoître et d'aimer Dieu, la conséquence de sa fin, qui est d'être nécessairement heureux. Quand on est arrivé par sa grâce et la conséquence de la conséquence de sa fin, qui ne peut être que la durée éternelle de son bonheur, puisque celui qui connoît et aime Dieu arrive à sa possession et par conséquent essentiellement heureux, et renferme par nécessité non-seulement la présence des biens qui y tendent, mais encore l'exclusion de tous les maux et l'assurance d'en être toujours délivré ; entre lesquels le néant a un si grand rang, que le seul doute de sa possibilité est incompatible avec tout bonheur.

Cette preuve se peut encore tourner ainsi. Dieu n'agit que par deux principes, par justice ou par bonté. A l'égard des intelligences qui ne sont pas encore, il ne peut agir par justice, il n'y a que ce qui est et qui a bien usé ou abusé de son être envers qui il la puisse exercer ; il peut bien encore ne les créer jamais ; mais s'il agit à leur égard, ce ne peut être que par bonté et par miséricorde. Si ce n'est que par bonté et par miséricorde, il ne les peut créer que pour les rendre heureuses ; il ne les créera jamais sans les assurer de l'éternité de leur bonheur ; puisque telles qu'elles peuvent être, elles ne peuvent éviter de vouloir connoître la vérité à cet important égard ; que la seule ignorance les rendroit nécessairement malheureuses, et frustreroit ainsi Dieu de sa fin, et le tromperoit dans son dessein, ce qui n'est pas possible.

A cette démonstration on m'a objecté qu'elle prouvoit trop, parce que, dit-on, le bonheur des damnés semble s'ensuivre comme celui des bienheureux. On n'en tirera jamais cette conséquence, et on avouera qu'elle ne prouve que ce que j'ai voulu prouver, si on considère que la béatitude n'est essentielle à un être intelligent que lorsqu'il a été fidèle à sa fin. Par exemple, Dieu est l'unique vraie fin, l'unique objet possible des intelligences, il ne les créera donc que pour lui. Mais parce qu'il ne les peut créer que pour lui, peut-il conclure que toutes doivent essentiellement arriver à lui? Non assurément; et il est difficile de démontrer que Dieu agit de cette sorte parce qu'il est sage, une infinité d'intelligences peuvent s'en détourner parce qu'elles ont des défauts. Elles ont toutes été tirées du néant, elles participent toutes du néant. Elles ont toutes été créées par l'être et participent toutes de l'être. Ce qu'elles ont d'être, c'est-à-dire de perfections, n'a pu être créé que pour l'Être, car le néant ne sauroit être une fin. Mais parce qu'elles ne sont pas tout être, c'est-à-dire parce qu'elles manquent d'une infinité de perfections, il est manifeste qu'elles peuvent tomber, si unies certes qu'elles puissent être, dans une infinité de défauts, et par conséquent s'éloigner de leur fin.

Mais comme d'y arriver renferme un bonheur essentiel et vrai, et par conséquent éternel, s'en éloigner renferme aussi une malice infinie, et par conséquent une peine qui y soit proportionnée, c'est-à-dire éternelle ; donc, de quelque côté que se tourne la créature

intelligente, elle ne trouvera qu'éternité partout, puisque, pour jouir d'un bonheur ou d'un malheur éternel, il faut subsister éternellement; ce qui ne peut être autrement, car si elle va à Dieu et qu'elle y arrive, la voilà éternellement heureuse; si, au contraire, elle va à la créature, c'est-à-dire au néant, cela n'est pas juste, elle est indigne, et le traitement dû à son choix inique et injuste est une éternité malheureuse.

Ce n'est pas ce qui est de nous que Dieu regarde en nous pour le récompenser, cela a été corrompu dès notre origine, et n'est devenu digne que de sa haine. Si donc il nous justifie par son esprit et par sa grâce, ce ne peut être qu'en considération de cet esprit qui nous justifie qu'il nous veut faire part de ses biens; mais cet esprit, cet amour qui nous sanctifie et qui nous réforme, est d'un mérite infini. Il ne nous peut donc mériter des récompenses, des biens d'un caractère infini, c'est-à-dire éternels.

L'esprit de Dieu est la vie des justes, cet esprit est éternel, la vie des justes est donc éternelle.

Le péché est d'une malice infinie, la durée infinie de la peine est ce qui lui est proportionné, les pécheurs consumés en seront donc éternellement accablés.

XIV

Lettre de M. Langey [1] au P. Malebranche.

Ce 15 avril 1685.

Que de lumières, monsieur, et qui est-ce qui ne verroit pas dans un si beau jour ! Si vous ne m'aviez pas bien appris que c'est la sagesse infinie qui nous instruit elle-même, je vous offrirois des sacrifices en actions de grâces. J'étois, comme je vous ai déjà mandé, très-persuadé que le choix que Dieu avoit fait de Jacob n'étoit pas l'effet d'une volonté particulière. Mais qu'est-ce qu'étoit cela en comparaison de ce que je vois aujourd'hui, monsieur ? je crois qu'après votre lettre tout m'est visible ou peu de chose m'est caché. J'en enverrai ce qu'il en faut à mon ami qui demeure un peu loin d'ici : je ne doute pas qu'il ne soit ravi de voir cette profondeur des richesses de la miséricorde de Dieu si bien et si naturellement expliquée. C'est une sûreté admirable pour nous que notre salut ne dépende point, s'il faut ainsi dire, de pièces et de morceaux, que l'ordre de Dieu soit le nôtre, et qu'il ne faut pas que nous nous endormions, mais tout au contraire qu'il faut veiller pour se trouver dans cet ordre de ce bienheureux Jacob. Si vos occupations de ce temps ne me faisoient pas déjà voir que cette lettre

[1] Langey était protestant.

vous paroîtra trop grande, je vous assurerois que cet ami pourroit être des vôtres s'il étoit connu de vous, monsieur, comme il l'est encore du P. Dubreuil. Il n'a souhaité cet éclaircissement que pour s'éclairer lui-même sur un sujet où il n'y avoit que vous qui pût le rendre facile. Je voudrois que vous le connussiez, il a du mérite, il n'a pas voulu aller avec M. d'Agen pour avoir le temps de rêver. Il est dans un lieu qui est propre, et il ne s'y épargne pas. Je l'ai fait grand Cartésien, quoique ce soit à lui l'honneur de *grand*. C'est à vous, monsieur, à le faire Malebranchiste, et à moi à vous assurer que personne ne peut être plus que moi, monsieur, votre très-honoré et très-obéissant serviteur,

LANGEY.

Jamais homme ne chercha tant de finesse que M. Arnaud. Que n'attaque-t-il le Traité au lieu de tracasser comme cela? On lui pardonneroit s'il avoit commencé par là et qu'il y eût réussi, de rebattre comme nos vieux chiens qu'on souffre dans nos meutes. Cela ne vous fera-t-il pas, malheureusement pour moi, aller à la campagne après Pâques, moi qui y serai en ce temps-là ?

Lettre de M. Langey au P. Malebranche.

Il ne tiendra jamais à moi, monsieur, que notre amitié ne soit éternelle. S'il y avoit de la passion, elle

seroit toute en votre faveur, vous honorant et vous estimant autant que je fais, et pour l'intérêt et la gloire du monde, et la coutume même, tout m'entraîneroit, si Dieu et ma conscience ne me retenoient, et plût à Dieu, comme disoit le grand saint, que vous fussiez comme moi! C'est ce que je vous aurois, monsieur, supplié de croire dès l'autre ordinaire, si l'on n'eût point surpris la dévotion de madame de Guise, que mes ennemis ont obligée d'écrire au roi que ma plus jeune fille vouloit être catholique, encore qu'elle n'en eût jamais la pensée, et me l'ayant enlevée avec les gardes-du-corps qui sont à Alençon, qui, avec une lettre de cachet, s'emparèrent de ma maison à la petite pointe du jour et dans toutes les formes, comme si la lettre de cachet, pour un véritable chrétien, n'avoit pas plus de vertus que toutes les forces de la guerre. Comme si ma conscience ne m'obligeoit pas d'obéir ainsi qu'au Seigneur, n'ayant que la prière pour ce pauvre enfant de douze ans, afin que Dieu, qui tient les ·urs des rois dans sa main, entende les cris d'un enfant de cet âge, dans le temps qu'elle crie, son âge et sa foiblesse ne lui permettant pas toujours de crier et de dire, car ce sont ses propres termes pendant deux jours, qu'elle ne veut pas aller à la messe. Jugez de l'affliction où je suis, et si je ne prie pas Dieu jour et nuit, et je prends seulement ce moment pour vous dire, monsieur, que toutes choses égales, nous serions tous deux du même sentiment. Prenez la peine de faire comme moi, priez Dieu et priez-le sans cesse,

mettez la main à la plume, à dessein de la suivre partout où la vérité vous conduira. Suivez-la, monsieur, où elle vous fera voir la gloire de Dieu. Écrivez vos pensées sur chaque matière qui soit en forme de table ou de catalogue, et vous me les donnerez. Je vous y répondrai avec toute la soumission à l'ordre que je désire que vous ayez, car, sans cela, ne nous donnons pas cette peine, et, je vous prie, pas de citations, si ce n'est de l'Écriture sainte. J'ai le respect que je dois avoir pour l'antiquité. Mille choses se disoient dont nous n'avons pas le goût, n'ayant pas les mêmes assaisonnements. La vérité est de tous les temps, les hommes ne peuvent prescrire contre elle. Avec la parole de Dieu, on la voit aussi bien qu'on l'a vue; il ne reste qu'à la voir. Vous nous en avez donné des règles presque inconnues avant vous; vous êtes un père pour moi, mais soyez un père secret. Car, comme je me servirai de tout ce que j'ai appris de vous en ce temps-ci, on s'en prendroit à vous-même, si j'avois de la conscience, une conscience immuable comme Dieu, sur qui elle a son fondement. Car toutes les choses du monde ne me font rien.

Si j'étois sous le règne des empereurs païens, je dirois que la mort, le feu et tous les plus cruels supplices ne peuvent rien contre un dépôt que Dieu a mis entre nos mains, à la faveur des édits du roi et des rois ses prédécesseurs et du rappel de mon grand-père exilé pour la même cause, qui revint d'Allemagne, à condition de professer la même religion. Je ne puis

vous répondre au reste de votre lettre, monsieur; l'Écriture nous dit qu'il ne faut jamais faire de mal, afin qu'il en arrive du bien, et en effet c'est entrer en défiance de Dieu. Songez, monsieur, s'il ne punit pas sévèrement ces péchés comme les plus grands péchés; l'autre cas de conscience que je suis obligé de vous représenter pour finir ma lettre qui n'est déjà que trop longue, c'est que ce qui est fait sans foi est péché, et que quand on feroit un bien qu'on croiroit un des plus grands maux du monde, c'est un péché qu'on ne peut excuser devant le tribunal de Dieu, où sa loi inviolable propose le bien, le vrai bien et connu comme tel, qu'on ne peut mépriser quand on le voit tel qu'il est, sans une condamnation terrible. Vos principes sont tous semblables à cela, si ma douleur ne trouble mes pensées. En effet, elle met le désordre dans ma lettre, et je connois bien qu'elle est écrite d'une manière moins facile qu'à l'ordinaire. Mais les amis, monsieur, comme vous, reçoivent tout des gens qui ont la dernière vénération pour eux, et excusent tous leurs défauts, pourvu que la vérité s'y trouve, et la cordialité dont vous devez, monsieur, être très-assuré de votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LANGEY.

De Mimbré, ce 15 de novembre 1685.

Lettre de M. Langey au P. Malebranche.

Vous serez sans doute bien étonné, monsieur, d'apprendre que je suis à l'abbaye de Saint-Victor, et sans les fêtes, vous le devriez être davantage que je ne vous l'eusse point mandé plus tôt en envoyant savoir de vos nouvelles comme je fais. Je ne vous fais point de compliments sur ce que je ne puis vous aller voir. Vous croirez bien que l'ordre qui m'a mis ici ne me donne pas cette liberté; mais comme l'ordre porte que je puis recevoir ceux qui me feront l'honneur de me venir voir, si quelque jour vous aviez quelque visite à faire à ce quartier, vous n'avez qu'à entrer dans la seconde cour, à la première porte-cochère des maisons toutes neuves, vous y trouverez la personne du monde qui vous aime le plus ; car je ne saurois dire qui vous honore, qui vous vénère et vous estime. Tout cela n'exprime pas assez près ce que je sens pour vous, monsieur, et si vous croyez qu'il y ait quelques mesures à garder, mandez-le-moi, je vous en donnerai de telles qu'il n'y aura rien à craindre pour le qu'en dira-t-on, vous assurant que je ne voudrois pas pour rien du monde qu'il y allât du vôtre. Mais que j'aie encore une fois l'honneur de vous embrasser et de vous dire que c'est le plus passionné de tous vos amis que Langey.

Ce 7 avril 1687.

Lettre de M. Langey au P. Malebranche.

Je suis parti de Paris, monsieur, sans vous pouvoir aller dire adieu, quelque résolution que j'en eusse prise. Mais on nous donna si peu de temps à quitter notre patrie pour jamais, que l'heure que j'avois destinée à vous aller embrasser avec le P. Salmon et à vous demander la continuation de votre amitié, me fut ravie par des gens qui n'occuperont jamais la place que vous avez acquise dans mon cœur et que personne ne vous peut ravir. Me voici à cette heure dans un pays où je puis dire, avec toute sorte de liberté, que je prie Dieu pour vous, et les reproches que quelques-uns de ces messieurs de l'abbaye de Saint-Victor me faisoient que nous n'avions point dans notre religion le zèle pour leur conversion que vous aviez pour la nôtre, me paroissent aujourd'hui très-injustes, employant comme nous faisons toute notre vie en oraisons pour cela, et comme la grâce ne détruit pas la nature, et que ce qui est de plus cher à notre mémoire précède toute autre chose, je vous laisse à penser ce que je fais à tout moment où Dieu est loué en toute liberté et où nous pouvons dire en toute liberté sur ce sujet tout ce que nous pensons. En vous faisant excuse encore de ce que j'ai été si longtemps à vous écrire, il faut vous dire, monsieur, qu'à deux journées de Paris le froid nous prit, et plus nous avancions, et plus il sembloit que nous le cherchions. Enfin, l'exempt

qui nous conduisoit nous ayant mis en liberté à Mons, nous tombâmes dans une autre captivité qui fut l'inhumanité des Flamands, qui est terrible pour les autres nations; car quoiqu'ils soient ravis de voir dépeupler la France, le commun peuple qui en saute de joie, nous prenoit des pistoles où il ne leur falloit que cinq sols; et mangez ou ne mangez pas, vous payez tout autant, et nous qui n'avions plus rien que ce que nous avions sur nous, jugez, Monsieur, de notre désolation, qui nous a fait horreur, jusqu'à ce que nous ayons été ici où nous recevons toute sorte de soulagements, y trouvant un prince (le prince d'Orange) qui, entre mille autres vertus royales, a celle de protéger l'Église de Dieu avec des bontés et des tendresses admirables. Il n'y a que les maisons qui sont extrêmement chères, car il y a un monde inconcevable, et l'État est augmenté de la moitié, et si les gens y deviennent pauvres, la bénédiction se répand dans l'État; car en donnant, l'État même en profite, puisque c'est pour vivre, et que c'est là le fond sur lequel est son principal revenu; et au lieu que les libéralités appauvrissent tous les autres, Dieu a disposé de longue main à les enrichir de leurs plus grandes charités. Il ne me reste de papier que pour vous offrir mes services, en vous réitérant que personne n'est plus à vous que je le serai toute ma vie. Mandez-moi qui est-ce qui imprime vos derniers ouvrages, afin que, s'il faut avoir soin de leur impression, je l'aie, et si vous désirez quelque chose d'ici, adressez-vous à moi,

comme à celui qui est tout à vous, et, plus que qui que ce soit, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LANGEY.

De La Haye, ce 8 avril 1688.

XV

Extrait d'une lettre de dom Jean-Baptiste, chartreux, au P. Malebranche.

Du Parc, ce 8 juillet 1689.

Redoublez donc vos vœux, mon très-révérend Père, redoublez vos prières, je vous en prie, car je souhaite le bien et le cherche dans toute la sincérité de mon cœur, et quand même les lumières que j'ai puisées en vous n'auroient servi qu'à m'élever vers Dieu et empêché que je ne me sois laissé abattre par des peines : c'est toujours beaucoup...... J'aime la science, il n'en faut point parler. J'aimerois à méditer et à me nourrir de ces vérités qui nous confirment dans la religion, je n'y vois nulle apparence. J'aimerois à vivre de raison et à me conduire selon les lumières évidentes de la vérité ; cela est bien difficile chez nous. On a ses lumières particulières qu'on est obligé de suivre, et la morale des jésuites y règne absolument..... ce n'est pas à dire que je refuse d'obéir, mais je voudrois savoir pourquoi et comment j'obéis, et néanmoins c'est ce qu'on rejette comme une chose

très-pernicieuse ; du moins est-ce que j'ai vu dans Dupont qui est la nourriture ordinaire des pauvres novices, nourriture à la vérité bonne en elle-même, mais qui est plus propre pour ceux qui sont accoutumés à vivre d'imagination que pour d'autres. Je dois avoir bien des peines que personne n'a peut-être jamais eues.

Premièrement, c'est que je me vois privé pour jamais des lumières dont je croyois faire ma consolation dans la solitude. Secondement, c'est que je dois être seul entre tous et contre tous, banni pour ainsi dire de toute société, car si je parle l'on ne m'entendra pas, ou si l'on croit m'entendre on croira que ce sont chimères et visions. Les autres ne sont point dans ces peines, ils ont des principes communs dont ils peuvent se nourrir et s'entretenir les uns les autres; la plupart sont élèves des jésuites et partisans d'Aristote qui ne peuvent guère souffrir une autre morale, de manière que chez nous tout les console, ils ont tout à souhait, ils nagent, pour ainsi dire, au milieu de leurs connoissances, et bien loin de trouver qui leur soit opposé ou quelque chose contraire aux maximes dont ils sont remplis, tout les favorise, et eux et les lumières qu'ils ont déjà reçues. Et moi que fais-je? si je sors de la lumière, je rentre dans les ténèbres, on m'ôte mon pain et ma nourriture ordinaire, et, comme si l'on me vouloit forcer à bâtir sur de nouveaux fondements, on me prive des matériaux dont je prétendois achever l'édifice que j'avois com-

mencé. Saint Augustin a eu tant de peines à quitter des opinions qui ne valoient rien, à plus forte raison en dois-je avoir, moi qui n'en ai que de bonnes, ou du moins que j'ai toujours reconnues telles jusqu'à présent; car les peines où je me suis trouvé m'ont obligé à en faire de nouveau un examen sincère; cela n'a servi qu'à me rendre moins résolu à les quitter que jamais. Je n'ai que vous dans le monde auquel je puisse m'ouvrir.

XVI

Lettre de M. le chevalier de Louville au P. Malebranche[1].

A Paris, ce 4 mars 1701.

Quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu de vous, mon révérend Père, j'ai cru que vous ne trouveriez pas mauvais que je prisse la liberté de vous écrire au sujet d'une dispute de mathématiques dont M. Renau vous a fait part. Il m'a montré une lettre par laquelle vous lui marquez être de son sentiment, et comme je le crois très-faux ce sentiment, je ne puis me persuader qu'il vous ait montré tout ce que je lui ai répondu et objecté là-dessus. C'est pourquoi je vous écris ceci pour savoir de vous si vous auriez le loisir ou si vous voudriez prendre la peine d'examiner cette question.

[1] *Voy.* son Éloge par Fontenelle.

Je suis persuadé que vous ne seriez pas longtemps sans vous rendre du sentiment de M. Huyghens et de moi. Je vous envoie donc tout ce que j'ai écrit là-dessus, si vous voulez bien l'examiner avec attention, déférant infiniment à une autorité comme la vôtre, et je vous puis assurer qu'il n'y a que des démonstrations aussi solides que celles que j'ai de mon opinion qui me fassent balancer un moment à m'y rendre, et que si l'autorité, en fait de mathématiques, force, ce seroit plutôt à la vôtre que je céderois qu'à celle de M. Huyghens, quelque savant qu'il fût. Si je croyois ne vous pas importuner et que je pusse savoir les heures où vous avez quelque loisir, j'aurois l'honneur de vous entretenir quelques moments là-dessus; mais en attendant, je vous envoie mon écrit que vous lirez si vous le jugez à propos. Je suis, mon révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le chevalier de LOUVILLE.

XVII

Post-scriptum d'une lettre écrite au P. Malebranche [1].

J'ai rencontré, depuis peu, trois Malebranches. Au missel e Paris nouveau, il y a à la marge, vis-à-vis

[1] Cette lettre est peut-être de Filleau des Billettes, habile généalogiste. *Voy. Fragments de philosophie cartésienne*, par M. Cousin, p. 373.

du *Libera* : « Cardinalis latinus Malabranch. » Dans le *Supplementum Casimiri Oudin, de Scriptoribus ecclesiasticis*, un « Hugolinus Malabrancha ex Urbe Veteris ordinis FF. Eremitarum D. Augustini, sanctæ theologiæ parisiensis doctor. Successit in regenda cathedra Gregorio Ariminensi, fuitque ob intellectum nitidum et perspicuum ac subtile ingenium in magno pretio habitus. Anno 1368 Avenione eligitur totius ordinis Augustiniani novorum eremitarum præpositus generalis; factus anno 1370 ab Urbano V episcopus Ariminensis et patriarcha Constantinopolitanus titularis. » Le troisième est « Jacobus Malebrancque[1], Andomarensis societatis J. — Vide *Bibliothecam Belgicam Valerii Andreæ*. »

Fournissez-moi des mémoires, et nous vous dresserons bientôt une généalogie.

XVIII

Lettre du P. le Gagneux, de l'Oratoire, au P. Malebranche.

Mon révérend Père,

Quand je ne tirerois point d'autre avantage des lettres que je vous ai envoyées que celui de recevoir de

[1] Jacques Malebrancque, jésuite, auteur de l'histoire des *Morins*, naquit en 1590 ; il mourut en 1653.

vos lettres, je serois trop content et je me croirois trop bien récompensé. Afin néanmoins de vous donner la liberté entière de m'employer en toutes les occasions où je pourrois vous rendre service, je veux bien vous mander le prix..,. je suis bien fâché que vous soyez dans la nécessité d'acheter vos propres ouvrages. Si vous me faites l'honneur de m'écrire, je vous prie de me mander ce que vous répondez à M. Arnaud, lorsque pour vous prouver que Dieu n'est point obligé d'agir toujours par les voies les plus simples, il vous apporte l'exemple de la création du monde et de la production des corps organisés. Il est vrai que dans le premier exemple, on peut dire que Dieu a produit le monde tout d'un coup, dans l'état où il se seroit produit par les lois du mouvement les plus simples, et cette réponse me suffit pour renverser ce qu'il annonce; mais j'aurois un peu plus de peine pour les corps organisés, car s'ils n'ont pas été produits par des voies générales, comme vous semblez même le supposer dans quelqu'un de vos ouvrages, il paroît donc que ce n'est pas une nécessité que Dieu agisse toujours par ces voies; je sais bien que vous répondrez que l'ordre le demandoit, mais outre que je ne vois pas pourquoi l'ordre et la raison le demandent dans les corps organisés plutôt que dans les autres, il me semble que si on pouvoit concevoir quelques lois générales pour la construction des plantes et des animaux, cela seroit encore plus digne de Dieu. Pardonnez-moi la liberté que je prends. Comme je suis obligé de sou-

tenir thèse souvent et de défendre vos sentiments, je suis bien aise de ne pas employer d'autres armes que les vôtres. Je ne vous demanderois pas cette grâce si le retardement de votre réponse, que nous ne verrons pas apparemment sitôt, ne m'y avoit obligé. Au reste, mon révérend Père, ne vous découragez pas, la cause que vous défendez est juste, et l'ennemi qui vous attaque, tout terrible qu'il paroît à bien du monde, sera lui-même accablé par le poids de la vérité. Je suis en Notre-Seigneur et avec tous les sentiments de tendresse et de respect, mon révérend Père, votre très-humble et obéissant serviteur,

LE GAGNEUX, prêtre de l'Oratoire.

21 février 1686.

XIX

Lettre de M. le marquis de l'Hôpital au P. Malebranche.

Je ne puis vous exprimer, Monsieur, toute la joie que m'a donnée votre obligeante lettre, puisqu'elle m'assure de votre amitié que j'estime plus que toute chose.

J'ai reçu, depuis notre séparation, deux ou trois lettres de M. Huyghens, touchant les centres d'oscillation. Il a approuvé à la fin ce que je lui ai envoyé là-dessus, et, je crois même, le fera mettre dans les

journaux d'Hollande. Je ne suis content de l'écrit que je vous ai laissé entre les mains que depuis que vous me paroissez l'approuver. Mon dessein est de changer entièrement l'arithmétique des infinis. Il me semble que j'ai une manière plus générale et plus facile de démontrer toutes ces propositions, qui, je m'assure, ne vous déplaira pas. J'ai travaillé sur les centres de gravité, qui est à mon sens ce qu'il y a de plus difficile en géométrie; je vous prierai de vouloir bien m'en dire votre avis, car je règlerai sur cela le jugement que j'en dois porter.

L'envie que j'ai de vous pouvoir entretenir me fera hâter mon retour, qui ne peut encore être si prompt à cause des affaires domestiques qui me retiennent en ce pays-ci, où je m'ennuie fort, n'ayant aucun loisir pour m'appliquer à l'étude. Je vous prie, Monsieur, de me permettre d'assurer de mes services le P. Byzance. Je vous adresse aussi une lettre pour le P. Jacquemet, que vous prendrez, s'il vous plaît, la peine de lire et de lui faire tenir ensuite. Je suis, Monsieur, avec tout le respect et l'estime possibles, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Le marquis de l'HOPITAL.

A Fougères, ce 23 octobre.

Madame de l'Hôpital vous remercie de l'honneur de votre souvenir et vous fait bien des compliments.

XX

Lettre de ..... au P. Malebranche.

Voici, mon révérend Père, le prétendu paralogisme que M. l'abbé de Lanion se vantoit d'avoir trouvé dans les éléments des mathématiques. C'est une remarque que le petit Roolle[1] a faite sur une règle de M. Descartes, pour les racines des équations, rapportée en deux mots par le P. Prestet, qui ne l'avoit pas examinée à fond, et à qui vous enverrez, s'il vous plaît, la remarque de Roolle, par laquelle il paroît que cette règle n'est pas générale. Le même abbé, en qui vous voyez qu'on ne doit pas avoir beaucoup de créance, débite par le monde qu'il est du nombre de quelques gens d'esprit et de conséquence, qui vont renverser tous vos systèmes et faire évanouir les fantômes de votre métaphysique : ce sont ses termes; et il nomme pour ses compagnons, dans cette grande entreprise, M. le duc de Chevreuse, M. de Varde, Corbinelli, Fédé, Régis:

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

[1] *Voir* son Éloge dans Fontenelle.

XXI

Lettre de ..... au P. Malebranche.

Monsieur, une personne de ma connoissance, qui est admirateur de vos ouvrages et qui a beaucoup d'estime pour votre personne, allant en France, j'ai pris la liberté de vous supplier très-humblement de vouloir bien souffrir qu'il ait l'honneur de vous voir quelquefois. Il est Hollandois et de la ville d'Amsterdam, qui n'est pas ennemie des François. J'ai écrit à M. Auzout et à M. de Villermont, à qui j'ai fait part de plusieurs choses que j'ai remarquées et de plusieurs commodités de la vie que nous n'avons point en France. La glace au milieu de la Tamise en un lieu uni n'avoit que huit pouces d'épaisseur. On me mande de Paris que celle de la Seine avoit deux pieds, ce que j'ai peine à croire; il faut qu'il y ait eu plusieurs glaçons l'un dessus l'autre. Ordinairement elle n'a que quatre pieds, et soutient des carrosses et des charrettes, nonobstant la marée.

Je ne vous dirai rien de la tour qui est sur cette rivière, ni des divertissements qu'on y a eus, parce que je suis persuadé que vous en êtes informé. Il y avoit plusieurs presses qui n'étoient pas oisives. On y a imprimé de petits livres. J'y ai fait imprimer mon nom et mettre au bas qu'il avoit été imprimé sur la

Tamise, un tel jour et un tel mois. Il y a une boussole avec laquelle on observe la variation de l'aimant. Il est mort, l'an 1683, 20,597 personnes, et il n'en est né que 14,735. Il faut considérer que les enfants des non conformistes et ceux des juifs ne sont pas registrés, parce qu'on ne les fait pas baptiser dans les églises épiscopales. L'Académie travaille sur les terres pour savoir celles qui sont plus propres à la végétation. On a fait l'histoire naturelle du comté de Stafford. Il y a un homme qui fait des pignons à la filière, de qui les horlogers les achètent.

Vous aurez vu une réponse au livre de M. Marsham et un traité *De oraculis ethnicorum*. L'auteur prétend qu'ils n'ont cessé que 400 ans ou environ après Notre-Seigneur, et que le diable ne rendoit point les réponses, mais les prêtres. Je ne vous en dirai pas davantage, de peur de vous ennuyer des redites. C'est, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

XXII

Lettre de M. de Chamberlagne au P. Malebranche.

De Londres, ce 13 novembre 1699.

Mon très-révérend Père,

Il y a longtemps que j'ai ambitionné l'honneur de votre connoissance et correspondance. Pendant la

guerre, cela a été impossible; depuis la paix, quelques affaires domestiques m'ont gardé dans les provinces; mais à cette heure, ayant, Dieu merci, les mains libres, et étant établi dans cette ville, la chose, de mon côté, ne trouve plus de difficultés. La seule question est à présent s'il se trouve en vous, Monsieur, les mêmes dispositions à mon égard; le meilleur argument dont je me servirai pour vous engager dans une correspondance indigne d'un si grand homme et où tout l'honneur et l'avantage sera de mon côté, est de vous informer que nous sommes deux ou trois qui lisons avec toute l'application imaginable vos illustres ouvrages, et particulièrement la *Recherche de la vérité*, votre chef-d'œuvre, et le but de notre dessein est de les lire, si cela se peut, avec un esprit de critique et d'impartialité, et avec la même sincérité d'y remarquer toutes les fautes que nous saurions trouver, et d'en faire part, s'il vous plaira, à vous-même. Suivant ce dessein, j'avais prié mon bon ami le chapelain de M. le comte de Jersey, de vous aller saluer et de nouer une conversation avec vous pendant son séjour à Paris. Mais, pour comble de malheur, vous n'y étiez pas. Si vous me trouvez digne de réponse, ayez la bonté, s'il vous plaît, de me marquer les noms de tous vos ouvrages, s'ils se trouvent en un volume édition de Paris, ou en plusieurs, comme ils ont été imprimés en Hollande par Leers, et quelle est la meilleure impression, et vous aurez la bonté de pardonner la liberté que j'ai prise, dans cette matière, de l'attribuer au zèle que

vous avez inspiré en moi pour la vérité. Que le grand Dieu, en qui seule elle se rencontre, la continue en vous et en moi et en tous les vrais chrétiens! Ce sont les vœux et les prières ardentes, mon très-révérend Père, de votre très-humble serviteur,

CHAMBERLAGNE.

Vous me pouvez rendre réponse, Monsieur, ou par les mains de mon ami qui vous donnera celle-ci, ou bien par le secrétaire de notre ambassadeur, sous le couvert de M. de La Faye, dans l'office du comte de Jersey, secrétaire d'État, et faites-moi savoir si vous connoissez l'anglois.

XXIII

Lettre de Reinier Leers au P. Malebranche.

Mon révérend Père,

J'ai reçu hier au soir le manuscrit contre la Dissertation de M. Arnauld; nonobstant la fête, on y travaillera demain au grand matin, et il sera achevé dans trois semaines. J'ai trouvé le gentilhomme, qui l'a apporté, malade au lit; le médecin qu'on lui a donné, et qui est le plus fameux de notre ville, m'a assuré qu'il est hors de danger, et qu'il sera dans peu de jours en état de poursuivre son voyage. Je m'en vais le visiter encore ce soir pour lui offrir mes services, et

vous pouvez assurer son ami que je l'assisterai de tout ce qui dépend de moi. Il y a quinze jours que M. Blaeu m'a répondu touchant les *Méditations chrétiennes*. Je ne vois aucune difficulté d'acheter de lui les exemplaires qui lui en restent encore, avec le droit de la copie. Comme j'ai à présent l'exemplaire corrigé en main, je lui écrirai au plus tôt, et à mesure des exemplaires, je vous marquerai le temps auquel il sera nécessaire de les réimprimer. Il y a deux ou trois vaisseaux arrivés aujourd'hui de Dieppe; n'en ayant pas eu de là il y a longtemps, à cause du vent contraire, je baillerai à chaque capitaine, pour M. A., quelques petits paquets des deux lettres et des *Conversations chrétiennes*, qui sont déjà achevées, auxquelles j'ajouterai, avec les nouvelles, deux ouvrages que l'on a faits ici contre nous. L'un s'appelle : *Entretiens sur diverses matières de théologie*, où l'on examine particulièrement les questions, etc., de l'incertitude de la métaphysique. On l'attribue à M. Leclercq, professeur des Arméniens à Amsterdam; ses sentiments n'y sont pas déguisés. L'autre, intitulé : *L'Impie convaincu, ou Dissertation contre Spinosa*, est de celui qui a traduit la *Critique* du P. Simon, en latin, qui vous traite d'une manière insolente et malhonnête, l'auteur étant un franc coquin.

Si le vent demeure quelque temps contraire, j'espère d'y joindre quelques exemplaires de la nouvelle réponse à M. Arnauld, après qu'elle sera achevée. Je vais faire votre première *Des idées*, dont j'ai encore vingt

exemplaires. Ne doutez pas que je ne répande vos ouvrages, autant qu'il m'est possible, mon intérêt m'y engage aussi. Si vous ou M. de La Chaise connoissiez quelqu'un à La Rochelle ou à Bordeaux, qui fût de notre religion, il ne se plaindroit pas de correspondre avec moi, les gens de notre religion n'osent plus faire venir des livres; il n'y a point de messager d'ici à Paris. Si vous souhaitez encore l'envoi de vos trois réponses pour la bibliothèque du roi, il faut le faire par le carrosse de Bruxelles, ou attendre jusqu'à ce que j'envoie des livres à D. Horthemels, ce qui sera le plus sûr à mon avis.

Je n'ai rien appris depuis la réponse de M. Arnauld au *Traité de la nature et de la grâce*. Je ne perdrai aucun moment de vous l'envoyer dès que je l'aurai. Je vous ai fait présent des *Nouvelles* de l'année passée, je vous en avertis puisque vous le désirez, autrement il ne mérite pas un remercîment. M. Velstein, d'Amsterdam, qui a fait la première édition de la *Recherche de la vérité*, imprime la seconde sur la copie que vous m'aviez donnée. Je tâcherai de vous en envoyer une feuille. Au reste, mon révérend Père, quoique je ne vous écrive pas si souvent, je ne laisse pas d'observer et de faire à son temps ce que vous m'ordonnez, étant d'ailleurs fort accablé de mes affaires. Je suis avec toute sorte de respect, de votre Révérence, le plus humble et le plus obéissant serviteur,

REINIER LEERS.

Ro terdam, le 11 de juin 1685.

XXIV

Lettre de M. Boissct au P. Malebranche.

Mon très-révérend Père,

La visite que j'ai eu l'honneur de vous rendre à Montardy[1] avec M. de la Clausure[2], n'a pas pu vous faire comprendre les sentiments de cette vénération singulière que j'ai pour votre personne. Votre réputation éclatante peut seule exciter des désirs assez puissants pour souhaiter de vous connoître; et ceux mêmes qui vous reprochent que vous êtes venu apporter aux hommes une nouvelle espèce d'aveuglement, lorsque vous leur enseignez qu'ils ne doivent plus voir ce monde visible comme ils l'ont vu jusqu'à présent, et qui ne se croient pas suffisamment dédommagés de cette vue intelligible et spirituelle que vous leur laissez, qui ne sauroient enfin se résoudre à prendre des idées qu'ils comptent pour rien pour des choses réelles, peuvent bien, étonnés et surpris de votre réputation, souhaiter de vous voir; leur curiosité ne peut être un motif assez grand : mais comme mes pensées sont différentes des leurs et que je suis bien éloigné de croire que vous m'ayez rien fait perdre, je vois, au contraire, que vous faites trouver en moi toutes les beautés que j'admire dans les objets sensibles, et que

[1] Campagne du marquis d'Allemans.

[2] *Voy.* sur M. de la Clausure, *Frag. de philosophie cart.*, p. 433 et suiv

vous les dépouillez en ma faveur pour m'enrichir de leurs trésors, je me suis trouvé plein de reconnoissance. C'est elle, mon révérend Père, qui me transporta à Montardy, mais que je ne pus vous témoigner selon l'étendue de mes sentiments. Il faut donc, s'il vous plaît, que vous me permettiez que je vous en donne ici tous les témoignages dont je suis capable, et que je vous rende des hommages anticipés sur la coutume qui attend après la mort des héros pour leur rendre les honneurs qui leur sont dus, et que je prévienne, par une édification spirituelle, que mon esprit construit à votre honneur et à votre gloire, tous les ouvrages qui doivent quelque jour lui être dressés. Je n'ignore pas qu'elle est due à Dieu seul, vous-même vous faites entendre cette vérité dans une plus grande étendue qu'on ne l'avoit encore compris; et les hommes qui attribuent aux corps, à des génies et à des intelligences, le pouvoir d'agir en eux, étaient en erreur; vous seul, mon révérend Père, nous avez appris comment nous devons rapporter entièrement toutes choses à Dieu, qui peut seul agir en nous. Ce sont ses réponses à la vérité que vous nous rendez, ce sont les vérités qu'il nous découvre que vous nous annoncez; mais le Dieu de gloire qui se manifeste en quelque manière à vous, veut que nous l'honorions en vous, et que lorsque vous retirez les hommes de cette espèce d'idolâtrie qui leur fait, pour ainsi dire, élever des autels à tous les objets sensibles, lorsqu'ils leur attribuent la cause de tous les plaisirs qu'ils sentent à

leur occasion, il veut que nous leur dressions en nous un temple d'honneur et de gloire, et que ces inscriptions glorieuses que le marbre élevé doit porter à la gloire de votre nom soient formées et tracées en nous, afin que les deux substances portent, pour ainsi dire, ces caractères d'honneur. Enfin, mon révérend Père, vous m'avez éclairé, mais vous ne m'avez pas encore déterminé ; achevez, je vous prie, votre ouvrage, et après m'avoir fait connoître les vrais biens, priez pour moi cette cause distributive des grâces, ce divin Sauveur des hommes, qu'il me donne ces sentiments de dilection qui doivent me porter à leur recherche et opérer mon salut, et nous réunir un jour à lui, comme à notre principe, c'est ce que j'attends de votre charité et de votre justice. Vous me ferez la grâce de me croire avec respect, mon révérend Père, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

BOISSET.

A Aubeterre, le 7 octobre 1688.

XXV

Extrait d'une lettre du duc de Chevreuse au P. Malebranche [1].

Croyez, mon révérend Père, que personne ne peut être avec plus d'estime et d'amitié que moi parfaitement à vous.

[1] Cfr. *OEuvres philosophiques du P. André* par M. Cousin, p. XXXVIII, *Introduction*.

J'ai appris depuis peu que quelques gens assuroient qu'il suivoit de vos principes qu'il n'y a en Dieu ni science de simple intelligence, ni science moyenne, mais seulement la science de vision, et on prétendoit le prouver. J'ai soutenu que ce n'étoit pas votre pensée, mais comme je n'avois pas vos derniers livres assez présents à l'esprit, pour expliquer quelle est la nature de la science moyenne que vous admettez, et de quelle manière vous entendez qu'elle est en Dieu, trouvez bon que j'aille à la source en vous le demandant à vous-même. Car il est bon, comme vous savez, d'éviter qu'on vous attribue ce que vous ne pensez pas, et je sais que vous êtes plus que personne dans ce sentiment.

XXVI

Extrait d'une lettre de Malebranche à Bossuet[1].

Monseigneur, je ne puis me résoudre à entrer en conférences avec vous sur le sujet que vous savez. J'appréhende ou de manquer au respect que je vous dois, ou de ne pas soutenir avec assez de fermeté des sentiments qui me paroissent et à plusieurs autres très-véritables et très-édifiants.....

[1] Du ms. de Troyes.

XXVII

Lettre du P. Malebranche à M. de la Pilonière, jésuite.

J'ai reçu avec une extrême joie la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je vous accorde avec bien du plaisir, et je vous demande en même temps ce que vous voulez bien me demander. La plupart de ceux qui sont présentement de mes meilleurs amis étoient autrefois étrangement prévenus contre moi. Ceux-là, mon révérend Père, qui n'ont point d'amour pour la vérité, sont peu susceptibles de préventions ; leur indifférence ne les attache à rien, pas même souvent aux vérités essentielles de la religion. Au lieu que ceux qui ont du zèle pour ces vérités, ont d'ordinaire, faute de s'entendre, des sentiments fort opposés. L'éloignement que vous aviez de mes opinions, venant de celui que vous aviez pour l'erreur, il étoit juste, du moins dans son principe. Vous me preniez pour un autre, et j'aurois tort de m'offenser de ce que vous auriez pu dire ; vous aviez, en composant votre ouvrage, les mêmes vues que j'ai eues en composant les miens, la défense de la vérité ; et je ne pourrois condamner votre dessein, sans me condamner moi-même. Dieu soit loué qui m'a fait connoître à vous à peu près tel que je suis, tel que je vois bien par votre lettre que

vous ne me jugez pas indigne de votre amitié. Aimez-moi donc, mon révérend Père, autant que je vous honore. Quand l'occasion se présentera-t-elle de pouvoir, en vous embrassant, vous exprimer une partie de ce que je sens en lisant votre lettre et que je ne puis vous dire? Soyez cependant persuadé que je suis déjà avec un attachement parfait et respectueux, mon révérend Père, votre, etc.

MALEBRANCHE.

CORRESPONDANCE INÉDITE

De Leibnitz et du P. Lelong sur Malebranche.

M. Cousin annonce, dans ses *Fragments de philosophie cartésienne*, qu'il s'occupe de réunir la correspondance de Leibnitz et du P. Lelong. « Il est, dit-il[1], une autre correspondance, moins philosophique (que celle de Malebranche et de Leibnitz, publiée par l'illustre académicien), mais d'un grand intérêt encore, qui se trouve certainement tout entière dans la bibliothèque de Hanovre, au témoignage de M. Pertz, celle de Leibnitz avec le P. Lelong de l'Oratoire, de 1704 à 1716. Nous nous occupons en ce moment de la recueillir, et peut-être un jour la donnerons-nous au public. » Nous sommes heureux de trouver dans le manuscrit d'Adry quelques fragments de cette correspondance, qui se rapportent à Malebranche, ami commun de Lelong et de Leibnitz.

I. Lettre de Leibnitz au P. Lelong.

Hanover, 19 juin 1704.

J'ai oublié dans mes précédentes de vous prier de faire mes compliments au R. P. Malebranche; c'est ce

[1] Page 428.

que je fais maintenant, puisqu'il est de votre maison. Ainsi, j'espère que vous aurez la bonté, mon révérend Père, de lui faire connoître que je suis ravi d'apprendre qu'il se porte bien et que je me promets beaucoup de son génie pour la recherche de la vérité. Je suis bien fâché de la perte de M. le marquis de l'Hôpital, qui était son ami et le mien[1].....

LEIBNITZ.

II. Lettre de Leibnitz au P. Lelong.

Hanover, ce 28 avril 1706.

Je ne doute pas que M. le marquis de l'Hôpital n'ait abrégé ses jours par des travaux immodérés. Sa perte me touche encore quand j'y pense.

Je souhaite qu'on conserve tous ses papiers et qu'on voie s'il n'y en a pas beaucoup qui méritent d'être publiés, quoique ce ne soient pas des traités entiers. On avoit dit que madame son épouse avoit aussi pris quelque goût aux sciences[2]; ainsi, elle pourra contribuer d'autant plus aisément à la conservation des belles pensées qui se trouveront dans ses papiers. Apparemment le R. P. Malebranche y pourroit contribuer aussi par son autorité et par l'amitié qui étoit entre lui et M. le marquis. Je vous supplie, Monsieur, de lui en dire un mot en lui faisant mes compliments réciproques.....

LEIBNITZ.

[1] Le marquis de l'Hôpital mourut le 2 février 1704, âgé de 43 ans.

[2] Leur union (du marquis de l'Hôpital et de sa femme), dit Fontenelle, « a été jusqu'au point qu'il lui a fait part de son génie pour les mathématiques. »

III. Lettre de Leibnitz au P. Lelong.

Hanover, ce 13 décembre 1707.

Je serai curieux d'apprendre ce que le R. P. Malebranche aura observé sur les couleurs. La matière est de conséquence. Il y a une expérience que M. Mariotte a contestée à M. Newton, qu'il faudroit surtout examiner[1]. Car M. Newton prétend[2] qu'on ne peut séparer les rayons colorés les uns des autres, en sorte qu'après cette séparation la réfraction ne les fait plus changer de couleur.....

LEIBNITZ.

IV. Lettre de Leibnitz au P. Lelong.

Hanover, ce 9 avril 1708.

J'ai peur que M. de La Hire[3] *aura*[4] essayé les expériences de M. Newton sur les couleurs avec quelque prévention, et n'y aura pas employé tout le soin qu'on y pourra donner. Car, comme M. Newton y a travaillé avec tant d'années et qu'on ne peut douter de son mérite, il n'est pas croyable qu'il ait récité des expériences imaginaires. Ainsi, je souhaiterois que des personnes qui puissent avoir tout le loisir nécessaire et

[1] *Voir l'éloge de Newton* par Fontenelle. « La séparation de ces rayons (colorés) était si difficile que quand Mariotte l'entreprit, etc. »

[2] Dans l'optique.

[3] La Hire, auteur des *Lieux géométriques* et de la *Construction des équations*. *Voy.* son *Eloge* par Fontenelle.

[4] Un des germanismes qui échappent quelquefois à Leibnitz.

qui veuillent se donner assez d'application (ce qu'on ne doit point demander à des personnes de l'âge et du mérite du R. P. de Malebranche et de M. de La Hire[1]), fussent chargées de cet examen : c'est ce que j'ai écrit à M. l'abbé Bignon.

LEIBNITZ.

V. Lettre du P. Lelong à Leibnitz.

Paris, 23 juin 1704.

Le R. P. Malebranche, mon intime ami, et avec qui j'ai la satisfaction de demeurer, vous est très-sensiblement obligé de votre souvenir. Il m'a chargé de vous assurer de ses obéissances.

LELONG.

VI. Lettre du P. Lelong à Leibnitz.

Paris, 23 octobre 1704.

Le R. P. Malebranche vous est très-obligé de votre souvenir; il m'a chargé de vous en témoigner sa reconnoissance.

Je crois qu'il paroîtra bientôt quelque petit ouvrage de sa façon; c'est une réponse générale à tout ce qu'a écrit contre lui M. Arnauld ou qu'on lui attribue. Ce Père est à la campagne avec un de ses amis. Ils ont emporté le nouveau livre de M. Newton ou son Traité des couleurs, à la fin duquel il y a un petit traité *De quadraturis curvarum*, où il pousse le calcul inté-

[1] La Hire avait alors 68 ans et Malebranche 70.

gral plus loin que tout ce qu'on avoit vu d'imprimé jusqu'à présent.

LELONG.

Extrait d'une lettre du P. Lelong au P. André.

Le P. Malebranche disoit dans le temps de misère et de cherté que le temps étoit propre afin que N. S. Jésus-Christ fît ses affaires, regardant ces temps-là comme plus propres à l'avénement du royaume de Dieu que ceux où règne la prospérité et l'abondance.

FIN DE LA CORRESPONDANCE INÉDITE.

Paris — Imprimerie W. REMQUET, GOUPY et Cie, rue Garancière, 5.

EXTRAIT DU CATALOGUE

DE LA LIBRAIRIE D'AUGUSTE DURAND.

AUBÉ (B.), docteur ès lettres, professeur suppléant de phiosophie à la Faculté des lettres de Donai. Essai de critique religieuse. De l'apologétique chrétienne an nᵉ siècle. Saint Justin, philosophe et martyr. 1861, in-8. 6 »

— De Constantino imperatore, pontifice maximo. 1861, in-8. 2 »

BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE (J.), membre de l'Institut. Physique d'Aristote, ou Leçons sur les principes généraux de la nature, traduite en français pour la première fois, et accompagnée d'une paraphrase et de notes perpétuelles. 1862. 2 beaux vol. gr. in-8. 20 »

CHAIGNET (A.-Ed.), professeur de seconde au prytanée impérial militaire de la Flèche. Les principes de la science du Beau. 1860, 1 fort vol. in-8. 7 50

Ouvrage honoré d'une mention par l'Institut (Académie des sciences morales et politiques).

CHARLES (Em.). De vitæ natura dissertatio. 1862, in-8. 1 50

DUMONT (Léon). Des causes du Rire. 1862, in-8. 3 »

FIALON (Eug.), docteur ès lettres, etc. Étude littéraire sur saint Basile. 1861, in-8. 3 »

FILACHOU (J.-E.), docteur ès lettres. De la pluralité des mondes. 1861, in-12. 1 50

FLOTTES (l'abbé), ancien vicaire général titulaire de Montpellier, etc. Études sur saint Augustin, son génie, son âme, sa philosophie. 1861, 1 très-fort vol. in-8, orné du portrait de saint Augustin. 6 »

FOUCHER DE CAREIL (A.). Leibnitz, la Philosophie juive et la Cabale. — Leibnitii observationes ad Rabbi Mosis Maimonidis librum qui inscribitur : *Doctor perplexorum* (en latin et en français). 1861, in-8. 2 »

— Biographie de Leibnitz. 1816, broch. gr. in-8. 1 »

LEVÊQUE (Ch.), professeur de philosophie grecque et latine au Collège impérial de France, ancien élève de l'École d'Athènes. La Science du Beau, ses principes, ses applications et son histoire. 1862. 2 vol. in-8. 15 »

Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, par l'Académie française et par l'Académie des beaux-arts.

NOURRISSON. Une visite à Hanovre, septembre 1860. Mémoire sur Leibnitz, lu à l'Académie des sciences morales et politiques, dans les séances des 10, 17 novembre et 8 décembre 1860. 1851, broch. in-8. 2 »

ORIGENES. Philosophumena, sive hæresinm omnium confutatio græcè et latinè ; opus e codice parisino productum recensuit, latine vertit, notis variorum suisque instruxit, prolegomenis et indicibus auxit Patricius Cruice. *Parisiis, excusum in typogr. Imper.* 1860, 1 beau vol. grand in-8, pap. vél. 10 »

REYNALD (H.), ancien élève de l'École normale, membre de l'École d'Athènes, docteur ès lettres. Recherches sur ce qui manquait à la liberté dans les républiques de la Grèce. 1861, in-8. 3 »

RONDELET (Ant.), professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand. Théorie logique des propositions modales. 1861, in-8. 4 »

PARIS. — Imp. W. REMQUET, GOUPY et Cie, rue Garancière, 5.



